

Sexy

HARLEQUIN

Le désir de A à Z

- VOLUME 2 -

5 NOUVELLES ÉROTIQUES

ANNE CALHOUN

G comme un Goût d'interdit

Sexy

 HARLEQUIN

Chapitre 1

3 décembre

Les éclairages de Noël se reflétaient sur les bottes de cuir verni de Thea Moretti tandis qu'elle marchait d'un pas vif vers Madison Avenue. L'air du soir était glacial et humide, annonciateur de neige, et des gouttes de pluie presque gelée s'écrasaient sur sa chevelure. Elle resserra la ceinture de son trench noir et en remonta le col pour se protéger du froid. Le pardessus et les bottes l'auraient habillée de la tête aux pieds si elle était restée parfaitement immobile, mais les regards qu'elle avait récoltés en chemin lui disaient que le moindre de ses mouvements dévoilait plusieurs centimètres de peau nue entre le bas du trench et le haut de ses cuissardes à talons.

Dans ses écouteurs, Kon lui martelait les tympans, étouffant les bruits de la ville. Elle passa en trombe devant Demarchelier, toujours bondé, même le mardi soir, profita d'une accalmie dans la circulation pour traverser Madison en dépit du feu rouge, et s'engouffra dans un immeuble cossu. Le portier lui jeta un bref coup d'œil et demanda :

— Il vous attend ?

La musique de *Falling Away from Me* avait entièrement couvert le son de sa voix, mais, depuis son arrivée à New York un an auparavant, Thea avait développé une excellente aptitude à lire sur les lèvres.

« Il », c'était Ronan O'Rourke, résident de l'appartement 9B, et la réponse à la question était « non ».

— Pas la peine de l'appeler, dit-elle d'une voix parfaitement normale malgré le volume de la musique. Vous avez les mains prises.

En effet, Rick était occupé à confier une série de paquets à des résidents impatients, tout en acceptant une remise du pressing et en appelant un locataire qui attendait la livraison de son repas — des plats chinois, à en juger par l'odeur. Il lui adressa donc un signe de tête reconnaissant et pressa le bouton d'ouverture des portes. Elle se dirigea alors vers la rangée d'ascenseurs, à l'autre bout du hall d'entrée, en compagnie du livreur. Le rythme furieux qui tonnait à ses tympans contrastait crûment avec le sol en marbre crème et les fougères en pots de l'immeuble à la décoration soignée. Le livreur et elle attendirent qu'un couple sorte de l'ascenseur, puis ils partagèrent la cabine jusqu'au quatrième étage. Par chance, les effluves de poulet Kung Pao ne risquaient pas de s'imprégner dans ses vêtements : il n'y avait pas assez de tissu sous son manteau pour absorber la moindre odeur.

L'appartement 9B se trouvait juste à côté des ascenseurs. Thea s'arrêta devant la porte et prit le

temps de se rajuster : elle tira sur le bas de son trench et en releva le col : un coup d'œil dans le miroir devant l'ascenseur lui avait donné l'idée que cela ajouterait à sa tenue un petit côté « espionne sexy ».

A contrecœur, elle éteignit son iPod, enleva ses écouteurs et enroula le cordon autour de l'appareil. Le silence, dans sa tête, lui parut soudain assourdissant, mais il fut bientôt comblé par les rires préenregistrés d'une vieille sitcom, qui résonnaient derrière la porte de Ronan. Elle glissa son iPod dans sa poche, où il rejoignit sa carte de métro, puis sonna.

Presque aussitôt le verrou cliqueta, et la porte s'ouvrit sur un Ronan surpris et en chaussettes. Le plaisir qu'elle lut dans ses yeux bleus malgré le côté impromptu de sa visite lui fit chaud au cœur. Il portait une veste d'uniforme bleu marine, l'unique barre argentée des lieutenants pompiers de New York épinglée sur le col, et ses manches étaient retroussées jusqu'aux coudes.

— Bonsoir, Thea. Est-ce que Rick a sonné ? Je n'ai rien entendu...

Il s'interrompit soudain, et elle vit son regard s'éclairer d'un nouvel intérêt. Elle remarqua également les fines ridules qui lui marquaient le coin des yeux, signe que son dernier tour de garde à la caserne du 10^e bataillon de la FDNY avait été mouvementé.

Tant mieux. Il avait besoin de se détendre. Elle aussi. Bien plus qu'il ne le croyait.

Le cuir verni de son vêtement grinça légèrement lorsqu'elle inclina la tête d'un air mutin et cambra la hanche. Elle suivit le regard de Ronan qui parcourait son corps de haut en bas, de ses cheveux emmêlés jusqu'à ses bottes noires, s'attardant sur les zones de peau qui apparaissait par endroits. Le haut de ses cuisses. Le creux de son cou. Sa bouche, couverte d'un rouge mat d'une teinte soutenue.

Bingo.

Ils restèrent un moment silencieux tandis que, peu à peu, une chaleur animale se répandait sur les pommettes de Ronan et au fond de ses yeux clairs. Enfin, il s'éclaircit la gorge, appuya une large épaule contre l'encadrement de la porte et parcourut de nouveau son corps d'un regard concupiscent.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? s'enquit-il alors.

Excellent ! Il avait l'œil et l'esprit vifs, deux qualités qui ne gâchaient en rien l'attrait qu'exerçait sur elle son corps musclé de pompier.

— C'est le Père Noël qui m'envoie, monsieur, répondit-elle d'une voix sensuelle.

Une fois prononcés, ces mots lui semblèrent parfaitement ridicules. Mais après tout elle était architecte système de profession, pas...

Pas quoi ? Allumeuse ? Belle femme ? En vie ?

De nouveau, le regard de Ronan se posa sur sa bouche.

— Ah... Et pourquoi ? demanda-t-il.

Elle plongea ses yeux dans les siens et se mit à dénouer la ceinture de son trench-coat, puis en défit un à un les boutons noirs et brillants. Peu à peu, les deux pans s'ouvrirent, révélant une tenue en velours rouge de petit elfe de Noël — version sexy. Le haut du bustier et l'ourlet de la minijupe étaient ornés d'une bande de fourrure blanche, qui dansait quelques centimètres au-dessus de ses bottes tout droit sorties de *Pretty Woman*.

Ce n'était pas en étant subtil qu'on remplissait le vide. Il fallait simplement de la musique puissante et du sexe sans lendemain.

— Pour tout ce que tu veux, répondit-elle.

Il s'effaça pour la laisser passer. En traversant la petite entrée qui menait dans le salon, elle laissa son trench glisser de ses épaules et tomber sur le sol, dévoilant un dos que sa robe laissait presque entièrement nu. Ses talons, de cinq centimètres plus hauts que ceux qu'elle portait

d'ordinaire, lui conféraient un déhanché qui imprimait à sa jupe un mouvement plus que suggestif.

Un seul regard en arrière, et elle sut qu'elle avait capté l'entière attention de Ronan.

Elle entendit un bruit de cuir froissé et comprit qu'il avait ramassé le pardessus qu'elle venait de laisser tomber si négligemment. Il était terriblement soigneux, une habitude qu'il avait prise à force de partager les quartiers des autres officiers. Chez les pompiers, les nouvelles recrues un peu bordéliques avaient tôt fait de se changer en maniaques du ménage, sous peine de s'attirer la colère des anciens.

Elle s'arrêta au milieu du salon pour y attendre Ronan. Lorsqu'il entra dans la pièce, elle prit sa meilleure pose de mannequin, les mains sur les hanches, et le laissa la rejoindre.

— Je croyais que le Père Noël n'apportait de joujoux qu'aux bons enfants, dit-il.

Pour le faire taire, elle posa son index sur sa lèvre inférieure, puis le laissa glisser sur son menton et jusqu'au bas de sa gorge, où son pouls battait à un rythme régulier. Elle continua à descendre le long de son torse et de ses abdominaux, durs comme l'acier, et s'arrêta à la boucle de sa ceinture.

— J'ai dit au Père Noël que tu avais été *très, très bon*, déclara-t-elle, en jouant avec sa ceinture.

Le bout de ses doigts frôla presque la bosse qui étirait sa braguette et, l'espace d'une seconde, il retint son souffle.

Un brusque éclair d'excitation la transperça, parcourut en crépitant tous les nerfs de son corps, et vint se lover en une boule de chaleur au creux de son ventre. Elle n'avait pas l'habitude de le voir se départir de son calme, même légèrement. Ronan était un *très, très bon* amant, aussi calme et maître de lui au lit que dans la vie. Ce calme abyssal, à la fois intense et lointain, la rassurait : en dépit de neuf mois de coucheries, il n'était pas plus émotionnellement impliqué qu'elle-même.

Elle l'avait rencontré le jour de la Saint-Patrick, en rentrant d'un énième rendez-vous chez la psy que sa famille lui avait fait promettre de consulter si jamais elle quittait Columbus, la seule ville qu'elle ait jamais considérée comme sienne. Le temps était clément pour un mois de mars, ensoleillé et prometteur d'un printemps précoce, et elle avait choisi de remonter à pied la II^e Avenue pour rentrer chez elle. Les bars avaient installé des tables en terrasse, et des groupes de pompiers et de policiers encore en uniforme s'y pressaient. Elle les aurait ignorés si un grand blond, qui avait déjà quelques Guinness dans le nez à 1 heure de l'après-midi, ne l'avait pas interpellée avec la pire des phrases d'accroche, alors qu'elle traversait l'avenue. Elle avait parcouru leur groupe des yeux, et c'était Ronan, avec ses cheveux bruns et ses yeux bleus, qui avait allumé quelque chose au fond d'elle. Au milieu de cette grappe d'hommes bruyants et blagueurs, il se démarquait par sa profonde sérénité et par cette étrange chaleur qui émanait de lui comme une brume s'élève à la surface d'un lac en une froide matinée d'automne.

Il dégageait à peu près la même chose à cet instant, debout au milieu de son salon.

— Je ne suis pas un enfant, objecta-t-il.

Il ne discuta pas le fait d'avoir été bon ou mauvais. Il ne s'intéressait pas aux notions de bien et de mal. Pour lui, il n'existait qu'une seule dualité : la vie et la mort. Et Thea ne voulait surtout pas y songer.

— Le Père Noël a décidé d'étendre son activité, reprit-elle, un peu désespérée.

Afin d'appuyer son propos, elle entreprit d'ouvrir la boucle de sa ceinture, puis la braguette de son pantalon, frôlant intentionnellement au passage son érection.

Elle tira de son pantalon sa chemise d'uniforme, ainsi que le long T-shirt qu'il portait en dessous, et les fit passer par-dessus sa tête. Cette petite visite était censée être son cadeau de Noël à

lui, mais cela ne devait pas l'empêcher, elle, d'en profiter ! Elle savoura donc la sensation de sa peau douce et de ses muscles puissants sous ses doigts délicats. Elle caressa doucement ses pectoraux, puis descendit le long de son abdomen.

Des os, des muscles, de la peau... Il était si vivant ! Elle avait presque l'impression de voir le sang couler dans ses veines. Elle sentait la chaleur de son regard sur ses épaules nues, le haut de ses seins. Si elle le regardait dans les yeux, la connexion qui vibrait entre eux doublerait aussitôt d'intensité. Elle préféra se laisser tomber à genoux et glissa les mains dans la ceinture ouverte de son pantalon pour en libérer son sexe lourd et épais. Sans mot dire, Ronan s'appuya sur le large accoudoir du canapé en cuir et trouva à tâtons la télécommande pour éteindre la télévision.

Brutalement, le silence lui emplit les oreilles. Elle regrettait déjà l'effet de mise à distance de la télévision. Elle attrapa la base de son sexe et le guida vers sa bouche pour le taquiner du bout de la langue. Dès le premier contact, les abdominaux bien dessinés de Ronan tressaillirent, et son souffle se fit plus saccadé. Thea se sentit aussitôt beaucoup mieux : le vide se remplissait de chaleur et de désir charnel. De nouveau en terrain familier, elle referma ses lèvres rouges sur le bout de son sexe et leva les yeux vers lui. Les paupières lourdes de désir, il la regardait d'un air à la fois tendre et moqueur. Enhardie, elle l'humecta de sa salive et le prit en entier dans sa bouche avec de forts mouvements de succion, montant et descendant en un rythme endiablé.

Il posa une main sur sa joue, puis les doigts de son autre main se serrèrent dans ses cheveux pour la tirer en arrière d'un geste un peu brutal. Il glissa son pouce dans sa bouche encore ouverte, caressa au passage le bord de ses dents, puis lui saisit de nouveau les cheveux pour la ramener en avant et guider son sexe dans sa bouche.

Peu à peu, Thea sentit une chaleur torride se répandre au plus profond d'elle-même. Elle écarta les genoux et se cambra, ses bottes en cuir verni grinçant sur le parquet. Une senteur charnelle, animale lui chatouillait les narines. Ronan poussa un grognement sourd, comme toujours quand il commençait à perdre le contrôle. Soudain, son poing se serra dans les cheveux de Thea, ses doigts se crispèrent sur sa mâchoire, et ses hanches se soulevèrent, poussant son sexe au fond de sa gorge. Mais, alors qu'il était sur le point de jouir, il la tira en arrière pour l'arrêter et l'obliger à croiser de nouveau ses yeux bleu électrique. Pourtant, un désir brûlant se lisait sur son visage, et Thea sentait son pénis palpiter entre ses doigts. Une goutte perlait déjà au bout, et le juron étouffé qui échappa à Ronan lorsqu'elle se pencha pour la lécher valait largement la peine de se faire encore tirer les cheveux.

— Ça ne te suffit pas ? demanda-t-elle.

Il s'accroupit le temps de passer un bras musculeux autour de sa taille et la souleva pour l'emporter dans sa chambre.

— Ça fait des semaines que je ne t'ai pas vue, souffla-t-il.

— Je voulais seulement te faire une petite gâterie, protesta-t-elle.

— Et maintenant c'est toi qui vas être gâtée !

Il la plaqua contre le mur, l'immobilisa de ses hanches et de ses épaules, et passa un bras sous ses fesses pour la maintenir à sa hauteur. Puis il l'embrassa. Un baiser brûlant, possessif, qui exigeait son attention entière et exclusive. Elle tenta un instant de se débattre : elle le voyait uniquement pour le sexe, pas pour s'attacher à lui. Cependant, ses protestations ne firent pas long feu. Bientôt prise d'un frisson de désir, elle abandonna la lutte pour se laisser aller contre lui.

— Tu ne peux pas me résister, Thea. Je suis plus grand et plus fort que toi.

Sur ces mots, il l'embrassa de nouveau, avec une telle intensité qu'elle capitula et se serra contre lui, les bras autour de son cou, les jambes autour de sa taille. A cet instant, le bruit blanc qui

bourdonnait dans sa tête s'effaça pour laisser place au battement effréné de son pouls, au grincement de ses bottes et à son souffle haletant.

Sans la lâcher, Ronan s'écarta du mur et trouva dans son dos la petite fermeture Eclair de sa robe. D'un geste, il l'ouvrit juste assez pour desserrer son bustier, puis se tourna vers le lit et la plaqua sur le couvre-lit. Appuyé sur un coude, il tira sur le haut de la robe pour exposer ses seins.

Elle se mit à se trémousser afin de faire glisser le vêtement le long de ses hanches, mais Ronan s'allongea sur elle et l'immobilisa.

— Garde-la, dit-il, posant un regard appréciateur sur ses seins, ses cuisses nues et son visage. C'est très sexy.

Le désir avait fait disparaître la fatigue dans ses yeux. Il posa la main sur son sein, qu'il serra un peu avant de le caresser doucement du bout du pouce. Lorsqu'elle ferma les yeux, il glissa sa langue sur son téton, puis le mordit légèrement afin de satisfaire son besoin grandissant de sensations. Sous ses caresses, Thea sentait ses seins se faire plus lourds, plus tendus. Lorsqu'elle enfonça ses ongles dans la chair de ses épaules et se cambra contre la cuisse qu'il pressait entre ses jambes, il fit entendre un petit rire et abandonna ses seins pour descendre le long de son corps. Elle se redressa sur les coudes et le regarda se servir de sa bouche pour remonter sa minijupe de velours rouge. Sa barbe naissante picotait agréablement sa peau sensible. Et ses cheveux noirs, ses yeux bleus au regard coquin, sa bouche pleine... Envahie d'un trop-plein de sensations, elle se laissa retomber sur le couvre-lit.

Lorsqu'il s'arrêta, elle gémit intérieurement. L'idée de départ, c'était de lui faire une petite gâterie vêtue en elfe de Noël et de repartir aussitôt, afin d'ériger une barrière contre la saison des fêtes qui approchait à grands pas. Son manteau et sa jupe étaient très courts, aussi portait-elle un boxer à la coupe très sage à la place du string ou de la culotte un peu coquine qu'elle choisissait d'ordinaire pour une soirée avec lui.

Il posa alors sa bouche ouverte sur son sexe, souffla doucement, et elle oublia tout. Une vague de plaisir déferla en elle, la faisant frissonner de la tête aux pieds. Elle se cala sur le lit, se mit à ondoyer sous lui... puis se rendit compte qu'elle avait posé ses bottes sales sur le couvre-lit. Elle commença à se contorsionner pour les enlever.

— Garde-les, dit-il, glissant les mains sous ses fesses pour lui ôter son boxer. Les bottes, la robe... N'enlève rien.

Le sous-vêtement resta coincé autour de sa cheville lorsqu'il se servit de ses larges épaules pour lui écarter plus largement les jambes et placer sa tête entre ses cuisses. Il plongea la langue entre les plis de son sexe humide et entreprit de décrire des cercles autour de son clitoris, tandis que ses doigts puissants retrouvaient le bout de ses seins. Elle se tortillait sous lui, haletante, saisissant à pleine main une touffe de ses épais cheveux bruns, qu'elle faillit arracher lorsque les sensations se firent trop intenses. Prise d'un orgasme fulgurant, elle se sentit glisser en sanglotant dans cet oubli qu'elle avait tant cherché.

Ce n'était pas pour cela qu'elle était venue, mais... bon sang ! C'était si bon d'emplir le vide qui la rongait de cette sombre chaleur à laquelle elle était incapable de résister !

Ronan s'installa à cheval sur son torse, la faisant revenir à la réalité.

— Tu as toujours envie de te rendre utile ? demanda-t-il.

Lorsqu'elle hocha la tête, il déposa un préservatif dans la paume de sa main.

Elle s'empara alors de son sexe et y imprima quelques lentes caresses. Puis, quand elle entendit son souffle s'accélérer, elle ouvrit l'enveloppe du préservatif et prit encore le temps de déposer un doux baiser sur le bout de son pénis, suivi de quelques coups de langue en rythme avec les

mouvements de sa main.

— Bon sang, Thea ! Vas-y !

Elle en avait envie autant que lui, mais cela ne l'empêcha pas de faire durer le plaisir en faisant courir très doucement ses ongles le long de son membre engorgé, tout en déroulant le préservatif. Lorsqu'elle eut terminé, il lui attrapa les poignets et les plaqua sur le lit, au-dessus de sa tête.

— Tu n'es qu'une allumeuse, grogna-t-il, en lui écartant les jambes à l'aide de son genou. Une sale allumeuse !

— Sale, oui, mais je ne vois pas pourquoi tu me traites d'..., commença-t-elle.

Son sexe épais la pénétra à cet instant, stimulant des terminaisons nerveuses hurlant d'une excitation inassouvie, et la fin sa phrase se perdit dans un gémissement.

— Toujours envie de protester ? demanda-t-il, comme s'il ne connaissait pas déjà la réponse.

C'était délicieusement primitif. Ce corps musclé sur elle, ces bras forts qui immobilisaient ses poignets au-dessus de sa tête, tandis qu'il prenait possession d'elle. Son regard sombre et possessif passa de ses cheveux à sa bouche, puis parcourut son corps pour admirer la chair tendre de ses seins qui tressautaient à chaque coup de reins, sa jupe de velours rouge, remontée autour de ses hanches pour exposer l'endroit où leurs corps s'imbriquaient.

Soudain, un sourd gémissement résonna dans la poitrine de Ronan. Des gouttes de sueur glissèrent le long de son torse pour venir s'écraser sur ses seins. Le désir qui montait en elle la fit se débattre. En réponse, il s'appuya sur ses coudes et étendit ses bras au-dessus de sa tête. Le changement de position fit glisser son pénis juste sur son point G, et un orgasme haletant, dix fois plus puissant que le précédent, la précipita dans un vide presque cosmique. Avec un grognement bestial, Ronan l'écrasa de tout son poids, le corps parcouru de tremblements.

Pourquoi ? La question lui vint comme sortie de nulle part. Pourquoi était-ce tellement plus puissant lorsqu'il était en elle ? La connexion était plus intime. « Chair de ma chair, sang de mon sang. Et les deux deviendront un. »

Ronan se dégagea doucement, puis s'effondra à côté d'elle.

— J'adore Noël, dit-il au plafond.

Ce commentaire inattendu lui ressemblait si peu qu'elle se figea.

Inconscient de sa réaction, il soupira d'aise et roula hors du lit pour se rendre dans la salle de bains. Lorsqu'il revint, elle était parvenue à se relever tant bien que mal en dépit de la langueur qui l'étreignait. Elle lissa son bustier contre son ventre, puis tenta de passer la main dans son dos pour remonter la fermeture Eclair.

— Laisse-moi faire, dit-il gentiment.

Il s'assit à côté d'elle et referma sa robe, mais lorsqu'elle voulut se lever il l'attrapa par le poignet et la fit revenir sur le lit. Encore toute flageolante, elle se laissa faire. Il repoussa derrière ses épaules ses cheveux emmêlés, puis embrassa sa peau nue.

— Je suis content que tu sois venue.

Son cœur cognait dans sa poitrine, mais elle se contraignit à croiser son regard. Cela faisait plusieurs semaines qu'ils ne s'étaient pas vus : entre les heures supplémentaires qu'elle prenait au bureau et les gardes de Ronan à la caserne, ils n'en avaient pas eu l'occasion. Mais, avec Noël qui approchait à la vitesse d'un camion en folie sur l'autoroute, elle allait devoir mettre la musique plus fort dans ses écouteurs et rendre le sexe plus intense, jusqu'à ce qu'elle ait passé le cap du nouvel an.

— Je suis contente d'avoir pu te rendre service.

Les mots n'étaient pas sortis aussi légers qu'elle l'avait voulu.

— En parlant de rendre des services, je voulais te demander quelque chose.

— Quoi ? fit-elle, avant de tenter une nouvelle fois de se relever.

Cette fois ses jambes ne se déroberent pas sous elle, et Ronan n'essaya pas de l'arrêter. Au lieu de ça, il leva les yeux vers elle.

— Je sais que tu échanges des heures avec Brent et Lisa pour leur permettre de passer du temps en famille pendant les fêtes, mais tu devrais prendre un jour de congé. Qu'est-ce que tu dirais de la veille de Noël ? C'est ce jour-là que je décoore mon sapin. Tu veux m'aider ? Puisque Noël a l'air de te rendre si serviable...

Son sourire plein d'espoir lui serra le cœur, mais, au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient, elle le vit vaciller, puis disparaître.

— Ronan, répondit-elle d'une voix douce, il ne faut pas faire ça. Ne donnons pas aux fêtes une signification qu'elles n'ont pas pour nous.

Il se leva et croisa les bras sur son torse nu.

— C'est encore trop tôt, c'est ça ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Ça fait deux ans, répliqua-t-elle, passant devant lui pour aller récupérer son trench-coat dans l'entrée. Ce n'est pas trop tôt.

Il la rattrapa dans le couloir, posant la main sur son bras pour l'empêcher d'enfiler sa carapace de cuir verni.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Thea ? Je ne voulais pas te faire de peine.

— Je ne suis pas peinée.

— C'est ça, oui... J'ai vu que ça n'allait pas en t'ouvrant tout à l'heure, mais ensuite tu as enlevé ton manteau et mon cerveau s'est arrêté de fonctionner. Parle-moi.

Ronan le Sauveur se dressait au-dessus d'elle, grand et fort, prêt à se jeter dans le premier incendie venu, réel ou métaphorique. Mais il ne pouvait rien pour elle. Son incendie n'avait rien d'une fournaise brûlante. C'étaient les flammes froides de l'enfer, auxquelles personne ne pouvait l'arracher. Parce que tout allait bien pour elle, à part que son mari était mort. Cela faisait deux ans aujourd'hui. Sa psy ne cessait d'insister sur les étapes du deuil et l'importance de toutes les traverser, mais, si elle entendait une fois de plus les mots « accepter votre perte », elle allait devenir enragée ! Elle ne déniait pas la mort de Jesse. Elle ne marchandait pas, ne ressentait ni douleur ni culpabilité. Elle ne ressentait rien. Il était mort depuis deux ans, victime d'une tempête de neige dans l'Ohio et d'un connard arrogant en 4x4 qui s'était dit que ses quatre roues motrices lui permettraient de foncer sur la glace.

Tous deux avaient aimé Noël et s'étaient fait un plaisir de mêler les traditions de leurs deux grandes familles catholiques. Ils confectionnaient d'immenses pains d'épices et d'horribles cakes aux fruits, suspendaient des guirlandes lumineuses, envoyaient des cartes de vœux, achetaient des cadeaux ensemble, et faisaient chaque année un don à une famille moins chanceuse. Ils délaissaient même les musiques alternatives et underground qu'ils adoraient pour se passer en boucle une playlist de chansons de Noël. Comme Jesse, professeur d'anthropologie, croyait au pouvoir des métaphores, ils allumaient des bougies un peu partout afin de créer de la lumière et de l'amour dans l'obscurité de la fin d'année. Deux ans auparavant, cependant, les bougies rouges et vertes avaient laissé place à de fins cierges blancs lors d'une messe funéraire.

Depuis, elle n'avait plus allumé la moindre bougie.

— Tout va bien, dit-elle, avant de reculer d'un pas pour enfiler son trench. Je suis désolée si je t'ai donné l'impression que tout ça voulait dire quelque chose, ajouta-t-elle, en le boutonnant en vitesse, avant d'en serrer la ceinture.

—onné l'impression ? répéta-t-il.

La déception était perceptible dans sa voix, ainsi que le refus d'accepter ce qu'il venait d'entendre.

— Tu es la femme la plus compliquée que j'aie jamais rencontrée ! Tu ne donnes jamais rien d'aussi faible qu'une « impression ». Un simple regard de toi me frappe avec la puissance d'un train qui fonce sans s'arrêter à travers une gare de campagne, et tu ne le fais même pas exprès.

C'était ridicule : elle se sentait tout aussi dépourvue de substance que l'air qu'elle respirait. Prête à tout pour s'éloigner, elle déverrouilla la porte d'entrée et l'ouvrit brutalement.

— Merci pour l'invitation, dit-elle, mais je crois qu'il vaut mieux qu'on arr...

— Thea...

Elle s'arrêta. S'arrêta de marcher, de prononcer ces mots qu'elle ne pourrait reprendre. L'autorité qu'elle avait perçue dans sa voix l'avait stoppée net.

— Tout à l'heure, tu t'es laissée aller. Tu crois que je ne sais pas ce que ça signifie ?

Elle réprima un frisson et se retourna pour lui faire face. Il était torse nu. Sa braguette était fermée, mais le bouton de son jean ouvert.

— Tu crois que le sexe dit toujours la vérité ? demanda-t-elle à voix basse.

— Tu crois que nos corps mentent ? rétorqua-t-il d'un air moqueur.

Ne jamais défier un mâle alpha. Elle le savait, même si elle avait vécu la majeure partie de son expérience avec des mâles bêta — Jesse l'intellectuel, et les hommes qui travaillaient avec elle. Ronan était différent. Il était bon pour remplir le vide qui la rongait, et n'était pas censé être intéressé par autre chose.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Mais le sexe, c'est tout ce qu'il peut y avoir entre nous. Et ça, Ronan, c'est la vérité. Ne donne pas à cette relation un sens qu'elle n'a pas.

Son mensonge resta comme suspendu en l'air quand elle referma la porte derrière elle. Lorsqu'elle pressa le bouton de l'ascenseur, elle avait déjà remis ses écouteurs.

Chapitre 2

10 décembre

Enfin en congé après une permanence de quarante-huit heures, Ronan faisait la queue au Starbucks à l'angle de la 85^e et de Lexington pour se prendre un café avant de rentrer chez lui. Devant lui se tenait une jeune femme blonde en baskets et collants, avec un manteau de fourrure noire bien trop chaud pour ce tiède après-midi de décembre. Un chihuahua blanc passa la tête par l'ouverture de son sac à main lorsqu'elle interrompit sa conversation téléphonique, le temps de commander un chocolat chaud allégé, sans crème, chauffé à soixante-quinze degrés, et avec beaucoup de caramel.

A côté de lui, son ami, le lieutenant Tim Cannon, étouffa un ricanement méprisant.

— Tu es dans une phase Frappuccino, lui fit remarquer Ronan. Tu n'es pas en posture de te moquer.

— Ce n'est pas sa boisson, c'est son chien.

La blonde déplaça son chien et sa conversation téléphonique à l'autre bout du comptoir, et Ronan s'avança pour commander un café Venti. Tim ajouta à la commande un Frappuccino à la fraise et à la crème, et déposa un billet de dix dollars sur le comptoir.

— Non, c'est pour moi, dit Ronan.

— Tu as déjà payé la dernière fois, objecta Tim, avant de verser sa monnaie dans le bocal à pourboires.

— Tu peux me payer tous les cafés que tu voudras, ça ne m'empêchera pas de me moquer de ta boisson ! déclara Ronan, tandis qu'ils rejoignaient la femme blonde à l'autre bout du comptoir.

Le chihuahua leur jeta un regard mauvais et se mit à gronder.

— C'est qu'elle serait prête à me mordre, cette petite saloperie ! grommela Tim, en tournant le dos à l'animal. Et, pour ce qui est du Frappuccino, c'est en souvenir de la petite gourmande avec qui je couche en ce moment. La dernière fois, elle avait dans son frigo une barquette de fraises et de la crème fouettée maison. Depuis, je rêve de fraises.

Un bref instant, une infinité de possibilités traversèrent l'esprit de Ronan. Des fraises et de la crème... Ce serait tellement bon sur le ventre pâle de Thea, sur ses tétons roses, son sexe si doux...

Il secoua la tête pour chasser ces pensées.

— Ta vie sexuelle semble tout droit sortie d'un porno soft, ricana-t-il.

— En parlant de ça, justement... je pense qu'elle t'aimerait bien.

— M'aimerait bien ou me baiserait bien ?

— Quelle différence ? Sérieusement, Ronan, elle a fait des allusions au sujet d'un plan à trois.

— Pendant que tu mangeais des fraises et de la crème fouettée sur ses seins, ou une fois qu'elle a repris ses esprits ?

— Les deux. Et je ne la pousse à rien, mais la liste des mecs avec qui je serais prêt à le faire se résume à un nom. Le tien.

— Waouh ! Je suis flatté.

— Ne le sois pas. Tu es simplement le seul mec dont je suis certain qu'il ne s'en vantera pas ensuite. Thea et toi, vous n'êtes pas exclusifs, si ?

Bonne question...

— Pas pour le moment, répondit Ronan machinalement, tandis que le vidéoprojecteur HD qui tournait sans relâche dans son esprit repassait des images de Thea dans ses cuissardes et sa minirobe rouge et blanche.

Au milieu de l'excitation de leur dernière rencontre, il avait perçu comme un océan de noirceur dans ses yeux gris. Puis son cerveau s'était mis en veille, et son sexe avait pris le relais. Ensuite, elle avait décliné son offre. Une offre qu'il n'avait encore jamais faite à personne. Pour le clan O'Rourke, la période des fêtes était un moment très spécial, réservée à la famille et à ceux qui n'allaient pas tarder à en faire partie. La règle tacite était qu'on n'invitait pas une femme à la maison, à moins qu'elle ne porte votre bague ou que vous ne soyez sur le point de lui en offrir une. Il n'avait évidemment pas l'intention d'inviter Thea à Long Island pour le dîner de Noël, mais, la décoration du sapin, c'était vraiment très important pour lui.

« Ne donne pas à cette relation un sens qu'elle n'a pas. »

C'était d'autant plus douloureux que lui, entre tous, aurait dû savoir qu'une relation sexuelle n'était pas forcément liée à une implication émotionnelle. Il était passé par la même phase qu'elle et savait d'expérience ce qu'on se sentait parfois obligé de faire afin d'affronter l'océan tempétueux du deuil. On pouvait, pour prendre un exemple au hasard, se lancer dans toutes sortes de parties de jambes en l'air parfaitement déjantées. Thea aurait beau parler avec des gens, flirter et badiner, se rendre au travail ou au restaurant, marcher dans un parc ou regarder un film, elle se sentirait toujours vide et engourdie au fond d'elle-même.

Sauf que... Sauf qu'à ses yeux elle n'était pas engourdie. Les corps ne mentaient pas, et le sien parlait d'une douleur profonde. Chaque fois qu'il la voyait, elle trouvait le moyen de se couper du monde entier, et il devait redoubler de patience et d'inventivité pour retenir son attention exclusive.

Et, capter la pleine attention de Thea, c'était comme se tenir sur le quai d'une gare au moment où un train express arrivait dans un fracas métallique résonnant contre les dalles centenaires et les colonnes de fer. Son cœur se mettait à vibrer, tout son corps était parcouru d'une montée d'adrénaline... Puis, inmanquablement, en un clignement d'yeux, elle finissait par se refermer sur elle-même.

Qu'elle soit venue chez lui à l'improviste un 3 décembre n'était pas une coïncidence, pas plus que de s'être habillée en elfe sexy du Père Noël. Pour certaines personnes, lui y compris, les fêtes n'étaient pas synonymes de cadeaux, de joie et de lumière dans les ténèbres. Ni même de belle-famille énervante et de crise de foie. Elles étaient simplement insupportables.

Tim détacha délicatement le couvercle de sa boisson rose et blanche et le souleva.

— Des ennuis avec Thea ? demanda-t-il d'un ton léger.

— Quelque chose comme ça, répondit Ronan, avant de traverser la boutique étroite pour aller ajouter de la crème à son café.

Tim attendit qu'il ait fini de touiller, puis reprit :

— Je me souviens encore de la fois où je l'ai vue traverser la rue. J'ai tout de suite su qu'elle serait un sacré bon coup. Malheureusement, un bon coup vient souvent avec des tas de problèmes.

Sa touillette de bois à la main, Ronan se remémora alors ce jour tiède du mois de mars. Le vacarme de la parade de la Saint-Patrick s'entendait à peine passé Lexington Avenue, mais les bars de la II^e étaient pleins de flics, de pompiers et d'ambulanciers irlandais venus s'entasser sur les terrasses, tandis que les malheureux qui avaient perdu au tirage au sort étaient rentrés à la caserne pour regarder la parade à la télé et nettoyer la cuisine à grande eau. Lui avait presque fini sa deuxième Guinness de l'après-midi quand il avait aperçu une haute silhouette mince qui remontait l'avenue à grands pas. Elle était vêtue d'une longue jupe grise qui lui frôlait les chevilles, d'un T-shirt blanc moulant et d'une veste en jean ajustée. Des chaussures rouges apparaissaient de temps en temps sous sa jupe, et le vent soufflait dans ses longs cheveux blonds.

Neuf mois plus tard, le film se déroulait, toujours aussi précis, dans son esprit...

* * *

C'est Tim qui la remarqua en premier.

— Oh ! Les mecs ! s'écria-t-il en se redressant de toute sa haute taille. Regardez ça ! Dix dollars qu'elle est pour moi !

— Bon sang, Tim..., soupira Ronan.

Mais le cousin policier de Tim couvrit le son de sa voix d'un :

— Pari tenu ! Tu n'y arriveras jamais.

A cet instant, la jeune femme blonde traversa l'avenue malgré le feu rouge et rejoignit leur côté du trottoir. Sa jupe moulaît superbement ses hanches et ses cuisses. En approchant, elle jeta un regard fugace à la brochette d'hommes en uniforme entassés sur la terrasse, le col défait, la veste ouverte. Puis elle détourna les yeux pour regarder droit devant elle d'un air déterminé.

Lorsqu'elle arriva à leur hauteur, Tim se pencha sur la rambarde et l'interpella :

— Hé, chérie ! Il y a le feu quelque part ?

Elle haussa un sourcil et retira ses écouteurs. Ronan entendit alors un chanteur de metal brailler par-dessus la rumeur de la circulation.

— Pardon ?

Tim répéta. Elle le dévisagea, ses yeux gris sombre s'attardant sur son badge des pompiers de New York.

— Je regrette de t'avoir demandé de répéter, lâcha-t-elle au bout de quelques secondes, parce que c'est la phrase d'accroche la plus pourrie que j'aie jamais entendue !

Tous, autour de la table, se mirent à ricaner. Mais Tim ne se démonta pas.

— Mais tu t'es quand même arrêtée, non ?

— Pas pour longtemps.

— Allez, ma belle ! C'est la Saint-Patrick, tout le monde est irlandais. Prends une bière avec nous, on ne va pas te manger.

Un sourire énigmatique sur les lèvres, elle fit « non » de la tête, mais se mit à enrôler le câble de ses écouteurs autour de son iPod, comme si elle s'apprêtait à les rejoindre. Un instant, Ronan se dit que Tim avait vraiment réussi à intéresser cette belle blonde qui faisait battre son cœur rien qu'en se tenant à un mètre de lui.

— Avec un nom comme Moretti, tu penses que je peux être irlandaise ?

— Pour le savoir, mademoiselle Moretti, il faudrait une inspection plus poussée.

Quelques sifflements ponctuèrent cette fois les ricanements du groupe. A voix basse, Ronan répéta son nom. La réputation de dragueur de Tim n'était plus à faire, et il avait bu au moins deux pintes de plus que lui, mais les yeux sombres de la jeune femme n'hésitèrent pas une seconde alors qu'elle parcourait du regard la foule entièrement masculine. Ses yeux hantés se plantèrent dans les siens, et il crut qu'il allait avoir besoin d'un défibrillateur. Le corps parcouru d'étincelles électriques, il vit les pupilles de la jeune femme se dilater et entendit son souffle s'accélérer, comme si elle aussi venait d'être frappée par la foudre.

Il se sentait vivant. Pour la première fois depuis deux ans.

Puis elle détourna le regard, et ses yeux se posèrent sur Tim, assez froidement pour faire vaciller son sourire triomphant.

— Il n'y a qu'une seule explication pour une phrase d'accroche aussi nulle. Tu es son bras droit, dit-elle en le désignant, lui, d'un signe de tête. Tu joues les faire-valoir pour l'aider à approcher les femmes.

La claque portée à l'ego de Tim détourna l'attention du groupe en direction de Ronan. Des rires moqueurs s'élevèrent, et tout le monde se tourna vers lui pour voir ce qu'il allait faire.

Sans se donner le temps de réfléchir, il profita de la déconvenue de son ami.

— Je n'ai pas besoin d'un faire-valoir. Et maintenant si on t'offrait une bière pour nous faire pardonner son attitude ?

Elle l'observa longuement, le regard insondable.

— Non, merci, répondit-elle enfin. Mais qu'est-ce que tu dirais de me raccompagner chez moi ?

Cette simple phrase suffit à réduire tous les autres au silence. Pas de remarques déplacées, pas de sifflets ni de rires moqueurs, cette fois. Tous les hommes présents avaient compris ce que son offre sous-entendait, et il n'allait certes pas refuser ! Il espérait seulement qu'elle n'habitait pas trop loin. Il avait hâte de voir sa gorge crémeuse se colorer quand il la baiserait.

Il posa sa bière sur la table, se fraya un chemin jusqu'à la balustrade et passa par-dessus. La jeune femme semblait plus grande qu'elle ne l'était réellement ; elle leva les yeux vers lui et le regarda à travers ses longs cils. Alors, sans même se retourner vers ses collègues toujours en terrasse, il fourra les mains dans ses poches et lui offrit son coude. Elle passa la main à son bras et adressa à Tim un sourire.

— Bonne fin de journée, chéri !

Les rires du groupe les suivirent jusqu'au coin de la 85^e.

— J'adore ton style, dit-il. On va où ?

— J'ai toujours rêvé de voir l'intérieur d'une caserne de pompiers, répondit-elle.

Faire ça là-bas briserait au moins une dizaine de règles, mais pour la première fois de sa vie il s'en moquait. Ils remontèrent la 85^e Rue et pénétrèrent dans la caserne. Ronan se présenta à l'officier de service, lui raconta que son amie s'était fait renverser quelque chose dessus à la parade, puis la prit par la main pour lui faire monter l'escalier vers les quartiers des officiers.

Une fois dans la salle de bains, il verrouilla la porte, l'y plaqua, et couvrit aussitôt sa bouche de la sienne. Un long moment, elle resta complètement passive et immobile. Puis son sac à main tomba par terre, et elle ouvrit la bouche, le laissant mêler sa salive à la sienne, tandis qu'elle lui défaisait la ceinture. Puis elle remonta sa jupe et se débarrassa de sa culotte, pendant qu'il sortait un préservatif de son portefeuille et l'enfilait. Il la souleva alors contre le panneau de la porte. La sentant tressaillir et trembler quand il voulut la pénétrer, il s'arrêta le temps que son sexe étroit s'ajuste au sien. La moindre contraction faisait jaillir en lui un éclair de plaisir.

— Oh ! putain ! grogna-t-il dans ses cheveux.

— Maintenant ! fit-elle. Maintenant !

L'acte leur prit tout juste cinq minutes, avec un final explosif qui obligea la jeune femme à presser sa bouche contre son épaule pour étouffer ses cris. Lorsqu'il recula d'un pas pour enlever le préservatif, il se sentait un peu flageolant.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il, en refermant sa braguette.

Elle lâcha un petit rire et laissa sa jupe retomber.

— Thea. Et, le plus drôle, c'est que je suis irlandaise. Moretti, c'est mon nom de femme mariée.

A ces mots, le cœur de Ronan cessa de battre. Comment une femme si pleine de vie pouvait-elle à la fois appartenir à un homme et l'avoir trompé ?

— Tu es mariée ?

Il lui attrapa la main gauche, à la recherche d'une alliance ou de la marque laissée par une bague, mais ne trouva ni l'une ni l'autre.

— Bordel de merde ! Tu es mariée ?

Effrayée, elle retira sa main et recula vers la porte.

— Je suis veuve.

— Oh... D'accord, bafouilla-t-il. Je suis désolé.

Il était désolé pour la mort de son mari, mais aussi pour sa propre réaction. Surtout pour sa réaction, car il n'aimait pas l'expression angoissée qu'il lisait sur son visage.

— Tu vas sans doute avoir du mal à le croire, ajouta-t-il, puisqu'il y a un quart d'heure on se trouvait devant un bar de la II^e Avenue et qu'il y a dix secondes je ne connaissais même pas ton nom, mais j'ai des principes.

L'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres, mais ne se refléta pas dans ses yeux parcourus de spectres tourbillonnants.

— J'apprécie tes principes autant que leur flexibilité, répliqua-t-elle.

Elle attrapa des serviettes en papier, qu'elle mouilla avant de les passer sur sa jupe jusqu'à ce qu'une trace humide apparaisse. En la regardant contribuer à l'authenticité de leur prétexte, la suspicion s'empara de lui.

— Ça fait combien de temps ?

Elle ne fit pas semblant de ne pas comprendre.

— Longtemps, rétorqua-t-elle d'une voix tranquille. Plus d'un an.

Le temps d'un clignement de paupières, une dizaine de raisons pour qu'une jeune veuve choisisse de coucher avec un mec pris au hasard dans un groupe d'hommes en uniforme traversa l'esprit de Ronan. Et elle l'avait choisi, *lui*. Si elle avait seulement voulu qu'on la laisse tranquille, elle n'aurait eu qu'à s'éloigner de Tim et de sa grande gueule.

— Un an, ce n'est pas ce que j'appelle « longtemps », lui fit-il remarquer.

Elle le regarda un long moment, ses pommettes rougies retrouvant peu à peu leur pâleur. Puis elle jeta les serviettes en papier à la poubelle.

— J'aimerais partir maintenant, dit-elle.

S'efforçant de rester imperturbable, il passa le bras derrière elle pour déverrouiller la porte. Il la suivit dans l'escalier, passa devant les petits nouveaux qui nettoyaient les camions et l'escorta jusqu'à la sortie.

— Merci de m'avoir aidée à nettoyer cette tache.

— Je t'en prie, répondit-il, sentant dans son dos les regards insistants de ses collègues.

Une fois encore, il lui ouvrit la porte. Il maintint le battant ouvert pour la laisser sortir, mais au dernier moment, alors qu'elle s'apprêtait à tourner dans Lexington Avenue pour disparaître dans la

ville, il lui attrapa le poignet.

— Je veux te revoir, dit-il.

— Pourquoi ?

Bonne question. Il envisagea plusieurs réponses, puis déclara :

— Comme je te l'ai dit : j'aime beaucoup ton style.

Elle sortit le stylo qu'il avait dans la poche de sa chemise et inscrivit sur sa main son numéro de téléphone.

— Appelle-moi.

* * *

— « Pas pour le moment », ça veut dire quoi ? « On n'est pas exclusifs pour le moment » ou « je ne suis pas intéressé par un plan à trois pour le moment » ?

Il fallut à Ronan quelques secondes pour se reconnecter au présent. Il referma le couvercle de son gobelet et sortit dans la rue éclairée par les lampadaires.

— Pas intéressé, lâcha-t-il enfin.

— Je savais qu'elle te plaisait, commenta Tim, en refermant sa veste.

— Ah ouais ? Tu es devin, maintenant ?

— C'est à cause de son regard... Tu aimes les femmes blessées. Tu souffres du complexe classique du preux chevalier !

Tim avait raison. Il le savait, et savait pourquoi. Il savait aussi quand il valait mieux abandonner, mais il n'abandonnerait pas Thea. Pas encore. Parce que l'expression de son regard, ce jour-là, celle que Tim n'avait pas pu voir, avait été celle d'une pure terreur. L'échange bravache entre elle et Tim avait servi de façade pour dissimuler une panique à laquelle il était, en effet, incapable de résister. Mais Thea ne voulait pas être sauvée.

« Ne donne pas à cette relation un sens qu'elle n'a pas. »

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'il devait la laisser se servir de lui pour le sexe et rien de plus ?

Non. Aucune chance qu'il prenne ça au pied de la lettre et maintienne le statu quo. Pas pendant la période la plus sombre de l'année.

— Et toi, Tim, tu souffres d'une classique frustration, rétorqua-t-il.

Il boutonna son manteau, puis en remonta le col. Quelque chose manquait.

— Où est mon écharpe ?

— Il n'y a que les chochottes qui portent des écharpes, répondit Tim, une lueur amusée dans le regard. Les acteurs anglais. Les stylistes. Les banquiers. Les chochottes, quoi...

— Dixit l'homme qui sirote des Frappuccino aux fraises et à la crème.

— Si tu avais goûté à ce que j'ai dégusté l'autre soir, toi aussi tu en boirais.

— Tu rêves ! s'esclaffa Ronan.

Sur ces mots, leurs routes se séparèrent.

Ronan partit vers Central Park en sirotant son café. Noël était partout, dans ses yeux, dans ses oreilles, depuis les vitrines des boutiques jusqu'aux couronnes de houx fixées sur les calandres des taxis, en passant par les gobelets rouges de chez Starbucks. Il aimait New York à Noël, illuminée comme pour lutter contre la longue noirceur de l'hiver. C'était le premier mois de décembre que Thea y passait. Elle ne connaissait pas encore les beautés de Manhattan à Noël. Elle y avait emménagé au mois de février pour travailler en tant qu'architecte système chez Cooper Bensonhurst,

une grosse banque d'investissement. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un architecte système. Tout ce qu'il savait, c'était que ses yeux débordaient d'ombres et de peine. Leurs sombres profondeurs le rendaient fou, au moins autant que leurs rencontres brûlantes et haletantes.

Il s'arrêta au coin de la 85^e et de Madison, devant une boutique de vêtements de luxe, et regarda sans le voir un mannequin qui portait une écharpe en tartan bleu foncé et gris. Décorer le sapin était probablement trop intime. C'était un trop grand pas en dehors de leurs rapports purement sexuels. Il allait lui proposer une activité un peu moins intimidante. Leur relation n'était pas limitée à la chambre à coucher, et il leur arrivait parfois de sortir pour boire un café ou dîner dans un des restaurants de la II^e Avenue. Pas assez souvent pour appeler ces sorties « un rencard », mais ils l'avaient déjà fait.

Sa décision prise, il se dirigea vers l'arrêt des bus du centre-ville qui descendaient vers la V^e Avenue. Un M2 Express s'arrêta juste au moment où il traversait la rue, ce qu'il prit pour un bon signe. La circulation était fluide, et quinze minutes plus tard, il se tenait devant les bureaux de Cooper Bensonhurst. Un flot d'employés passait les portes à tambour du bâtiment et s'éloignait d'un air résolu vers les stations de métro, les arrêts de bus ou les places de parking hors de prix qu'ils avaient pu s'offrir. Lorsque Thea apparut, il avait eu le temps de finir son café et de s'acheter une nouvelle écharpe à cinq dollars à un vendeur à la sauvette.

Elle semblait porter plusieurs couches de vêtements, ce qui lui donna envie de la déballer comme un paquet cadeau. Une écharpe gris tourterelle enroulée autour de son cou emprisonnait ses cheveux détachés et les plaquait contre le col d'un manteau bleu foncé similaire à celui qu'il portait. Sous le bas du manteau apparaissait une robe en laine verte qu'elle portait avec un leggings marron, des chaussettes montantes assorties et des bottes de cuir brun. Tout en plaçant dans ses oreilles ses éternels écouteurs, elle bifurqua vers l'est, probablement pour attraper la ligne de Lexington et rentrer à son appartement de la 96^e. Elle ne remarqua pas l'homme en costume-cravate qui était sorti derrière elle et avait failli percuter un lampadaire dans ses efforts désespérés pour la dépasser et croiser son regard.

— Cette tenue est parfaite ! l'interpella Ronan d'une voix assez forte pour qu'elle l'entende malgré la musique.

Elle s'arrêta. Se retourna. Laissa pendre ses écouteurs à la pince qui les attachait à son gros sac en cuir brun. Il faisait trop sombre pour lui permettre de lire l'expression de son visage à cette distance, mais elle s'approcha de lui.

— Parfaite pour quoi ? fit-elle.

— Pour patiner.

Elle inclina la tête et l'observa. Ses yeux restaient sombres malgré la lumière du lampadaire qui brillait juste au-dessus de sa tête.

— Est-ce que j'ai raté ton message ?

— Non. Mais c'est une belle soirée. Calme, pas trop froide. J'ai décidé d'aller patiner au Rockefeller Center et je me suis dit que tu pourrais avoir envie de m'accompagner. C'est une activité traditionnelle de l'hiver à New York, ajouta-t-il, évitant soigneusement de prononcer le mot « Noël », décidé à faire comme si rien ne s'était passé une semaine auparavant.

— Tu sais patiner ? demanda-t-elle d'un air sceptique.

Bon départ... Elle n'avait pas refusé d'emblée.

— J'ai joué au hockey jusqu'à mes seize ans. Mais il n'y a pas de problème si tu ne sais pas patiner : la plupart des patineurs sont des touristes et des enfants qui passent leur temps à tomber les

uns sur les autres. Pas de quoi s'inquiéter. Je t'aiderai.

Elle hésita longuement, puis finit par hocher la tête en signe d'assentiment, et ils partirent ensemble vers l'entrée de la V^e Avenue. Des sapins illuminés et des bancs de bois délavé faisaient face aux magasins, et des parents accompagnés de leur progéniture entraient et sortaient en un flot continu de l'immense boutique Lego. Thea se pencha sur la barrière pour observer la patinoire qui s'étendait en contrebas. Le soleil s'apprêtait à se coucher, et les gens rentraient chez eux, loin de l'obscurité, loin de la nuit. Ronan la prit par la main pour la mener vers l'ascenseur, faisant barrière entre elle et le sapin de Noël géant.

Une fois en bas, il loua deux paires de patins à glace et rangea leurs chaussures et le sac à main de Thea dans un casier. Il entra sur la glace, fit un mètre ou deux, puis revint vers elle pour l'aider... Il la vit alors s'éloigner en patinant à reculons vers le centre de la patinoire presque déserte.

Le petit sourire mutin qu'il surprit sur son visage lui arracha un éclat de rire.

— Débutante, hein ?

— J'ai fait du patinage artistique jusqu'à mes quatorze ans, expliqua-t-elle avec malice.

Il passa un bras autour de sa taille et inversa leurs positions avec dextérité afin de patiner à reculons en la serrant tout contre lui, comme pour une danse de salon.

— Et tu sais faire toutes ces figures bizarres ? Le triple axel et le boucle piqué, comme on voit aux JO ?

— Plus maintenant. J'ai arrêté après avoir pris vingt centimètres en deux ans et complètement perdu mon centre de gravité. Mais c'est cool ici, ajouta-t-elle, en jetant un regard à la statue dorée qui surplombait la patinoire. Ça fait très... New York.

Il la prit par la main.

— C'est Prométhée, dit-il. Le personnage mythologique qui a donné le feu aux hommes.

— Comment tu sais ça ?

— Eh bien, je t'ai dit que mon appartement appartenait à mon oncle ?

— Oui. J'ai essayé de trouver un appartement pas trop cher à Manhattan, alors je sais bien que tu ne peux pas être locataire.

Il déboursait moins pour son appartement que certains des résidents de l'immeuble pour leur garage. C'était pour lui le seul moyen de vivre dans l'Upper East Side avec un salaire de pompier, et il ne quitterait cet appartement que les pieds devant.

— Quand j'étais petit, ma mère me mettait avec ma sœur dans le train pour Manhattan pour les vacances, et oncle Lance nous réceptionnait à la gare pour nous emmener faire les boutiques, patiner ou voir le Père Noël. Plus tard, quand j'ai grandi et que je ne m'entendais plus très bien avec mon père, je venais à Manhattan la veille de Noël pour décorer le sapin avec oncle Lance. Comme ça, il ne se sentait pas trop seul. Quoi qu'il en soit, il adorait Manhattan et n'arrivait pas à comprendre pourquoi ma mère, qui avait grandi à New York, avait choisi de partir vivre à Long Island. Il nous faisait des visites guidées de la ville, et les statues du Rockefeller Center en faisaient partie.

— Nous, on regardait la parade de Thanksgiving à la télé quand on était gosses. Je rêvais d'aller chez Macy's et de voir les vitrines décorées pour...

Elle s'interrompit ; la chose-dont-ils-ne-devaient-pas-parler lui était brusquement revenue à l'esprit, comprit-il. Il ne dit rien. Au milieu de la patinoire, une petite fille en tenue rose de patineuse esquissa une pirouette.

— Et toi ? Tu saurais faire une pirouette ?

— Ça m'a toujours donné le tournis. Je préférerais les sauts.

— Alors vas-y. Il n'y a presque personne. Montre-moi ce que tu sais faire.

— Il n’y a pas assez de place.

Il la regarda un instant pour se faire une idée de son état d’esprit. Avait-elle envie de se laisser persuader ?

— Je te donne un baiser si tu sautes, proposa-t-il.

— Ma mère me soudoyait toujours avec un chocolat chaud.

— Et un baiser.

— Peut-être.

Elle s’éloigna de lui, ses patins glissant souplement sur la glace striée par tout un après-midi de patineurs, puis exécuta un superbe boucle piqué au milieu de la patinoire. Ronan sentit son cœur s’emballer à la vue de son corps mince qui tournait parfaitement sur son axe, les patins à quelques centimètres à peine au-dessus de la glace, ses cheveux voletant derrière elle. Elle atterrit et salua d’un air gêné quand il applaudit.

— Ça faisait des années que je n’avais pas fait ça, déclara-t-elle, en revenant vers lui.

— Eh bien, il était temps de t’y remettre, murmura-t-il, en lui prenant la main.

A cet instant, trois mères accompagnées d’un groupe d’enfants bruyants et chahuteurs déboulèrent sur la glace. Ronan guida Thea à travers le troupeau qui se mit à décrire une lente boucle tout autour de la patinoire.

Profitant de l’atmosphère détendue, il osa dire :

— La deuxième année est toujours la plus dure.

Instantanément, elle se raidit.

— Quoi ?

— La deuxième année de deuil. Elle est plus dure que la première. Tout le monde se souvient du premier anniversaire sans un mari ou du premier Thanksgiving sans un père. Mais quand le deuxième arrive tu es censé être passé à autre chose. Tout le monde l’a fait sauf toi. C’est pour ça que c’est plus dur. On se sent d’autant plus seul.

Dans son appartement, elle avait certainement vu le drapeau plié dans sa boîte en acajou poli qu’on lui avait confié après la mort de son oncle dans l’effondrement de la Tour Sud, le 11 septembre 2001. En revanche, elle ignorait qu’il avait perdu son meilleur ami dans une tour effondrée trois ans auparavant, et elle ignorait pendant combien de temps il était resté dans le brouillard.

A peu près jusqu’au jour de la Saint-Patrick.

— C’est plus facile de faire comme si j’avais tourné la page, expliqua-t-elle enfin. Personne ne comprend. Je ne réponds pas à leurs attentes. La moitié du temps, les gens me disent que j’ai une formidable nouvelle chance de retrouver l’amour, comme si Jesse était un premier achat immobilier aux fondations fissurées et dont la cuisine est mal agencée.

Il s’obligea à ne pas grimacer.

— C’est toujours pire au moment des fêtes, surtout si elles étaient importantes pour vous, dit-il.

Ils repassèrent devant Prométhée qui brillait dans la pénombre, portant la lumière et la flamme dans sa main.

Thea regardait droit devant elle.

— Nous venons tous les deux de grandes familles catholiques, alors oui, les fêtes de fin d’année, c’était sacrément important. On faisait des gâteaux, des cadeaux, on chantait des chants de Noël, on allumait des bougies... On faisait en sorte que nos neveux et nièces passent un moment magique. Jesse semait des clochettes dans la neige, comme si elles étaient tombées du harnais des rennes du Père Noël, et on envoyait les enfants les chercher le matin du 25 décembre. On s’est

fiancés le jour de Noël, ajouta-t-elle avec raideur. Il a mis un genou à terre et m'a demandée en mariage devant toute sa famille.

— Ça a l'air romantique... Je veux dire, *c'est* romantique, se hâta-t-il de rectifier, surprenant son regard en coin.

— Je trouve assez bizarre de parler de mon mari romantique avec le mec avec qui je couche.

— Pas moi.

Ils firent un tour de patinoire, puis elle reprit :

— Jesse est mort le mercredi juste après Thanksgiving, que nous avons passé chez ses parents.

Je les ai quittés tôt, car je devais retourner au centre. A la fin de l'année, il y a toujours de grosses mises en œuvre qui se passent mal et nous font perdre un temps fou. Du coup, Jesse est rentré seul au milieu d'une tempête. Un gros 4x4, qui roulait trop vite sur la route gelée, a dérapé sur une passerelle, et sa Prius s'est fait broyer entre l'autre véhicule et le béton.

Cette fois, Ronan ne put s'empêcher de grimacer. Il était intervenu sur suffisamment d'accidents de la route pour que son histoire fasse rejaillir de douloureuses images. Thea, perdue dans son récit, ne sembla pas s'en rendre compte.

— Sa mère a tout de même voulu fêter Noël pour les petits-enfants. C'est une catholique à l'ancienne, persuadée que son fils se trouve dans un monde meilleur. Elle brûle des cierges pour lui. Je... je ne l'ai pas très bien vécu.

Ronan ne connaissait que trop bien la peine monumentale que révélaient ces petites phrases hachées.

— Je suis désolé, lâcha-t-il.

— Je ne le suis pas... Je suis très douée pour gérer mes émotions. D'où le psy que ma famille m'a demandé de consulter le jour où j'ai déménagé. Je l'aimais, ajouta-t-elle, en se triturant l'oreille de sa main libre. Je l'aimais comme rien ni personne.

Et ce genre d'amour on ne le vit qu'une fois, car jamais il ne se représente. Voilà la pensée qu'elle n'exprimait pas.

— Il avait l'air d'être un mec bien, dit-il enfin.

Il ne pouvait se battre contre un homme mort. C'était l'échec assuré. Ou alors il gagnerait et, ce faisant, détruirait quelque chose de vital en Thea. Ce qui était pire...

— Tu veux qu'on s'en aille ? On peut se prendre un chocolat chaud en retournant vers le métro, si tu veux. Tu l'as bien mérité avec ton super quadruple lutz !

— C'était un simple boucle piqué, répondit-elle, amusée.

— Je le savais.

Ils patinèrent vers la sortie et rejoignirent le vestiaire en titubant. Thea enfila ses bottes pendant que Ronan rendait les patins.

— Je n'ai pas gagné qu'un chocolat chaud, déclara Thea, en levant les yeux vers lui.

Les lumières colorées du sapin de Noël du Rockefeller Center se reflétaient sur ses joues pâles. En plongeant son regard dans le sien, couleur de cendre sombre et incandescente, il sentit un éclair de chaleur le traverser de part en part. Il avait envie d'elle. La musique noyait la vie, d'où ce rock agressif dont elle s'abreuvait les oreilles à longueur de temps. Tout comme le sexe. Mais le sexe pouvait faire plus que ça. Tellement plus !

— Continue d'être une très gentille fille, et tu auras exactement ce que tu mérites, annonça-t-il, glissant sa main entre son écharpe et ses cheveux emmêlés pour lui maintenir l'arrière de la tête, le temps d'un rapide baiser qui la fit soupirer.

Chapitre 3

- Mais pour le moment, reprit Ronan, tu vas devoir te contenter d'un chocolat chaud.
- Un mokaccino à la menthe poivrée, négocia Thea.
- Avec de la chantilly ?
- Bien sûr.

Ronan partit vaillamment affronter la longue file d'attente du Starbucks. Thea l'attendit devant le café bondé et passa le temps en observant le flot des passants se déverser dans la bouche de métro. Par habitude, elle sortit son téléphone pour vérifier l'heure ainsi que sa boîte e-mail professionnelle, mais l'écran s'alluma sur les textos qu'elle avait échangés avec sa sœur au cours de son après-midi passé au centre de données de Cooper Bensonhurst. Le centre de données lui convenait parfaitement : peu éclairé, peu fréquenté, rempli des machines bourdonnantes qui constituaient le vaste empire électronique de la banque d'investissement. La plupart des autres employés évitaient cet étage, mais elle s'était portée volontaire pour y passer de longues heures à installer de nouvelles machines ou à mettre à jour des logiciels.

La pièce l'entourait d'un vaste cocon de pénombre confortable. Enfin, du moins jusqu'à leur échange de textos :

Est-ce que tu rentres pour Noël ?

Je ne peux pas. Grosse mise en service pendant les vacances. Je me suis portée volontaire pour m'en occuper et permettre à Brent et Lisa de rentrer voir leurs familles.

Et ta famille à toi ? Et celle de Jesse ? On t'aime, et tu nous manques.

Je suis nouvelle dans ce boulot. Je suis obligée de rester.

Elle avait alors lancé les scripts de configuration de la nouvelle suite logicielle, tout en se mentant à elle-même, se persuadant qu'Erin avait accepté son excuse et lâché l'affaire. Erin était bourrée de bonnes intentions. Elle l'aimait et voulait plus que tout l'aider à reprendre sa vie en main. Mais Thea ne supportait pas l'idée de fêter Noël, sans parler de subir une réunion de famille O'Malley/Moretti. Malheureusement, un dernier message était arrivé juste avant qu'elle ne quitte le travail :

La mère de Jesse a organisé une messe en sa mémoire le 3. J'ai brûlé un cierge pour lui, et pour toi.

Le 3, c'était l'anniversaire de sa mort. Le texto avait alors ouvert en elle une brèche sombre et béante. Elle avait eu besoin combler ce vide par un bon morceau de hard rock et avait déjà mis ses écouteurs quand la voix de Ronan avait retenti derrière elle. Elle s'était retournée avant même de

l'avoir reconnue. Quelque chose dans cette voix mâle et grave avait attiré son attention, en dépit de son chaos interne et des notes de *Nightmare* qui résonnaient dans ses oreilles.

Ronan était devenu sa distraction favorite, car le sexe repoussait le vide au-dessus duquel elle jouait les funambules à chaque instant. Leur relation commençait toutefois à lui poser un problème de conscience : elle ne faisait que se servir de lui, alors qu'il parlait de décorer ensemble son sapin de Noël. Habile — ou délicat ? — l'idée de présenter le patinage comme étant une activité hivernale typiquement new-yorkaise, non pas une tradition de Noël. Sans oublier qu'il s'était servi de sa haute taille et de ses larges épaules pour lui cacher le sapin devant la patinoire. Elle pouvait consentir au patinage, si c'était pour gagner une partie de jambes en l'air avec lui et pour ne pas paraître trop réfractaire à Noël... Elle ne voulait pas donner l'impression qu'elle était incapable de tenir le coup.

Elle n'avait pas prévu de s'amuser autant en acceptant, ni d'effectuer son premier saut depuis plus de quinze ans.

Elle baissa les yeux sur son portable, qu'elle tenait toujours à la main. Elle venait de recevoir un nouveau texto. Erin aimait avoir le dernier mot.

J'aimerais que tu reviennes vivre à la maison.

Une vive émotion s'empara d'elle, trop trouble, trop puissante pour lui permettre d'identifier clairement ses sentiments, mais elle en resta toute tremblante. Sa sœur n'essayait pas de la blesser. Elle essayait juste de lui montrer à quel point elle l'aimait, et à quel point elle avait aimé Jesse. C'était ce qu'il fallait faire, ce que tout le monde attendait d'elle. Et non pas fuir Columbus pour Manhattan. Pas refuser de rentrer à la maison.

— Et voilà ! annonça Ronan, en lui tendant un grand mokaccino à la menthe poivrée.

Puis il aperçut son portable, qu'elle tenait toujours à la main.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Thea s'empara du gobelet, évitant soigneusement de croiser son regard.

— Très bien.

Ils empruntèrent l'escalier pour descendre sur le quai du métro. Ronan était suffisamment new-yorkais pour savoir exactement où se placer pour sortir de la rame juste devant la sortie. Thea suivit aveuglément son large dos dans la foule des banlieusards qui sortaient du bureau. Elle laissa le brouhaha et la bousculade se déverser dans le vide ouvert en elle. Ronan n'essaya même pas de parler par-dessus le bruit. Lorsqu'un train de la ligne B arriva, ils avaient fini leurs cafés et se tenaient au milieu d'une foule d'autres passagers impatients. Ronan la prit alors par la main et leur fraya un chemin à l'intérieur de la rame, puis il l'entraîna vers un petit espace libre tout au fond du wagon. La voix des haut-parleurs leur rappela joyeusement de se tenir éloignés des portes, et le métro démarra brutalement.

— Heure de pointe, déclara Ronan, en parcourant des yeux la foule des passagers pressés épaulement contre épaulement, chacun ignorant résolument son voisin.

— Je ne sais pas comment tu fais pour supporter ça tous les jours.

Elle se tenait tout contre lui, et son épaulement reconnaissait régulièrement son torse ferme.

— Quand il fait beau, je fais la route à pied.

— Mais il y a au moins quarante pâtés de maisons !

— Et trois avenues à traverser, oui... Mais c'est agréable, et puis le plus gros du chemin traverse Central Park.

Certains jours, elle avait besoin de marcher, elle aussi. Elle le faisait alors tête baissée et la musique lui beuglant dans les oreilles.

Agrippé d'une main à la barre au-dessus de leurs têtes, Ronan se tenait derrière elle, l'entourant de son bras libre dans un geste protecteur. Il se servait de son corps comme d'un rempart pour l'empêcher de perdre l'équilibre, tandis que la ligne de Columbus fonçait en brinquebalant dans l'obscurité. A l'arrêt suivant, un flot de passagers sortit, repoussant ceux qui cherchaient à entrer, et en un instant la rame fut aussi bondée qu'auparavant. Le métro commençait à remonter la 72^e Rue, lorsque Thea sentit la main de Ronan se glisser sous le rabat de son caban et se refermer sur son entrejambe.

Elle tourna la tête pour le regarder, mais, en dehors d'un bref regard provocateur, il s'obstina à fixer un point devant lui tandis que son pouce la caressait doucement, d'un geste rythmé. Des sensations délicieuses la transpercèrent jusqu'au plus profond d'elle-même, même à travers sa robe en laine et son legging.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle faiblement.

— Je te donne ce que tu as gagné, chuchota-t-il.

Il sentait le chocolat, la menthe et le Ronan, cette senteur tiède et musquée de peau mêlée à un parfum très subtil qui lui donnait envie de le mordiller et de passer sa langue dans son cou.

— J'ai gagné un baiser, fit-elle remarquer.

La rame s'arrêta de nouveau dans un grincement sonore et, dans la confusion des passagers qui entraient et sortaient, Ronan glissa la main sous l'élastique de son legging.

— Tu vas avoir bien plus que ça, murmura-t-il.

Thea saisit l'une des barres qui couraient au milieu de la rame, ce qui eut le double avantage de lui donner quelque chose à quoi se raccrocher et de placer son gros sac de manière à dissimuler aux regards la main baladeuse de Ronan. Elle jeta un coup d'œil à la vitre en plastique, mais la foule était telle qu'elle ne voyait rien de son propre reflet. Seulement des épaules, des manteaux, des sacs et des gens enfermés dans leur propre univers. A cet instant, son univers à elle se réduisait aux doigts habiles de Ronan qui séparaient les doux replis de son sexe pour se glisser dans l'humide chaleur qu'ils recélaient. Tout en la caressant, il lâcha un gémissement qu'elle sentit plus qu'elle n'entendit dans le fracas de la rame. Lorsque ses doigts effleurèrent son clitoris, un délicat frisson la traversa, et elle ferma les yeux.

A chaque caresse, lente et précise, une nouvelle vague de chaleur coulait comme une goutte de miel le long de ses nerfs à vif. Les pointes de ses seins se tendaient sous ses nombreuses couches de vêtements. L'émotion et le désir se mêlaient en elle, couraient dans ses veines et s'insinuaient partout dans son corps, faisant battre son cœur si fort qu'elle ne pouvait plus le supporter.

— Où sommes-nous ?

— Pas loin de la 86^e, répondit-il.

Le métro s'arrêta alors en grinçant dans l'obscurité du tunnel, et la voix du conducteur se mit à brailler dans les haut-parleurs, s'excusant pour l'inconvénient. Les grommellements étouffés et les mouvements des autres voyageurs affleurèrent seulement à la lisière de la conscience surchauffée de Thea.

— On s'est arrêtés, dit Ronan, sans interrompre ses lentes caresses. Ça ne devrait pas être long.

Thea ne bougea pas la tête, mais se servit de sa vision périphérique pour vérifier que personne n'avait remarqué le petit manège de Ronan. Nul ne leur prêtait la moindre attention. Les passagers qui n'étaient pas penchés sur le *Times*, *Le New Yorker*, un magazine de mode ou leur liseuse avaient les yeux fermés afin de se concentrer sur la musique de leurs écouteurs, de se reposer en vue de la soirée à venir, ou étaient simplement perdus dans leur monde intérieur. A Columbus, après la mort de Jesse, sa famille et sa belle-famille n'étaient jamais bien loin pour observer et commenter ses moindres

faits et gestes, alors qu'à New York il était possible de se tenir hanche contre hanche avec une cinquantaine d'inconnus dans une rame de métro et de se faire tripoter sans que personne ne se doute de rien. Le cœur battant, elle se mordit la lèvre en frissonnant, au bord de l'orgasme. Mais juste à cet instant la rame fit un bond en avant pour s'arrêter à leur station, et le doigt de Ronan se déplaça de quelques millimètres sur la droite.

— Allons-y, dit-il, dissimulant, dans le mouvement des gens qui se préparaient à sortir, le retrait de sa main.

Ils prirent l'escalier pour gagner l'extérieur, dans la pénombre de cette soirée de décembre. La file d'attente pour le bus transurbain s'étendait au-delà de l'abribus et le long du trottoir, et tous les taxis étaient occupés. Longue silhouette silencieuse plongée dans le curieux mélange de lumière et d'obscurité de la ville, Ronan prit la direction de Central Park. Quelques âmes intrépides avaient le courage de traverser le parc à pied les soirs d'hiver, mais la plupart des New-Yorkais préféraient prendre le bus ou le taxi. Des flaques de lumière se formaient sous les lampes placées de loin en loin le long des allées qui menaient vers les profondeurs du parc.

Ils traversèrent la rue et passèrent devant l'aire de jeux au coin nord-ouest de la grande pelouse. La silhouette des immeubles brillamment éclairés de Midtown surplombait le Belvedere Castle, mais dans les vastes étendues de Central Park la pénombre était oppressante.

Soudain, Thea s'arrêta de marcher.

— Je veux mon baiser, déclara-t-elle.

Ronan s'assit alors sur un des bancs verts placés autour de la pelouse ovale, puis l'attira à lui. Bientôt, elle se trouva à califourchon sur ses genoux. Elle posa ses mains gantées à plat de chaque côté de son visage. Lui attrapa l'arrière de sa tête pour mieux poser sa bouche sur la sienne. Les goûts de menthe et de chocolat se mêlèrent à celui du désir pour le rendre irrésistible. Ronan lui serra le crâne pour la maintenir en place, tandis que sa langue rencontrait un instant la sienne avant de se retirer. Puis ses dents se refermèrent sur sa lèvre inférieure. Elle haleta et pressa son sexe brûlant de désir contre le sien, dur et compressé dans l'étroitesse de son jean.

— Ce n'est pas un baiser que tu veux, en fait, grogna-t-il, tandis qu'elle reculait pour reprendre son souffle.

Elle ne voulait pas regarder l'obscurité en face. Elle avait besoin de ça. Elle écarta les genoux et se frotta contre lui, ne s'arrêtant que pour le laisser rajuster son érection dans son jean. Chaque mouvement de ses hanches faisait grimper la tension toujours plus haut, jusqu'à ce qu'elle se mette à haleter, son souffle se mêlant au sien. Il lui agrippa les hanches pour l'aider à prendre de lui ce dont elle avait besoin, puis étouffa entre ses lèvres ses petits cris triomphants.

Enfin, épuisée, elle laissa tomber sa tête sur son épaule. Les planches du banc s'enfonçaient dans ses genoux, mais elle ne bougeait pas.

— Tu as envie de me dire ce qui s'est passé ? demanda Ronan d'un ton détaché que démentaient les battements frénétiques de son cœur.

Après tout, pourquoi pas ? Ils avaient déjà parlé de Jesse.

— On s'est envoyé des textos, avec ma sœur...

— Et ?

— Elle voulait savoir si je rentrais pour Noël.

— Ah...

Il tira sur ses cheveux, doucement mais avec insistance, jusqu'à ce qu'elle le regarde en face.

— Et tu ne veux pas rentrer ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Mes collègues ont une famille. Des enfants. Pas moi.

— Et ? insista-t-il.

Elle préféra ne pas lui parler de la messe à la mémoire de Jesse et des cierges.

— Et elle voulait savoir quand je rentrais pour de bon.

— Mais tu as ton travail ici !

— Je pourrais en retrouver un là-bas, sans problème. Mon ancien patron m'appelle tous les deux mois pour rester en contact. Les architectes système sont une denrée rare, et les bons comme moi, plus encore.

— La vie est belle à Manhattan...

— D'après ma famille, les gens viennent ici pour visiter la ville. Pas pour y vivre.

— Huit millions de personnes y vivent pourtant, fit-il remarquer.

— Mais pas les gens normaux.

— Je n'ai rien à répondre à ça, admit-il avec un petit sourire qui fit apparaître ses dents dans l'obscurité.

Thea portait plusieurs couches de vêtements et leur étreinte la réchauffait, mais pas suffisamment pour rendre agréable un séjour prolongé en extérieur à la nuit tombée. Elle voulait se remettre en route avant qu'il ne lui pose de nouvelles questions. Elle avait l'impression que le vaste ciel noir qui s'étendait au-dessus d'elle menaçait de l'engloutir.

Mal à l'aise, elle se trémoussa sur le sexe de Ronan toujours en érection.

— Qu'est-ce que tu vas faire à ce sujet ? demanda-t-elle.

— Rien ici. J'ai déjà pris trop de risques avec toi. Je veux te ramener chez moi, dans mon lit.

C'était exactement ce qu'elle voulait.

— Alors allons-y, dit-elle.

Elle inclina la tête, lui donna un petit coup de langue sur la lèvre inférieure et posa quelques petits baisers au coin de sa bouche, le provoquant jusqu'à sentir son bras se resserrer autour de sa taille. Sans la lâcher, il se releva brusquement et commença à marcher vers la sortie. Elle se laissa porter un instant, le bout de ses bottes se balançant à quelques centimètres au-dessus du sol. Puis, avec un gémissement, elle cala ses jambes autour de ses hanches et l'embrassa profondément. A cet instant, quelqu'un se racla bruyamment la gorge tout près d'eux. Thea sursauta et tourna la tête. Un homme s'avavançait, tenant sa fille par la main. Le pull-over gris et le tablier à carreaux rouges d'une des écoles privées de l'Upper East Side dépassaient sous l'ourlet du manteau fermé de la petite fille, qui regardait sagement droit devant elle.

— Désolé, marmonna Ronan.

Il la reposa, et tous deux suivirent le sentier qui menait vers la sortie de la 86^e Rue.

— Tu me rends dingue, déclara-t-il, alors qu'ils attendaient que le feu passe au vert.

Lui, c'était l'effet contraire qu'il avait sur elle. Il la rendait saine d'esprit. Cette pensée lui était apparue spontanément et s'était dissoute presque aussitôt dans le désir en fusion qui crépitait en elle. Sur les cent derniers mètres qui les séparaient de son immeuble, Ronan se mit à marcher de plus en plus vite.

Au niveau du sixième étage, ils restèrent seuls dans l'ascenseur et, lorsque les portes s'ouvrirent au neuvième, elle avait déjà sorti sa chemise de son jean et agrippé son sexe en érection. Lui avait les deux mains dans ses cheveux et l'embrassait avec ardeur. Ils se cognèrent contre le mur recouvert d'un miroir qui faisait face aux ascenseurs, entrèrent en trébuchant dans l'appartement et claquèrent la porte assez fort pour faire trembler les vitres. Ronan se débarrassa de son manteau et de son écharpe, qu'il laissa tomber sur le sol. Thea seema dans le couloir ses bottes et son legging, puis le suivit dans

sa chambre. Il s'empara d'un préservatif dans le tiroir de la table de nuit et se laissa tomber sur le lit, l'extrémité de son sexe pointant entre son ventre et la ceinture de son pantalon. Thea s'agenouilla à côté de lui pendant qu'il déroulait le préservatif, puis il la prit par le bras afin de l'attirer sur lui.

— Chevauche-moi ! dit-il d'une voix mâle et autoritaire. Comme tu l'as fait au parc.

Il souleva son membre pour l'éloigner de son ventre. Thea cala alors sa robe de lainage sur ses hanches et se plaça bien au-dessus de lui avant de se laisser descendre lentement sur son sexe, l'emprisonnant dans son étroit fourreau.

Ronan leva la tête, juste assez pour regarder.

— Oh ! bordel ! souffla-t-il.

Puis sa tête retomba sur le dessus-de-lit, et il ferma les yeux.

Thea s'accrocha à ses épaules et établit un rythme lent et régulier, le meilleur pour le faire grimper au rideau. Ses pommettes se colorèrent et son pouls accéléra, mais c'était ses mains qui, une fois encore, lui transmettaient le mieux son excitation. Elles se resserraient sur ses fesses à chaque mouvement de ses hanches. Soudain, elle sentit ses puissants muscles abdominaux se contracter. Il vint à sa rencontre en propulsant son bassin vers le haut, et l'impulsion fit éclater en elle des milliers d'étincelles qui la laissèrent haletante.

L'acte était aussi brut et animal que la caresse de ses doigts dans le métro avait été subtile et intime. Thea écarta un peu plus les genoux et se pencha sur lui afin de mieux exciter son point G. La poigne de Ronan se resserra aussitôt sur elle, presque jusqu'à lui faire mal. Sous ses paupières mi-closes, elle le vit serrer les dents alors qu'il perdait le rythme et se cabrait frénétiquement en elle. La pression sur son clitoris fut soudain si intense qu'elle fut prise d'un orgasme fulgurant.

C'était tellement plus puissant quand il était en elle !

Encore une pensée à oublier. Les bras tremblants, elle se tenait au-dessus de lui, ses cheveux retombant sur son visage, son souffle haletant s'unissant au sien. Menthe et chocolat se mêlaient avec la senteur de la sueur de Ronan, imprimant dans son esprit l'odeur unique du plaisir. Elle se laissa tomber sur les coudes et enfouit le nez dans son cou. Elle lécha un instant sa peau salée, puis mordit le point de pulsation qui battait fort juste en dessous de sa mâchoire.

— Ne t'en fais pas, je vais te nourrir, fit-il paresseusement, passant une main dans ses cheveux. Tu n'auras pas à te contenter d'un mokaccino à la menthe et de ma peau.

Elle sourit au creux de son cou. Il lui tapota la hanche, une fois, deux fois, puis s'arrêta pour la pousser doucement. Elle s'écarta de lui et se roula en boule sur le lit, tandis qu'il se levait pour passer dans la salle de bains.

Par la porte ouverte de la chambre, elle voyait le salon.

— Pas de sapin ? demanda-t-elle d'un ton léger.

De l'eau coula dans le lavabo. Puis Ronan apparut sur le pas de la porte, s'essuyant les mains avec une serviette.

— J'en achèterai un le 24, en rentrant de la caserne. C'est ma petite tradition. Tu veux qu'on commande quelque chose pour le dîner ?

C'était trop tard. L'apparition fantomatique d'un arbre de Noël était apparue au milieu du salon.

— Je... Non, ce n'est pas raisonnable, bafouilla-t-elle. Je travaille douze heures par jour sur une mise en service...

Elle s'attendait à ce qu'il fasse une remarque sur le manque de bien-fondé de son excuse, mais il resta silencieux. Elle passa alors devant lui afin de récupérer son legging, ses chaussettes et ses bottes dans le couloir. Toujours sans mot dire, il la regarda se tortiller pour enfiler le legging, puis mettre ses chaussettes de laine et ses bottes. Au moment où elle attrapait son manteau, il parla enfin :

— C'était trop ?

Elle mit un instant à comprendre le sens de sa question. Il parlait de la séance de patinage, pas de leur partie de jambes en l'air, émotionnellement dévastatrice. Cette prise de conscience la troubla. Ce qui avait été sa distraction, une manière légère et sans grande subtilité de remplir le vide de son existence, était soudain devenu sérieux.

— Non, rétorqua-t-elle. C'était une manière sympathique de me changer les idées après mon histoire avec ma sœur. Merci.

L'espace d'une seconde, son expression changea. Se durcit. Elle profita de son silence pour mettre son sac en bandoulière et ajuster le cordon de ses écouteurs.

— Tu sais quel genre de personne vit à Manhattan ? demanda-t-il, alors qu'elle s'apprêtait à s'en aller. Les gens qui ont envie de se sentir vivants.

— Dans ce cas, je ferais mieux de repartir à Colombus.

— Tu l'envisages sérieusement ?

Elle haussa les épaules, puis enroula son écharpe autour de son cou.

— Je n'ai pas encore de projet défini, ni dans un sens ni dans l'autre, répliqua-t-elle avec franchise.

Pour l'heure, son unique projet était de survivre à la période des fêtes. Elle était incapable de voir plus loin.

Elle avait déjà ouvert la porte d'entrée quand il répondit. Comme Erin, il aimait avoir le dernier mot :

— Tu devrais peut-être arrêter de combattre New York.

13 décembre

Ronan était assis sur le siège passager de la grande échelle, sa portière grande ouverte, un pied calé contre les marches métalliques, et son ordinateur portable ouvert sur ses genoux. C'était un jeudi soir, heure de pointe, et les phares et les feux arrière des voitures tentaient vainement de percer la nuit tombante. La grande échelle ainsi que le véhicule de commande de la division bloquaient entièrement les deux files de droite de Lexington Avenue. Derrière eux, la circulation était bouchée sur plusieurs pâtés de maisons. Mais Ronan faisait abstraction de la sirène, de la rumeur de la ville, des crissements de freins et des coups de klaxon. Aucune garde n'était routinière, chez les pompiers de New York ; le seul point commun entre deux interventions, c'était la paperasse à remplir par la suite.

La portière ouverte bloquait le plus gros du vent qui mordait les passants avec les dents pointues d'un chihuahua vicieux. De l'autre côté du trottoir, les gars de son équipe sortaient un à un d'un immeuble. Ils étaient là en réponse à un appel d'urgence d'un particulier qui leur avait signalé que les deux ascenseurs d'une tour étaient bloqués et que de nombreux habitants étaient coincés à l'intérieur. Ils avaient évacué les particuliers, et le personnel d'entretien de l'immeuble était en train de remettre en route les ascenseurs. Cette intervention ne ferait jamais les gros titres, même une journée où il ne se passait rien, mais Ronan s'en moquait. Ce n'était pas pour la poussée d'adrénaline qu'il était devenu pompier. Même à l'époque où il avait posé sa candidature, il avait eu assez de discernement pour cela.

Un officier s'arrêta devant la portière.

— Le lieutenant Cannon va arriver, annonça-t-il. Costanzo et lui sont en train d'aider une vieille

femme à rentrer chez elle. Ça va leur prendre un moment, ajouta-t-il avec un grand sourire. Elle a refusé de se laisser porter, et ils doivent l'escorter sur huit étages, marche après marche. C'est Costanzo qui porte son déambulateur.

— Tant mieux pour elle, déclara Ronan. C'est bon pour le cœur. On les attend.

— Bien reçu, fit l'officier avant de s'éloigner.

Ronan se concentra de nouveau sur les silhouettes des badauds. Son regard faisait la navette entre l'écran de son ordinateur, la rue et les rétroviseurs. Le gros miroir fixé à la portière ouverte lui offrait une bonne vue sur le trafic piétonnier en direction du centre-ville.

Il remarqua soudain une silhouette féminine qui se tenait en retrait de la foule, dans une entrée de livraison, bien à l'abri du vent, un bonnet noir tiré sur les oreilles et une écharpe grise enroulée autour du cou. Elle portait un sac de cuir marron en bandoulière, et les cordons blancs de ses écouteurs ressortaient sur son manteau, avant de disparaître sous son écharpe. Ronan sentit alors comme un choc électrique lui transpercer le cœur avant même que son cerveau ait fini de traiter l'information.

Thea.

Elle porta à ses lèvres un gobelet Starbucks, et il n'eut pas besoin de sentir la boisson pour savoir de quoi il s'agissait : un mokaccino à la menthe poivrée. Avec de la crème fouettée, s'il en croyait le résidu blanc sur sa lèvre supérieure. Elle nettoya la crème du bout de la langue et, cette fois, le choc électrique qui le traversa partit droit vers son sexe.

Le corps ne se trompe jamais.

S'il pouvait la voir dans le rétroviseur, elle aussi devait voir son visage, même s'il lui tournait le dos et que son corps était dissimulé dans la cabine du camion. Prenant soin de garder les yeux posés sur l'écran de son ordinateur, il se servit de sa vision périphérique pour la regarder le regarder. Il abandonna cependant l'idée de descendre du camion pour aller lui parler : il était en service, et il était clair qu'elle n'était pas simplement là pour flâner et jouer les badauds. Si elle voulait lui parler, elle s'approcherait et s'arrangerait pour attirer son attention. Mais elle se contenta de rester à sa place, à l'abri du vent, sirotant son café, les yeux fixés sur son visage dans le rétroviseur.

Depuis leur dernière rencontre, il la comprenait mieux. Elle avait aimé le patinage, mais s'était servie de lui pour reporter à plus tard une conversation avec sa sœur qui l'angoissait. A présent, elle se tenait là, les yeux marqués de cernes noirs qui les rendaient encore plus sombres que d'ordinaire. L'air froid avait mis des couleurs sur ses joues pâles, soulignant la structure classique de son visage, et, selon toute vraisemblance, une musique enragée et douloureuse lui battait les tympan, alors même qu'elle le regardait. Peut-être inventait-il les émotions qu'il lisait dans son regard hanté. Peut-être était-ce une illusion due à son reflet distant dans le rétroviseur. Pourtant, probablement sans en être consciente elle-même, elle le fixait avec un tel désir, un appétit si intense, qu'il sentit son cœur se gonfler d'allégresse dans sa poitrine !

Il choisit cet instant pour relever la tête et croiser son regard dans le rétroviseur. Elle ouvrit de grands yeux et se détourna, juste au moment où Tim et Costanzo sortaient du bâtiment pour revenir vers le camion. En arrivant, Tim tourna la tête pour regarder en direction de Thea, et son grand corps la lui masqua. Lorsqu'il libéra l'espace, elle avait disparu. Elle n'était plus qu'un bonnet noir anonyme au milieu des autres piétons.

L'air de rien, Ronan revint à sa paperasse.

— Une femme âgée mise en sécurité dans son appartement ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Elle a eu quatre-vingt-sept ans cette année, répondit joyeusement Tim. Trois enfants, sept

petits-enfants, deux arrière-petits-enfants et un troisième en route. Son mari est mort en 1997. Elle vit dans l'appartement depuis 1988. Loyer modéré. On n'a monté que huit étages, mais elle a tout de même eu le temps de me dire que je devrais me trouver une gentille femme et m'installer.

Sur ces mots, Tim se retourna de nouveau pour regarder par-dessus son épaule à l'endroit où Thea s'était trouvée. Ses pensées étaient clairement inscrites sur son visage : *Complexe classique du preux chevalier*.

— Sans commentaire, dit Ronan, en refermant son ordinateur.

Tim ne se moqua pas de lui, signe qu'il était vraiment inquiet, et demanda :

— Tu es sûr que tu sais ce que tu fais ?

— Oui.

Plus cette histoire durait, mieux il comprenait ce qui se passait dans le cerveau de Thea, et plus il savait qu'il faisait ce qu'il fallait. Les gens qui vivaient dans la routine monotone d'une vie normale ne connaissaient pas de hauts et de bas aussi intenses. Une femme qui devait fournir autant d'efforts afin de se couper de tout sentiment devait avoir en elle une flamme de vie digne d'un feu de forêt. Il devait simplement trouver l'interrupteur pour couper court au vacarme et trouver au fond d'elle cette âme depuis longtemps enfouie.

— Et merde ! J'ai encore perdu mon écharpe, grommela-t-il d'un air absent.

Tim éclata de rire et s'en alla. Ronan claqua sa portière, puis le conducteur grimpa dans le camion, coupa le gyrophare et plongea dans le trafic derrière l'ambulance. En chemin, Ronan laissa remonter dans son esprit des bribes aléatoires de conversation et des images de leur dernière soirée ensemble. Le visage de Thea, sauvage et empli de désir qui se découpait sur les silhouettes illuminées des immeubles de Midtown. Son sourire lorsqu'elle avait atterri après son saut sur la glace. La parade de Thanksgiving et la vitrine de chez Macy's.

La vitrine de chez Macy's... A Noël, la plupart des grands magasins décoraient leurs vitrines en rivalisant de créativité. Les lumières, la musique et la mode constituaient presque une tradition, à New York, et les boutiques étaient obligées d'installer sur les trottoirs des cordons en velours afin de canaliser les badauds devant leurs vitrines et permettre aux piétons non intéressés de poursuivre leur route. Thea avait dit qu'elle avait l'habitude de venir admirer la parade et qu'elle rêvait de voir les vitrines.

Il n'avait pas la prétention de penser que le désir qu'il avait lu dans son regard était pour lui, mais il était bien là, et ça lui suffisait. Il allait lui offrir une petite tranche de vie comme seule pouvait en offrir Manhattan et n'aurait plus ensuite qu'à croiser les doigts. Connaissant l'attitude de Thea vis-à-vis des fêtes, une activité aussi liée à Noël pourrait très bien ne pas passer. Mais cela valait la peine d'essayer. Il devait lui faire prendre conscience de ce qu'elle ratait, en se complaisant dans l'obscurité.

Chapitre 4

17 décembre

C'était une de ces soirées d'hiver typiques à l'approche des fêtes — froid mordant et grandes illuminations —, et Ronan attendait Thea devant son lieu de travail. Il portait un bonnet, son caban, une nouvelle écharpe achetée auprès du même vendeur à la sauvette, et ses mains gantées étaient profondément enfouies dans ses poches. Le vent le giflait violemment de ses doigts glacés, et il fut heureux de voir Thea arriver enfin.

Elle s'avança vers lui, sa capuche ornée de fourrure encadrant son visage pâle.

— Cette apparition impromptue signifie-t-elle que tu as en tête une autre activité hivernale ? demanda-t-elle.

Cette fois non plus, il ne lui avait pas envoyé de message. Il n'avait pas voulu lui donner l'occasion de se trouver une excuse pour échapper à ce qu'il avait en tête. Il l'observa un instant, s'efforçant de décrypter l'expression de son visage.

— Je me suis dit qu'on pourrait aller voir les vitrines de chez Macy's. Et peut-être remonter la V^e Avenue pour voir ce que Saks a fait, cette année.

— La température ressentie ne dépasse pas les - 15, se contenta-t-elle de lui faire remarquer.

— Justement, c'est parfait. Il y aura moins de touristes.

Comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Tu auras des regrets si tu quittes la ville sans avoir vu les vitrines. Peut-être pas cette année, ni la suivante, mais tu en auras.

Une vive douleur s'inscrivit sur son visage, et elle baissa les yeux. Il savait que ses mots lui avaient fait mal. Toute femme qui a perdu son mari après quelques années de mariage seulement a le regret inscrit au fer rouge dans l'âme. Mais il était là, et elle était là, à New York, en période de Noël... Il était temps pour elle d'affronter ses démons.

Lorsqu'elle releva les yeux, sa réponse se lisait dans son regard. Son expression était presque identique à celle qu'elle affichait le jour de la Saint-Patrick, quand il avait senti entre eux cette étrange connexion : elle recelait une part de défi, une part de désespoir et une part de désir. Sans mot dire, il lui offrit son bras. Elle glissa la main dans la sienne, au fond de la poche de son manteau.

— Comment s'est passée ta journée ? demanda-t-il, en tournant au coin de la VI^e Avenue.

Seuls les esprits les plus robustes arpentaient les trottoirs par un temps pareil, et de longues files de passagers patientaient aux arrêts de bus.

Derrière la fourrure battue par le vent qui encadrait son visage, Ronan la vit sourire à sa question terriblement banale.

— J’ai travaillé. La mise en place dont je m’occupe a royalement merdé. Le serveur web et le serveur d’application ont soudain décidé qu’ils ne voulaient plus communiquer entre eux comme pendant la phase de test. Sans compter que mon bureau est rempli du sol au plafond de jouets et de cadeaux que je collecte pour la soupe populaire de décembre.

Il n’aurait pas été plus surpris si elle lui avait appris qu’elle avait accepté un second travail en tant qu’elfe chez Macy’s.

Il lui jeta un regard interrogateur.

— Quelle soupe populaire ?

— La Table Ouverte. Cooper Bensonhurst et quelques autres banques d’investissement sponsorisent le projet, et certains de leurs employés se portent volontaires pour la mise en œuvre. Comme j’ai raté la dernière réunion, j’ai été désignée d’office pour participer au stockage des donations. J’ai passé la semaine à rapporter des sacs à la maison !

La mimique dépitée dont elle accompagna sa dernière phrase arracha à Ronan un fou rire qu’il ne parvint à étouffer qu’en rejoignant la file désordonnée des touristes qui avançaient lentement sous les auvents de chez Macy’s.

— Tu as dû prendre le taxi, j’imagine...

Elle hocha la tête.

— Je n’ai aucune idée de comment je vais convoyer tout ça de mon appartement au local, fit-elle, en soupirant. Je vais probablement devoir louer une camionnette. Mon permis de conduire est toujours valide, mais je n’ai encore jamais conduit à New York.

— Laisse-moi m’en occuper, proposa-t-il d’un air dégagé.

— Tu as une camionnette ?

— Non, mais je connais quelqu’un.

— C’est tellement new-yorkais, ça ! Et est-ce que ton « quelqu’un » connaît quelqu’un qui connaît quelqu’un ?

— Peut-être.

— Merci de la proposition, mais je me débrouillerai, reprit-elle. C’est la compagnie qui paiera la note. Il doit bien y avoir moyen de louer une camionnette en ville.

— Tu auras le temps de t’en occuper ? On dirait que cette mise en place te demande beaucoup de travail.

L’expression sonna faux. « Mise en place »... Il ne savait même pas ce que c’était ! Elle hésita un instant, et son silence lui confirma qu’elle était en effet surchargée de travail.

— Laisse-moi t’aider, Thea. Tu n’arriveras jamais à trouver où te garer. Je peux faire ça pour toi.

— Ça se passe le 23, dit-elle enfin. On commence à faire la cuisine à 14 heures, on sert les plats à 16 et on distribue les cadeaux avec le dessert. Tout le monde apportera des gâteaux pour l’occasion.

— C’est beau, ce que vous faites.

En tant que pompier, il voyait toutes sortes de situations, depuis les appartements-terrace de Park Avenue, qui valaient plus que ce que toute sa famille réunie gagnerait en une vie, jusqu’à la pauvreté des débits de boissons du Spanish Harlem, où les enfants n’auraient peut-être même pas un vrai repas le jour de Noël. Il connaissait et respectait les efforts de Cooper Bensonhurst pour limiter la faim et la souffrance des sans-abri à New York. Et le fait que Thea, nouvelle venue en ville, y

participe en tant que bénévole, témoignait de son engagement à faire profiter les autres d'un peu de sa lumière.

Si seulement il pouvait lui donner envie de s'engager de la même manière auprès d'elle-même...

Ils s'arrêtèrent devant la première vitrine. Ronan se plaça légèrement derrière Thea pour lui libérer la vue sur ce qui ressemblait à une famille de mannequins vêtus d'étranges tenues rouges et blanches. Ils étaient placés entre des cheminées de largeurs et hauteurs diverses et une énorme grosse caisse, le tout grossièrement peint d'un blanc délavé. On aurait dit que quelqu'un s'était amusé à jeter des seaux de peinture blanche sur les invendus d'un vide-greniers.

— Qu'est-ce que c'est censé représenter ? demanda-t-il.

— C'est steampunk, répondit-elle d'un air absent, tout en examinant les vêtements, puis l'installation.

Ronan repéra le nom du styliste, peint sur la vitrine en discrètes lettres blanches : ce n'était pas « Steampunk ».

— C'est quoi, « steampunk » ?

Toujours absorbée dans sa contemplation, Thea fit un geste vague de la main.

— De la technologie anachronique. C'est un univers historique alternatif qu'on trouve dans des romans et des films comme *Les Mystères de l'Ouest* ou *Cowboys et Envahisseurs*.

— Ah.

Il resta debout, les bras croisés, inamovible, tandis que les adolescents distraits et bavards qui faisaient la queue derrière eux les doublaient. Les vêtements et le design ne lui parlaient pas, mais Thea pouvait les admirer aussi longtemps qu'elle le voudrait.

Parce que Thea, absorbée dans l'instant présent, était belle à voir.

Ses yeux gris, qui observaient les moindres détails des installations, étaient comme illuminés de l'intérieur. Elle ne semblait plus remarquer ni le vent cinglant, ni la foule qui les entourait. Les lèvres entrouvertes, fascinée, elle laissait ses écouteurs se balancer dans le vide, attachés à son sac. Les lumières, les vêtements, les poses, même les phrases inscrites sur les vitres, eurent droit à sa pleine attention, tandis qu'ils s'étaient remis à avancer pour tourner et remonter la VI^e Avenue.

Lorsqu'ils arrivèrent au bout des vitrines, elle regarda autour d'elle d'un air hébété, comme si elle revenait soudain à la réalité. La vie qui avait illuminé son visage reflua légèrement.

— Saks ? proposa Ronan. Bloomingdale's ?

— Tu dois affreusement t'ennuyer, non ?

— Pas *affreusement*, répondit-il.

Elle sourit.

— J'aimerais voir les vitrines de Saks.

— Accordé, dit-il avec douceur. Allons prendre un taxi pour nous réchauffer.

Elle secoua la tête.

— Le centre de données n'est pas chauffé. Je suis habillée pour le froid sous mon manteau. Alors, si ça ne te dérange pas de marcher, je préfère y aller à pied.

Ils remontèrent donc en flânant la VI^e Avenue et bifurquèrent vers la V^e. En route, Thea regarda les vitrines. Certaines étaient décorées, d'autres non. La plupart exposaient des boutons, des tissus, des rubans, des accessoires.

— Je n'étais jamais venue par ici, avoua-t-elle.

— C'est le quartier de la mode.

— Est-ce que tu as dû tout apprendre des différents quartiers pour le boulot ?

— En quelque sorte. Mais si je suis un bon guide touristique, c'est parce que mon oncle en était un. Je venais souvent le voir, comme je te l'ai dit, et nous visitions la ville. L'architecture, les quartiers, la nourriture, les gens... On allait partout à pied quand il faisait beau, et on gardait les musées pour les week-ends pluvieux. Il adorait New York.

Thea lui serra gentiment le bras.

— Il est mort le 11 Septembre, c'est ça ?

— Il était dans la Tour Sud quand elle s'est effondrée, répondit-il, les yeux posés sur leurs pas synchronisés.

Elle y réfléchit quelques minutes.

— Tu es devenu pompier pour honorer sa mémoire ? demanda-t-elle enfin.

Il haussa les épaules.

— J'étais au lycée quand il est mort, et j'avais déjà pris l'engagement d'aller à la fac. Il n'avait pas fait d'études supérieures et voulait que j'aie cette chance. J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à ce que je voulais faire de ma vie, beaucoup de temps pour faire mon deuil avant de postuler. Je suis devenu pompier, en fait, parce que je voulais vivre comme il avait vécu.

Soudain, un éclair rouge dans une vitrine faiblement éclairée attira l'attention de Thea. Elle ralentit, et Ronan l'imita. Le mannequin portait une longue robe de chambre de soie rouge brodée de motifs complexes. Des petits boutons fermaient le vêtement jusqu'à mi-cuisse, et sa main blanche en écartait les pans pour dévoiler le riche velours marron de la doublure.

— Oh ! C'est magnifique ! souffla Thea.

Elle voulut pousser la porte, mais elle était fermée. Le mot Idylle était inscrit en lettres calligraphiées dans le coin en bas à droite de la vitrine, à côté du dessin d'une porte argentée où figurait un numéro de téléphone. Sans hésiter, Ronan sortit son portable et composa le numéro. Deux sonneries retentirent, puis une femme répondit.

— Idylle, dit-elle avec un accent français.

— Etes-vous ouverts ? demanda Ronan.

— Oui.

Une seconde plus tard le bourdonnement de l'interphone retentit, et la porte se déverrouilla. Ronan ouvrit à Thea et la suivit dans l'escalier jusqu'au premier étage.

L'intérieur de la boutique était chaud, sombre et silencieux. Elle occupait toute la longueur du bâtiment. Ses sols étaient de parquet ciré et ses murs peints en gris argenté. Des mannequins présentaient des ensembles élaborés. L'un d'eux portait un bustier de soie rouge avec un jean étroit. Le suivant arborait le même bustier, avec un string de soie assorti. Un autre était drapé d'une chemise de nuit d'un vert éclatant, ornée de pièces de velours plus sombres. Des cubes de bois se dressaient en colonne derrière des tables où s'étaient divers articles, et d'autres cubes, posés le long des murs, exposaient des sous-vêtements féminins. Près du comptoir, une malle contenait des robes de chambre impeccablement pliées, toutes identiques à celle exposée dans la vitrine. Au fond de la longue pièce, trois grandes cabines d'essayage étaient fermées de portes à panneaux.

La femme derrière le comptoir leur adressa un sourire accueillant avant de se replonger dans son travail.

Les mots étaient superflus. La boutique parlait d'elle-même.

A côté de lui, Thea repoussa sa capuche, exposant ses cheveux blonds emmêlés. Ses joues étaient rosies par le froid, et ses lèvres pleines et entrouvertes exprimaient une fascination amusée.

— New York me surprendra toujours, dit-elle.

— On ne sait jamais ce que cache une porte. Allons faire quelques achats, murmura-t-il à son

oreille.

Un immense amusement dansait dans ses yeux gris.

— Est-ce que c'est une manière de me signifier que mon boxer a ruiné ma tenue de petit elfe du Père Noël ?

— Oh que oui ! rétorqua-t-il, en enlevant son bonnet. C'était horrible ! Tu as bien dû t'en douter à la façon dont je t'ai sauté dessus et dont j'ai perdu tout contrôle comme un adolescent !

Elle esquissa un demi-sourire.

— Oui, mais traverser tout l'Upper East Side dans cette tenue avec un string... Un peu gênant, non ? Et puis, tu n'étais pas censé voir ma culotte. Tu étais censé recevoir ta petite gâterie et me renvoyer dans la nuit.

Il n'allait pas s'excuser de lui avoir demandé un peu plus qu'un petit plaisir anonyme et unilatéral.

— Je suis difficile, répliqua-t-il.

— Ça, c'est sûr !

Théa parcourut la boutique des yeux et demanda :

— Qu'est-ce que tu aimes ?

— Tu veux que ce soit moi qui choisisse ?

— Cet endroit n'est pas fait pour moi. Je n'achèterai jamais de lingerie ici, à moins que ce ne soit pour toi. Ces choses-là sont faites pour être portées cinq minutes avant d'être arrachées.

— Avec les dents...

Elle gloussa. Il posa la main sur sa joue, puis passa doucement son pouce sur ses lèvres. Le sang lui monta au visage, et elle sortit le bout de la langue pour lui effleurer le doigt.

— Choisis quelque chose que tu penses que j'aimerais, dit-il.

Elle fit alors un tour rapide de la boutique, puis se tourna vers lui.

— Ça pourrait me prendre un moment, tu sais... Si tu trouvais un endroit où t'asseoir ?

— Pas la peine.

La vendeuse contourna alors son comptoir, détachant une clé de son poignet.

— Vous pouvez attendre ici, monsieur, déclara-t-elle, déverrouillant la porte d'une cabine d'essayage.

Un seul regard à l'intérieur, et Ronan sentit son cœur cesser de battre. Le plafond était drapé d'un tissu gris foncé, illuminé par un lustre scintillant. Un tapis moelleux, gris métallique, couvrait le sol, et des miroirs occupaient entièrement trois des quatre murs. Des patères argentées étaient placées à intervalles réguliers sur le mur restant, peint en un bleu sombre qui s'éclaircissait en dégradé vers le plafond. Pour parachever le décor, une méridienne vert mousse occupait un coin de la pièce. Ronan fit quelques pas hésitants à l'intérieur et jeta à la femme un regard surpris. Le petit sourire de cette dernière respirait la discrétion, rien de plus. Elle referma la porte derrière lui.

Il se laissa tomber sur la méridienne, les coudes sur les genoux, et se demanda où il était tombé. Le silence résonnait à ses oreilles. Même le bruit occasionnel d'un taxi qui fonçait dans la rue ne filtrait pas dans la boutique. De bons murs bien épais, nota-t-il, analysant machinalement le type de bâtiment que l'on trouvait communément dans ce quartier, alors même que son sexe commençait à durcir.

Il changea légèrement de position, et les trois miroirs réfléchirent son mouvement. Des flaques de lumière électrique se mêlaient pour illuminer la cabine comme une scène de théâtre avant le lever du rideau. Les miroirs lui renvoyaient son image, celle d'un homme sans expression, vêtu d'un jean, de bottes, d'un manteau en laine et d'une écharpe noire. Comme la pièce était bien chauffée, il enleva

son manteau et son écharpe, et les posa sur le dossier de la méridienne. Son cœur cognait comme un fou dans sa poitrine. Il savait que Thea, munie d'une poignée de vêtements faits pour l'amour, n'allait pas tarder à passer la porte.

Quelques instants plus tard, elle fit son entrée. Un mélange indéterminé de dentelle, de soie et d'élastiques pendait entre ses doigts. La vendeuse la suivait de près avec d'autres vêtements sur cintres. Toutes deux disposèrent les articles devant lui, puis la vendeuse ressortit.

— Prenez tout votre temps, dit-elle, en refermant la porte.

— Qu'est-ce que tu voudrais voir en premier ? demanda Thea.

— Toi. Nue.

Elle ôta alors son manteau et le suspendit à l'une des patères encore disponibles. Dessous, elle portait un pull à col roulé avec un gros gilet en laine serré à la taille et un pantalon marron un peu moulant. Sans chercher à se donner en spectacle, elle enleva le tout, ainsi que ses chaussettes et ses bottes, et les posa sur une chaise près de la porte. Il ne lui restait plus que ses sous-vêtements de tous les jours, jaune pâle. Elle baissa la tête et enleva d'abord le soutien-gorge, puis la culotte.

C'est pour ça qu'il fait si chaud ici, songea Ronan. *Au moins une personne doit y être nue, ou presque nue*. Soudain, il se sentit rougir. A cause de la chaleur. A cause de l'odeur de lilas de la peau et des cheveux de Thea.

Il prit son temps pour l'admirer, pour observer les moindres détails de ses seins et de son sexe. Puis de son dos mince et de son cul rond, qui se reflétaient dans le miroir derrière elle. Et la courbe de ses seins et son ventre, réfléchis dans le miroir latéral. Elle surprit son examen et se passa les mains dans les cheveux, les ébouriffant devant son visage.

Ronan n'avait aucune idée de ce qu'était un architecte système, pas plus qu'une mise en œuvre. Il ne savait qu'une chose : en cet instant, Thea Moretti brûlait de vie.

— La robe de chambre d'abord, dit-il.

Thea secoua le vêtement de soie rouge et de velours marron soigneusement plié, puis l'enfila, avant d'en fermer les boutons. D'abord celui du cou, puis celui du ventre, puis celui juste en dessous de son entrejambe. Les manches, le col et le bas étaient ornés de fourrure marron, jusqu'au petit bouton qui dissimulait chastement son sexe. Le vêtement caressait ses courbes comme s'il avait été fait sur mesure. Les coutures, dans le dos, qui mettaient en valeur la taille fine de Thea et ses hanches pleines.

— Ce n'est pas du tout pratique à porter, dit-elle.

— Je ne suis pas d'accord. Approche...

Elle fit un pas vers lui. Sans décrocher son regard du sien, il referma les mains sur ses chevilles et les fit lentement remonter le long de ses mollets, de ses genoux et de l'intérieur de ses cuisses. Il s'arrêta à l'endroit où la robe de chambre était boutonnée et, lorsqu'il glissa ses deux mains à l'intérieur pour caresser ses fesses, les pans s'écartèrent pour exposer son sexe.

Il retint son souffle. Thea posa une main sur son épaule pour reprendre son équilibre, mais son regard ne vacilla pas. Sans cesser de la regarder dans les yeux, il se pencha en avant pour lui toucher le sexe du bout de la langue. Délicatement, il chercha son clitoris et le trouva déjà gonflé et impatient. En quelques douces caresses bien appliquées, il sentit sous ses doigts les muscles fermes se mettre à trembler, et les mains de Thea se resserrer sur son épaule.

— Imagine comme tu auras chaud là-dedans, quand je te ferai l'amour. Imagine le velours sur ta peau, qui caressera tes seins au moindre de nos mouvements.

Les pointes de ses seins étaient déjà bien tendues sous le lourd velours marron, et elle poussait des petits gémissements étouffés. Il recula pour ouvrir le premier bouton, puis remonta le long de son

corps, exposant son ventre, ses côtes, ses seins, sa gorge. Sa peau était chaude, rougissante. Il prit ses seins entre ses mains et en pinça les tétons douloureusement tendus.

— Cette robe de chambre est une nécessité, dit-il fermement. Comme les mokaccinos à la menthe. Ou l'eau. Ou l'air.

Sa langue effleura sa lèvre inférieure, comme pour y lécher un petit résidu de chocolat à la menthe et de crème fouettée.

— Montre-moi autre chose, demanda-t-il ensuite.

Il s'installa confortablement sur la méridienne, les mains derrière la tête, envisageant et rejetant les options qu'elle lui présentait. Enfin, il désigna d'un signe de tête un article qui lui avait fait un effet peu commun. Il s'agissait d'un corset de satin blanc et d'une paire de bas de soie blanche. La couture à l'arrière des bas s'arrêtait sur un petit nœud blanc.

— Très joli, parvint-il à articuler, la gorge sèche. Enfile d'abord les bas.

Thea enleva la robe de chambre, puis s'appuya à la chaise pour se donner de l'équilibre. Elle leva la jambe pour enfiler le premier bas, lui offrant une vue fugace sur les replis de son sexe rose, puis fit de même avec le deuxième. Ses cheveux dissimulaient son visage, hormis de brèves apparitions de ses lèvres roses, de ses joues rougissantes et de ses yeux aux cils noirs. Tout son corps était exposé à sa vue, et la seule chose qu'il voulait voir était son visage. Où était-elle ? Elle pouvait être présente physiquement et se trouver mentalement à un million de kilomètres. Il ne s'agissait pas ici de la parer de belle lingerie pour mieux la baiser ; il s'agissait de lui montrer que chaque instant de la vie était une promesse, dans l'espoir qu'elle veuille rester un moment dans le présent. Avec lui.

— Tu vas devoir m'aider avec le corset, dit-elle, en lui tendant un ruban de satin blanc, avant de lui tourner le dos.

— Oh ! bon Dieu ! souffla-t-il, hypnotisé par la ligne formée par son dos, ses fesses et les bas-couture.

Elle écarta d'une main ses cheveux de son visage, tout en retenant de l'autre le corset contre son ventre. Il fit passer le ruban dans les premiers œillets et serra d'un coup sec.

Un léger halètement l'arrêta soudain. Dans le miroir, Thea ouvrait de grands yeux, les paupières fixes. Elle était bien présente, vivante, à cet instant.

— Ça va ? demanda-t-il.

Sa gorge devint cramoisie, ainsi que ses joues.

— La pression sur mon ventre est... excitante, répondit-elle.

Il baissa les yeux sur le corset serré sur ses hanches et imagina l'augmentation du débit sanguin en direction de ses zones érogènes.

— Tu vois, dit-il, poursuivant le laçage, te serrer là-dedans m'excite vraiment, *vraiment* beaucoup et te rend vraiment, *vraiment* très sensible.

Elle se cambrait, presque déséquilibrée, et dut finir par poser une main sur le miroir devant elle et l'autre sur sa cuisse pour ne pas vaciller. Ronan effectua ainsi les deux tiers du laçage, juste assez pour que le sous-vêtement tienne en place de lui-même. Puis, d'un geste tendre, il ajusta les seins de Thea sur les demi-coupes du corset. Enfin, presque religieusement, il passa les mains sur les courbes accentuées de ses hanches. Ses seins tremblaient à chaque battement de cœur. Il acheva de lacer le corset, et termina par un joli nœud entre ses omoplates.

— Je ne pourrai pas l'atteindre pour le défaire ! protesta-t-elle.

Elle tenta en vain de se tordre pour atteindre le bout du ruban. Étrangement, ses efforts excitèrent Ronan au plus haut point.

— Si tu fais ce que je te dis, déclara-t-il, je te l'enlèverai.

Elle lui jeta un regard à moitié diabolique, à moitié vierge, et entièrement Thea. A présent, il avait toute son attention. Il alla prendre près de la porte la petite chaise de bois au dos droit, qu'il plaça devant la méridienne. Puis il se rassit.

— Assied-toi, fit-il.

Elle s'exécuta, les genoux chastement serrés, le dos parfaitement droit, les seins offerts comme en sacrifice. Elle ressemblait à une pin-up des années cinquante.

Il était temps de la mettre à l'épreuve. L'air songeur, il l'observa longuement, comme s'il se demandait s'il allait acheter l'ensemble.

— Refais ce truc avec tes cheveux, dit-il enfin.

Elle obéit avec des gestes lents, provocante. Il observa dans le miroir les mèches blondes se soulever, avant de retomber en cascade contre ses joues, sa bouche entrouverte, son cou, ses épaules, ses seins.

— Joli, dit-il. Maintenant, fais le mannequin pour moi.

Elle cligna de l'œil, puis sourit juste assez pour lui faire comprendre qu'elle trouvait ça amusant autant qu'excitant. Très bien. Il possédait déjà son corps. A présent, il poursuivait son âme, et le rire était une manière aussi efficace qu'une autre pour y accéder.

Elle planta son regard dans le sien, baissa le menton pour laisser ses cheveux retomber sur son visage et écarta les jambes de chaque côté de la chaise. Puis elle posa les mains entre ses cuisses ouvertes et se pencha en avant. La position était digne d'une page centrale de *Playboy*. Elle poussait la poitrine en avant, mettant en valeur ses courbes, mais dissimulant son sexe. Ses tétons roses ressortaient sur le blanc du corset. Les couleurs de l'innocence pour une image de pur péché.

— Je ne sais pas..., dit-il d'un air songeur.

Elle se releva d'un mouvement souple et retourna la chaise pour que l'assise fasse face au miroir de gauche, puis posa un genou sur le siège, les mains sur le dossier, et se cambra. Dans le miroir à sa gauche, Ronan voyait ses fesses et la longue couture qui courait à l'arrière de sa cuisse et de son mollet. Le regard qu'elle lui lança à travers ses cheveux lâchés lui fit un tel effet qu'il crut que son sexe allait s'échapper de son jean. Il changea de position et s'éclaircit la gorge.

— Tu as trop chaud ? demanda-t-elle, mutine.

Elle se laissa tomber à genoux devant lui, tira sa chemise de son pantalon et la lui passa par-dessus la tête, en même temps que son pull.

— C'est mieux comme ça ?

Se déshabiller n'allait pas le soulager. Au contraire ! Le reflet dans le miroir attirait toujours toute son attention. La courbure des fesses de Thea sous le corset lacé, les bas blancs, ces jolis petits nœuds...

— Continue.

Elle glissa les mains sur son torse, puis sur son ventre, et s'arrêta à sa ceinture. Chaque souffle qu'elle devait contenir lui soulevait la poitrine, et Ronan ne savait plus où donner de la tête, entre ses seins gonflés, ses fesses rondes, sa bouche humide... Et elle tout entière à genoux devant lui...

Sa ceinture était défaits, sa braguette ouverte, et elle avait déjà glissé les mains dans son jean pour le lui enlever. Avec douceur, il lui prit le menton entre le pouce et l'index pour la pousser à lever les yeux vers lui. Il chercha son regard, redoutant de découvrir qu'elle avait de nouveau disparu, ne laissant que son corps derrière elle. Mais ses yeux sombres brillaient comme des morceaux de braise. Ivre de bonheur, il se pencha pour l'embrasser.

L'atmosphère était chaude, humide, électrique. Sa langue caressa un instant la sienne, puis il se

retira pour mieux la provoquer. Il lui mordilla ensuite la lèvre inférieure avant d'apaiser ses morsures d'un mouvement habile de la langue, laissant sa bouche tout enflée et humide. Il vit en reculant qu'elle avait fermé les paupières, mais elle ne s'était pas endormie pour autant. D'un coup sec, elle tira sur son jean pour libérer son sexe.

— Doucement, dit-il.

Mais sa bouche rouge avait déjà capturé le bout de son pénis. Elle choisit de le prendre au mot, montant et descendant avec une extrême lenteur le long de son membre durci. En l'observant, Ronan sentait son cœur battre à coups redoublés. Il cala ses cheveux derrière son épaule pour mieux la voir, à genoux devant lui, faisant mouvoir à l'unisson sa bouche et son corps pour son plaisir. Elle lubrifiait son sexe de sa salive pour descendre toujours plus bas, puis remontait en creusant les joues.

Il crut devenir fou.

— Tu sais ce qu'il faudrait pour que ce soit encore mieux ? demanda-t-il, s'efforçant à grand-peine de se donner l'air impassible d'un observateur extérieur.

Elle s'arrêta dans son mouvement, mais, au lieu de lever les yeux vers lui, se tourna vers le miroir. Elle contempla un instant leurs reflets d'un air pensif, puis serra ses doigts pâles et minces autour de son pénis et fit « non » de la tête.

— D'autres rubans blancs, répondit-il.

Il attendit qu'elle croise son regard, puis ajouta :

— Pour te lier les poignets.

Il observa son expression, tandis que l'image se formait dans son esprit. Il vit son pouls s'accélérer à la base de sa gorge, et sa hanche fut prise d'un léger spasme qui lui indiqua que l'idée l'excitait, elle aussi.

— Je suis sûre qu'on peut trouver des rubans quelque part, assura-t-elle enfin, avant de refermer ses lèvres sur son sexe.

— De bons rubans, souffla-t-il, rendu presque sans voix par les mouvements de sa langue. Assez solides pour te maintenir en place.

Elle fit entendre un petit fredonnement dont les vibrations se répercutèrent jusqu'au bout de son sexe, et écarta un peu plus les genoux. Il aimait ces petits mouvements involontaires qui trahissaient l'ampleur de son excitation. Elle écartait les jambes et se cambrait comme s'il se trouvait derrière elle, prêt à la pénétrer...

— Ça suffit, fit-il soudain.

Elle cligna des yeux, surprise.

— Viens là.

Il l'attira à lui pour qu'elle le chevauche sur la méridienne. Elle s'efforçait avec peine de faire entrer de l'air dans ses poumons compressés par le corset, et ses seins se soulevaient et s'abaissaient, suivant le rythme de son souffle doux et haletant.

— Ronan, enlève-moi ça ! supplia-t-elle.

— Pas encore ! répliqua-t-il, sans pitié.

La vue de Thea prête à le chevaucher faisait remonter des tréfonds de son être quelque chose d'animal. Il écarta son sexe de son ventre, puis posa son pouce sur la hanche de Thea et agrippa la chair tendre de ses fesses.

Lorsque son érection dure comme le roc trouva enfin la chaleur humide de son sexe, elle résista soudain.

— Ronan, murmura-t-elle.

La réalité le frappa alors de plein fouet. Pas de préservatif.

— Je n'en ai pas.

— Je prends la pilule, chuchota-t-elle. Et je n'ai couché avec personne d'autre que toi depuis Jesse.

— Pas de danger de mon côté, dit-il.

Il ne put prononcer une syllabe de plus. Il n'était plus en état de produire une explication sensée mêlant bilans de santé annuels, prises de sang et le simple bon sens qui l'obligeait à se servir systématiquement de préservatifs.

Jusqu'à ce jour.

Elle coinça ses cheveux derrière son oreille. Le geste était si doux, si attendrissant, que Ronan sentit son cœur fondre. Puis elle posa la main sur la courbe de sa mâchoire et soutint son regard, tout en descendant lentement, très lentement, sur son sexe. Il resta là, sans défense, les yeux fermés pour mieux sentir les parois glissantes et gonflées de son vagin s'écarter pour le laisser entrer, et cette chaleur qui l'engouffrait millimètre par millimètre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lui, plus d'elle. Simplement eux.

Chapitre 5

Il n'y avait rien de tel que de perdre une chose absolument indispensable à sa survie pour parvenir à concentrer toute son attention sur l'instant présent.

Ce devait être le corset, si étroitement lacé qu'il l'empêchait de respirer normalement, qui la rendait fébrile et haletante comme une petite fille. Ou peut-être était-ce l'idée de porter cet innocent petit ensemble blanc, les mains liées par des rubans, tandis qu'elle se plierait aux ordres les plus explicites de Ronan ? C'était sans doute aussi l'atmosphère de la boutique, silencieuse, superbement éclairée, et sensuelle sans tomber dans le mauvais goût. Le message était clair : le sexe faisait partie de l'expérience humaine, et les vêtements que vous portiez pouvaient être sensuels et luxurieux, en un constant rappel du plaisir que vous aviez pu éprouver.

Mais sa fébrilité n'était sûrement pas due au plaisir qui s'affichait sur les traits de Ronan, tandis qu'elle le prenait en elle, peau contre peau.

Ne donne pas à cette relation plus de sens qu'elle n'en a. Tu as déjà couché sans préservatif. Ce n'est pas une déclaration de confiance, ni une démonstration de vulnérabilité. Ce n'est pas grand-chose. Ça ne veut rien dire. Ce n'est que Ronan.

C'est Ronan.

Elle laissa cette pensée tomber dans le vide et se tourna vers l'instant présent.

— Je ne crois pas que tu aies vu ce que je viens de faire, déclara-t-elle innocemment.

Les yeux bleus étincelants de Ronan s'ouvrirent aussitôt et devinrent la tache de couleur la plus lumineuse de la petite pièce feutrée.

— Tu as raison, dit-il.

Quelque chose, dans le ton rude et mâle qu'il avait employé, déclencha soudain un spasme au plus profond d'elle.

— Tu veux que je le refasse ? demanda-t-elle, prenant soin de conserver son attitude légèrement soumise.

— Oui.

Elle se souleva, tourmentant les replis sensibles de son sexe sur son membre épais, puis s'arrêta lorsqu'il fut presque entièrement ressorti. Une main posée sur le dossier de la chaise, l'autre dans les cheveux, elle se retourna pour regarder par-dessus son épaule. L'image franchement sensuelle renvoyée par le miroir lui coupa encore un peu plus le souffle. Pour ne pas défaillir, elle se tourna vers Ronan et l'observa, tout en se laissant doucement redescendre. Entièrement absorbé comme il l'était par le spectacle que lui offraient les miroirs, avec ses pommettes rougissantes et sa barbe naissante, il semblait dur, impitoyable et tellement sexy !

Une fois encore, elle se laissa pénétrer jusqu'au bout, si bien que son clitoris se pressa contre le corps de Ronan. Elle fut aussitôt parcourue de délicieux tremblements dont elle entendit la répercussion dans le souffle haletant de Ronan. L'odeur de sa peau et de son parfum s'élevait dans l'air, se mêlant à la senteur musquée du sexe.

— Cette fois, toi aussi tu regardes, souffla-t-il alors.

La répétition ne rendit pas l'expérience moins intense, et voir les doigts de Ronan lui enserrer les fesses pendant que son sexe disparaissait en elle ajoutait profondeur et complexité à cet instant déjà bouleversant de sensations. Lorsqu'il tourna la tête pour observer leurs reflets dans le miroir latéral, Thea sentit sa conscience voler en éclats. Elle voyait son corps lacé de blanc. Son torse à lui, si musclé. Le bout de ses seins, dur et rougi, parfaitement placé sur le corset pour attendre avec soumission les mains et la bouche de son amant. Son jean et ses bottes à côté de ses bas et de ses pieds nus.

Elle se retourna vers lui pour l'embrasser avec passion.

— Le corset rend les choses différentes, dit-elle, en maintenant un rythme lent. J'ai l'impression de te sentir plus profondément. Plus intensément.

Il tentait de bouger sous elle pour imposer son propre rythme, impatient, les deux pieds bien à plat sur le sol pour se donner un appui, les deux mains sur ses hanches. Plus le plaisir montait, plus ses abdominaux se serraient. Cette vision donnait à Thea une sensation de pouvoir qui venait se mélanger à la chaleur du désir. Une combinaison séduisante.

Avec un sourd grognement, il passa un bras autour de ses hanches et inversa leurs positions. Le mouvement la coinça alors entre la méridienne et lui, et aplatit le corset sur son ventre. Ronan donna ensuite un coup de reins, et elle ne put retenir un petit cri.

— Chut ! fit-il.

Il assura son obéissance en posant sa main sur sa bouche. Puis, sans douceur, il lui fit tourner la tête pour l'obliger à voir leurs reflets dans le miroir. Cette vision la submergea d'une nouvelle vague de sensations : la main de Ronan sur sa bouche, son corps sans défense sous le sien. Son jean était calé sur ses hanches, ses bottes bien enfoncées dans le tapis, et ses genoux se pliaient en rythme, tandis qu'il la pénétrait furieusement. Elle croisa alors son propre regard dans le miroir. Elle avait les yeux grands ouverts, saturés de désir.

Sans un mot, il commença à lui délivrer de lents coups de reins qui l'envahirent d'un plaisir inouï. Chaque mouvement poussait ses jambes un peu plus haut, jusqu'à ce qu'elles se retrouvent entièrement repliées, comme si un ressort brûlant se serrait inexorablement en elle et attirait tout à lui. Soudain, de petits points se mirent à danser devant ses yeux. Ses poumons compressés ne parvenaient plus à livrer l'oxygène qu'exigeait son corps éprouvé.

Sa vision se réduisit à deux trous d'épingle. Elle n'était plus consciente de rien. Puis, au moment même où elle se voyait défaillir, elle sentit quelque chose tirer dans son dos, et le corset se desserra légèrement, juste assez pour que l'inspiration suivante envoie à son corps l'oxygène qu'il réclamait. Des millions de terminaisons nerveuses semblèrent alors se réveiller, et le coup de reins suivant mit son sang en ébullition. Elle se cambra, le corset toujours serré sur ses hanches. La partie du haut se relâcha un peu plus et, avide d'oxygène et de sensations, elle prit une grande inspiration juste au moment où Ronan donnait un ultime coup de reins.

Son orgasme explosa avec la puissance d'une supernova, se libérant peu à peu avec la lente libération de l'air. Elle eut l'impression de mourir. Cette dernière expiration quittait son corps en même temps que la vie elle-même. Son sexe fut pris de convulsions sur celui de Ronan, qui entraînait et ressortait avec des mouvements doux mais fermes, faisant durer son orgasme jusqu'à ce qu'elle

retombe sur la méridienne, épuisée.

— Tu n’as pas..., commença-t-elle.

Mais elle dut s’interrompre, à bout de souffle.

— Je ne peux pas, dit-il d’une voix tendue. Pas de préservatif.

Même si la gérante de la boutique s’attendait visiblement à ce que ses clients ne fassent pas qu’essayer sagement des vêtements dans sa cabine, Ronan gardait à l’esprit les conséquences un peu salissantes du sexe sans protection. Thea se sentit transpercée d’une pointe de regret : ils n’avaient pas partagé jusqu’au bout cette expérience intense. Peut-être Ronan avait-il ressenti la même chose, quand elle était arrivée chez lui en elfe du Père Noël, sans la moindre intention de partager le plaisir qu’elle voulait lui donner. Elle préféra oublier cette pensée et repoussa ses larges épaules musclées.

Il se releva et s’assit sur la chaise, se frottant le visage à deux mains.

— Donne-moi juste une seconde, dit-il.

Son sexe, toujours rigide, était luisant de ses suc.

— Ou peut-être une minute. Ou deux.

Elle s’agenouilla alors entre ses jambes, pencha la tête et fit glisser sa langue depuis ses testicules jusqu’au bout de son pénis. Il était dur comme de l’acier. Un tel désir ! Une telle retenue ! Un long gémissement s’échappa de sa gorge quand elle le prit entre ses lèvres, et elle risqua un rapide coup d’œil vers son visage. Cette fois, il n’était plus question de jeux de miroirs. Ronan avait les yeux fermés, la mâchoire crispée. Il passa les mains dans ses longs cheveux blonds pour lui attraper la tête.

— Thea, je ne peux pas...

Mais les mouvements de ses mains contredisaient ses paroles.

Sans tenir compte de sa supplique, elle le prit tout au fond de sa gorge et déglutit, comprimant le bout de son sexe. Les muscles de son ventre eurent un unique sursaut, et il jouit dans un sourd gémissement. Elle avala, encore et encore, jusqu’à sentir son sexe tout mou entre ses lèvres et ses mains tremblantes dans ses cheveux.

— Oh ! bon Dieu, souffla-t-il.

Elle s’assit sur ses talons et posa la tête contre sa cuisse, puis ferma les yeux et le laissa lui caresser les cheveux. Ils restèrent ainsi un long moment, jusqu’à ce que les pulsations de leurs corps et l’odeur animale qui régnait dans la pièce s’évanouissent. Alors, tremblante, Thea se releva. Ronan posa une main sur sa hanche et la fit pivoter sur elle-même afin de délayer le corset.

— Je l’achète, déclara-t-il d’un ton sans réplique, lorsqu’elle put enfin l’enlever. Et ça aussi, ajouta-t-il, en désignant les bas blancs d’un signe de tête.

Le temps qu’elle remette ses sous-vêtements, il avait renfilé sa chemise et son pull, refermé sa braguette, et s’était emparé du corset et des bas.

— Ronan ! protesta-t-elle à voix basse, incertaine.

Elle ne voulait pas insulter son sens apparemment flexible des prérogatives masculines, mais il ne s’agissait pas de l’inviter à dîner ou de lui payer un verre. Les articles ne portaient pas d’étiquette de prix, seulement des marques, et acheter de la lingerie de luxe était quelque chose que faisaient les amoureux, pas les amants.

Mais peut-être allait-il se contenter de fourrer ses achats dans un tiroir de sa commode et d’attacher sa prochaine conquête pour la baiser à son tour jusqu’à ce qu’elle en perde le souffle.

Cette idée la laissa aussi pantelante que l’instant brûlant qu’ils venaient de partager.

— Thea, dit-il d’une voix qui recelait une pointe de défi.

Elle serrason pull contre elle. Elle avait oublié les miroirs, mais s’en souvint en voyant le

regard de Ronan quitter son visage pour se poser juste derrière elle.

— C'est trop, lâcha-t-elle.

— C'est une expérience. Une expérience partagée. Et pour le moment c'est la seule que tu aies envie de partager avec moi.

Il posa la main sur la poignée de la porte, prêt à sortir.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle, piquée au vif. On est allés patiner. Et voir la vitrine de chez Macy's.

— Et chaque fois tu t'es servie de moi pour éviter de penser à quelque chose qui te troublait.

Il avait dit cela d'un ton neutre, sans animosité. Il ne semblait pas la juger, mais restait sur la réserve.

— Je sais que tu es en deuil, Thea. Mais le deuil n'est pas la seule chose que tu aies le droit de ressentir.

— Tu te trompes, Ronan. Je ne ressens rien. Pourquoi crois-tu que je me balade avec de la musique qui me beugle dans les tympans ? Je ne ressens plus rien. Quelque chose s'est brisé en moi à la mort de Jesse. Mes émotions sont engourdies.

Sans mot dire, il l'observa se tortiller pour remettre son pantalon.

— Tu dis que tu ne ressens rien, mais ça, c'est le champ d'expertise des hommes. Toi, tu es tout sauf insensible.

— Les émotions que je ressens sont des mirages. Comme la douleur d'un membre fantôme.

— Ce n'est pas un mirage. Tu es vivante ! Tu sais comment je le sais ? Tu fais trop d'efforts pour repousser tout ça. La musique, ta manière d'essayer de réduire ce que nous vivons à une simple histoire de cul...

D'un geste colérique, elle ramena ses cheveux à la base de sa nuque.

— Pourquoi tu n'arrêtes pas de dire ça ? Pourquoi tu ne peux pas simplement te servir de moi ?

— Je ne fais rien, Thea. *Nous* faisons. Est-ce que tu as songé un instant à l'éventualité que ce qui se passe entre nous soit réel ? Que quoi que tu fasses pour essayer de l'arrêter ou de l'étouffer, ça ne disparaîtra pas ?

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Parce que des histoires de cul, j'en ai déjà eu plein.

Elle le dévisagea. Il connaissait le deuil, lui aussi, elle le savait. Une inimaginable tragédie l'avait terrassé, et pourtant il se tenait là, devant elle, preuve vivante que les gens trouvaient toujours moyen de supporter la douleur, de la porter en eux sans cesser pour autant d'avancer. Alors pourquoi en était-elle incapable ? Où avait-elle échoué ? Quel prix n'avait-elle pas encore payé, quel rituel devait-elle accomplir pour trouver enfin la paix ? Comme Ronan. Comme les autres.

— Moi aussi, je suis passé par là, poursuivit-il. Deux fois. Les deux fois, je me suis servi de femmes comme tu te sers de moi aujourd'hui. Mais jamais, deuil ou pas, ça ne m'a fait un tel effet.

Elle se détourna de lui et de ses vulnérabilités pour enfiler son col roulé et son pull-over.

— Deux fois ? demanda-t-elle.

— Il y a quelques années, nous avons perdu un équipier dans l'effondrement d'un immeuble. Lucas Murphy. On était allés à l'école ensemble, de la primaire à la fac. C'était un de mes meilleurs amis.

Un mélange de honte et de culpabilité la submergea alors.

— Tu ne m'en as jamais parlé, murmura-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Le jour de la Saint-Patrick, quand on s'est rencontrés, ça faisait tout juste deux ans. Il est

mort au début du mois d'avril. Je n'ai pas eu envie de t'en parler, alors... Ce qui est sûr, c'est que j'avais besoin de ce qui s'est passé entre nous ce jour-là tout autant que toi.

— Pour combler le vide ? demanda-t-elle, confuse.

— Non. Pour me sentir vivant.

— Ce n'est pas comme ça que je ressens les choses, Ronan...

— Ton corps ne ment pas, Thea.

— Tu te trompes.

— D'accord. Continue à te mentir à toi-même, si ça te chante, mais ne compte pas sur moi pour t'aider dans cette voie !

Il ouvrit la porte, sortit, et la referma derrière lui, la laissant finir de se rhabiller seule.

21 décembre

Le vent du nord ne cessait d'envoyer de petits paquets de neige fondue devant la fenêtre du salon de Thea. Son appartement se trouvait au vingt-troisième étage d'un immeuble situé au coin de la 96^e et de Lexington. Entre le Carnegie Hill et la hauteur de son appartement, elle avait l'impression de vivre dans un monde silencieux de nuages bas, de pluie, de brouillard et de vent, loin de la circulation et des bruits de la rue.

La météo était en parfait accord avec son humeur tempétueuse, tandis qu'elle passait de son ordinateur de travail, où elle vérifiait l'avancement d'une mise à jour, à sa cuisine, qu'elle retournait de fond en comble à la recherche d'un livre de recettes. Un morceau d'Avenged Sevenfold braillait dans ses oreilles. Elle avait déniché de la farine et du beurre, mais probablement pas en quantité suffisante pour préparer des shortbread, et elle n'avait plus de sucre en poudre. Ni de recette. Sa grand-mère lui avait appris que la cuisine permettait une certaine créativité. La pâtisserie, en revanche, exigeait une grande précision, et rater les traditionnels shortbread de Noël de sa grand-mère ferait certainement se retourner la vieille dame dans sa tombe, là-bas, à Columbus.

Elle arracha ses écouteurs et s'empara de son portable. Erin décrocha juste avant que la messagerie vocale ne se mette en marche.

— Allô ? Thea ?

— Salut, Erin, dit-elle, espérant que sa sœur l'entendrait malgré le tapage que faisaient sa nièce de quatre ans et son neveu de six ans.

— Les enfants, je suis au téléphone avec tata Thea ! cria Erin d'une voix qui se trouvait à mi-chemin entre l'ordre et la supplication.

Le vacarme continua comme si de rien n'était, puis s'étouffa soudain.

— Tu es allée où ? Dans la salle de bains ?

La seule solution pour sa sœur, lorsqu'elle voulait un peu de paix, était de s'enfermer dans une autre pièce.

— Dans le cellier, répondit Erin d'un ton las. Il est 19 heures un vendredi soir, et Jamie est toujours au travail. Une histoire de changement de serveurs. Pourquoi ce genre de truc arrive toujours en période de fêtes ?

— Parce que c'est une période creuse.

Thea avait rencontré Jamie lors de la journée d'orientation des nouveaux employés à Nationwide et l'avait présenté à sa sœur lors d'un événement professionnel. Jamie et Jessie avaient fini par jouer dans la même équipe de softball et par aller pêcher ensemble. Thea savait qu'elle

n'était pas la seule à être dévastée par la mort de Jesse.

— Les gens sont en vacances, reprit-elle. Les bureaux ferment. C'est la meilleure période pour changer les infrastructures.

— Mais pour nous, ça craint ! soupira Erin.

— Ça pourrait être pire. Tu pourrais être mariée à un flic ou à un pompier. Ils sont susceptibles d'être appelés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

— Ça ne m'aide pas vraiment, rétorqua Erin, la voix un peu tremblante.

Le tempérament joyeux de sa sœur ne semblait décidément pas au rendez-vous ce jour-là.

— Les enfants te tapent sur le système ? demanda-t-elle gentiment.

— Pas plus que d'habitude. J'ai seulement...

Elle poussa un nouveau soupir tremblant, puis reprit :

— Ne fais pas attention. Et toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je suis un peu dans le même bateau que Jamie, mais à deux mille kilomètres plus à l'est, répondit-elle d'un ton léger. Je t'appelle parce que j'ai besoin de la recette des shortbread de grand-mère.

— Tu fais des gâteaux ? Des gâteaux de Noël ? Génial ! Heureusement que je me suis enfermée dans le cellier et pas dans les toilettes. On y a *Winnie l'Ourson* et des tas de revues automobiles, mais pas le moindre livre de recettes.

Elle entendit Erin remuer des objets, puis feuilleter des livres.

— J'y suis ! Tu as de quoi noter ? Dix cuillerées à soupe de beurre ramolli, c'est-à-dire une plaquette et quart. Tu devrais sortir le beurre tout de suite, si ce n'est pas déjà fait.

Erin finit de lui énumérer la liste des ingrédients, puis poursuivit :

— Cela dit, grand-mère remplaçait toujours une partie de la farine par de la Maïzena. La farine de maïs ne contient pas de gluten, c'est ce qui rendait ses biscuits tellement légers et aériens. Tu en as ? Si tu veux faire les vrais shortbread de grand-mère, il te faut de la Maïzena.

Erin regardait énormément d'émissions de cuisine pour combattre son ennui de jeune mère au foyer.

— Je n'ai ni farine de maïs ni sucre en poudre, mais je pourrais peut-être courir à l'épicerie, si j'arrive à finir mon travail à temps.

— J'ai vu que vous aviez une tempête ?

— Oui, mais à moins d'une grève ou d'un ouragan le métro fonctionne toujours. De toute façon, j'ai une épicerie juste en face de chez moi.

— Si jamais tu as une coupure d'électricité, fais bien attention aux bougies. Les bougies et les sapins de Noël sont les deux causes les plus courantes d'incendie domestique.

— Dans ce cas, je ne risque rien, répondit Thea, en s'efforçant de parler d'un ton léger. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Juste une grosse lampe de poche.

Il y eut un silence. Puis Erin demanda :

— Tu n'as pas de sapin de Noël ?

— Non.

— Pourquoi tu fais des gâteaux, alors ?

— Cooper Bensonhurst finance une soupe populaire avec trois autres banques d'investissement, et une fois par mois les employés participent. Au mois de décembre, on apporte des cadeaux aux convives et on prépare des gâteaux de Noël pour le dessert.

— C'est gentil. Jesse et toi, vous aviez l'habitude d'aider une famille pauvre à Noël, non ?

Une boule se forma dans la gorge de Thea.

— Oui.

Il y eut un nouveau silence à l'autre bout de la ligne, brisé soudain par la voix aiguë de son neveu :

— Allez ! Allez ! Plus haut ! Non ! Plus haut !

Puis Thea entendit un cri, suivi du bruit d'un petit corps qui tombe et de celui d'un million d'éclats de verre qui s'écrasent au sol.

— Un homme à terre ! Un homme à terre !

— A quoi ils jouent ? demanda-t-elle, inquiète.

Mais les éclats de rire hystériques de sa nièce la rassurèrent aussitôt. Pas d'effusion de sang.

— Ils sont en plein dans une histoire avec un hamster mécanique et leur rampe de lancement Lego. Je crois que les hamsters partent dans l'espace pour rapporter des arcs-en-ciel à la princesse. Mais ils viennent d'appeler les forces spéciales des hamsters, alors je ne sais pas... Peut-être qu'ils sont en train d'envahir l'Etoile de la Mort. Je suis enceinte.

Un petit halètement échappa à Thea. Elle espéra qu'il avait été couvert par les cris de douleur de son neveu.

— Oh ! Erin ! s'écria-t-elle. Oh ! Ma chérie ! Je suis tellement contente !

— On essaie depuis si longtemps ! lâcha Erin d'une voix où pointaient des larmes. Tellement longtemps que je ne faisais même plus attention, et puis je suis si fatiguée à longueur de journée... C'est Jamie qui a remarqué que mes seins avaient grossi.

Thea éclata de rire, tout en essuyant ses larmes.

— Ah, les hommes ! Tu es enceinte de combien ?

— Douze semaines. Je voulais attendre la treizième pour annoncer la nouvelle. J'ai trente-quatre ans, on ne sait jamais ce qui peut se passer...

— Tu es encore jeune, protesta Thea. Et en bonne santé. Ça va bien se passer.

— Je ne pensais pas que ça allait arriver. J'ai l'impression d'être trop avide. On a déjà tellement de chance... Deux enfants heureux et en pleine santé, alors que tant de femmes...

Thea s'essuya le nez du dos de la main, peinant à refouler ses larmes. Deux ans auparavant, elle faisait partie de ces femmes prêtes à fonder une famille...

— Tu veux un autre enfant et tu as de l'amour et de l'attention à donner, dit-elle enfin. Ce n'est pas être avide. C'est être généreux.

Erin devait être sous l'influence des hormones de la grossesse, car ses paroles furent entrecoupées de sanglots :

— Je voulais l'annoncer à tout le monde à Noël, mais tu ne rentres pas à la maison... Qui sera là pour me soutenir ? Tu es ma sœur. Tu es censée être là pour moi.

— L'accouchement est prévu pour quand ? s'enquit Thea, désespérée. Je peux prendre un congé. Elle n'avait jamais appris à gérer ce genre de situation.

Par chance, ses questions pratiques semblèrent calmer sa sœur.

— Tu es comme Jamie, fit-elle, avec un petit rire tremblotant. Toujours pragmatique. Moi, je ne fais que pleurnicher et toi, tu me parles d'emploi du temps et de congés !

Parce que tu es enceinte et que je ne le suis pas, Erin...

— Alors, c'est prévu pour quand ? répéta-t-elle.

— Fin juin ou début juillet. On en saura plus après l'échographie.

— Je serai là. Promis, dit Thea, en jetant un coup d'œil à l'avancement de sa mise à jour.

Elle était terminée. Elle lança la suivante.

— Je te laisse, je vais devoir aller acheter du sucre en poudre et de la Maïzena.

— Et moi, je vais aller vomir. Je n'en suis plus aux nausées matinales, je suis malade toute la journée ! Au revoir, ma chérie.

— Prends soin de toi, répondit Thea, mais Erin avait déjà raccroché.

Elle posa le téléphone sur le plan de travail et parcourut le salon des yeux. Seule la lumière de la cuisine était allumée, et la pile de cadeaux emballés déposée à côté de la porte du séjour semblait triste et abandonnée. Les cadeaux de Noël étaient faits pour être entassés sous un sapin. Chaque année, les présentateurs du journal télévisé conseillaient à tout le monde de garder les cadeaux hors de vue pour ne pas tenter les voleurs, mais sa mère dédaignait ouvertement cet avertissement et commençait à stocker les cadeaux sous le sapin dès le début du mois de décembre.

Un souvenir lui revint soudain à la mémoire. Les mains possessives de son beau-frère posées sur le ventre rond de sa sœur. Souvenir qui en évoqua un autre, provoquant en elle un long frisson : le sexe en érection de Ronan, nu et brillant, qui glissait en elle dans la cabine d'essayage.

Puis lui vint une image de Ronan caressant ses seins gonflés et son ventre rond. Un fantôme. Pas un souvenir. Très vite, elle repoussa cette image. Une image bien trop puissante pour être supportable.

Elle enfila ses bottes et sa doudoune, et quitta l'appartement. La neige qui passait à chaque rafale devant les grandes portes vitrées de l'immeuble semblait assez tranchante pour lui fouetter douloureusement la peau. Thea tourna la tête contre le vent et traversa la rue en direction de la petite épicerie. A l'intérieur, une foule de clients encombrait les allées étroites, cognant avec mauvaise humeur leurs chariots les uns contre les autres. Le rayon pâtisserie était déjà à moitié dévalisé, mais Thea put s'emparer du dernier paquet de sucre en poudre et de l'unique boîte de Maïzena qui restait. Dieu seul savait depuis combien de temps elle était là ! Les New-Yorkais ne se servaient pas de leur four pour cuire des gâteaux. Ils s'en servaient comme espace de stockage.

En faisant la queue à la caisse, elle observa subrepticement le visage des autres clients. Une fois, elle avait percuté le Caddie d'un présentateur du journal national qui faisait ses courses en compagnie de ses deux filles, et avait aperçu par deux fois un de ses collègues qui vivait dans le quartier. Cette fois, cependant, elle ne rencontra pas le moindre visage familier. Sa sœur ne comprenait pas à quel point Manhattan était vide en réalité, à quel point on pouvait se trouver entièrement seul au milieu d'une foule anonyme. Dans un endroit comme celui-ci, elle n'avait pas besoin de ses écouteurs : la rumeur de la ville et la cacophonie des passants noyaient toute pensée, toute émotion.

Sans un mot, la caissière scanna ses deux articles, tandis que Thea sortait sa carte bancaire.

Ses achats réglés, elle ressortit dans la tempête, traversa la rue en courant, et s'engouffra en hâte dans son immeuble.

De retour dans son appartement, elle se débarrassa de ses bottes et de son manteau, puis alluma son iPod, enfonça les écouteurs dans ses oreilles et entreprit de mélanger les ingrédients de sa recette. Sucre, farine, Maïzena et beurre, qu'elle avait pris soin de faire ramollir au four à micro-ondes avant de descendre à l'épicerie. Elle doubla toutes les quantités pour faire deux fois plus de pâte.

Lorsque celle-ci forma une boule homogène dans le bol du mixer, Thea la déposa sur le plan de travail préalablement fariné. Elle rassembla les derniers fragments de pâte qui étaient restés collés au fond du bol et les ajouta à sa boule, avant de l'aplatir en un rectangle d'une épaisseur uniforme. Cela fait, elle se rendit compte qu'il lui manquait l'indispensable : les emporte-pièces.

« *Do what others say/I'm here, standing hollow/Falling away from me/Falling away from me...* », chantait la voix dans ses oreilles.

Lorsqu'elle avait emménagé à Manhattan, elle avait abandonné la plus grande partie de son ancienne vie et n'avait emporté que les éléments les plus basiques de son mobilier : lit, canapé, table basse, ainsi qu'une haute et mince bibliothèque. Elle avait également empaqueté des assiettes et des verres, ainsi que quelques ustensiles de cuisine courants. En route, elle avait acheté une petite table et deux chaises à la boutique IKEA du New Jersey. Le reste de son existence avec Jesse, elle l'avait soigneusement rangé dans des boîtes et stocké dans le sous-sol de sa belle-mère. Quelque part dans ces boîtes, il y avait l'assortiment d'emporte-pièces qu'ils avaient reçu en cadeau de mariage.

Elle se frotta le front du dos de la main. Un instant, elle fut tentée de jeter la pâte à la poubelle et d'allumer la télévision, mais c'était trop tard. Elle s'était déjà trop investie. Elle contempla un instant les cartes de vœux posées sur le comptoir. L'une d'elles représentait une famille heureuse entourée d'un cadre de houx et de lierre. De là, son regard passa sur son mug de San Francisco, qui lui servait de pot à crayons. Il contenait des ciseaux, des crayons, une règle et un cutter...

Une idée lumineuse lui vint alors à l'esprit. Elle déroula une longueur de papier paraffiné et y posa sa pâte. Elle repassa dessus un petit coup de rouleau à pâtisserie, puis s'empara de son cutter. Avec la pointe de la lame, elle dessina alors délicatement sur la surface des motifs de feuilles de houx. D'abord précautionneusement, le temps de prendre le coup de main, puis elle s'enhardit et dessina les bords des feuilles en agitant la tête en rythme avec la musique. Elle s'attaqua ensuite aux nervures pour donner à chaque feuille une texture individuelle, et pressa le manche rond du cutter dans la pâte pour faire les baies.

Et voilà ! Aucune chance de gagner Top Chef avec ça, mais les motifs étaient jolis et proprement exécutés. Machinalement, elle mangea un morceau de pâte collé à son index. Incapable d'y trouver la moindre saveur, elle enleva les écouteurs de ses oreilles, et goûta de nouveau. Cette fois, elle perçut un petit quelque chose. Du sucre et du gras. Puis, petit à petit, ses papilles se mirent à discerner le sucré du salé, l'aigre de l'amer. Malgré les terribles histoires de salmonellose attrapée en mangeant des œufs crus, la pâte à cookies aux pépites de chocolat avait toujours été pour elle une gourmandise de choix. Les pépites fondaient sous la langue, le sucre croquait sous la dent, et l'alliance des deux sucrerait suffisamment le mélange. La pâte à shortbread, en revanche, ne contenait que du beurre et de la farine, avec une quantité insignifiante de sucre en poudre. Elle n'avait pas de goût.

Elle transféra la pâte sur une plaque à biscuits et glissa le tout au four. Puis, après s'être lavé les mains, elle traversa le couloir et frappa à l'appartement voisin.

Le couple qui vivait là avait deux enfants à peine plus vieux que ceux d'Erin ; un peu surpris par sa visite, ils furent heureux de lui donner un peu d'appareil à glaçage rouge et vert.

De retour chez elle, elle remit ses écouteurs et passa alternativement du four à son ordinateur, afin de vérifier conjointement l'avancée de son travail et la cuisson du gâteau. Elle l'avait fait très fin, et il brûlerait, si elle n'y prenait pas garde.

Quand elle sortit la plaque du four, le dessous était parfaitement doré et le dessus commençait à peine à s'assombrir. Une délicieuse odeur de pâtisserie envahit bientôt la cuisine, et Thea sentit soudain les larmes couler sur ses joues.

Son appartement sentait comme la cuisine de sa grand-mère. Cette dernière était morte un an avant Jesse, et la famille s'était alors promis de faire à chaque Noël des gâteaux en sa mémoire. Malheureusement, Jesse était parti avant d'avoir pu honorer sa promesse. Sa mère avait cependant insisté pour organiser chez elle une grande session de pâtisserie « pour les petits-enfants », et Thea était restée enfermée chez elle, seule dans sa maison obscure.

Les larmes coulaient toujours, tandis qu'elle posait le gâteau sur le plan de travail pour le laisser refroidir avant d'y étaler le glaçage, mais c'était comme si ses yeux étaient complètement

détachés du reste de son corps. Elle respirait normalement, n'était pas secouée de sanglots, mais les larmes coulaient sans interruption.

Alors, découragée, elle trouva un endroit dans le salon d'où elle ne voyait ni le gâteau ni la pile de cadeaux, et elle s'assit par terre en attendant que les larmes se tarissent.

Du temps passa. Combien, elle l'ignorait. Toujours était-il que l'odeur du biscuit refroidi avait eu le temps de se dissiper. La tempête, dehors, se déchaînait toujours. Thea se releva pour terminer le travail. Elle coloria les baies de houx d'une touche de glaçage rouge et traça les contours du houx et du lierre avec juste assez de vert pour donner à son œuvre un peu de couleur et de texture. Pendant ce temps, les larmes coulaient sur ses joues. Elle les essuyait d'un revers de manche, sans s'arrêter de travailler.

Lorsqu'elle eut terminé, elle posa une nouvelle feuille de papier paraffiné sur le glaçage et enferma le tout dans une longue boîte Tupperware.

Sa tâche accomplie, elle enleva ses écouteurs pour se laver les mains et le visage. Dans la rue, des sirènes de pompiers retentirent. Elles franchirent le mur de neige tourbillonnante et la barrière de sa fenêtre pour plonger dans sa tête vide et douloureuse.

Ronan...

« Continue à te mentir à toi-même, si ça te chante, mais ne compte pas sur moi pour t'aider dans cette voie. » Les mots qu'il avait prononcés dans la boutique de lingerie refirent surface dans le vide obscur.

Il était si déterminé ! Elle observa son visage pâle dans le miroir. La seule couleur était le rouge qui lui cernait les yeux. Elle parvenait tout juste à survivre à chaque jour qui passait, alors comment pourrait-elle s'engager auprès d'un homme comme lui ? Il avait traversé tant de tragédies et se tenait pourtant sur la rive opposée, fier et résolu. Il ne méritait pas une femme incapable de préparer de simples shortbread sans fondre en larmes.

Jamais elle n'aurait cru qu'il s'attacherait à elle. Le jour de la Saint-Patrick, elle avait aperçu un groupe d'hommes en uniforme qui buvaient et draguaient les passantes et elle avait brusquement décidé de suivre les conseils de sa psy. Faire une nouvelle rencontre. Celle-ci parlait sans doute d'aller boire un café, peut-être d'accepter un dîner en tête à tête, mais Thea ne s'imaginait pas du tout assise en face d'un inconnu, en train de lui faire la conversation. En revanche, elle s'était parfaitement imaginée satisfaire un besoin bien plus primitif : le sexe. Entretenir une conversation sollicitait des parties très sophistiquées du cerveau. Le sexe, lui, ne faisait appel qu'au cerveau reptilien, au noyau qui gouvernait les fonctions les plus basiques de l'organisme. La bouffe. La bagarre. La baise. C'était tout ce qu'elle avait en elle, tout ce qu'elle voulait de Ronan. Tout ce qu'elle pouvait lui offrir.

Tout ce qu'elle pourrait jamais offrir.

Ce qui était profondément injuste pour lui, car il était en droit d'attendre plus de la femme avec qui il sortait. C'est pourquoi elle devait tout arrêter avant qu'il soit de nouveau blessé. Le lendemain, décida-t-elle, une fois qu'il l'aurait aidée à livrer les cadeaux à la soupe populaire, elle le lui dirait, elle mettrait un terme à leur relation.

Chapitre 6

22 décembre

Thea dut faire trois voyages avec les deux chariots à bagages de l'immeuble pour convoier les cadeaux jusqu'au hall d'entrée. Elle les confia au gardien, en lui donnant le nom de Ronan ainsi qu'une description détaillée de sa personne, puis courut à la station de métro, le tupperware contenant son gâteau à la main, pour attraper une rame en direction du centre-ville.

La soupe populaire hebdomadaire de la Table Ouverte se tenait au sous-sol d'une église de Park Avenue, dans un quartier très chic. Là, les portiers aux manteaux gris qui débayaient la neige devant les buildings ressemblaient à n'importe quel propriétaire de banlieue passant le balai devant sa porte.

En ouvrant la porte latérale de l'église, Thea remarqua machinalement qu'une bouche d'incendie était presque complètement enfouie sous un gros tas de neige. Tous les bénévoles de Cooper Bensonhurst, équipés de tabliers rouges assortis, étaient déjà rassemblés dans les cuisines du sous-sol. Certains découpaient des légumes pour la salade composée, tandis que d'autres transportaient les lourds bidons d'eau nécessaires à la cuisson des macaronis. Deux hommes surveillaient de larges poêles où grésillaient des steaks hachés, et dans la grande salle une autre équipe déployait des tables et des chaises. Les tables pour le service des plats étaient déjà en place, recouvertes de nappes festives aux couleurs de Noël. La table des desserts, quant à elle, ployait sous une multitude de biscuits et de gâteaux.

Thea accrocha son manteau à une patère, puis repoussa une assiette de brownies décorés de cannes à sucre rouges et blanches pour poser sa contribution dans un coin reculé de la table.

Cela fait, elle revint dans la cuisine.

— Bonjour, Thea, la salua Nancy Watkins, la coordinatrice des bénévoles. Tu as eu du mal à trouver l'endroit ?

C'était une petite femme trapue et énergique qui dirigeait le département des produits agricoles.

— Non. J'habite à une station de métro seulement.

— Où sont les cadeaux ?

— Un ami les apportera un peu plus tard avec sa camionnette. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— Tu as envie de te mettre à la plonge encore une fois ? demanda Nancy avec un air de regret.

La soupe populaire, comme beaucoup d'autres à Manhattan, ne possédait pas de lave-vaisselle.

On servait dans des assiettes en carton et on fournissait des couverts en plastique, mais tous les ustensiles de cuisson devaient être lavés à la main. C'était un travail salissant et désagréable, qui obligeait à soulever de lourdes casseroles et à les récurer dans un évier trop bas pour être confortable.

— Ça me fait plaisir, répondit Thea.

Personne d'autre ne s'aventurait du côté de la plonge, et elle pouvait y écouter sa musique tranquillement, tout en se rendant utile.

— Alors la place est toute à toi ! déclara Nancy. Tiens, prends un tablier. Mais avant toute chose il faut laver les pommes et beurrer les tartines.

Thea rejoignit donc le groupe des bénévoles assis autour d'une table qui se racontaient leurs derniers achats de Noël, tout en étalant du beurre sur des tranches de pain complet. Très vite, elle trouva une excuse pour prendre une pause et remonta dans la rue pour voir si Ronan arrivait. Dans l'air glacial qui la mordait à travers le tissu de son pull polaire, elle scruta la 85^e Rue, guettant sa silhouette ou une camionnette de location. Nulle trace de lui. Mais les convives se pressaient déjà à l'endroit où ils devaient prendre un numéro par ordre d'arrivée. La file d'attente s'étirait le long du pâté de maisons, entre Park Avenue et Madison : des hommes et des femmes sans domicile fixe, ainsi que des familles au revenu limité, qui attendaient pour bénéficier d'un repas gratuit. Les bénévoles ne leur posaient pas de questions sur leurs revenus, se contentant de supposer que, s'ils étaient prêts à faire la queue dans le froid pour un repas qui n'avait vraiment rien de gastronomique, c'était probablement qu'ils en avaient besoin.

Un peu à l'écart, un groupe d'enfants passait le temps en transformant un monticule de neige en forteresse. Deux pères les surveillaient et s'arrangeaient pour contenir leur exubérance, afin que les passants puissent continuer à circuler sur le trottoir. Tous attendaient dans l'ordre et le calme, sans bousculade ni manifestation d'impatience.

En redescendant l'escalier, Thea sortit son téléphone de la poche de son tablier et envoya un message à Ronan.

Tu es en route ?

Sa réponse arriva avant même qu'elle ne pousse la porte battante de la cuisine :

Oui. Un peu en retard, mais ça va. J'arrive.

Dans la cuisine, les plats étaient prêts, à présent, et Nancy répétait les instructions habituelles à l'intention des nouveaux :

— Nous leur donnons des numéros en fonction de leur ordre d'arrivée. Chacun se sert une fois de chaque plat et pourra repasser quand tout le monde aura été servi. Aidez les personnes âgées et les parents avec enfants à se mettre à table. Thea, les cadeaux vont arriver ?

— Oui.

— Bien. Nous les distribuerons lorsque tout le monde aura mangé. Un donneur anonyme nous a fait parvenir des bons pour un repas au Common Pantry de New York. Nous les donnerons aux familles pendant que les enfants ouvriront leurs cadeaux. Des questions ?

Thea retroussa les manches de son pull et se fraya un chemin vers la pile de casseroles sales qui l'attendait, à côté du double évier. Quelques minutes plus tard, elle avait enfilé des gants en caoutchouc jaune poussin et elle était en train de récurer une casserole encrassée de goulasch, lorsque quelqu'un lui tapota l'épaule. Elle sursauta.

— Oui ? fit-elle, en arrachant ses écouteurs de ses oreilles.

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de ce que tu avais arrangé ? lui demanda Nancy, des étoiles dans les yeux.

Derrière elle, la sourde rumeur typique de deux cents personnes partageant un repas s'était tue, remplacée par les cris excités de nombreux enfants.

— Ronan est arrivé avec les cadeaux ?

— Ah ça, oui, il est là !

Nancy la prit par la main et l'entraîna à travers la cuisine déserte, en direction des portes battantes qui les séparaient de la grande salle. Thea resta bouche bée en découvrant ce qui s'y passait. Elle en oublia même d'enlever ses gants en caoutchouc.

Le Père Noël, debout au fond de la salle, faisait signe aux enfants, tandis que des pompiers de New York, vêtus de leur uniforme bleu, formaient une chaîne humaine afin de décharger des cartons de cadeaux de leur camion à grande échelle et de les acheminer jusqu'à une grande table installée à la hâte par les bénévoles de Cooper Bensonhurst.

Installés à leur table, les enfants surexcités regardaient alternativement le Père Noël et les pompiers.

C'était un véritable petit miracle de Noël ! Thea elle-même dut refouler les larmes qui lui montaient aux yeux. A cet instant, Ronan descendit les marches quatre à quatre et traversa la grande salle pour la rejoindre.

— Que quelqu'un aille dégager cette bouche à incendie ! ordonna-t-il à la ronde, avant de se tourner vers elle.

Il la prit par la main, et sa poigne puissante et tiède la cloua sur place.

— Désolé du retard, dit-il sans préambule. Comment tu veux qu'on s'organise ?

Thea retrouva enfin sa voix :

— Voici Nancy Watkins. Elle est responsable des bénévoles. Nancy, voici le lieutenant Ronan O'Rourke. C'est lui qui a apporté les cadeaux.

— J'ai bien vu, gloussa Nancy. Merci !

— Vous avez le Père Noël et un camion de pompiers pour une heure, déclara-t-il. Après ça, nous devons reprendre le service.

Tous les jours, Nancy gérait des transactions s'élevant à plusieurs millions de dollars, et il en fallait plus que l'apparition inattendue du Père Noël et quatre pompiers en uniforme pour l'impressionner.

Aussitôt, elle interpella les bénévoles :

— Faisons monter les enfants table par table, pour qu'ils voient le camion de pompiers. On commence par la gauche. Faites la même chose en commençant par les tables de droite pour les emmener voir le Père Noël. Une fois qu'ils auront fait les deux, ils pourront prendre leur dessert.

Ronan appela deux collègues, qui aidèrent aussitôt les bénévoles à escorter les enfants vers les attractions du jour.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas aider le Père Noël à distribuer les cadeaux ? suggéra Nancy à Thea.

Malgré la main tiède de Ronan qui serrait toujours la sienne, Thea sentit une bouffée de panique s'emparer d'elle. Son premier mouvement fut de refuser.

— Non, je suis toute sale, bafouilla-t-elle. Quelqu'un d'autre peut s'en charger.

— Tu étais où ? s'enquit Ronan.

— C'est toujours elle qui s'occupe de la plonge, répondit Nancy à sa place, se tournant vers elle

afin de lui défaire son tablier. Mais pas aujourd'hui, Cendrillon. C'est toi qui as tout organisé, tu as le droit d'en profiter !

Sur ces mots, Nancy tendit le tablier mouillé à un autre bénévole.

Ronan mena alors Thea de l'autre côté de la salle.

— Tu n'avais pas à faire tout ça, protesta-t-elle faiblement.

— Je sais. Mais je me suis dit que ça ferait plaisir aux enfants. Ça va aller ?

— Oui.

La dernière chose dont ces enfants avaient besoin, c'était bien de la voir se mettre à pleurer en plein milieu d'une visite du Père Noël !

— Salut, chérie ! lui dit alors ce dernier.

Thea l'examina. Des yeux verts la regardaient d'un air lubrique entre le bonnet rouge et la barbe blanche, et elle n'eut pas besoin de voir ses cheveux blonds pour reconnaître immédiatement son dragueur de la Saint-Patrick.

— Toi ?

— J'ai moi-même du mal à le croire, mais il s'est porté volontaire, expliqua Ronan d'un ton pince-sans-rire.

— Tu viens t'asseoir sur mes genoux pour me dire ce que tu veux pour Noël ? demanda Tim en baissant la voix, afin de n'être entendu que d'elle.

Thea se pencha vers lui et murmura à son tour :

— Comment tu arrives à tirer ton coup, avec des répliques aussi nulles ?

— Je travaille dur pour les trouver, chérie.

— Tim, concentre-toi !

Tim se redressa aussitôt pour parcourir la salle du regard.

— Allons rendre ces enfants heureux ! fit-il.

Très vite les choses s'organisèrent : Cindy, une assistante de chez Cooper Bensonhurst, escortait chaque enfant jusqu'au Père Noël, pendant que Thea choisissait parmi les boîtes alignées sur la table un cadeau adapté à son âge. Malgré ses fanfaronnades, Tim savait très bien s'adresser à de jeunes enfants. Même assis, il les dépassait d'au moins trois têtes et devait se pencher vers eux pour leur demander gentiment leur nom. Il prenait le temps d'écouter chacun d'eux, répondait à toutes leurs questions au sujet des rennes et du traîneau, du pôle Nord et des camions de pompiers, ne les pressait jamais et ne manquait pas de leur souhaiter un joyeux Noël en leur offrant leur cadeau.

Nancy, de son côté, se déplaçait dans la foule en prenant des photos et en tendant des bons repas à quiconque en avait besoin. En la regardant prendre le temps de discuter avec chaque famille, Thea eut sa petite idée sur l'identité du donneur anonyme.

Au bout d'une heure, Tim dut dire au revoir aux enfants. A la grande stupéfaction de Thea, il rougit en quittant les lieux sous la *standing ovation* des parents et des bénévoles.

— Je ne pensais pas qu'il était capable de rougir, déclara-t-elle.

Elle s'était échappée dès que cela avait été humainement possible et se tenait à présent en compagnie de Ronan derrière la table des desserts. Elle venait de lui servir un gobelet de café.

— Moi non plus, répliqua-t-il. Qu'est-ce qu'on fait des cadeaux en trop ?

— Je ne sais pas, répondit Thea, cherchant ses écouteurs d'un geste machinal.

Le joyeux brouhaha se dissipait au fur et à mesure que les gens reprenaient leurs manteaux, empilaient les chaises, et escortaient les enfants excités vers la sortie. Ils laissaient en partant un vide douloureux qu'elle brûlait de combler.

Ronan surprit son geste, mais ne dit rien.

— On peut les rapporter à la caserne, suggéra-t-il. On fait une collecte pour une association.

— Bonne idée ! Et merci. Merci pour tout. Les enfants étaient ravis.

— Ça nous a fait plaisir.

Il avala une gorgée de café, puis parcourut des yeux ce qui restait des desserts.

— Qu'est-ce que tu as apporté ?

Thea lui montra le shortbread. Seul un petit morceau en restait. Ronan en rompit un bout et le goûta.

— Ouah ! fit-il, la bouche pleine.

— Je sais.

Je me souviens. Je me souviens de ce que ça fait d'aimer cette période de l'année. Je connais ses bruits et ses goûts.

— Tu en as pris, au moins ?

— Non. Je n'avais pas d'emporte-pièce pour séparer les biscuits, alors j'ai fait un seul gros gâteau. Je ne pouvais pas en grignoter un coin...

Nancy, qui avait surpris leur conversation, sortit aussitôt son iPhone.

— Je l'ai pris en photo, dit-elle, en montrant son écran à Ronan. On va l'inclure dans la newsletter de janvier.

Ronan regarda alternativement la photo et le visage de Thea.

— Incroyable, dit-il doucement. Goûtes-en un bout.

Elle hésita, partagée entre la tentation de manger son shortbread dans la main de Ronan et son envie de pleurer à la simple odeur du gâteau.

Comme elle ne disait rien, ni n'esquissait le moindre geste, il la prit par la main et l'entraîna de l'autre côté de la porte à double battant, dans le couloir faiblement éclairé qui menait à l'église. Il s'arrêta derrière un portemanteau croulant sous les manteaux et les écharpes des bénévoles.

— Je suis là, dit-il à voix basse. Goûte.

Des phrases comme « je pense qu'on devrait arrêter là » ou « il vaudrait mieux pour nous deux qu'on arrête de se voir » lui brûlaient les lèvres. Elle prit une grande inspiration pour se donner le courage de les prononcer, mais les odeurs mêlées du shortbread et de la peau tiède de Ronan vinrent lui titiller les narines. Alors, au lieu de parler, elle ouvrit la bouche et le laissa poser une moitié de feuille de houx sur le bout de sa langue.

C'était le premier shortbread qu'elle goûtait depuis trois ans et, lorsque le biscuit humide et léger se mit à fondre dans sa bouche, elle comprit à quel moment la pâte était devenue sucrée. La chaleur du four et le temps de cuisson avaient provoqué une réaction chimique entre le beurre, la farine et le sucre, avaient agi sur les ingrédients pour créer quelque chose de nouveau. De différent. De délicieux.

Elle mâcha longuement et parvint à avaler sa bouchée malgré le nœud qui lui serrait la gorge.

Ronan l'observait d'un air tendre.

— Une autre bouchée ? proposa-t-il.

La tentation personnifiée lui offrait une petite douceur. Elle plongea les yeux dans son regard bleu incandescent et hocha la tête. La seconde bouchée était aussi délicieuse que la première. Lorsqu'elle eut avalé, Ronan se pencha sur elle pour l'embrasser. Ses lèvres avaient un goût de gâteau et de café, et son baiser était aussi tendre que sucré. Sentant sa bouche s'attarder sur la sienne, elle leva la main pour lui tapoter le torse d'un geste hésitant. Puis ses doigts agrippèrent sa chemise d'uniforme. Le souffle court, Ronan glissa la main dans ses cheveux pour retenir un peu plus longtemps sa bouche contre la sienne. Puis il demanda :

— Ça va ?

Elle songea à lui mentir, mais elle avait toujours été franche avec lui, presque brutale. Elle n'allait pas aggraver leurs problèmes par un mensonge.

— Non, répondit-elle. Ça ne va pas.

Il lui caressa doucement la joue sans la quitter des yeux.

— Viens chez moi ce soir, dit-il à voix basse.

— Je ne serai pas de bonne compagnie.

Il haussa les épaules.

— Au moins, tu ne seras pas seule.

— Tu ne travailles pas ?

— Je finis à 6 heures. Je travaille douze heures la veille de Noël pour remplacer un lieutenant qui part voir sa famille, puis je suis en congé pour le reste de la semaine.

Il lui avait répondu un peu rudement, et Thea se souvint que pendant des années il était venu à New York la veille de Noël pour aider son cher oncle Lance à décorer son sapin.

— Quand est-ce que tu rentres voir ta famille ? s'enquit-elle.

— Pas avant le jour de Noël.

Elle n'insista pas. Lui non plus, par chance, ne lui posa pas d'autres questions. Il se contenta de l'observer. Une pensée soudaine lui vint à l'esprit, surgie de son subconscient. Et si c'était Ronan ? Et s'il avait raison ? Si ce qu'ils ressentaient, quand ils étaient ensemble, était une alchimie unique, spécifique à eux deux ?

Non. Elle ne pouvait pas être en partie responsable de ce qu'il se passait entre eux. Elle était à demi morte. Un cadavre en mouvement qui errait dans Manhattan. N'importe quel homme répondant à certains critères aurait provoqué en elle les mêmes réactions. Peu importait dans quelle carte mère on branchait le processeur, ce qui importait, c'était l'étincelle qui parcourait les câbles, l'alchimie sexuelle qui déclenchait des réponses purement biologiques.

Allons, Thea... Tu sais que ce n'est pas vrai. Les bons composants augmentent la vitesse de traitement des données, c'est connu...

Soudain, la porte battante s'ouvrit en grand. Elle sursauta et, par réflexe, voulut s'écarter de Ronan, mais celui-ci resserra sa prise et la garda contre lui. Ce n'était que Tim. Tim débarrassé de son bonnet, de sa fausse barbe et de sa houpelande rembourrée. Pour la deuxième fois de la soirée, il rougit en les voyant serrés l'un contre l'autre. Cependant, ce n'était pas le rougissement embarrassé que Thea avait observé un peu plus tôt. C'était une réaction purement masculine, une réponse du cerveau reptilien qui lui titilla agréablement certaines zones du corps. Son corps qui savait comment repousser l'obscurité de la saison hivernale. Avec une musique assourdissante et des parties de baise effrénées.

Oui, son corps savait.

Tim s'éclaircit la gorge.

— Tout le monde t'attend, dit-il.

— Une minute, répondit Ronan.

Tim prit le temps de poser sur eux un dernier regard lourd de sens, puis rebroussa chemin et disparut sans mot dire.

Prise d'une idée subite, Thea se hissa sur la pointe des pieds et susurra à l'oreille de Ronan :

— Et s'il venait chez toi, lui aussi ? J'ai le costume parfait pour l'occasion.

Sa hanche était pressée contre son sexe, et elle le sentit réagir aux mots qu'elle murmurait. Ronan la serra plus fort encore, la maintenant sur la pointe des pieds, collée contre lui.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Thea ? demanda-t-il d'un ton léger que contredisait la tension de ses muscles.

— Ma sœur est enceinte.

Sur la pointe des pieds, elle était presque aussi grande que lui. Il pouvait la regarder droit dans les yeux et s'assurer qu'il avait bien saisi toutes les nuances de son trouble. Il rejeta dans son esprit les événements de la journée : elle avait fait un gâteau, servi un repas chaud aux sans-abri dans une salle décorée aux couleurs de Noël, et aidé le Père Noël à distribuer des cadeaux aux enfants. Ce genre d'après-midi aurait suffi à faire broyer du noir à l'esprit le plus optimiste et extraverti.

La vie continuait autour d'elle. Mais sans elle. C'était ainsi... Les maris mouraient, les sœurs tombaient enceintes. Avec ou sans vous.

Le regard sombre et le visage pâle, elle semblait sur le point d'exploser.

Il sentait son état de nerfs rien qu'en la serrant contre lui. De la lave en fusion semblait couler sous sa peau et se déverser de son corps dans le sien. Elle était si vivante que cette brûlante énergie qui passait entre eux avait presque arrêté les battements de son cœur, mais elle refusait de le ressentir.

Il était partagé entre une intense frustration et une admiration sans bornes. Il se devait de respecter cette force qui l'animait, cette volonté farouche de ne pas sortir de son état de deuil, mais son obstination le rendait fou de rage.

Parce qu'il était un peu amoureux d'elle. De cette femme passionnée qui ressentait tant de choses et en dissimulait tellement.

Oh ! merde !

Une vague de pure terreur le submergea. Jamais auparavant il n'avait ressenti quelque chose d'aussi fort, d'aussi violent pour une femme. Le jour où il lui avait proposé de l'aider à décorer son sapin, il était déjà perdu. Les choses allaient de pire en pire pour elle, et elle l'entraînait dans sa chute.

— Félicitations, dit-il, avant de relâcher son bras. C'est une bonne nouvelle.

— C'en est une, oui... Ils essayent d'avoir un troisième enfant depuis la naissance de ma nièce, il y a quatre ans.

Son mari et elle avaient peut-être essayé, eux aussi, songea-t-il. Elle avait déjà donné au deuil deux années de sa vie, et il allait lui en prendre bien plus, si elle ne trouvait pas le moyen de sortir de ce puits obscur où elle était tombée. Il avait déjà perdu trop de proches pour la laisser sombrer dans les ténèbres. Pas cette fois. Pas pendant son service.

— Pourquoi tu veux faire venir Tim ?

Comme s'il ne le savait pas. Comme si cette perspective ne l'excitait pas. Un arc électrique s'était formé entre eux trois, lorsque Tim avait poussé la porte du couloir.

Il se pencha à son oreille et murmura :

— Est-ce que tu t'ennuies avec moi ?

Un frisson la parcourut. Puis elle haussa les épaules.

— Tu dis que ce qui se passe entre nous est différent. Unique. J'ai simplement envie de mettre à l'épreuve ton hypothèse, répondit-elle.

— Nous ne sommes pas une expérience scientifique, protesta-t-il.

— Peut-être, mais c'est exactement comme ça que c'était avec mon mari. Différent. Unique.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Était-ce une bonne chose ? Une mauvaise ? Ni l'un ni l'autre ? Il choisit de contourner le piège.

— Comment ça ? Je ne suis pas ton mari.

Il omit de préciser ce qui lui semblait évident : son mari était mort, mais lui était là, devant elle, bien vivant. Il avait tellement envie d'elle que seul son profond respect pour tout ce qui touchait aux églises l'empêchait de l'entraîner dans un placard pour lui faire l'amour sans retenue.

Il se tut, mais sentait les mots planer entre eux comme une dangereuse énergie qui menaçait de se matérialiser à tout moment.

Je suis vivant, et il est mort. Je suis là.

Mais toi, non.

Reviens, Thea. Reviens parmi les vivants.

Avec moi. Dans le présent.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle fit le geste de reprendre ses écouteurs... et se rendit compte qu'ils avaient disparu.

— Je ne m'ennuie pas avec toi, dit-elle enfin. Je suis seulement curieuse de voir si Tim est capable d'assumer jusqu'au bout ses vantardises de coq. Mais c'est peut-être trop osé pour toi...

— L'idée d'un plan à trois ne me fait pas peur, rétorqua-t-il. Mais l'expérience pourrait te faire comprendre des choses sur toi-même que tu n'as pas envie de savoir. Sur toi et sur nous deux.

Elle cligna des yeux, surprise, comme si elle s'était attendue à ce qu'il réagisse en mâle alpha et lui oppose un refus catégorique, avant de la menotter à son lit jusqu'à ce qu'elle retrouve la raison.

Essaie encore, Thea. Il n'y a pas un endroit au monde où je ne te suivrai pas. Alors vas-y, essaie de te couper du monde avec ça. Ça ne fonctionnera pas.

— Est-ce que Tim... ?

— Oui.

— Alors c'est de ça que j'ai envie. Ce soir.

Il la dévisagea longuement, jusqu'à la voir rougir.

— D'accord. Mais on le fait selon mes règles. Pas de musique. Et je ne veux pas te voir dériver dans un espace mental où je ne pourrai pas te sentir. Tu devras être consciente et bien présente tout du long.

A ces mots, elle tenta de reculer d'un pas, mais il avait toujours la main dans ses cheveux. Il la retint le temps d'un baiser brûlant qui la laissa haletante, puis la relâcha.

— Quand ? demanda-t-elle.

Il réfléchit quelques secondes.

— Vers 19 heures.

Elle commença à s'éloigner, tapotant déjà ses poches à la recherche de son foutu iPod.

Il l'interpella :

— Thea ? Ce ne sera plus pareil.

Elle passa la porte battante sans jeter un regard en arrière, et il resta seul dans le couloir. Il prit quelques profondes inspirations et songea à la baignade polaire du nouvel an de Coney Island. Lorsque enfin son érection se calma, il traversa la grande salle vide et remonta l'escalier pour sortir dans la rue, où le camion l'attendait.

Une fois de retour à la caserne, il entraîna Tim dans un bureau et ferma la porte.

— Tu as prévu quelque chose, ce soir ?

Tim se laissa tomber sur une chaise.

— Courses de Noël de dernière minute. Pourquoi ?

— Tu te souviens, il y a quelques semaines, quand tu m'as demandé si j'étais intéressé par un plan à trois ?

— Le sexe avec Thea est tellement nul que tu as besoin d'autre chose ?

— Ce n'est pas pour moi, fit-il avec impatience. C'est pour toi.

— Moi ?

L'ahurissement qui se lisait sur le visage de Tim était presque comique.

— Avec elle et toi ? demanda-t-il encore.

— Oui.

— De qui vient cette brillante idée ?

— Pas de moi, admit Ronan.

Tim l'observa un long moment. Il soutint son regard sans ciller.

— Je ne crois pas que ça fasse partie du manuel du parfait preux chevalier, dit enfin Tim.

Il avait raison.

— Je n'essaie pas de la sauver. Elle peut se sauver toute seule. Je veux seulement lui donner une raison d'essayer.

— Et tu crois que la laisser faire un plan à trois va la motiver ?

Ronan jeta à Tim un regard appuyé.

— Tu te souviens de la Thea du jour de la Saint-Patrick ? Je ne la *laisse* rien faire.

— Pas faux. C'est quoi, son histoire ?

— Son mari est mort juste après Thanksgiving, il y a deux ans.

Tim laissa échapper un grognement peiné. Il se pencha en avant sur sa chaise et posa les coudes sur ses genoux.

— Aïe.

— Ouais.

Il avait vécu ça. Tim avait vécu ça. Ils étaient pompiers. Ils étaient les premiers présents sur les scènes de tragédie et de mort. Sans même parler de l'impact personnel de la perte d'un équipier, ils devaient tous les jours regarder en face le visage du choc et du deuil.

— Là-dessus, tu ne peux rien pour elle, soupira Tim.

— Je n'essaie pas de changer le passé, objecta Ronan, en jetant à la poubelle son gobelet de café. Elle doit apprendre à vivre avec. Ça ne sert à rien de se contenter de survivre. Il faut vivre. C'est une bataille entre son deuil et moi, et je vaincrai.

— Ça tombe bien, dit Tim avec un petit sourire. Je serais prêt à payer pour assister à une bataille aussi épique, et on dirait que je vais avoir droit à un siège aux premières loges. Quand ?

— Vers 20 heures, répondit Ronan. Chez moi. On t'attendra.

Chapitre 7

— Thea est là, fit la voix métallique de Rick dans l'interphone.

— Faites-la monter, répondit Ronan.

Il ouvrit la porte de son appartement, s'appuya contre le chambranle et attendit que s'ouvrent les portes de l'ascenseur. Elle devait être la seule à monter, car elle arriva presque immédiatement. En apparence, elle était comme d'habitude : elle portait un manteau, un jean, des bottes et une écharpe enroulée hâtivement, qui emprisonnait ses cheveux blonds lâchés sur ses épaules. Pourtant, elle semblait différente. Il mit quelques secondes à comprendre d'où lui venait cette impression : elle n'avait pas ses sempiternels écouteurs dans les oreilles.

— Où est ton iPod ? s'enquit-il, calant les pouces dans les poches avant de son jean.

— Il était dans la poche de mon tablier, quand Nancy me l'a enlevé à la soupe populaire, raconta-t-elle, en s'avançant vers lui. Dave a cru que c'était le sien et l'a rapporté chez lui. Il vit dans le New Jersey et il est en congé maintenant jusqu'au nouvel an.

Ronan fit le calcul : elle était privée de sa musique depuis cinq longues heures déjà. Il haussa un sourcil moqueur, mais ne s'effaça pas pour la laisser entrer.

— Tu arrives à survivre sans ?

Elle le regarda, ses yeux gris indéchiffrables.

— Je ne suis pas une accro au crack dont le dealer vient de se faire arrêter, Ronan. J'aime la musique. C'est tout.

Bien sûr. Elle *aimait* la musique, tout comme le commun des mortels *aimait* respirer. Mais c'était pour le mieux. Elle était là, bien présente, devant lui. Plus de distractions. Plus rien pour détourner son attention de l'instant présent. De lui. De leur relation.

Il s'écarta du chambranle et glissa sa main sous son écharpe. Elle resta immobile, tandis qu'il cherchait la fermeture Eclair de son manteau sous sa chevelure tiède. Il la trouva et la fit descendre jusqu'à sa taille, pour voir ce qu'elle portait en dessous. Un col roulé violet en cachemire, très ajusté.

— Tu as reçu mon message, dit-il, posant la main sur sa taille, sous les replis du manteau.

Il lui avait demandé de ne pas porter son costume de petit elfe du Père Noël, car il avait autre chose en tête. Elle n'avait pas répondu.

— Oui. Je ne savais pas trop quoi mettre, alors je suis venue comme ça.

Une porte claqua à l'autre bout du couloir, et une femme apparut, une poubelle à la main. Elle alla déverser ses cannettes de cola light dans le vide-ordures, puis disparut au coin du couloir, non sans leur jeter au passage un regard intrigué.

— Est-ce qu'on peut rentrer ? demanda Thea avec un petit sourire amusé.

Sans un mot, il recula d'un pas pour la laisser passer et referma la porte derrière elle. Elle enleva son manteau et le suspendit dans l'entrée.

— J'ai encore perdu une écharpe, déclara-t-il, en la voyant accrocher la sienne au portemanteau.

— Tu n'as pourtant pas l'air d'être le genre de personne qui perd une dizaine d'écharpes par saison, fit-elle remarquer.

— Je ne le suis pas, en effet...

A présent qu'elle avait retiré son manteau, ses longues jambes et ses courbes sensuelles retenaient toute son attention. Ses cheveux s'épalaient en éventail sur ses épaules et sur ses bras, et ce fut la première chose qu'il rencontra lorsqu'il fit glisser sa main de son épaule à son poignet en une longue et lente caresse.

— Douce et chaude, chuchota-t-il.

Il se pencha sur elle — juste un peu, car elle portait des bottes à talons — et l'embrassa. Il posa à peine ses lèvres sur les siennes et resta sans bouger un long moment, sentant sa bouche froide se réchauffer au contact de la sienne.

— C'est le genre de tenue que tu devrais toujours porter, affirma-t-il. Cela dit, tu es un peu trop habillée pour ce que nous avons prévu ce soir.

Au mot « nous », son regard s'éclaira. Il avait donc choisi de la jouer ainsi : non pas Ronan contre Thea, ni même Ronan et Tim contre Thea, mais Thea et Ronan partageant une expérience commune.

— Où est Tim ?

— Il arrivera un peu plus tard. Je voulais rester un moment seul avec toi, pour nous préparer.

Il reprit son poignet et l'entraîna dans la pénombre de son appartement silencieux. La circulation sur Madison était toujours très dense le samedi soir, mais au neuvième étage elle n'était plus qu'une rumeur lointaine. En passant, elle parcourut du regard le salon, toujours entièrement dépourvu de décorations de Noël. Puis, à l'entrée de la chambre, elle s'arrêta net.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

Il avait allumé quelques grosses bougies blanches qu'il avait disposées dans la pièce, deux sur la table de nuit et trois sur la commode.

— Il y a un risque d'incendie, dit-elle d'une voix faible et haut perchée.

— Les bougies sont placées à bonne distance de tout objet inflammable, Thea. Et tu as un pompier professionnel pour veiller au grain. Tu en auras même deux, lorsque Tim sera là.

— Je n'aime pas les bougies, murmura-t-elle.

Elle les regardait comme les gens regardent d'ordinaire des serpents venimeux.

— Pourquoi ça ?

Elle leva les yeux vers lui. Son regard éperdu lui évoqua un vaste terrain vague.

— Elles me font penser à un enterrement.

Cette simple phrase lui fit marquer un temps d'arrêt. Il repensa aux mois qui s'étaient écoulés depuis qu'ils se connaissaient. La plupart des femmes aimaient avoir des bougies dans leur appartement, sur le bord de la baignoire ou sur la table de chevet, et s'en servaient pour masquer les odeurs de cuisine, ou en guise de centre de table lors de dîners. Les bougies étaient romantiques. Elles servaient de phare dans les nuits sombres de l'hiver.

Mais pas pour Thea.

— Je vais les souffler, annonça-t-il.

Il lui lâcha la main et éteignit tour à tour toutes les bougies. A présent, la pièce n'était plus

éclairée que par la lumière des réverbères de Madison Avenue. Il s'arrêta alors à côté du lit et lui fit signe d'approcher.

La légère odeur de fumée se dissipait déjà quand elle le rejoignit. Il fit courir son index le long de son pull à col roulé, passant entre ses seins et s'arrêtant sur sa hanche.

— Enlève-le.

Sans hésiter, elle fit passer le vêtement par-dessus sa tête et le laissa tomber par terre. En dessous, elle portait un soutien-gorge gris anthracite. Lorsqu'elle enleva ses bottes, son jean et ses chaussettes, une petite culotte coordonnée apparut. La température extérieure était glaciale, mais les vieilles bâtisses de Manhattan retenaient bien la chaleur, et Ronan avait poussé à fond le radiateur dans sa chambre. Un peu trop chaud pour lui, mais juste bien pour Thea.

— On peut faire mieux que ça, dit-il.

Il ouvrit la grande boîte blanche posée sur le lit et en sortit le corset acheté chez Idylle. Les bas blancs suivirent, ainsi qu'une culotte en satin blanc et des escarpins également recouverts de satin blanc.

Elle sourit.

— Tu m'as acheté des chaussures ?

— La vendeuse a suggéré qu'elles compléteraient bien la tenue, même si je n'ai pas trop compris ce qu'elle a voulu dire.

Il n'entrait jamais dans les boutiques pour offrir des cadeaux à des femmes extérieures à sa famille — et, pour ces dernières, il n'achetait que des livres et des ustensiles de cuisine.

— Elle a voulu dire deux choses, lui expliqua Thea. Un, qu'en les portant je n'abîmerai pas les bas, qui ont dû coûter une fortune, en marchant pieds nus sur le parquet, et deux, que mon cul aura l'air cent fois plus beau avec des talons hauts.

— En fait, elle a dit à peu près la même chose, mais en des termes un peu plus subtils. Déshabille-toi.

Il avait laissé dans la boîte les deux derniers articles. Elle enfila la culotte blanche, tandis qu'il relâchait les rubans du corset pour le lui passer, bien calé contre ses côtes. Cette fois, il lui laissa un petit peu plus d'espace pour respirer et serra les lacets de manière à bien faire ressortir ses seins, sans pour autant la priver d'oxygène.

Pas de distractions.

— Viens ici pour enfiler les bas, dit-il, en s'asseyant sur le lit.

Elle se plaça entre ses jambes écartées et entreprit de passer les bas. Sensuellement, elle les déroula sur chacune de ses jambes, jusqu'en haut de la cuisse, et ajusta la couture à l'arrière avant de glisser ses pieds dans les escarpins. Chaque fois qu'elle remuait entre ses jambes, Ronan sentait une vague de chaleur le submerger. A chacun de ses mouvements, sa peau exhalait un parfum délicat qui le faisait mourir de désir.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à travers ses cheveux lâchés.

— Prêt ?

Il posa sa main sur son ventre pour la pousser doucement contre son sexe en érection.

— Oui.

En un mouvement fluide et gracieux, elle se releva et se plaça juste hors de sa portée. Ses talons hauts galbaient ses fesses, à peine contenues par la minuscule bande satinée de la culotte, et la couture à l'arrière de sa jambe semblait les allonger à l'infini.

— Alors ? demanda-t-elle, en lui jetant un petit coup d'œil par-dessus son épaule. J'avais raison pour les escarpins ?

— Oui, répondit-il avec peine, la gorge sèche. Tourne-toi...

Elle obéit et posa les mains sur ses hanches, pendant qu'il s'abîmait dans une longue contemplation de son corps. La courbe de ses épaules émergeait de sa chevelure emmêlée, qui retombait sur sa poitrine et lui effleurait les seins. Les pointes de ses hanches, quant à elles, apparaissaient au bas du corset.

Elle rejeta les cheveux en arrière et le laissa de nouveau la regarder, sans pose coquette. Cette fois, c'était vraiment elle. Une vision puissamment érotique.

— Tu crois que Tim va aimer ?

Ronan éclata de rire.

— Et comment ! Mais il te manque une chose...

Elle le regarda sortir plusieurs mètres de ruban blanc du sachet en papier qu'il avait un peu plus tôt choisi de laisser dans la boîte.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

— A Idylle. La vendeuse me l'a fourni sans même cligner des yeux. Tourne-toi.

Il noua un ruban à chacun de ses poignets, puis lui fit croiser les bras dans le dos, son poignet gauche reposant contre son coude droit et vice versa. Il enroula ensuite toute la longueur des deux rubans autour de ses avant-bras, jusqu'à pouvoir les nouer au poignet opposé.

Afin d'éprouver la solidité des nœuds, elle tira un instant sur ses liens. Puis, impuissante, elle regarda Ronan par-dessus son épaule. En réponse, il repoussa distraitement ses cheveux sur le côté et déposa un doux baiser sur son omoplate. Sous ses lèvres, il sentit sa peau tressaillir et prit son temps pour embrasser la peau douce et chaude du creux de son cou. Il la mordilla, puis passa sa langue sur la morsure pour l'apaiser.

Soudain, la sonnerie brève de l'interphone les fit tous deux sursauter. Il laissa Thea le temps de dire à Rick de faire monter Tim, puis revint.

— Prête ?

Elle hocha la tête.

Il lissa la couverture et les draps, puis la prit par la taille pour l'aider à grimper sur le lit. Aussitôt, elle s'agenouilla au milieu, face à la porte. La vue de cette femme qui se tenait immobile, tête baissée et bras attachés dans le dos, était incroyablement érotique !

Lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit, elle leva les yeux et le regarda à travers la masse de ses cheveux.

— Il faut que j'aille ouvrir, dit-il.

* * *

Cela faisait presque un an qu'elle couchait avec Ronan, et elle ne faisait que commencer à explorer ce dont il était capable. Accepter un plan à trois était déjà assez créatif. Mais orchestrer cette scène d'innocence immaculée mêlée de perversion, depuis les talons hauts jusqu'aux rubans pour immobiliser ses bras... Jamais elle n'aurait cru ça de lui.

Elle pourrait passer une vie entière avec lui sans pour autant parvenir à le cerner en entier. Il s'était approprié son idée, sa suggestion, et l'avait transformée en un scénario absolument unique, si joli, si poétique... Sauf qu'elle était un véritable champ de mines émotionnel. Bien des femmes seraient prêtes à se trancher les veines pour se trouver un homme assez romantique pour arranger la scène comme il l'avait fait. Et elle, elle paniquait pour des bougies ! Il fallait qu'elle comprenne ce qui lui arrivait. Pour leur bien à tous les deux, elle devait comprendre.

Pour une ville qui ne dormait jamais, Manhattan était parfois étrangement silencieuse. A genoux sur le lit, les seins et la taille compressés dans son corset, les bras attachés, Thea n'entendait que les battements de son cœur résonner à ses oreilles en rythme avec sa respiration brève et hachée, rendue plus pesante par le silence qui régnait dans l'appartement. Sans sa musique, sans les caresses de Ronan qui l'ancraient dans l'instant présent, un mélange effrayant de sentiments tourbillonnait en elle. La peine, qui la retenait prisonnière aussi efficacement que les rubans noués autour de ses bras. Le désir, trop fuyant et changeant pour être identifiable, mais pourtant lié à Ronan. La peur, parfois simple, mais en cet instant terriblement complexe. La peur de découvrir que ce qu'elle partageait avec Ronan n'était pas unique.

La peur aussi que ça le soit.

La porte d'entrée s'ouvrit. Un rectangle de lumière apparut sur le sol de l'entrée, puis disparut tout aussi soudainement quand Ronan referma la porte. Thea ne discernait pas ce qu'ils se dirent mais, vu le ton et la brièveté de l'échange, ils s'étaient salués, puis Tim avait posé une question du genre : « Où est Thea ? » En réponse, Ronan prononça quelques mots d'une voix basse et ferme. Thea distingua ensuite un murmure d'assentiment de la part de Tim, puis tous deux s'approchèrent de la porte de la chambre, Ronan en tête. Il entra dans la pièce, mais Tim, lui, s'arrêta sur le pas de la porte.

Il l'observa un instant d'un air abasourdi. Du coin de l'œil, elle vit son regard passer de ses cheveux à sa bouche, puis de ses seins à la courbe de ses hanches, enfin à sa position agenouillée. A en juger par son long silence, ils avaient réussi l'exploit de le choquer.

D'un mouvement de la tête, elle repoussa ses cheveux de son visage.

— Bonsoir, chéri.

Ces deux mots suffirent à briser le charme. Tim fit un pas dans la pièce, se redressa de toute sa hauteur, et la contempla longuement, endossant cette fois son personnage de dragueur sans vergogne. Thea sentit son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine. De lents coups qui prenaient peu à peu de la vitesse, comme un train quittant la gare. Tim l'observait toujours, et son regard interrogateur disparut bientôt pour laisser place à un intérêt purement masculin. Ronan se tenait en retrait, les bras croisés, observant les frontières glisser dans le terrain sablonneux.

Tim sourit, la lumière mouvante de Madison Avenue jouant dans sa barbe naissante.

— Bordel, Thea, dit-il enfin, tu ressembles à un de ces anges qu'on pose en haut des sapins de Noël !

Ronan se raidit en entendant ce commentaire qui se voulait anodin, mais elle rendit à Tim son sourire.

— Pas du tout, répliqua-t-elle.

— De loin, si. Cheveux blonds, yeux gris, jolies lèvres roses, satin blanc sur peau crémeuse. Mais les anges sont froids.

Il s'avança vers le lit et tendit la main pour lui coincer les cheveux derrière son oreille, puis passa son pouce sur ses lèvres entrouvertes.

— Et toi, ma belle, tu es tout sauf froide.

Ses mots, prononcés d'une voix douce, sans le ton graveleux qui lui était coutumier, firent monter le sang aux joues de Thea. Ou peut-être était-ce la caresse de son pouce sur la chair intime et sensible de ses lèvres, un geste à la fois tendre et possessif... Elle passa le bout de sa langue sur son pouce. En réponse, il frôla le bord de ses dents, et un sourire apparut dans sa barbe dorée quand elle mordit sans douceur le bout charnu de son pouce.

— Je sens que ça va me plaire ! dit-il.

Lorsqu'il se tourna vers Ronan, avec dans ses yeux la question silencieuse : « Comment as-tu envie de faire ça ? », Thea sentit quelque chose s'apaiser en elle.

Ronan s'approcha à son tour du lit et sortit un dernier article de la boîte Idylle. Du satin blanc et du velcro. Quand il s'agenouilla sur le lit devant elle, elle comprit qu'il s'agissait d'un bandeau. Elle ouvrit de grands yeux interrogateurs, tout en s'efforçant de ne pas perdre l'équilibre alors que le matelas s'enfonçait sous son poids, et l'espace d'un instant tout se mit à flamboyer dans son esprit. Le corset et les bas, qui gagnaient sa poitrine et ses cuisses. Les rubans, qui l'immobilisaient du coude au poignet. Sa vulnérabilité face aux deux hommes. Un désir brûlant se mit à couler dans ses veines et vint se répandre dans les zones les plus intimes de son corps.

Attentif à l'expression de son visage, Ronan glissa une main sous son coude afin de l'aider à retrouver l'équilibre. La douceur de ses gestes lui serra la gorge.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête en silence, de peur d'avoir perdu la voix.

Il ouvrit la main pour lui montrer le bandeau.

— C'est trop pour toi ?

— Non, parvint-elle à répondre. Bien sûr que non.

Il haussa un sourcil pour lui signifier que sa bravade ne prenait pas.

— Tu me diras quand ce sera trop.

« Quand ». Pas « si ». Comme s'il savait d'avance comment elle allait réagir.

— Ça va aller, lui assura-t-elle.

Le bruit du velcro qu'on détache résonna alors dans la chambre silencieuse. Tim suivit les indications de Ronan et se plaça derrière elle, attentif à la réaction de Thea quand le matelas s'enfonça sous son poids. Elle se raidit imperceptiblement quand la paume de sa main se posa sur sa peau nue, comparant machinalement sa caresse à celle de Ronan. Même paume tiède et sèche, bien qu'un peu moins rugueuse. Les mains d'un homme en révélaient toujours beaucoup sur son mode de vie. Lorsque les doigts de Tim caressèrent l'intérieur de son bras, remontèrent vers son épaule, puis se glissèrent sur sa joue afin de repousser ses cheveux derrière ses oreilles, elle devina les gestes patients et habiles d'un homme capable d'enfoncer une aiguille dans une veine pour une intraveineuse ou d'apaiser un enfant terrifié sur la scène d'un incendie.

Et, lorsqu'il plaça ses longs doigts de chaque côté de sa mâchoire pour lui maintenir la tête pendant que Ronan plaçait le bandeau sur ses yeux et fixait le velcro, elle sut qu'il pouvait également se servir de son grand corps pour mener une femme le long d'un chemin bien plus sombre et plus brûlant.

La dernière chose qu'elle aperçut avant que le bandeau ne la prive de lumière fut le visage de Ronan. Ses yeux alourdis de désir, ses cheveux bruns illuminés par la pâle lueur de la lune. Perdre la vue décupla instantanément tous les autres sens, intensifiant le silence vibrant qui régnait dans la pièce. Ainsi isolée, elle eut largement le temps d'anticiper la suite des événements. Le scénario le plus évident pourrait se résumer par quelque chose comme « ange innocent débauché par deux démons lubriques ».

Elle s'attendait à entendre des braguettes s'ouvrir, à percevoir des souffles haletants, à sentir des mains dans ses cheveux... Elle s'attendait à se laisser très vite entraîner dans un univers de sexe chaud, moite et pantelant. Le matelas bougea de nouveau : ils se déplaçaient et commençaient à enlever leurs vêtements, à en juger par les bruissements qu'elle entendait. Leur silence quasi parfait ne fit qu'accroître son sentiment de solitude et acheva de la désorienter. C'était encore mieux. Ne sachant qui était qui, elle pourrait prendre du plaisir sans se poser la moindre question. Cette petite

aventure était une distraction pour oublier la période des fêtes qui s'approchait, rien de plus.

Et elle avait besoin de cette distraction. Elle devait combler ce terrifiant silence.

Soudain, elle sentit une bouche se poser sur sa joue et une autre sur son épaule. Un souffle chaud sur sa peau, suivi d'une légère morsure. Les pointes de ses seins durcirent aussitôt dans le corset, et elle gémit. Une bouche remonta le long de sa clavicule, tandis que l'autre repoussait ses cheveux de côté afin d'exposer sa nuque et son dos à une série de coups de langue, de mordillements et de baisers. Un petit rire vibra dans son dos lorsque la bouche trouva un endroit particulièrement sensible qui la fit frissonner. Une main l'obligea à pencher la tête sur le côté, puis la bouche lança un assaut sans pitié sur sa zone sensible. Une chaleur torride courait dans tout son corps. Dans le silence, les sensations étaient décuplées.

Le silence.

Ils ne parlaient pas. Pas d'ordres donnés, pas de paroles droit sorties d'un mauvais porno. Ils ne parlaient même pas entre eux par-dessus elle, à côté d'elle, à propos d'elle, comme si elle était leur jouet. Un silence pas naturel, et c'était terrifiant. Était-ce la consigne que Ronan avait donnée à Tim dans l'entrée ? « Ne dis rien. » Ils pouvaient se voir, communiquer par gestes et la laisser sans la moindre information à laquelle se raccrocher.

Pas de distractions. Seulement du plaisir, qui fleurissait, éclatant, brûlant, sous les mains et les bouches qui l'assaillaient dans la pièce feutrée.

L'homme devant elle tira sur le corset afin d'exposer sa poitrine, et un grognement satisfait se fit entendre lorsque deux mains chaudes et rugueuses se posèrent sur ses seins pour en pincer les pointes durcies. Aussitôt, une nouvelle vague de chaleur la traversa. Elle se mit à onduler sous les caresses, écartant les jambes et se cambrant en une invitation muette.

Des dents se refermèrent sur sa nuque à l'instant précis où deux mains se posaient à l'intérieur de ses cuisses pour écarter ses jambes encore un peu plus. Elle s'immobilisa, comme une proie face à un prédateur. Sa réaction était à la fois une reddition et une invitation. L'homme devant elle posa sa bouche chaude et grande ouverte sur sa clavicule avant de remonter dans son cou, poussant sa tête en arrière contre les larges épaules nues qui se trouvaient derrière elle. Une barbe rugueuse, des lèvres chaudes et douces, la sensation humide d'une langue contre sa gorge offerte, puis des dents qui se refermèrent sur sa mâchoire.

Un glapissement résonna dans le silence, aigu, alarmé, féminin. Une partie de son cerveau savait que c'était elle qui avait crié, mais elle ne s'en était pas rendu compte. Les mains entre ses cuisses se déplacèrent sans hésiter vers les bords élastiques de sa culotte pour étreindre ses hanches. Il la poussa à se redresser, fit glisser sa culotte jusqu'à mi-cuisses et écarta doucement les replis de son sexe.

Elle ne s'était pas encore rendu compte à quel point elle était mouillée, jusqu'à ce qu'un doigt s'enfonce profondément en elle avant de glisser sur son clitoris. Lorsqu'il se mit à caresser le petit bourgeon gonflé de désir, elle sut que c'était Tim qui se trouvait derrière elle. C'était Tim qui la touchait si intimement. Ronan, plus au fait des réponses de son corps, imprimait toujours à ses doigts un mouvement circulaire, avec des pressions intermittentes qui prolongeaient la tension au point d'en devenir presque insoutenable. C'était donc la bouche de Ronan qui la mordillait sous l'oreille et traçait une ligne de baisers brûlants jusqu'au coin de sa bouche. A présent, elle savait. A présent, elle pouvait se laisser aller dans l'oubli que lui offrait le plaisir.

Mais, lorsqu'elle tourna la tête pour venir à la rencontre du baiser qu'elle attendait, l'homme recula hors de sa portée et se pencha pour embrasser ses seins, puis glissa une large main sous ses fesses.

Un frisson d'anxiété la traversa. Ce n'était peut-être pas Ronan. Peut-être avait-il établi des limites. Tim pouvait la baiser, mais pas l'embrasser.

Les mains l'immobilisaient, une sur ses fesses, l'autre entre ses jambes, tandis que ce doigt unique la caressait et faisait monter un désir presque douloureux. Mais elle ne pouvait se laisser aller tant que cette grande question occupait son esprit surchauffé.

Était-ce Ronan ?

Lorsque l'homme derrière elle ajouta un deuxième doigt au premier, les glissant de chaque côté de son clitoris gonflé, elle poussa un cri de frustration. Une supplique. Elle voulait un geste, un indice, quelque chose à quoi se raccrocher dans cet abysse en fusion. Deux doigts se glissèrent en elle et trouvèrent aussitôt le faisceau de nerfs si sensibles dissimulé au plus profond d'elle-même. Au premier coup, parfaitement synchronisé avec la caresse des doigts sur son clitoris, elle devint parfaitement rigide. Au deuxième, elle poussa un cri éraillé. Quand elle se cambra, l'homme placé devant elle glissa sa main libre dans ses cheveux pour la maintenir en place. Leurs bouches n'étaient séparées que par un souffle, mais, elle eut beau se tortiller et pousser des gémissements de plus en plus désespérés au fur et à mesure que le plaisir se resserrait dans son sexe, il refusa de l'embrasser. Elle n'entendait qu'un souffle haché tout contre son oreille, ses propres halètements alors qu'elle approchait de l'orgasme, et le silence qui les enveloppait dans un espace brûlant.

L'orgasme explosa en elle, alors qu'attachée, impuissante, elle suppliait en silence qu'on lui accorde cette chose qu'elle avait crue acquise : le baiser de Ronan. Une chape de plaisir se referma sur elle, enserrant tout son corps, resta là un instant, puis un autre, et se rouvrit d'un coup. Thea se cambra alors, son sexe se resserrant par spasmes sur les doigts qui la pénétraient toujours, et des vagues de plaisir se mirent à déferler à travers le vide, jusqu'aux limites de sa peau et au-delà.

Quand elle revint à la réalité, les yeux fermés derrière le bandeau, les mains la maintenaient toujours. Vaincue, elle se tourna vers la joue chaude qui frôlait la sienne.

— S'il te plaît, murmura-t-elle.

Sa bouche avait besoin du baiser de Ronan, de sa langue sur la sienne, de cette étrange connexion qu'elle avait crue acquise.

Cette connexion qui se faisait lorsque leurs lèvres se frôlaient.

Mais l'homme devant elle ne l'embrassa pas.

Au lieu de ça, il lui enleva sa culotte avant de réarranger leurs positions sur le lit, si bien qu'elle se retrouva à chevaucher les hanches nues d'un homme appuyé contre la tête de lit, tandis que l'autre se collait de nouveau derrière elle.

A présent, elle était véritablement perdue dans le vide.

L'homme qui lui faisait face la tira en avant pour que son front repose sur son épaule, puis attrapa ses fesses à deux mains pour les écarter à l'intention de l'autre. Le bruit d'un préservatif qu'on déballe se fit entendre derrière elle, puis celui d'un flacon de lubrifiant qu'on ouvre. Enfin, elle sentit un doigt se presser contre son anus. Ses cheveux retombèrent sur son visage tandis que le doigt s'insinuait en elle, l'élargissant, la stimulant jusqu'à la faire gémir.

A cet instant, la paume d'une main se pressa sur son clitoris toujours sensible et, lorsqu'un deuxième doigt rejoignit le premier derrière elle, elle se serra contre la main, avide de sensations. Quand la large extrémité d'un pénis se présenta contre son anus, insistant, l'homme qui lui faisait face remplaça la paume de sa main par un doigt qui vint titiller son clitoris, encore et encore.

La limite entre plaisir et douleur se brouillait, mais Thea respirait du mieux que son corset le lui permettait. Elle avait déjà vécu ça. Être suspendue au-dessus d'un abîme de plaisir, tandis que Ronan caressait son clitoris et la sodomisait. Une fois passée la douleur initiale, les choses devenaient très

vite torrides. Après une sensation d'étirement presque insoutenable, le pénis la pénétra enfin.

L'espace d'un instant, tout sembla se figer tandis que Thea s'ajustait lentement. Le doigt posé sur son clitoris la caressa de plus belle, envoyant des étincelles le long de ses nerfs électrifés. Elle poussa un soupir tremblant. Une main rassembla les cheveux qui cachaient son visage et les replaça derrière ses oreilles.

Le sexe la pénétra jusqu'au bout, et des hanches se serrèrent contre ses fesses. Un long bras l'enlaça et agrippa son épaule pour la soulever, l'exposant à l'homme devant elle qui la caressait toujours. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable. Les yeux bandés, les mains attachées dans le dos, pénétrée par un homme et offerte à un deuxième pour que lui aussi prenne possession de son corps. Et, alors qu'elle vibrait de plaisir dans l'obscurité silencieuse de son bandeau, elle prit conscience d'un nouveau désir. Elle ne voulait plus de cette distance anesthésiante qu'elle avait tant recherchée. Elle voulait une connexion.

Le souffle des deux hommes résonnait fort à ses oreilles, rapides, heurtés, chargés d'un fort pouvoir érotique, et une révélation la transperça soudain comme une épée. C'était torride. C'était charnel. Mais ça ne lui suffisait pas.

Elle devait savoir qui était qui.

Etre incapable de nommer celui qui la touchait, celui qui la possédait, celui qui la pénétrait, créait une distance entre elle, entre eux tous, et ce qui se passait. Elle voulait embrasser Ronan pendant que Tim la baisait, elle voulait le regarder dans les yeux pendant que le plaisir la submergeait. Elle voulait qu'il la voie jouir.

Elle voulait Ronan.

Le désir en elle, celui qui était resté sombre et incertain pendant si longtemps, avait à présent un nom. Elle avait besoin de *leur* relation, de *leur* connexion. Besoin qu'il soit en elle, qu'il soit une partie d'elle.

Eux. Elle avait besoin d'eux. D'elle et de lui. Après plus d'un an passé à se sentir morte de l'intérieur, quelque chose avait soudain de l'importance pour elle. Soudain, les rubans qui l'attachaient devenaient synonymes de deuil. Elle devait se libérer. Elle devait enlever ce bandeau et le voir. Elle devait savoir.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Aussitôt, tout se figea. Le mouvement, les souffles, les mains sur ses hanches. Tout. Comme si son intervention les avait changés en statues de glace. Neuf étages plus bas, un taxi klaxonna, et le moteur d'un bus vrombit.

— Détachez-moi.

L'homme derrière elle devait être doué avec les nœuds, car en quelques secondes ses poignets étaient libres. Elle ne toucha pas au bandeau qui lui couvrait les yeux. Des mètres de ruban coulant de ses poignets, elle posa les mains sur le visage de l'homme qui lui faisait face. Un menton rugueux, des pommettes angulaires. Puis elle passa ses pouces, l'un après l'autre, sur une bouche aux lèvres pleines.

Et elle sut.

Toujours aveugle, elle se pencha en avant pour embrasser cette bouche sensuelle. Sans hésiter, sans réserve, elle l'embrassa et sut qu'il s'agissait de Ronan à la manière dont il lui attrapa l'arrière de la tête et inclina sa bouche en travers de la sienne. Toute l'intensité passionnée qu'avaient contenue les rubans et le bandeau se déversèrent soudain en elle, et en lui.

Un frisson parcourut son grand corps et se transmit au sien. Un gémissement monta dans l'air. Haletante, la bouche humide, elle caressa son torse musclé, tandis qu'une main lui enlevait le

bandeau.

Ronan la regardait, les yeux brillants d'excitation et de triomphe.

— Je voulais que ce soit toi, dit-elle d'une voix presque inaudible.

— Seulement moi, répondit-il.

Il passa la main entre leurs deux corps et éloigna de son ventre son membre gonflé. Thea posa les mains sur ses épaules pour se soulever et se placer au-dessus de lui. Puis, le regard plongé dans le sien, elle se laissa descendre sur son sexe jusqu'à l'enserrer tout entier, chaud, dur, nu. Le contact peau contre peau lui arracha un petit gémissement, mais elle s'obligea à ouvrir les yeux pour les plonger de nouveau dans ceux de Ronan.

— Ça va, chérie ?

Le petit nom recérait à présent plus d'affection que de moquerie. Il semblait réellement s'inquiéter pour elle. Elle se sentait pleine comme jamais, une sensation que la pression du corset ne faisait qu'accentuer. A chaque inspiration, une vague de chaleur la parcourait. Elle pencha la tête en arrière et gémit lorsque le mouvement de ses hanches pressa son clitoris contre le bassin de Ronan. Tim resserra son bras sur sa taille. En réponse, son sexe et son anus se resserrèrent sur les deux érections qui la pénétraient, et les deux hommes grognèrent à l'unisson.

Elle jeta un regard à Tim par-dessus son épaule. Les paupières lourdes, il regarda ses yeux, puis sa bouche. Elle se retourna alors vers Ronan. La passion soulignait les lignes dures de ses pommettes et de sa mâchoire, et ses yeux bleus brillaient d'un air victorieux. Il se délectait de ce qu'ils venaient de créer ensemble.

A cet instant, la réponse à sa question lui apparut, simple :

— Oui, ça va.

Ronan enroula autour de ses poings les bouts des rubans toujours liés à ses poignets, puis posa les mains sur ses hanches.

— Doucement, dit-il à Tim.

Derrière elle, Tim se retira, marqua une pause, puis la pénétra de nouveau. Thea ferma à demi les yeux, concentrée sur ses mouvements lents et réguliers, son attention divisée entre les sensations exquises qu'elle ressentait et le visage de Ronan qu'elle observait. Ce dernier resta immobile en dessous d'elle. Poussée par un instinct qu'elle n'osa pas nommer, elle se pencha sur lui pour l'embrasser de nouveau. Leurs langues se rencontrèrent en une lente et chaude danse qui la laissa pantelante. Puis Ronan resserra sa prise sur le ruban qui emprisonnait un de ses poignets afin de l'obliger à passer un bras autour de son cou. Il l'attira ainsi tout contre lui, l'ouvrant encore un peu plus aux assauts profonds de Tim.

— Tu es si serrée autour moi, murmura-t-il à son oreille. Je sens le moindre frisson. Ça va être tellement bon quand tu vas jouir !

Son érection, dure comme l'acier, étirait les parois enflées de son vagin. Rien ne les séparait. Cette simple pensée fit se resserrer son sexe davantage sur le sien, et elle passa la langue sur la peau moite de son cou. Elle le mordilla, goûtant le sel de sa sueur. Puis elle souleva les hanches alors que Tim se retirait. Lorsqu'il s'enfonça de nouveau en elle, elle se laissa retomber sur le sexe de Ronan. Le mouvement arracha à Tim un grognement, et Ronan resserra sa prise sur sa hanche et son avant-bras, tandis qu'un gémissement désespéré s'échappait de la gorge vibrante de Thea.

La stimulation était telle qu'elle aurait pu la catapulter dans la démence, mais la présence de Ronan l'ancrait dans le présent. Lui faisait ressentir des choses. Son odeur, ses mains sur elle, ses mots murmurés à son oreille. « Oh merde... C'est si bon. Ne t'arrête pas. Si... oh... si bon. » Son torse se soulevait contre sa poitrine tandis que Tim la pénétrait plus fort, toujours plus fort... jusqu'à

s'arquer au plus profond d'elle, parcouru d'un frisson.

Elle aussi tremblait, au bord de l'orgasme. A cet instant précis, Ronan souleva les hanches et s'enfonça en elle. Une lumière l'envahit, chaude, brillante, tumultueuse. Perdue dans les affres de la jouissance, elle ne voyait plus que le visage de Ronan, ses yeux bleus étincelants et sa bouche chaude et douce. Sans la quitter des yeux, il se laissa aller à son tour et se déversa en elle.

C'est tellement plus puissant quand il est nu et dur au fond de moi.

Pendant quelques instants, leurs cœurs battirent à l'unisson, en un rythme endiablé. Le tumulte retomba, et le silence s'installa, brisé seulement par leurs souffles haletants. Puis, durant quelques secondes, plus rien.

Et la terreur arriva. Parce que, dans cet après brûlant et moite, elle devait affronter les faits. C'était différent. Elle ne pouvait rejeter la faute ni sur Noël, ni sur le patin à glace, ni sur les décorations de fenêtres, ni sur Tim, aussi sexy et doux qu'il puisse être sous sa façade de dragueur lourd. Ce n'était qu'eux. Seulement eux. Une réaction chimique qui avait besoin d'elle et de Ronan pour s'activer.

Les émotions fondirent alors sur elle comme les premières vagues d'un tsunami. La peur. Un terrible sentiment de culpabilité vis-à-vis de Jesse, l'homme qu'elle avait aimé *jusqu'à ce que la mort les sépare*. Au lieu de prouver qu'elle avait raison, le plan à trois avait validé la théorie de Ronan. Il avait pressé un interrupteur émotionnel. Un *eux* venait d'être créé, que la mort pourrait un jour séparer. Elle aurait dû dire quelque chose à l'église, lui demander de l'oublier. Parce que c'était différent. Terrifiant.

Chapitre 8

En voyant Thea le regarder alors que l'adrénaline et les endorphines retombaient, Ronan eut un coup au cœur. Si elle était toujours ainsi lorsqu'elle était dans l'instant, et ressentait les choses avec cette intensité, il risquait de souffrir d'arythmie chaque fois qu'il la regarderait ! Pour cela pour le restant de ses jours.

Qu'à cela ne tienne ! Il n'aurait qu'à manger plus équilibré, faire du sport tous les jours, réduire sa consommation de café, et il pourrait survivre au choc de trouver cette communion dans les yeux de Thea. *Ce nous.*

Il la relâcha et dénoua les rubans toujours enroulés autour de ses poignets, puis entreprit de caresser tout son corps : ses bras, ses épaules, sa clavicule, sa taille, ses hanches, ses cuisses. Derrière elle, Tim se redressa en prenant appui sur ses hanches, puis disparut dans la salle de bains.

Comme si son mouvement avait réveillé quelque chose, Thea baissa la tête et écarta ses cheveux de son visage. Ses doigts suivirent d'un geste délicat la courbe interne de son oreille, et une fois encore Ronan se sentit sombrer. Puis elle le regarda et cligna des yeux.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, elle n'était plus là.

Merde, Thea !

Il ne pouvait pas lui parler maintenant. Cette conversation devait se dérouler en privé. Sans un mot, il la prit dans ses bras et la fit rouler sur le dos avant de s'écarter d'elle, puis il échangea sa place avec Tim dans la salle de bains.

Quand il revint avec une serviette tiède pour Thea, Tim était déjà en train de se rhabiller. Thea, quant à elle, s'était roulée en boule sur le matelas ; elle avait les yeux fermés. Elle portait toujours ses bas et son corset, et des mètres de ruban blanc semblaient couler de ses poignets.

L'analogie avec l'ange déchu était difficile à ignorer.

Ronan lui tapota l'épaule. Elle consentit alors à ouvrir les yeux, qu'elle posa d'abord sur son visage, puis sur la serviette. Sans se redresser, elle le laissa lui en couvrir les épaules.

Tim enfila sa chemise, Ronan son jean, et ensemble ils revinrent dans l'entrée, où Tim récupéra son manteau.

— Tu te souviens quand je t'ai proposé un plan à trois avec mon amatrice de fraises à la crème ? dit-il.

— Ouais, répondit Ronan.

— Je t'en donnerai des nouvelles

Ronan poussa un soupir.

— Ouais, répéta-t-il.

Tim jeta un coup d'œil en direction de la chambre.

— Elle va bien ?

— Je ne sais pas.

— Je comprends pourquoi tu veux l'aider. Je comprends pourquoi tu la veux. Je comprends parfaitement. Mais...

Il s'interrompt. Pesa ses mots avec une délicatesse que Ronan sut apprécier.

— J'espère que tu y arriveras...

— J'y arriverai, répondit Ronan d'une voix faussement confiante.

Il ouvrit la porte et suivit Tim dans le couloir. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent dès qu'il appuya sur le bouton.

Lorsqu'il revint dans sa chambre, Thea était assise au bord du lit. Il s'installa à côté d'elle et la fit doucement pivoter pour qu'elle lui tourne le dos, afin de délayer le corset. Elle leva les bras pour qu'il le lui passe au-dessus de la tête. Puis il la regarda finir de se dévêtir en silence. L'odeur de sexe et de sueur était toujours présente dans l'atmosphère sombre et confinée de la pièce.

Soudain, il se souvint des rubans et les chercha des yeux. Ils étaient proprement roulés dans la boîte Idylle. Thea les avait enlevés pendant qu'il raccompagnait Tim à l'ascenseur. Il baissa la tête.

— Thea..., commença-t-il d'un ton las.

Il s'interrompt. Il ne savait pas quoi lui dire. Il n'allait pas lui demander si les choses avaient changé, comme un chien qui quémante une friandise. Elles avaient changé. Il le savait. Thea aussi le savait.

Mais entre savoir et accepter il y avait tout un monde. Première leçon du psychologue après la mort d'un proche.

Thea se leva pour s'habiller. Elle enfila ses sous-vêtements gris anthracite, ses chaussettes hautes qu'il trouvait ridiculement attendrissantes, son jean, son pull. Et, toujours, le silence planait entre eux. Ronan le trouvait étrangement réconfortant. Seules deux personnes très intimes pouvaient être ensemble sans ressentir le besoin de combler les blancs.

Elle enfila une de ses bottes et tira sur la jambe de son jean.

— Tu veux savoir pourquoi c'est toi que j'ai choisi, au milieu de la foule de la Saint-Patrick ? demanda-t-elle soudain.

Il la regarda se balancer sur une jambe pendant qu'elle fermait son autre botte.

— Oui.

— Tu as été le seul qui as essayé de faire taire Tim. Logiquement, j'aurais dû me tourner vers lui : grande gueule, bourré, et prêt à accepter n'importe quoi. Je serais prête à parier qu'il m'aurait même baisée sur la table, devant tout le monde, si je le lui avais demandé.

— Pas avec tous les flics qui nous accompagnaient, objecta Ronan. Il aurait fait ça dans les toilettes. Ça reste un lieu public, mais ils auraient fermé les yeux.

— J'ai découvert une autre facette de lui tout à l'heure, à la soupe populaire, déclara-t-elle d'un air pensif.

Tout à l'heure ? Il avait l'impression que plusieurs jours s'étaient écoulés !

— C'est un type bien, dit-il.

— Le jour de la Saint-Patrick, poursuivit Thea, je rentrais d'un rendez-vous chez ma psy. Elle m'avait servi un petit discours dans le genre : « Ça fait plus d'un an maintenant, vous devriez recommencer à sortir avec des hommes. » Me remettre à avoir des rencards, je ne voulais pas. C'était au-dessus de mes forces. Mais tu m'as plu et tu avais l'air gentil. Ça m'a suffi.

En d'autres termes, elle l'avait choisi au hasard pour retrouver une vie sexuelle. Génial ! Tout

simplement génial !

— Et tu t'es envoyée en l'air, conclut-il. Avec un inconnu. Sans que ça ne veuille rien dire, sans le moindre sentiment à la clé.

— Exactement.

Avaient-ils donc conclu un marché, ce jour-là ? Rédigé un contrat ? Négocié leurs rôles ? « Le parti A accepte de se lancer dans une relation purement sexuelle avec le parti B, et rien de plus. Signez sur les pointillés. »

— Tu as essayé de ne pas t'impliquer émotionnellement, lança Ronan. Et tu as échoué. Parce que notre relation n'a rien d'anonyme, ni de détaché. C'était peut-être le cas la première fois. Mais maintenant... peu importe où on le fait, comment on le fait ou avec qui on le fait. C'est personnel. Ça veut dire quelque chose. Et, bon sang, il y a des sentiments à la clé !

D'un geste rageur, elle serra les poings dans ses cheveux.

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses, Ronan. Je ne peux pas. Je n'ai plus rien en moi à offrir, ni à toi, ni à personne d'autre. Je pensais que tu comprendrais. Tu as perdu ton oncle et ton ami d'enfance. Comment peux-tu supporter l'idée de vivre dans ce monde ? Comment peux-tu supporter l'idée de t'attacher à quelqu'un ?

— Parce que, même si eux sont partis, je suis toujours là. C'est en profitant de la vie que j'honore leur mémoire, pas en me comportant en mort-vivant !

Ses yeux étaient immenses dans son visage blême, mais elle ne pleurait pas.

— Tu es plus fort que moi, Ronan. Moi, je ne peux pas faire ça.

— Tu l'as déjà fait, Thea. Admets-le. Tu ne m'as jamais menti. Ne commence pas maintenant.

Elle l'observa un instant, puis détourna les yeux, avant de les relever vers lui. Il admirait tant sa force !

— Tu avais raison, murmura-t-elle. Les choses ont changé. Mais je ne suis pas prête pour ça.

— Tu as dit que tu n'aimerais jamais personne comme tu as aimé Jesse. Et c'est vrai. Cet amour était unique, spécifique à votre couple. Mais tu peux aimer quelqu'un d'une autre manière. D'une manière qui serait unique à toi et...

Il s'interrompt. Le mot qu'il n'avait pas prononcé resta comme suspendu en l'air.

— Tu n'as pas besoin d'aller mieux, ni d'avoir fini ton deuil, ni d'avoir tourné la page, reprit-il. Tu as seulement besoin d'être là. C'est tout ce que je te demande. Je n'exige de toi aucune promesse. Je voudrais juste que tu sois là, ici et maintenant. Avec moi.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle.

Puis, sans ajouter un mot, elle se rua dans le couloir.

Ronan la suivit, la regarda enfiler son manteau et nouer son écharpe autour de son cou. Comme toujours, elle y emprisonna ses beaux cheveux lâchés.

— On ne peut pas continuer à se voir si je n'ai rien à t'offrir, lâcha-t-elle. Ce n'est pas juste.

— Tu as raison.

Elle se figea. Le choc se lisait dans son regard. La déception, aussi. Tant mieux si elle était blessée, songea-t-il. Au moins, elle ressentait quelque chose. Mais la douleur suffirait-elle à la faire sortir du vide pour la propulser dans l'instant présent ?

— Je ne vaudrais pas mieux que Tim, Thea. Il a une grande gueule et n'essaie pas de cacher son jeu, mais si je t'ai suivie, le jour de la Saint-Patrick, c'était parce que je te voulais, *toi*. Ça n'avait rien de rationnel. Un seul regard de toi, et je me suis senti revivre. J'étais allumé de l'intérieur, et je ne parle pas seulement de désir physique. Tu m'as choisi pour les mauvaises raisons. Tu m'as choisi pour que je réduise au silence ces voix qui te disaient : « Ça suffit, cesse de porter son deuil et va de l'avant. »

Mais je ne peux plus te servir d'anesthésique. Tu dois choisir d'être avec moi pour les bonnes raisons.

Un long silence s'installa. Il vit les yeux de Thea s'embuer et crut avoir enfin vaincu le vide. Mais elle cligna des yeux pour chasser ses larmes et se tourna vers la porte d'entrée.

— Adieu, Ronan, dit-elle doucement.

Longtemps après que la porte se fut refermée, longtemps après que le « ding » annonçant l'arrivée de l'ascenseur eut retenti, Ronan sortit de sa torpeur et entra dans la cuisine. Dans le placard à côté du réfrigérateur, il trouva une bouteille de Jameson et s'en servit un verre. Sans allumer la lumière, il avança vers la fenêtre qui surplombait Madison Avenue et sirota son whisky. Si la vie avait été un film, Thea se serait trouvée dans un coin sombre, sur le trottoir, les yeux levés vers ses fenêtres.

Mais elle n'y était pas.

Et merde ! Il but une longue gorgée de whisky et parcourut la rue des yeux. Aucun signe d'elle. De rage, il se retourna et lança violemment son verre sur le carrelage. Il explosa en mille morceaux, aspergeant de bon whisky le plan de travail et l'évier.

Ronan se laissa tomber sur le canapé, la tête entre les mains, plié en deux pour soulager la douleur qui lui déchirait les entrailles.

Il resta ainsi assis dans le noir pendant un long, très long moment.

24 décembre

Peu après 15 heures, en cette veille de Noël, Thea sortit des bureaux étrangement vides de Cooper Bensonhurst. Il faisait doux, pour un après-midi de décembre, et les trottoirs de Midtown étaient presque déserts. Noël tombait un jour de semaine, et la plupart des entreprises avaient fermé leurs portes pour le lundi et le mardi. Les locaux vides, le chargement de la nouvelle base de données s'était lancé comme une fusée. Thea avait envisagé d'en profiter pour faire le tri dans sa boîte e-mail et peut-être rédiger quelques documents, mais dans le bâtiment désert l'ambiance de son bureau était un peu trop lugubre à son goût. Sans sa musique, le bourdonnement permanent des machines la rendait nerveuse.

Elle avait donc lancé le plus long des téléchargements, fourré son ordinateur portable dans son gros sac et s'en était allée. Un soleil faible bataillait contre les nuages bas, et même si l'air humide était annonciateur de neige il faisait bon. Le vent soufflait à peine.

Elle remonta d'un pas tranquille la V^e Avenue, où la circulation quasi inexistante rendait inutile les feux de signalisations pour piétons. En passant devant la boutique Apple, elle ralentit insensiblement l'allure. Le magasin était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept : à n'en pas douter, elle pourrait y remplacer son iPod, rapporter le nouvel appareil chez elle pour le synchroniser et enfin retrouver sa petite routine.

Cependant, les mots de Ronan « que tu sois là, ici et maintenant, avec moi » l'arrêtèrent net. Il pensait qu'elle se servait de la musique et du sexe pour ériger une barrière entre elle et le monde. Mais il se trompait. La musique était là, point. Le vide aussi. Elle n'avait pas besoin de la musique, ni de Ronan, pour être elle-même. Et elle allait se le prouver, en attendant patiemment que lui soit livré l'iPod qu'elle avait commandé la veille.

Déterminée, elle passa devant le Plaza, dépassa une carriole tirée par deux chevaux apathiques, et pénétra dans Central Park. Une fois encore, le silence se referma sur elle. Elle partit vers le nord,

ses semelles battant l'asphalte au rythme de sa respiration.

L'ultimatum de Ronan la choquait, mais elle le comprenait. Si une de ses amies était venue lui parler d'un homme qui couchait avec elle afin de fuir ses émotions, c'était exactement ce qu'elle lui aurait conseillé de faire : exiger qu'il prenne un engagement ou qu'il se trouve quelqu'un d'autre. Mais les hommes n'étaient pas censés fonctionner ainsi. Les hommes étaient censés coucher avec qui ils pouvaient, sans se soucier des émotions sous-jacentes.

Elle poursuivit sa route en suivant les chemins sinueux du zoo, devant le plan d'eau. Lorsqu'elle expirait, un nuage de condensation se formait à ses lèvres.

Les hommes n'étaient pas censés se soucier d'un *nous*. Pourquoi Ronan n'était-il pas comme les autres ? Pourquoi insistait-il pour faire l'amour, alors qu'elle lui offrait une fellation ? Pourquoi lui demandait-il de prendre part à sa célébration de Noël ? Pourquoi lui faisait-il se sentir vivante ?

Pourquoi lui faisait-il ressentir tant de choses ?

Il existait, point. Comme la musique. Comme le vide. Comme elle. Tous les deux, ils existaient. Ou pas.

Perdue dans ses pensées, elle sortit du parc et traversa la V^e Avenue. Le bruit de la circulation s'insinua dans le vide, mais ne put balayer le souvenir du visage de Ronan, les lèvres serrées, le regard fixe, comme si elle venait de lui assener un coup de poing dans l'estomac. Après leur plan à trois, il avait été comme illuminé de l'intérieur. Mais en revoyant l'expression de son visage, quand elle lui avait dit adieu, elle ne put retenir une grimace. Elle l'avait blessé. Encore un effet secondaire de ce *nous* : il avait le pouvoir de heurter autant que de soigner.

Elle poursuivit sa route en suivant les lumières et se retrouva au nord de Park Avenue. Un peu plus haut, une petite foule de passants s'était rassemblée sur le trottoir devant les marches de Saint-Ignace-de-Loyola, l'une des plus grandes églises catholiques de la ville. Thea commença par supposer qu'il s'agissait d'une messe de Noël, mais en approchant, elle entendit de la musique. Une musique *a cappella*, chantée par un chœur d'hommes. Son oreille habituée aux chants de Noël identifia aussitôt l'air de *Minuit, Chrétiens*. Des voix de ténors, de basses et d'altos s'entremêlaient, s'élevaient et retombaient, accomplissant l'exploit de captiver la population blasée de tout Manhattan. En rejoignant la foule, Thea estima qu'elle se composait d'une bonne quarantaine de badauds, et presque tous avaient leur téléphone à la main pour filmer. Le chœur était constitué de six jeunes hommes, dont aucun n'avait plus de vingt ans. Ils se tenaient côte à côte sur le trottoir, projetant leurs voix vers le ciel pour le simple plaisir d'en faire profiter les passants.

Si elle avait eu ses écouteurs, elle aurait traversé la rue pour éviter la foule et aurait raté cet agréable intermède.

Qu'avait-elle raté d'autre, au cours des derniers mois ?

La nuit commençait à tomber, mais elle resta pour écouter la fin du cantique. Lorsque les dernières notes furent retombées, des applaudissements résonnèrent dans la foule. En haut des marches de l'église, une poignée de prêtres en habit, désœuvrés entre deux messes de Noël, se joignirent aux bravos. Les chanteurs saluèrent, sans se soucier de savoir si l'on jetait des pièces dans leur chapeau.

— Que quelqu'un appelle la police, grommela un homme derrière Thea. Ils nuisent à l'ordre public et bloquent le trottoir.

— C'est Noël, Ebenezer ! protesta une femme d'un ton tranchant. Laisse-les tranquilles !

Impatienté, l'homme se fraya un chemin dans la foule pour s'éloigner. Sans sa musique, Thea entendit une petite voix dans sa tête qui lui murmurait de ne pas bouger.

Deux des choristes ramassèrent des boîtes en carton, qu'ils firent passer dans la foule. Thea ne

put identifier ce qu'ils contenaient avant qu'un des garçons, vêtu d'un jean et d'une veste aux couleurs de l'université de New York, s'arrête devant elle. Il lui tendit alors une petite bougie blanche, plantée dans un gobelet en plastique transparent.

Aussitôt, elle recula d'un pas, secouant la tête.

— Oh ! Non... Je ne... Je n'ai pas besoin...

Le garçon l'interrompt.

— Il y en a pour tout le monde. Ça fait partie du spectacle, ajouta-t-il sur le ton de la confiance.

Une seconde plus tard, Thea avait une bougie à la main, et les choristes finissaient de distribuer les autres au reste de la foule. Ils allumèrent ensuite quelques mèches à une extrémité du demi-cercle que formaient les badauds.

— Passez-vous la lumière ! demanda le garçon maigre à voix de basse. C'est presque la nuit la plus noire de l'année. Passez-vous la lumière. Tout le monde se passe la lumière. Vous comprenez ?

Une fois certains que tout le monde avait compris l'idée, ils se placèrent épaule contre épaule, et l'un d'eux se mit à claquer des doigts pour marquer le rythme. Puis leurs voix s'élevèrent pour quelques vocalises, avant que les ténors se lancent dans les premières notes de *Douce Nuit*.

L'harmonie était totale. Thea sentit une boule se former dans sa gorge, tandis que les notes s'élevaient au-dessus de la foule silencieuse. Les choristes n'avaient rien modifié du chant. Ils se contentaient de le chanter, les yeux fermés, se balançant en rythme. Ils se connaissaient suffisamment bien les uns les autres pour que leur chant devienne une lumière assez forte pour repousser l'obscurité ambiante.

Les badauds se passaient la lumière, et les petites flammes vacillaient et tressautaient dans la nuit. La voisine de Thea lui sourit en inclinant sa bougie pour la mettre en contact avec la sienne. La lueur de la flamme dansait sur son visage rougi par le froid. Et ce fut ainsi, tout simplement, que Thea se retrouva avec une bougie allumée à la main, tandis que la musique glissait au-dessus d'elle pour s'abîmer dans le vide.

Et ce fut ainsi, tout simplement, qu'elle se mit à pleurer. Des larmes silencieuses qui glissaient sur ses joues et venaient s'écraser sur son manteau en laine.

— A vous, maintenant ! s'écria soudain le chef de chœur.

Les chanteurs baissèrent la voix, pour permettre à la foule de reprendre le dernier vers. La plupart chantaient faux, certains étaient trop lents, d'autres trop rapides, mais tous firent de leur mieux pour contribuer à l'harmonie de l'ensemble. Thea resta muette, la gorge sèche. Le chant avait détruit son dernier rempart, envoyant des débris voler dans le ciel nocturne, loin au-dessus de Manhattan. Il ne lui restait plus qu'un seul désir : Ronan.

Plus encore que se retrancher derrière son mur de peine, noir et impénétrable, c'était lui et lui seul qu'elle voulait. Avec lui, tout était différent. Elle avait accepté cette vérité et ne pouvait plus revenir en arrière, ni oublier cette révélation. Elle s'était tant habituée à étouffer ses émotions qu'elle ne s'était pas rendu compte que sa peine était devenue une habitude plus qu'un véritable sentiment. Peut-être avait-elle résisté par loyauté à l'égard de Jesse. Au début, du moins. Peut-être avait-elle simplement eu peur. Mais il était temps d'aller de l'avant. De revivre.

Et ce fut ainsi, tout simplement, qu'elle sut ce qu'il lui restait à faire.

A la fin du chant, les applaudissements se firent très soutenus, et des « Joyeux Noël » retentirent. Les jeunes hommes saluèrent. Quelques personnes vinrent déposer des billets dans leur chapeau, et l'un des choristes passa dans la foule avec un carton pour récupérer les bougies. Lorsqu'il arriva devant elle, elle tenait toujours la sienne, les joues mouillées de larmes.

— Houlà ! s'écria-t-il, en se penchant pour la regarder dans les yeux. Vous allez bien ?

— Ce n'est rien, c'est seulement cette période de l'année qui me rend triste, bredouilla-t-elle d'une voix faible.

— Gardez la bougie. On en a plein !

La foule se dispersait. Thea s'efforça de garder sa bougie toujours allumée bien verticale, tout en fouillant dans son portefeuille à la recherche d'un billet qu'elle jeta dans le chapeau. Cela fait, elle redressa les épaules, déterminée, et gravit les marches qui menaient aux impressionnantes portes de cuivre de Saint-Ignace. L'un des prêtres qui avaient assisté au concert improvisé lui sourit.

— Bienvenue, et joyeux Noël.

— Merci, mon père, répondit-elle, tout en jetant un coup d'œil à l'intérieur de l'église, un intérieur baroque dont les dômes étaient illuminés d'une lueur dorée. Je voulais juste... brûler un cierge.

Un bon sourire aux lèvres, le prêtre lui indiqua une niche emplies de cierges. Thea s'en approcha et resta un long moment à contempler les rangées de petites flammes qui dansaient devant elle. Si petites. Si fragiles. Et pourtant si précieuses pour lutter contre l'obscurité !

Elle inclina sa bougie pour allumer un cierge de la dernière rangée. Elle avait rencontré Jesse à la fac, au dernier rang de l'amphithéâtre, lors d'un cours d'anthropologie. « J'aime le dernier rang, avait-il déclaré, en s'asseyant à côté d'elle. Les gens intéressants s'asseyent toujours au dernier rang. »

« Je suis ennuyeuse comme la mort », avait-elle répliqué avant de se maudire intérieurement pour cette réponse. Il semblait à la fois mignon, sexy et intelligent. « Tu as pourtant l'air brillante et lumineuse », avait-il répondu.

Pendant six ans, il lui avait communiqué sa lumière. Mais à sa mort sa flamme avait été soufflée, et elle s'était trouvée plongée dans une obscurité intérieure permanente. Elle avait été si absorbée par ces nuances de noir qu'elle n'avait pas vu la lumière qui brillait dans les yeux de quelqu'un d'autre. Ceux de Ronan.

Elle était en vie. Elle aimait Ronan. Ces faits n'étaient ni bons ni mauvais. Ils existaient, tout simplement.

« Nos lumières ne suffisent jamais à chasser toute l'obscurité, mais c'est tout ce que nous avons. »

Elle entendait la voix de Jesse aussi clairement que s'il se tenait derrière elle. Un frisson lui parcourut l'échine. Devant elle, la flamme d'un cierge vacilla.

Comment tourner la page après une perte dévastatrice ? En vivant dans la lumière. Pas par pas, baiser par baiser.

— Je t'aime, Jess, dit-elle à voix basse. Adieu.

Sa petite flamme dansait joyeusement dans la rangée du fond. Elle brillait aussi dans sa main, juste assez pour éclairer chaque pas du chemin qui la mènerait jusqu'à Ronan.

L'église commençait à se remplir. Thea jeta un coup d'œil à son téléphone : 5 h 30. Les fidèles arrivaient tôt pour se garantir de bonnes places à l'office de 6 heures.

Ronan finissait sa garde à 6 heures.

Elle essuya ses joues mouillées d'un revers de sa main gantée, prit une grande inspiration, et souffla sa bougie.

D'un pas vif, elle entreprit de remonter la 84^e Rue vers Madison. La cire, dans le gobelet, commençait à durcir dans l'air froid du soir. Trois semaines plus tôt, elle avait traversé ces mêmes rues, vêtue en elfe sexy du Père Noël. Trois semaines plus tôt, elle se servait de tout ce que le monde

mettait à sa disposition pour ne rien ressentir. A présent, tout était différent.

La cire avait complètement durci, formant des ruisselets le long de la bougie. Elle la glissa dans sa poche.

Puis elle se mit à courir.

* * *

La caserne était tranquille, la veille de Noël, mais cela n'allait pas durer. Bientôt, bougies renversées, feux de friteuse et desserts flambés allaient garantir aux pompiers une garde bien remplie. Par chance, le service de Ronan s'achèverait dès l'instant où le lieutenant qu'il avait remplacé s'assiérait sur la chaise de son bureau.

— Bon Dieu, je suis plein comme une oie ! s'écria ce dernier, en se frottant le ventre. Ma belle-mère a fait des tartes en rab pour tout le monde ! Elles sont en haut, dans la cuisine. Va donc t'en prendre une part avant de filer chez toi !

— Merci, dit Ronan, qui n'avait pas vraiment la tête à manger.

Il devrait pourtant retrouver l'appétit avant le lendemain, quand il prendrait le train pour Long Island, sans quoi sa mère ne s'en remettrait pas.

— Joyeux Noël, ajouta-t-il.

Il passa son manteau sans se soucier cette fois de chercher son écharpe, enfila ses gants, souhaita à tout le monde un joyeux Noël et sortit dans la nuit.

Des guirlandes et des branches de pin ornaient les portes rouges de la caserne, et le drapeau suspendu au-dessus pendait mollement dans l'air immobile. Ronan s'arrêta un instant devant le cadre de chêne où étaient exposées les photos des pompiers morts le 11 septembre 2001, et son regard s'attarda sur le visage avenant de son oncle Lance. Le sourire qu'il arborait, c'était celui qu'il lui adressait en l'accueillant à Penn Station, la veille de Noël. Une brève embrassade, une main qui lui ébouriffait les cheveux — même lorsque Ronan avait fini par le dépasser d'une tête — et la même phrase, chaque année : « Alors, on va le chercher, ce sapin ? »

Les proches que vous avez perdus ne vous quittent jamais vraiment. Vous leur dites adieu et reprenez le cours de votre existence, mais leurs voix, leurs paroles, restent toujours dans un coin de votre âme. Comme le goût de menthe poivrée après un moka, comme les épines qui restent à joncher le sol, après qu'on a coupé le sapin.

Soudain, Ronan vit les photographies se brouiller devant ses yeux. Il cligna des paupières et fourra les mains dans ses poches. La soirée était idéale pour acheter un sapin de Noël. Pas trop froide. Pas trop venteuse. Quelques flocons de neige dérivait dans le ciel, donnant à la ville un petit air de carte postale. Acheter et décorer le sapin tout seul, il l'avait déjà fait. Il allait le refaire.

Il prit la direction de Lexington. Chaque année, il achetait son arbre de Noël à une famille qui possédait une petite plantation de sapins à Nova Scotia et descendait les vendre à New York au mois de décembre. Pendant trois semaines, ils vivaient dans leur camionnette et fournissaient en sapins les habitants de Manhattan. Ils louaient une petite cour un peu après Lexington, et ne fermaient boutique que très tard, la veille de Noël.

Il remarqua soudain une femme en jean et manteau noir qui se tenait debout dans l'ombre, entre deux lampadaires. Elle semblait attendre. Un bonnet noir couvrait sa tête baissée, et ses cheveux blonds se répandaient sur ses épaules. Elle tenait à la main une petite bougie blanche dont la flamme vacillait dans la pénombre.

Lorsque Ronan l'approcha d'un peu plus près, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Thea... ?

Non, il faisait erreur. Les chances qu'elle l'attende à la sortie de son travail, la veille de Noël, une bougie à la main, étaient infinitésimales.

La femme releva la tête et le regarda droit dans les yeux.

C'était pourtant elle.

Sans réfléchir, il ralentit l'allure jusqu'à s'arrêter devant elle. Elle le dévisagea en silence, un silence qui se prolongea.

— Bonsoir, lâcha-t-elle enfin.

— C'est une bougie ? demanda-t-il, incrédule.

Elle hocha la tête. Il retira ses gants et tint la paume de sa main au-dessus de la flamme.

— C'est bien réel, déclara-t-elle d'une voix douce. Je suis bien là.

— Mon esprit me dit que tu es là. Mais mon cœur ne sait pas quoi penser.

Prenant soin de garder sa bougie verticale, elle se hissa sur la pointe des pieds, posa la main sur son torse et l'embrassa. Elle ne fit que poser les lèvres sur les siennes, mais, aussitôt, il fut comme frappé par la foudre. Son cœur tressaillit et se mit à battre comme jamais dans sa poitrine.

Elle était bien là.

Il la regarda dans les yeux. Elle avait pleuré, mais ne s'était pas retranchée derrière un mur infranchissable. Au contraire, elle semblait vivante, illuminée de l'intérieur. Malgré les larmes, son visage était radieux. Elle était là. Elle le regardait sans détourner les yeux.

— Je croyais que tu n'aimais pas les bougies, ajouta-t-il prudemment.

Un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

— Je ne les aimais pas. Mais elles repoussent l'obscurité. Et je ne veux plus vivre dans le noir.

— Je vois.

Il ne savait pas quoi dire. Il regarda aux alentours, puis posa de nouveau les yeux sur elle.

— D'accord. C'est bien. Je suis content pour toi.

Une fois encore, sa réponse évasive lui arracha un sourire.

— Si l'offre tient toujours, dit-elle, j'aimerais t'aider à décorer ton sapin.

Le fol espoir qu'il lisait dans son regard lui serra l'estomac. Plus tard, elle lui expliquerait ce qu'il s'était passé. Mais ce soir-là... Ce soir-là, tout ce qu'il voulait, c'était être avec elle.

— L'offre tient toujours, répondit-il.

— Tant mieux ! s'écria-t-elle, visiblement soulagée.

Les mains toujours fourrées dans ses poches, il lui offrit son coude. Elle souffla sa bougie, qu'elle glissa dans le sac Dean and DeLuca qu'elle tenait à la main, puis accepta son bras.

Ils traversèrent Lexington Avenue sous la neige qui recommençait à tomber, et pénétrèrent dans la cour aux sapins. Il n'y avait plus beaucoup de choix, mais ils finirent par en trouver un beau. Ronan le redressa et le secoua un peu. Quelques aiguilles tombèrent, signe qu'il n'était pas trop sec.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Thea l'observa d'un œil expert, puis inspira profondément.

— Il sent Noël, déclara-t-elle. Mais il n'est pas un peu trop grand pour la hauteur de ton salon ?

Le vendeur, engoncé dans son sweat à capuche et sa doudoune sans manches, brandit une petite scie.

— Je peux arranger ça, fit-il.

— Alors on le prend, conclut Ronan.

Une fois que l'homme en eut scié une dizaine de centimètres, Ronan paya et souleva le sapin par le tronc. Thea attrapa la pointe.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac ? demanda Ronan par-dessus son épaule, alors qu'ils

retraversaient Lexington en direction de son appartement.

— Quelques petites choses dont j’espérais avoir besoin, répondit-elle.

A chacun de leurs pas, le sapin ployait doucement entre eux. Tout au long de l’avenue, des guirlandes lumineuses ornaient les branches des arbres dépouillés de leurs feuilles.

— La semaine dernière, j’ai vu une femme prendre le bus avec un sapin, raconta soudain Thea. Il était assez petit, et recouvert d’un sac-poubelle, mais cette femme était tout de même dans le bus avec un sapin de Noël.

— Et qu’est-ce que le chauffeur a dit ?

— Il l’a obligée à acheter deux billets. Puisque l’arbre prenait autant de place qu’une personne, il devait aussi payer.

— Bienvenue à New York !

Lorsqu’ils arrivèrent devant l’immeuble, Rick était là, en train de fumer une cigarette sur le trottoir. Dès qu’il les aperçut, il l’écrasa et leur ouvrit la porte.

— Joyeux Noël ! lança-t-il.

Ronan lui souhaita également un joyeux Noël, mais Thea se contenta de lui sourire. Non sans mal, ils parvinrent à caser le sapin dans l’ascenseur. Puis, arrivés au neuvième étage, ils laissèrent l’arbre dans le couloir le temps que Ronan récupère dans le placard le pied et les guirlandes lumineuses. A grand-peine, il fit ensuite entrer l’arbre dans le salon et le plaça sur le pied. Thea l’aida à tenir l’arbre bien droit tandis qu’il serrait les boulons, puis disparut dans la cuisine avec son sac Dean and DeLuca.

Quelques minutes plus tard, elle revint avec des tasses fumantes de chocolat chaud.

— Menthe poivrée, dit Ronan en souriant, humant les tasses.

Elle lui sourit, rayonnante.

— Je me suis dit qu’il était temps de lancer une nouvelle tradition.

Un instant, il observa son visage.

— Tu es sûre que ça va ? s’enquit-il.

— Ça va bien.

« Bien », c’était tout ce qu’il lui fallait pour le moment. En silence, ils travaillèrent ensemble à l’installation des guirlandes lumineuses, s’arrêtant de temps en temps pour siroter leur chocolat chaud. Lorsqu’ils en eurent terminé, chaque centimètre carré du sapin portait une petite ampoule qui brillait dans la pénombre.

— Il n’y a plus beaucoup de place pour les autres décorations, fit remarquer Thea.

— On n’en a jamais mis, avoua Ronan. Oncle Lance estimait que les guirlandes suffisaient.

Elle examina attentivement le sapin, puis posa sa tasse vide sur un guéridon.

— Les sapins n’ont pas besoin de décorations, affirma-t-elle.

Sur ces mots, elle repartit dans la cuisine et revint aussitôt avec une petite boîte blanche et marron entourée d’un ruban blanc.

— Tout ce qu’il leur faut, c’est une pile de cadeaux à mettre en dessous, ajouta-t-elle, avant de déposer la boîte au pied de l’arbre.

— Je suis d’accord, dit Ronan.

Il s’en alla dans sa chambre pour récupérer une boîte au fond de son placard. Puis, de retour dans le salon, il s’accroupit pour poser sa boîte à côté de celle de Thea.

Elle ouvrit de grands yeux et se mordit la lèvre d’un air incertain, une mimique qu’il trouva particulièrement attendrissante.

— Est-ce que j’ai déjà vu le contenu de cette boîte ? demanda-t-elle.

Idylle, gravé sur le couvercle, avait probablement trahi son contenu. Ronan, toujours accroupi, posa les coudes sur ses genoux et haussa les épaules d'un air nonchalant.

— Je me suis peut-être simplement resservi de la boîte...

— Peut-être. Tu sais ce qu'il y a dans la mienne ?

— Aucune idée.

Les mains posées sur les genoux, elle examina un instant les deux boîtes.

— Dans ma famille, déclara-t-elle enfin, la tradition veut que chacun ouvre un de ses cadeaux la veille de Noël.

— Dans ma famille, répliqua Ronan avec un sourire, on attend.

— Hmm... Quel dilemme !

— Mais non. Vas-y, ouvre.

Le ruban céda facilement, et Thea souleva le couvercle pour découvrir la robe de chambre de soie rouge de chez Idylle. Le col, ouvert, révélait le velours marron de la doublure. Du bout des doigts, elle suivit le tracé des broderies.

— Je l'adore, souffla-t-elle avant de surprendre Ronan par un baiser spontané.

Il glissa la main dans ses cheveux pour la retenir le temps d'un baiser plus long, plus profond.

— Tu la porteras pour moi ?

— Bien sûr, répondit-elle, un peu hors d'haleine. A ton tour d'ouvrir ton cadeau.

La boîte contenait l'écharpe en tartan bleu et gris qu'il avait aperçue dans la vitrine de la boutique, de l'autre côté de la rue. Il éclata de rire, surpris et amusé.

— C'est un cadeau purement pratique, ajouta Thea d'un air presque contrit.

— Elle est superbe. Je dirai à Tim de ne pas me la voler, celle-là.

Thea faillit s'étouffer.

— C'est Tim qui te vole tes écharpes ?

— C'est une blague récurrente. Chaque année, au début de l'été, un sac rempli de mes écharpes apparaît dans mon casier à la caserne. Je finis par en faire don à un refuge, et tout recommence l'automne suivant.

— Mon Dieu..., fit-elle d'un air navré.

— Avec tes collègues, vous ne vous faites jamais de blagues ?

— Bien sûr que si ! Coller du scotch sur les capteurs des souris infrarouges, changer les langues des ordinateurs et des téléphones, interchanger les câbles des moniteurs...

— Tu sais faire ça ?

— Et c'est encore pire le 1^{er} avril ! Les ingénieurs ont vraiment un humour tordu.

— Je crois que je sais où trouver des idées pour me venger de Tim, déclara Ronan d'un air malicieux.

Il prit d'une main la boîte Idylle et lui tendit l'autre pour l'aider à se relever.

— Allons essayer ton cadeau !

A la lumière du sapin de Noël, elle se déshabilla. Il déplia la robe de chambre et l'ouvrit pour elle. Lorsqu'elle l'eut enfilée, il fourra le nez dans ses cheveux et passa les bras autour d'elle afin de fermer les boutons.

— Le velours est si chaud, si doux..., murmura-t-elle.

Il la serra entre ses bras assez fort pour lui arracher un petit glapissement, puis l'attira tout contre lui.

— Dans une minute, souffla-t-il, je t'emmènerai dans ma chambre et je prendrai mon temps pour te déshabiller. Mais en attendant j'ai envie de rester là avec toi et de regarder les lumières.

Ses grands yeux sombres plongèrent sans hésiter dans les siens. Les centaines de petites lumières du sapin s’y reflétaient. Elle posa la main sur sa joue, puis lui caressa doucement la bouche.

— Ça me semble bien, dit-elle.

Sans la lâcher, il s’assit sur le canapé. Elle se pelotonna contre lui, posa la tête sur son épaule et se tourna vers le sapin illuminé.

— Joyeux Noël, Ronan, fit-elle d’une voix douce.

Une phrase tirée d’une messe de Noël remonta alors de son enfance.

« Et la lumière brilla dans l’obscurité, et l’obscurité ne l’engloutit point. »

Pas cette fois. Pas pendant sa garde.

Il lui caressa les cheveux, puis déposa un baiser sur son front.

— Joyeux Noël, Thea.

TITRE ORIGINAL : BREATH ON EMBERS

Traduction française : ALIX PAUPY

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SEXY®

est une marque déposée par Harlequin

© 2012, Anne Calhoun.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Collier : © ELISABETH ANSLEY / ARCANGEL IMAGES

Dentelle & ruban : © ILONA WELLMANN / TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5074-7

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

PORTIA DA COSTA

H comme Hot (très hot)

Sexy

 HARLEQUIN

C'est un beau fauteuil. Un fauteuil splendide. Un objet de désir plus qu'un simple meuble, tendu d'un cuir rouge luisant et évocateur.

Je n'aurais jamais dû l'acheter. Simon va devenir dingue en rentrant du bureau. La superbe vieille maison que nous venons d'acquérir était déjà légèrement au-dessus de notre budget, et nous sommes censés mettre de l'argent de côté pour le mariage. Nous n'avons plus les moyens de dépenser des fortunes en meubles victoriens, si séduisants soient-ils.

Mais, dès que nous avons vu ce fauteuil chez l'antiquaire, je me suis représenté Simon assis dedans. C'est pour cette raison que je suis revenue à la boutique. Je me l'imaginai, assis fièrement comme sur un trône, un véritable dieu du sexe s'appêtant à distribuer des châtements, à l'image des sévères gentilshommes du *Livre bleu*.

Ah, *Le Livre bleu*... En y repensant, je suis assaillie de délicieux souvenirs. Je me revois en vacances, dans ce cottage au bord du lac. Je tourne les pages du livre, admire les vieilles photos érotiques où de jeunes femmes victoriennes reçoivent une fessée... et soudain j'ai une illumination. Avant ça, ni moi ni Simon n'avions conscience de ces délicieux fantasmes que nous partagions. Enfin, peut-être que si, un petit peu, mais il nous avait fallu ce livre pour oser les réaliser.

Le Livre bleu était devenu notre manuel d'instructions. Le guide de Simon lorsqu'il me couchait en travers de ses genoux ; mon modèle lorsque je recevais la punition. Au cours de ces vacances, nous avons joué, nous nous sommes aimés et nous avons fait l'amour, tout excités par l'univers que nous venions de découvrir entre ces pages.

Aujourd'hui, ce livre est fermé et bien rangé au fond de la bibliothèque, mais je le feuillette en esprit. Ses images se fondent et se confondent avec la réalité. Le grain de ce cuir rouge, le lustre du bois verni... Tout se mélange et me prépare à me lancer dans de nouveaux jeux, à poursuivre ces sombres rituels de douleur et de plaisir, de luxure et de douceur.

Suspendue quelque part entre le passé et le présent, je fais lentement le tour du fauteuil et l'examine avec soin. Chaque nouveau détail me confirme qu'il valait largement la dépense.

Le cadre est de bois de noyer d'une qualité exquise, voluptueusement ouvragé. Il est garni d'un cuir à la couleur profonde, lisse et soyeux, presque crémeux, un peu râpé et terni par endroits mais toujours superbe et vibrant d'histoire.

Désireux de vendre, l'antiquaire a longuement disserté sur la provenance du meuble. A l'en croire, le fauteuil avait fait partie du mobilier d'une fameuse maison close victorienne, un bordel de Hampstead au concept innovant : des dames de bonne famille y payaient les parties de jambes en l'air fantaisistes que leur refusaient leurs époux trop guindés. Je me doutais bien que tout cela n'était que pure invention, mais j'avais vu le regard de Simon s'éclairer en écoutant le boniment du vendeur. Comme à moi, cette histoire de maison close lui évoquait sans doute le contenu du *Livre bleu*... et le

voir si excité avait suffi à me convaincre d'acheter le fauteuil, quel qu'en fût le prix.

— Suzanne ? Tu es là ?

Simon ! Ça va être ma fête. Je ne pensais pas qu'il serait là si tôt. Nous employons tout notre temps libre à l'aménagement de la maison et nous occupons nous-mêmes du plus gros des rénovations, mais Simon, accro au travail, reste toujours au bureau bien plus longtemps que moi. Je rentre à la maison avant lui pour avancer dans l'arrachage du papier peint ou dans le ponçage du parquet. Souvent, le soir, nous partageons un dîner rapide avant de nous atteler aux travaux pendant une heure ou deux. J'avais prévu de dissimuler le fauteuil sous l'une des nombreuses bâches de protection étalées dans toute la maison, afin de choisir le bon moment pour lui dévoiler ma nouvelle acquisition.

Malheureusement, il semble que je n'aie plus le choix.

J'entends la porte d'entrée claquer et le pas léger et décidé de mon fiancé traverser le couloir. Il est trop tard pour dissimuler mon crime. Paradoxalement, j'ai hâte qu'il entre dans la pièce. Je veux qu'il me prenne la main dans le sac. Je veux voir l'expression à la fois douce et sévère de ses beaux yeux bleus. Je veux m'agenouiller devant lui pour confesser ma faute, ma dépense inconsidérée.

Lorsque enfin Simon apparaît dans l'encadrement de la porte, mon cœur fait un bond. Mon Dieu, comme je l'aime ! Je l'aime et le désire un peu plus chaque jour.

— Oh... Vilaine fille ! dit-il d'une voix basse et douce.

Nos regards se croisent. L'étincelle que j'aperçois dans ses yeux m'indique qu'il a tout compris, instantanément. Il a compris ma motivation, mon désir. Et, malgré l'argent dépensé, il m'applaudit intérieurement.

Le démon ! Il voulait depuis le début que j'achète ce fauteuil !

Je suis prise de vertige. Je me mets à trembler. Son expression féroce me fait battre le sang. Son visage est grave, mais dans ses yeux je décèle un rire, un immense amour et une intense jubilation. Me punir est pour lui tellement plus amusant lorsque je lui fournis une raison de le faire...

— Il me semblait qu'on avait dit qu'on ne pouvait pas se le permettre..., commence-t-il d'un air désapprobateur. Et pourtant, bizarrement, je vois qu'un nouveau meuble est apparu dans le salon...

Il fait quelques pas vers le fauteuil pour caresser de sa longue main élégante le cuir rouge du dossier. Il le palpe, comme pour juger de sa solidité.

— Qu'as-tu à dire pour ta défense, Suzanne ? Quelle est ton excuse, cette fois-ci ?

Ce toupet ! D'ordinaire, je fais très attention à notre argent. Les folles dépenses comme celle-ci sont exceptionnelles, et c'est plus souvent lui qui les occasionne.

Pourtant, cela ne m'empêche pas de réprimer un frisson en croisant son regard. Je déglutis avec peine. J'ai la bouche sèche d'excitation, et une autre partie de mon corps est déjà très humide. Je m'étonne toujours de voir à quel point nous entrons avec aisance et naturel dans nos rôles respectifs. Ils sont un peu comme des costumes qui nous iraient mieux que n'importe quelle autre tenue.

A ce propos, Simon est déjà très beau avec son jean et son vieux T-shirt, mais, alors que ses doigts caressent le cuir du fauteuil comme ils vont bientôt caresser ma peau, je l'imagine soudain en costume victorien. Il serait sublime vêtu d'une cravate impeccablement nouée, d'une chemise blanche au col amidonné et d'une longue redingote noire, ses boucles blondes disciplinées avec soin et lissées à l'huile de Macassar.

— Je n'ai pas pu résister.

Je réponds d'une toute petite voix.

En vérité, c'est à lui, Simon, que je ne peux pas résister.

J'insiste :

— Ce fauteuil va tellement bien avec la maison. On ne pouvait tout de même pas laisser quelqu'un d'autre l'acheter...

Il me regarde sans mot dire, le visage fermé. Je sais pourtant qu'il est au moins aussi excité que moi, mais il s'est découvert un talent d'acteur insoupçonné depuis que nous avons entrepris ce voyage érotique, et son rôle lui convient à merveille.

— Nous étions convenus d'éviter les grosses dépenses tant que nous n'aurions pas fini de payer les travaux d'électricité et fixé un budget pour le mariage, déclare-t-il enfin.

L'espace d'une seconde, son regard se pose sur l'assise du fauteuil. Puis il reprend :

— Tu m'avais donné ta parole, ma chérie... Tu avais promis... Pas de dépenses futiles.

Ce Simon sévère me trouble tant que j'en reste coite. Je sais depuis toujours que nous sommes faits l'un pour l'autre, mais, depuis la découverte du *Livre bleu*, mon fiancé est tout simplement devenu éblouissant. Il était fait pour me dominer, tout comme j'étais faite pour le laisser me soumettre.

Bien sûr, il ne s'agit que d'un jeu, d'un fantasme que nous partageons. Dans tous les autres domaines de notre vie de couple, notre relation est parfaitement égalitaire.

— Je suis désolée, dis-je dans un murmure.

Déjà, je sens mon corps se tendre de désir.

— Non, tu ne l'es pas encore, rétorque-t-il de cette voix froide et réfléchie qui me rend folle. Mais nous allons y remédier.

Je baisse la tête en silence, jouant les pénitentes.

— En l'occurrence, je pense que ce splendide fauteuil est tout indiqué pour servir à ta punition.

Il s'y assied alors et s'appuie confortablement sur le dossier, exactement comme je l'avais imaginé. Puis, l'air songeur, il joint les mains devant son visage.

— Tu serais peut-être bien inspirée d'enlever ton jean et ta culotte, tu ne crois pas ?

Ses yeux sont comme des saphirs, à la fois sombres et brillants. Il est pleinement conscient de l'effet que me fait ce rôle d'homme sage et sévère.

Maladroitement, je me bats un instant contre le bouton de mon jean, puis le descends jusqu'à mes genoux. Là, je me rends compte que je n'ai pas encore enlevé mes chaussures. Tout cela fait également partie du rôle : celui de la soumise décontenancée, douloureusement consciente de son infériorité. Simon pousse un soupir excédé, surjouant son personnage.

Je me débarrasse de mes chaussures, puis titube légèrement en enlevant mon jean. Le souffle me manque. Je m'efforce de respirer profondément, et il me semble saisir l'odeur fugitive de ma propre excitation. Simon n'est rentré que depuis quelques minutes, mais je suis déjà aussi mouillée que s'il avait sa main dans ma culotte depuis une heure. Je le regarde prendre à son tour une longue inspiration et me demande s'il perçoit lui aussi mon odeur.

Il désigne ma culotte d'un signe de tête en haussant ses sourcils blonds, comme pour me dire : « Allez, finissons-en. »

Je fais glisser le long de mes jambes le sous-vêtement transparent et lève un pied, puis l'autre. Simon me fait signe de lui donner ma culotte. Ça aussi, ça fait partie de ses tours habituels.

Les joues en feu, je lui obéis. L'odeur du sous-vêtement est révélatrice.

— Vilaine fille, murmure-t-il en observant la preuve accablante de mon excitation.

Après un minutieux examen ponctué de murmures désapprobateurs, il suspend ma culotte à l'un des fleurons de noyer ouvragé qui ornent le dossier du fauteuil. Elle reste accrochée là comme un trophée, blanche contre le bois doré et le cuir écarlate.

A moitié nue, je me sens plus exposée que s'il m'avait ordonné d'enlever tous mes vêtements. Je suis intensément consciente de ma toison pubienne et du regard qu'il pose dessus. J'essaie de me servir de la force de mon esprit pour le pousser à me caresser et à me donner un peu de plaisir avant la douleur, mais je n'aurai pas cette chance. Pour l'heure, c'est une autre partie de mon anatomie qui l'intéresse.

— Tourne-toi. Montre-moi tes fesses.

J'obéis tout en essayant de rester gracieuse. Simon a toujours adoré mes fesses, et plus encore depuis que nous avons découvert *Le Livre bleu*. Il aime les caresser, les malaxer et les attraper sauvagement quand nous faisons l'amour. Ses positions préférées sont celles qui lui permettent de s'y agripper quand il me pénètre. Je ne m'en plains pas, parce que j'adore ça.

Surtout quand il vient de me fesser, longuement et brutalement.

Comment est-ce possible ? Malgré nos jeux, je suis toujours un vrai bébé quand il s'agit de douleur. Si Simon me demandait de m'épiler les sourcils pour lui, je lui dirais d'aller se faire voir.

— Très joli... mais un peu pâle, tu ne crois pas ?

Il se penche en avant pour attraper mes fesses, une dans chaque main, et se met à les malaxer. Délicieusement mortifiée, je ne peux m'empêcher de gémir malgré ma résolution de rester silencieuse et stoïque. Malgré moi, je sens une goutte soyeuse qui commence à couler le long de ma cuisse...

— Mais ne t'en fais pas, reprend Simon. On va bientôt arranger ça.

Les bouts de ses doigts montent et descendent entre mes fesses, m'effleurent, m'agacent, sans jamais vraiment me toucher.

Le démon. Le démon tourmenteur.

Puis, sans crier gare, il se relève, et ses mains m'abandonnent.

— Très bien, viens ici, ordonne-t-il. Grimpe donc sur ton précieux fauteuil.

Il me prend par l'épaule, me fait pivoter sur moi-même et me pousse sans ménagement vers notre nouveau trésor pour me forcer à m'agenouiller sur le siège. Je me tiens au dossier et presse mon front contre le cuir, déjà imprégné du parfum de Simon. Il ajuste ma position, s'assure que mes fesses sont à la bonne hauteur et que mon sexe est parfaitement ouvert, exposé.

Là, à genoux, je me sens terriblement vulnérable, alors qu'il n'a même pas encore commencé à me punir. Ce n'est pas de la honte ou de l'inconfort que je ressens. Non, loin de là. C'est même tout le contraire. J'adore me trouver à sa merci. Etre sa chose. Cette sensation est si intense qu'elle me submerge parfois. Je me sens toute languissante d'amour pour lui, et pourtant plus puissante et exaltée que jamais. Je veux qu'il me prenne, qu'il m'explore. Je veux qu'il se serve de ses doigts, de ses jouets ou de son beau, de son si beau sexe. Je suis entièrement sienne, mais j'ai sur lui autant de pouvoir qu'il en a sur moi.

— Ne bouge pas, me somme-t-il.

Ce n'est qu'au moment où ces mots me parviennent que je me rends compte que je suis en train de me trémousser devant lui, incapable de me retenir.

Je m'efforce de rester immobile, mais ce n'est pas facile. Ivre de désir, j'ai l'impression qu'un feu d'artifice éclate au fond de moi. J'ai envie de lui crier de faire quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'on en finisse. Mais bien sûr, pour le moment, je n'en ai pas l'autorisation.

— C'est mieux..., dit Simon. Maintenant, ne bouge plus.

Je me mords la lèvre mais, avec un peu de chance, il ne voit pas mon visage. Et de toute façon il est plus intéressé par l'autre extrémité de ma personne. Comme pour me donner raison, il pose de nouveau ses longs doigts froids sur moi, les laisse glisser sur la peau nue de mes fesses. Il m'explore et m'excite, lentement, sournoisement. Je respire fort, m'imprègne de l'odeur du vieux cuir et imagine

l'histoire qu'il pourrait me raconter. Si cette chaise avait vraiment séjourné dans un bordel, la scène que nous jouons aurait peut-être déjà été jouée, sans doute même à de nombreuses reprises. Simon et moi ne pouvons tout de même pas être les premiers à avoir saisi son potentiel ? Je suis prête à parier qu'au cours des décennies de nombreuses femmes s'y sont agenouillées, comme moi.

Soudain Simon glisse un doigt juste à l'entrée de mon sexe, et je fais un bond. Malgré ma détermination à me contrôler, mon corps est prêt à tout pour obtenir ce qu'il désire. Simon émet un claquement de langue désapprobateur mais poursuit ses caresses. Je ne sais pas ce qui est le plus excitant : ce petit avertissement ou ce doigt qui frôle mon clitoris...

Si je ne veux pas jouir sur-le-champ, je dois vite penser à autre chose. J'imagine une femme du passé agenouillée dans la même posture que moi. Presque en train de se faire masturber, mais pas tout à fait. Si c'était bien dans une maison close pour dames que se trouvait le fauteuil, elle avait dû demander à se trouver dans cette situation, tout comme moi. Elle avait dû se sentir aussi excitée que moi d'être ainsi exposée devant un bel homme payé pour satisfaire ses moindres désirs.

Bonté divine, elle l'avait payé !

J'ai toujours besoin de toute ma concentration pour empêcher mon corps de réagir aux caresses de Simon, pour ne pas me mettre à haleter ou à trembler, néanmoins je parviens à esquisser un discret sourire. Au moins, je n'ai pas à payer Simon pour qu'il réalise mes fantasmes les plus délirants. Il le fait parce qu'il m'aime, et parce qu'il aime ça.

— Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ?

Moi qui m'étais crue discrète... Je m'apprête à tout lui expliquer mais, soudain, j'ai le souffle coupé. Il vient de glisser un doigt en moi, me possédant en une brusque et violente intrusion.

Instinctivement, tout mon corps se contracte. Parcourue d'une puissante vague de plaisir, je me mords la lèvre pour contenir un gémissement.

— Attention, m'avertit Simon en courbant son doigt pour me tourmenter encore un peu plus. Ne va pas plus vite que la musique... J'ai encore beaucoup à faire avant d'envisager de te récompenser.

Malgré les sensations qui m'assaillent, je parviens à prendre juste assez de distance pour observer la scène de l'extérieur et admirer Simon. Il joue le jeu à merveille. Il incarne réellement ce sévère gentleman victorien que nous a inspiré le fauteuil. Il lit en moi comme en un livre ouvert, réalise mes désirs, s'adapte à mes humeurs...

— Je suis désolée, monsieur... De grâce, pardonnez-moi, dis-je d'une voix tremblante.

— Nous verrons. Es-tu prête à recevoir ta punition ?

En prononçant ses mots, il exerce une brusque pression sur mon point G. Je retiens un profond gémissement., mais déjà, tout aussi brutalement qu'il est entré, il retire sa main.

— Oui, monsieur. Je suis prête.

— Très bien. Alors commençons.

Simon pose une main à plat sur ma fesse, comme pour tester sa résistance.

— Prépare-toi.

Je fais de mon mieux, mais je tremble. J'ai peur d'avoir mal, et en même temps j'appelle la douleur en me cambrant pour lui offrir une meilleure cible. Je ferme les yeux. J'imagine Simon qui m'observe, me tourne autour, cherche le meilleur angle. Dans mon fantasme, il est vêtu en gentleman victorien, sobre et élégant, sévère et très intimidant. J'en suis à me demander de quelle couleur est son gilet lorsque la première claque s'abat sur ma fesse, sortie de nulle part.

— Aïe !

— Suzanne..., me prévient-il en frappant une nouvelle fois.

Je peine à contenir mon excitation. Il frappe fort, d'une main ferme et inflexible. Au début, il

n'était pas très sûr de ses gestes, mais à présent il maîtrise son art à la perfection. Il calcule avec soin l'emplacement des coups de manière à former un treillis de douleur qui me brûle de mille feux tout en lui demandant un minimum d'effort.

La douleur est terrible, et pourtant... et pourtant... En dépit des larmes qui m'emplissent déjà les yeux, je sens mon âme s'envoler.

Simon ne se retient plus à présent, mais plus j'ai mal, plus j'en veux. Je fais valser mes hanches, me soulève pour aller à la rencontre des coups.

— Tu es une traînée lubrique, susurre-t-il en ponctuant chaque mot d'une claque retentissante. Qu'est-ce que tu es ?

— Je suis une traînée lubrique, je réponds dans un souffle.

Après seulement quelques coups, j'ai déjà l'impression d'avoir les fesses en feu. Ou peut-être est-ce le désir qui me brûle ? Je suis si confuse que je ne fais plus la différence. A cet instant, je me rends compte que je suis en train de psalmodier « s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît... » entre mes dents.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ?

Pour accompagner sa question, Simon m'assène une claque sournoise juste à la naissance des fesses. Je laisse échapper un gémissement. Il semble apprécier ma réaction, puisqu'il m'en envoie aussitôt une autre exactement au même endroit.

— Je... je ne sais pas.

— Ne te moque pas de moi... Tu réclames quelque chose, pas vrai ? Tu as été irresponsable et déraisonnable, et tu arrives encore à croire que tu mérites une récompense...

Il ne rit pas. Sa voix est très grave. Mais je sais qu'intérieurement il s'amuse comme un fou. Après coup, je rirai moi aussi de nos absurdités, mais à cet instant je suis trop préoccupée par le brasier qui me consume.

— Dis-moi ce que tu veux, insiste-t-il.

Et de nouveau le démon ponctue sa phrase par six claques retentissantes qui me font perdre la tête.

— Je veux que tu me baises, bordel ! Que tu me caresses ! Que tu me fasses jouir ! Peu importe comment !

J'attrape d'une main le dossier de la chaise et glisse l'autre entre mes jambes pour caresser mon clitoris alors qu'il est toujours en train de me fesser.

Vif comme l'éclair, Simon passe à côté de moi. Il attrape la main fautive, puis l'autre, et m'oblige à me pencher en avant jusqu'à ce que mon visage et ma poitrine se trouvent pressés contre le vieux dossier de cuir du fauteuil. Il maintient alors fermement mes deux bras dans mon dos d'une main, tandis que son autre main s'abat sur mes fesses avec une nouvelle vigueur. Puis, après seulement quelques coups, il me soulève du fauteuil pour me poser à genoux sur le parquet.

— Je vais t'accorder ce que tu veux, grogne-t-il, mais d'abord tu vas faire quelque chose pour moi.

Il se laisse tomber dans le fauteuil rouge, les jambes écartées, et s'attaque à la braguette de son jean. En un clin d'œil, il l'a ouverte, a descendu son caleçon et pris en main sa puissante érection.

— Suce ! ordonne-t-il d'une voix un peu altérée.

Je sais qu'il est au moins aussi bouleversé que moi par notre Séance, à sa façon, mais il avait pour l'instant été plus doué pour dissimuler son émoi.

Mais à présent il ne peut plus cacher ce qu'il ressent. Et malgré la douleur cuisante qui me brûle et mon propre désir ardent, je me lèche les lèvres devant le festin qu'il me propose.

— Ne reste pas là comme une idiote à te lécher les lèvres... Vas-y. Suce-moi !

Je m'agenouille à ses pieds, pose une main sur sa cuisse, et attrape son pénis comme s'il s'agissait d'une sucette. Je referme mes lèvres affamées sur son gland et suce comme si ma vie en dépendait. S'il s'attendait à une performance douce et délicate, il va être déçu. Je veux qu'il jouisse dans ma bouche aussi vite que possible... pour qu'ensuite ce soit mon tour.

— Oh mon Dieu... oh mon Dieu..., balbutie-t-il.

Il commence par m'attraper la tête, puis la relâche pour se tenir à deux mains aux accoudoirs. Ses hanches se soulèvent. Il pousse son sexe vers moi, m'en demande encore plus. J'alterne de puissantes succions avec de petits mouvements de langue implacables, et prends ses testicules dans ma main afin d'ajouter au plaisir une subtile touche de danger.

J'ai retourné la situation. Repris le pouvoir. Malgré mes fesses en feu, palpitantes, et le désir qui me ronge, c'est moi qui suis aux commandes. Ma jubilation est telle que je pourrais éclater de rire si je n'étais pas aussi occupée.

Je le dévore. Je le tourmente. Je le fais gémir. Et, très vite, ma mission est accomplie. Ses hanches se soulèvent, et il jouit dans ma bouche. J'avale tout, puis le nettoie doucement et le libère.

Bien sûr, il est maintenant tellement à plat qu'il ne peut plus rien faire pour moi. Parfois, je m'ébahis devant ma propre bêtise. Mais, après tout, il me reste toujours ma main. Malgré la douleur, je me laisse tomber assise sur le parquet, écarte les jambes et glisse les doigts entre mes cuisses.

— Oh ! Suzanne, c'est tellement sexy...

Souvent, dans ce genre de situation, Simon fait preuve d'une capacité de récupération presque surnaturelle. A cet instant, même si son sexe reste au repos, son regard est clair et ardent. Il se penche en avant dans son fauteuil pour profiter du spectacle.

Savoir qu'il me regarde m'excite au plus haut point. A peine ai-je commencé à me toucher que je suis déjà au bord de l'ébullition. J'attends ça depuis la minute où j'ai acheté ce fauteuil. Je crois que je pourrais tuer pour jouir enfin, peu importe la façon dont j'y parviens. Dans mon état, mes doigts me semblent aussi bien que n'importe quelle partie du corps de Simon, même si je sais que plus tard c'est lui que je voudrai. Lui et lui seul.

Je me démène, frotte et titille mon clitoris, mais je suis si mouillée que le bout de mon doigt glisse constamment. Je grogne de frustration, m'efforce de me concentrer, mais rien n'y fait. Puis, soudain, une main se glisse entre mes jambes en repoussant la mienne.

— Laisse-moi faire, murmure Simon à mon oreille.

Il se penche sur moi pour me mordiller le cou tandis que ses doigts, plus larges et plus habiles que les miens, attaquent avec une précision parfaite mon clitoris en mal d'attention.

Une minute plus tôt, je me fichais de qui me touchait et avec quoi tant que je pouvais jouir. Mais à présent je nage dans le bonheur parce que c'est lui qui me caresse. Simon. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il connaît mon corps et ses réactions presque aussi bien que moi. Il lui suffit de murmurer quelques mots doux à mon oreille, et je suis emportée au septième ciel. Perdue dans les affres de l'orgasme, je tortille mes fesses endolories sur le parquet, et la douleur cuisante ne fait qu'intensifier mon plaisir.

— Oh ! chéri, chéri...

C'est mon tour de balbutier des mots incohérents. Je tends une main vers lui pour m'agripper à ses belles boucles blondes tandis que mon autre main tâtonne à la recherche de son sexe, dans l'espoir de le faire revenir à la vie. Un orgasme ne suffit pas, loin de là. Ni pour moi ni pour lui.

J'ai tant besoin qu'il me pénètre...

Victoire ! Voilà le Simon que j'aime ! Il a toujours été un véritable dieu du sexe, et une fois

encore je ne suis pas déçue. Il est déjà presque en érection, et je le sens se raidir sous mes caresses. Je souris. En ayant déjà joui une fois, je sais qu'il durera encore plus longtemps.

— Tu as envie de moi, chérie ? demande-t-il.

Son souffle est chaud sur ma nuque, presque aussi chaud que son sexe entre mes doigts.

— D'après toi ?

Je l'encourage d'une petite pression de la main avant de poursuivre :

— Tu sais à quel point ça m'excite quand tu me donnes la fessée... Viens... J'ai besoin de tes services !

— Tes désirs sont des ordres.

Il écarte mes jambes un peu plus. Depuis nos fiançailles, nous avons décidé que les préservatifs n'étaient plus nécessaires. J'attends donc, impatiente, qu'il plonge en moi. Nu et brûlant.

Les quelques doutes qui auraient pu me rester quant à la rigidité de l'érection de mon fiancé sont balayés quand, se guidant à peine de la main, il trouve l'entrée de mon sexe et me pénètre. Lui et moi savons très bien qu'il n'est que moyennement pourvu à ce niveau-là, mais dans la frénésie de l'instant je le sens immense. Je pousse un petit gémissement quand il se plonge en moi d'un seul coup. J'aime quand il me possède comme ça, et je suis encore plus stimulée par le poids de son corps et du mien sur mes fesses endolories.

— Ça va, mon amour ? murmure-t-il à mon oreille.

Il est conscient de ce que je ressens, même s'il est en moi et que les hommes ne sont pas réputés pour avoir les idées claires dans ces moments-là. Le cœur gonflé d'amour, je me mets presque à pleurer. Il est parfait.

— Ça va. Ça va merveilleusement bien. Je suis au septième ciel. Et maintenant fais-moi l'amour jusqu'à ce que je voie trouble !

J'ondule sous lui, torturant encore un peu plus mes fesses douloureuses. Je me cogne la cheville contre le pied du fauteuil rouge, mais c'est à peine si je m'en rends compte. En fait, j'en suis presque heureuse : c'est un peu comme si le fauteuil prenait part à nos ébats. Une sorte de plan à trois totalement surréaliste.

Mais très vite j'oublie le fauteuil, j'oublie ma douleur, j'oublie tout en dehors de mon cher, de mon beau Simon qui me donne tant de plaisir. Je sens monter un nouvel orgasme qui explose soudain comme un coup de tonnerre silencieux.

Perdue dans un raz-de-marée de plaisir, je m'agrippe à Simon de tout mon corps.

De son côté, le souffle court, il imprime à ses hanches des mouvements de plus en plus incontrôlés qui alimentent mon éblouissant orgasme.

Je ne saurais dire pendant combien de temps nous restons là, accrochés l'un à l'autre, parcourus de soubresauts. J'ai l'impression de jouir en continu. Mais, alors que je suis au bord de l'épuisement, Simon pousse un horrible juron, se raidit et semble vouloir me clouer sur le sol poussiéreux.

Quand nous reprenons nos esprits, nous avons l'impression d'avoir été rejetés d'une machine à laver après un cycle d'essorage. Simon se laisse tomber à côté de moi, son bras posé sur mon ventre comme s'il était trop lourd pour être déplacé.

— Oh ! la vache ! souffle-t-il.

Ce n'est plus un homme accompli de trente ans qui est couché sur moi, c'est un adolescent qui n'en revient pas d'avoir survécu à sa première fois.

Quant à moi, bien qu'usée et lessivée, je me sens terriblement bien. Etonnamment sereine après un tel cataclysme. Aussi étrange que cela puisse paraître, ces petits jeux de domination sont pour moi si relaxants, si épanouissants... Ils me revigorent comme le ferait une semaine de vacances au bord

d'un lac, sauf que nous n'avons même pas besoin de quitter la maison. Rien qu'une heure, ou même une demi-heure, suffit à me combler.

Je reprends mon souffle et roule sur le côté. J'ai toujours un peu mal, mais je n'y prête aucune attention : je veux seulement regarder Simon. Je lui suis tellement reconnaissante pour tous ces cadeaux qu'il me fait. Je suis si heureuse que, d'instinct, il ait tout compris en découvrant *Le Livre bleu*. Qu'il ait acquis entre ses pages toute la science nécessaire. Je sais qu'il aime ça au moins autant que moi, mais jouer le Dominant demande bien plus d'efforts, tant sur le plan physique que mental.

En cet instant, toutefois, il est absolument adorable. Ses boucles blondes toutes décoiffées, son beau visage serein... et son sublime sexe, à présent au repos, toujours sorti de son jean.

— Je suis vraiment désolée pour le fauteuil, chéri.

Ses paupières s'agitent, m'indiquant qu'il m'a entendue, mais il n'ouvre pas les yeux.

— Je sais qu'on a déjà eu beaucoup de frais pour la maison et qu'il y en a encore beaucoup à venir... mais ce meuble... il m'a parlé. Je ne suis pas sûre de croire à toute cette histoire de maison close, mais l'idée me fait fantasmer. J'imagine des matrones victoriennes à l'air guindé, agenouillées dans le fauteuil en jupon et culotte bouffante pour se faire fesser par de beaux et jeunes gigolos... et tout ça parce qu'elles l'ont *voulu*.

Simon ouvre les yeux et se laisse rouler vers moi.

— Je vois ce que tu veux dire, chérie, dit-il en me caressant la joue. Je n'ai pas ton imagination, mais je suis d'accord avec toi. Ce fauteuil a vraiment quelque chose de spécial.

— Si seulement il n'avait pas été si cher...

Peut-être y avait-il un moyen d'en alléger le coût ? Soudain, j'ai une idée.

— Ecoute, et s'il comptait comme mon prochain cadeau d'anniversaire ? Et peut-être de Noël ? De toute façon, comme cadeau, je n'aurais pas pu rêver mieux.

Pour appuyer mon propos, je tapote le pied en noyer du fauteuil. Mon anniversaire tombe le mois prochain, et cette beauté compte plus à mes yeux que n'importe quel bijou ou paire de chaussures.

— Ne t'en fais pas pour ça, répond Simon avec un sourire rassurant. Je ne faisais que jouer un rôle. On peut se permettre cette dépense, si on fait attention au prix des autres meubles. Et n'oublie pas qu'on devrait bientôt recevoir l'héritage de ma grand-tante Millicent.

Le legs est bloqué depuis des mois par des querelles juridiques. Simon s'attend à recevoir une forte somme, mais personne ne sait encore à combien elle s'élèvera.

— Tu dis ça pour me déculpabiliser...

— Non, je te jure ! Mon père m'a appelé aujourd'hui. Apparemment, ils sont sur le point de régler cette histoire, et tout le monde aura sa part très bientôt.

Son sourire est radieux. La nouvelle est un vrai soulagement. Nous nous sommes endettés pour acheter la maison de nos rêves, et Simon travaille dur pour gagner de quoi couvrir nos dépenses. Il ne compte plus les heures supplémentaires et a accepté de prendre encore plus de responsabilités au bureau.

— C'est super ! m'écrié-je en me couchant sur lui pour l'embrasser.

Aussitôt, le goût de ses lèvres, la courbure de son sexe contre ma cuisse nue et l'odeur musquée de nos corps en sueur me donnent de nouvelles envies malgré mon épuisement. Il répond à mes caresses et me rend mon baiser. Quand il agrippe mes fesses pour me soulever contre lui, je réprime une grimace de douleur mais ne proteste pas.

Nous abandonnons toute idée de poursuivre les travaux de rénovation pour la soirée et nous

résignons à refaire l'amour, couchés sur le parquet à côté du fauteuil rouge.

* * *

Trois semaines plus tard, Simon m'envoie un texto pour m'annoncer qu'il a un cadeau d'anniversaire pour moi et que nous nous retrouverons à la maison quand il rentrera du bureau.

C'est exactement ce qu'il nous fallait : un petit quelque chose à attendre avec impatience. Simon a travaillé très dur ces derniers temps, autant à la maison qu'au bureau, et je viens de rentrer d'une visite chez ma mère. En temps normal, j'aime ces retrouvailles familiales, mais cette fois ma sœur s'était disputée avec son mari. Un gigantesque drame émotionnel s'était ensuivi, et grande sœur Suzanne a bien sûr été appelée en renfort afin de jouer les conseillers conjugaux et d'apaiser les partis concernés. A présent que tout est rentré dans l'ordre, je suis bien contente d'être de retour à la maison — et j'ai hâte de goûter à ma « thérapie » personnelle.

Je ne doute pas un seul instant que mon cadeau est intimement lié à nos petits jeux.

Lorsque j'arrive à la maison, je me rends directement dans le salon, devant mon fauteuil rouge adoré. Il trône fièrement à côté de la nouvelle cheminée, et je vois que Simon a bien avancé dans les travaux pendant mon absence : le plafond est fraîchement repeint, et les nouvelles moulures sont superbes. La pièce ressemblera bientôt à notre rêve du parfait salon victorien, mais elle sera bien plus lumineuse et aérée que les modèles dont nous nous inspirons.

Simon a déplacé des meubles, je le devine à la disposition des diverses housses de protection. Il a également déroulé un tapis moelleux devant le fauteuil rouge. Apparemment, cette fois, nous n'allons pas nous rouler sur le parquet. Posé dans le fauteuil, je repère un paquet emballé de papier kraft.

Aussitôt, la curiosité m'envahit. Incapable d'attendre le retour de mon fiancé, je m'attaque à la ficelle qui ferme le paquet. En tirant sur le nœud, je souris. Je sais que l'impatience est une « faute » punissable...

Je déchire le papier et découvre un enchevêtrement de fin coton blanc, de dentelle et de rubans. A première vue, on dirait des sous-vêtements, mais ils n'ont rien à voir avec la lingerie que j'ai l'habitude de porter. Je déplie une sorte de camisole ornée de courtes manches, qui se ferme jusqu'au nombril grâce à de petits boutons de nacre. Le col bateau et l'ourlet sont garnis de dentelle, et un cordon resserre la taille. C'est la version moderne d'une chemise de nuit victorienne, mais en plus court. Elle n'est pas d'époque, mais elle n'en est pas moins magnifique. La culotte qui l'accompagne est tout aussi belle, bien qu'un peu volumineuse : les jambes, habillées de dentelle, semblent devoir me couvrir jusqu'aux genoux. Le paquet contient également des jarretières, ainsi que des bas à rayures aux couleurs criardes. L'ensemble fait un peu danseuse du Moulin-Rouge, et j'ai très hâte de l'essayer.

Bien sûr, pour un effet réellement victorien, il aurait fallu y ajouter un corset, mais un bon corset doit être fait sur mesure. Simon connaît très bien mes mensurations, mais pas au millimètre près. Il a donc opté pour un ensemble plus simple, moins ajusté.

Dois-je me changer sur place ? Ou monter dans notre nouvelle chambre ? Je décide de monter, car nous avons déjà bien avancé dans les travaux de l'étage : j'y disposerai d'un bon miroir, ainsi que d'une salle de bains à la plomberie fonctionnelle.

Une fois en haut, je me débarrasse de mon jean et de mon T-shirt, puis de mon ensemble de lingerie classique. Lorsque je me glisse dans ma parure faussement ancienne, j'ai la sensation de me métamorphoser. Tout me va parfaitement bien, mais la coupe large de la culotte me fait une étrange

impression. C'est troublant. Je sens comme un courant d'air qui me donne une conscience accrue de mes cuisses et de mes fesses. Les jarrettières ne font qu'accentuer cet effet, même si elles sont parfaitement ajustées : juste assez serrées pour bien tenir sans me couper la circulation.

Des bottines à boutons auraient parfaitement complété l'ensemble, mais, pour quelqu'un qui ne s'y connaît pas en chaussures pour femmes, je me doute bien qu'elles auraient été trop difficiles à trouver. Je me demande même comment Simon s'est débrouillé pour dénicher la lingerie...

Je commence à démêler mes cheveux, que je laisse pousser en vue du mariage, mais j'entends soudain claquer la porte d'entrée. Simon ne m'appelle pas, mais il doit bien savoir que je suis rentrée : j'ai allumé la lumière du salon, et ma voiture est garée devant la maison.

Brusquement, ma gorge se serre. J'ai l'impression de remonter dans le temps. Le maître de maison est rentré. Son épouse, qui s'est montrée trop impatiente, mérite une bonne leçon. Les gentilshommes de l'époque victorienne dirigeaient toujours leur maisonnée d'une main de fer.

Je triture entre mes doigts le ruban bleu qui ferme le col de ma chemise. Il est de la teinte exacte des yeux de Simon... Où peut-être suis-je en train d'imaginer des choses ? Tout ce que je sais, c'est qu'à cet instant je le désire plus que jamais. Mes seins se durcissent, et je sens une chaleur moite se répandre entre mes cuisses.

Et je n'ai même pas encore posé les yeux sur lui !

Je descends l'escalier, chaussée seulement de mes bas à rayures. Devant la porte du salon, je dois m'arrêter pour reprendre mes esprits car je suis prise de vertiges. Comment la simple perspective de voir mon fiancé peut-elle me faire un tel effet ? Et ce chaque fois ? Dans ces circonstances particulières, il m'inspire toujours une sorte d'effroi mêlé d'émerveillement. Les mains moites, j'ouvre la porte du salon.

Comme je m'y attendais, il est assis dans le fauteuil rouge. Dans la lumière jaune de la lampe, il me fait penser à un dieu paisible. Je l'observe un peu plus attentivement et, soudain, je dois me contenir pour ne pas courir vers lui et le serrer dans mes bras : lui aussi s'est habillé pour l'occasion. Comme le mien, son costume n'a rien d'authentique, mais il a su capturer l'essence de l'époque.

Il a enfilé le pantalon de son plus beau costume, ainsi que le gilet et la chemise blanche au col amidonné qu'il portait à Noël dernier. Son gilet est ouvert, et je vois qu'il a poussé le sens du détail jusqu'à porter des bretelles — des bretelles à clip, mais c'est l'intention qui compte. Ses douces boucles blondes sont soigneusement plaquées en arrière, à l'ancienne, même si je me doute bien qu'il ne s'est pas servi d'huile de Macassar.

Soudain, un petit détail m'arrache un sourire, que je m'empresse de dissimuler.

Cela fait plusieurs jours que je ne l'ai pas vu, et je remarque qu'il en a profité pour commencer à se laisser pousser des favoris et une moustache. Ce n'est pas très visible pour le moment, mais j'apprécie son zèle. Sans compter que, sur lui, ce détail me semble délicieusement sexy.

— Eh bien, ne reste pas devant la porte ! Approche !

Le ton est sévère, mais il n'a pas crié. Il a compris dès la première fois qu'il est inutile de fulminer en brassant de l'air pour bien jouer son personnage.

Je me glisse timidement dans la pièce et me place devant lui. Dans mes efforts pour rester immobile, je serre entre mes poings le tissu bouffant de ma culotte.

Simon m'examine des pieds à la tête. Il prend le temps d'admirer son cadeau. Son visage reste grave et impassible, mais une étincelle danse dans ses yeux bleus. Il ne peut rien faire contre cela, il ne peut pas me le cacher : il est aussi emballé que moi.

— Je vois que tu n'as pas eu la patience d'attendre...

Il pousse un soupir, et je dois serrer les lèvres pour m'empêcher de répliquer par une

plaisanterie. Il incarne vraiment à merveille le chef de famille autoritaire. C'est moi qui suis très mauvaise en tant qu'épouse timide et obéissante.

— Non, monsieur. Je suis désolée, monsieur. J'ai vu le paquet et j'ai été curieuse de voir ce qu'il contenait.

— Bien sûr..., rétorque-t-il sans cesser de m'observer, la tête penchée sur le côté. Mais on peut être curieuse sans se montrer impatiente et désobéissante, tu ne crois pas ?

— Oui... oui, je sais.

Je peine à ne pas rire, et je vois que lui aussi se retient. Puis il se redresse et s'assied un peu plus droit dans le fauteuil, comme pour mieux entrer dans son personnage. Il est d'une élégance qui me rend folle d'amour et de désir. J'ai envie de le prendre dans mes bras pour l'embrasser, ou simplement de tomber à genoux devant lui pour l'adorer comme un dieu. J'ai de plus en plus de mal à rester immobile.

— Attention... Tu recommences à t'agiter. Combien de fois devrai-je te dire de rester calme et silencieuse dans ce genre de circonstance ? Tu dois te conduire comme une dame respectable, Suzanne... même si tu n'en es pas une.

Ce toupet !

— Je suis désolée, monsieur.

Une note de défi a dû m'échapper, car je le vois plisser ses beaux yeux bleus.

— Et tu ne dois parler que quand on te le demande.

Il pose sur moi un regard glacial que je trouve incroyablement érotique.

— Je ne veux plus rien entendre pour le moment, Suzanne, ajoute-t-il. Me suis-je bien fait comprendre ?

Je hoche la tête.

— Sauf peut-être...

Il marque une pause.

— ... si tu as besoin de crier.

Nous y voilà. La séance va être intense, je le sais. Mon cœur bat la chamade, mon estomac se noue, et je suis si excitée que je tremble d'impatience.

— Je pense que tu as besoin de temps pour songer à ta conduite. Je vais boire un petit verre de whisky, et peut-être lire un peu, pendant que tu réfléchis à tes fautes.

Oh non ! Bats-moi, maintenant ! Je ne peux plus attendre !

Toujours assis dans le fauteuil, il ouvre un petit tiroir sous la table basse et en sort quelques objets, qu'il pose sur le plateau.

Une courte corde de soie blanche. Une écharpe noire, également de soie. Un chausson. Il s'agit d'un de ses chaussons à semelle de cuir.

Oh mon Dieu...

Soudain, il se lève d'un mouvement lesté et s'empare de mes bras afin de placer mes mains derrière mon dos. Je sais que je ne dois pas lui résister, et je ne bouge pas pendant qu'il me lie les poignets à l'aide de la corde blanche. Il noue ensuite l'écharpe de soie autour de mes yeux. Je suis plongée dans la pénombre. L'obscurité n'est pas totale — même pliée en deux, la soie reste très fine —, mais je ne distingue plus que des silhouettes informes.

— Très bien, murmure-t-il avant de m'attraper fermement par le bras pour me faire traverser le salon.

Je suis désorientée, prise de vertige. Simon me pousse doucement jusqu'à ce que mon nez soit presque collé au nouveau papier peint. Je sens l'odeur de la colle fraîche.

— Très bien, répète-t-il.

Je ne le vois pas, mais je le sens qui m'observe. Quelle diablerie m'a-t-il concoctée ?

— Je ne crois pas que ce soit suffisant pour t'apprendre l'humilité..., reprend-il d'un ton songeur. Ah oui, je sais...

D'un geste vif, presque brutal, il tire sur ma culotte pour la faire glisser jusqu'à mes genoux.

Pourquoi suis-je si surprise ? M'exposer nue fait partie de ses tours favoris. Surtout comme cela, à partir de la taille. Ce n'est pas que ma poitrine l'indiffère, loin de là, mais il sait qu'être ainsi à demi dénudée me rend folle.

Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette question, il pince durement mon sein gauche avant de faire subir la même chose à mon sexe. Puis, sans prévenir, il y insère deux doigts.

Un halètement m'échappe. Je me sens presque mourir d'embarras.

— Petite catin, susurre Simon à mon oreille avant de me pincer de nouveau.

Il retire ses doigts et vient les coller contre ma bouche.

— Nettoie-moi ça, ordonne-t-il.

J'obéis et commence à lécher ses doigts, mais il les pousse entre mes lèvres d'un geste ferme sans être violent. Je suce ses doigts, probablement d'une manière un peu plus provocante que je ne le devrais. Je l'imagine en train de libérer son sexe en érection de son élégant pantalon.

— Ça suffit ! déclare-il d'une voix rauque, un peu tremblante.

Je dissimule un sourire. Mission accomplie : j'ai réussi à le troubler.

Je voudrais qu'il s'approche pour presser son érection contre mes fesses et la mettre à portée de mes mains liées, mais non. Il s'éloigne, et j'entends un léger tintement suivi des craquements familiers du cuir quand il se sert un verre et se rassied dans le fauteuil. Je crois percevoir l'infime froissement de pages qu'on tourne. *Le Livre bleu*, peut-être ? Nous en avons acheté d'autres depuis, mais nous en revenons toujours à celui-ci.

Simon ne dit rien. Je l'imagine, assis, en train de lire. Moi, debout face au mur, dans mes vêtements d'époque, j'ai l'impression de faire partie du livre au même titre que toutes ces jeunes femmes qui se laissent punir par des gentilshommes surgis du passé.

Une image en particulier me revient à l'esprit. Une jeune fille, vêtue à peu près comme moi, les fesses également dénudées, se tient non pas devant un homme, mais devant un groupe de joyeux lurons moustachus. L'un d'entre eux la tripote — probablement après l'avoir battue, car les tons sépia trahissent des zones plus sombres sur ses fesses nues —, tandis que les autres sont tranquillement assis pour profiter du spectacle. Certains d'entre eux ont déjà leur sexe sorti du pantalon.

L'idée m'excite. Avec Simon, nous en avons déjà parlé. Etre observés, que ce soit pendant qu'il me punit ou qu'il me fait l'amour. Ni lui ni moi ne voulons faire quoi que ce soit avec quelqu'un d'autre : je ne supporterais pas l'idée qu'un autre homme me touche — et lui non plus. Mais se mettre en scène devant un public est une tout autre chose, et nous nous sommes déjà inventé des scénarios sur l'oreiller.

Nous partageons des fantasmes d'exhibitionnisme où je suis penchée dans un fauteuil tandis que des inconnus regardent Simon me fesser. Rien qu'à cette idée, je frémis de nouveau de désir. Des yeux avides posés sur moi alors que je crie et me débats. Des gens qui se caressent en voyant Simon me pénétrer avec violence après m'avoir sévèrement rossée. Cela ne me dérange pas que d'autres femmes ou d'autres hommes le voient, tant que je suis la seule à en profiter.

— Suzanne !

La voix de Simon est menaçante. Je me rends compte que je me suis mise à frotter mes cuisses l'une contre l'autre.

Je me fige, mais c'est déjà trop tard. J'étais censée rester immobile, mais j'ai désobéi.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Il semble plus amusé qu'en colère. Il est même certainement très content. Nous voilà enfin arrivés à la partie la plus intéressante de la soirée.

— Tu peux parler, dit-il.

— Je... je n'étais pas très à l'aise.

— Pas très à l'aise *qui* ?

— Je n'étais pas très à l'aise, monsieur.

J'entends le bruit d'un verre qu'on pose, puis celui plus léger d'un livre. Simon se lève du fauteuil rouge, et je l'imagine rajuster son sexe dans son pantalon. Il croit que je ne peux pas le voir, mais il ignore que je suis capable de visualiser chacun de ses gestes. Je le connais si bien...

— Qu'est-ce qui te met mal à l'aise ? demande-t-il.

En quelques pas légers, il est à mes côtés. Si proche que je sens sa cuisse frôler la mienne. Instinctivement, je me colle à lui, à la recherche du renflement de son entrejambe.

— Arrête ça ! m'ordonne-t-il d'un ton sec.

— Entre mes cuisses. C'est là que je suis mal à l'aise. Je crois que j'ai besoin de jouir.

La tentative est osée, mais je sens qu'il en est ravi. Je lui facilite la tâche.

Il pose sa main sur mes fesses.

— Si tu veux jouir, tu vas devoir le mériter. Vu l'obscénité dont tu viens de faire preuve, le prix à payer sera élevé. J'espère que tu comprends.

— Oui, monsieur. Je le sais, monsieur.

— Parfait. Alors allons-y.

Il me prend par le bras et me ramène, les yeux toujours bandés, en direction du fauteuil rouge. Je visualise la position de la plupart des meubles, mais de toute façon je lui aurais fait entièrement confiance pour me guider.

Soudain, il me surprend par un mouvement inattendu. Il me place derrière notre chère antiquité et, en posant une main sur mon épaule, me pousse par-dessus le dossier et me fait basculer en avant. J'ai le visage contre le siège du fauteuil, les orteils à peine en contact avec le sol et les fesses offertes.

Je suis parfaitement présentée pour tout ce qu'il voudra me faire subir, et en équilibre précaire : les mains liées, je ne peux me retenir à rien. Bien sûr, cela fait partie de mon châtiment. Il s'arrange pour que je me sente encore plus vulnérable que d'ordinaire et me force à écarter les jambes pour exposer mon sexe.

Simon s'accroupit à côté du fauteuil, se penche vers moi et énumère dans un murmure toutes les choses qu'il pourrait introduire en moi. Il s'exprime d'une voix rauque, presque un grondement, comme s'il était devenu un autre homme. Puis, lorsqu'il se redresse, il redevient aussitôt sévère et raffiné.

— Tu es une jeune femme lubrique et licencieuse, Suzanne, et tu mérites d'être sévèrement châtiée. Je vais me servir de mon chausson pour te battre... Ensuite, nous verrons.

« Nous verrons. » Il veut sans doute dire par là qu'il compte me prendre, là, sur le dossier du fauteuil. En tout cas, je l'espère.

Je l'entends ramasser son chausson et se mettre en position derrière moi. Il pose la semelle sur ma peau nue, comme pour me préparer à ce qui va suivre.

Je m'attends à ce qu'il dise quelque chose, mais non. Sans crier gare, il applique le premier coup avec vigueur.

Transpercée d'un éclair de chaleur cinglante, je pousse un cri. Je ne peux pas m'en empêcher.

Il m'ignore et frappe une deuxième fois, puis une troisième et une quatrième, en rapide succession. Déjà, mes fesses me cuisent et sont parcourues de douloureuses palpitations. Il ne s'agit pas d'une punition artistique, aux gestes mesurés. Elle est rapide et efficace et, comme il m'en a avertie, sévèrement appliquée.

Malgré tout, je me rends compte qu'il y met une certaine créativité. Alors que je halète et gémis de douleur, je sens qu'il distribue les coups de manière à couvrir un maximum de surface. D'abord la partie la plus exposée, puis les courbes les plus hautes de mes fesses, avant de redescendre peu à peu vers mes cuisses.

Brusquement, il s'arrête. Il pose le chausson et me prend par les hanches pour me pousser un peu plus en avant. Lorsque ses doigts se posent sur les zones endolories, je ne peux contenir un juron indigne d'une dame, mais il ignore mon manque de contrôle et continue à me positionner selon son envie.

Je me trouve à présent dans une posture encore plus précaire qu'auparavant, sur le point de glisser en avant et de tomber tête la première sur le coussin de cuir rouge. Je sais très bien ce qui va suivre et, par avance, je pousse un sourd gémissement.

A cet instant, Simon abat la semelle du chausson juste en dessous de ma fesse droite, puis de la gauche. Je hurle. C'est là que je suis la plus sensible. Apparemment satisfait de ma réaction, Simon se concentre longuement sur cette zone.

J'ai déjà atteint une sorte d'état second, lorsqu'il s'arrête brusquement et fait un pas en arrière. Mais je ne bouge pas. Je sais qu'il marque seulement une pause afin de reprendre haleine tout en admirant le spectacle de mon corps rougi par les coups, qui s'agite sur le dossier du fauteuil. Je voudrais plaquer mes mains sur mes fesses enflammées, mais elles sont toujours attachées dans mon dos.

Tant bien que mal, je m'efforce de frotter mon entrejambe contre le cuir du dossier. Aussi cuisantes que soient mes fesses, ce n'est rien à côté du désir qui m'enflamme.

Oh ! mon cher, cher Simon, s'il te plaît, caresse-moi.

Comme s'il m'avait entendue, il glisse une main sous mon ventre, et trouve aussitôt mon clitoris.

— Oh ! mon Dieu !

Je suis si près de l'orgasme. J'y suis presque. Mais alors, d'un geste plus douloureux que n'importe quel coup de chausson, il retire sa main.

— Bientôt, bientôt..., murmure-t-il. Mais d'abord je dois m'occuper de tes cuisses.

— Non...

Dans ma tête, ma réponse ressemble plutôt à « oui... non... je ne sais pas... peu importe, fais quelque chose ! »

Simon pose une main en bas de mon dos et s'attaque à mes cuisses, juste au-dessus de ma culotte toujours baissée au niveau de mes genoux. A cet endroit, je suis si sensible que je ne peux m'empêcher de crier sous les coups. J'émetts des bruits tellement étranges que je n'arrive pas à croire que c'est bien moi qui les produis.

Par chance, Simon achève vite sa besogne. Je crois qu'il ne peut plus attendre, lui non plus. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer, mon Simon, debout derrière moi, peut-être un peu rouge de l'effort fourni mais toujours élégant... si l'on fait abstraction de la protubérance qui déforme le devant de son pantalon. Il ne peut pas me résister et souffre tout autant que moi de la frustration.

Le chausson tombe par terre avec un bruit mat, puis j'entends deux chocs sourds. Vient-il d'enlever ses chaussures ? Je m'agite sur le cuir rouge, incapable de rester immobile alors que je

brûle de l'intérieur. Je tends l'oreille, épiant le moindre mouvement de mon fiancé.

Il se déshabille. Je l'entends enlever ses vêtements.

Une seconde plus tard, il me prend par les hanches et me tire vers lui, m'arrachant un cri lorsqu'il referme les mains sur le haut de mes fesses. Sans sembler se soucier de ma douleur, il m'agrippe durement d'une main et se sert de l'autre pour guider son sexe en moi. Je le sens énorme et brûlant, plus chaud même que ma chair. En un long mouvement fluide, il me pénètre enfin.

— Oh oui, mon amour, oui, soupire-t-il en s'enfonçant au plus profond de moi.

Il se couche contre moi, comme pour se réchauffer sur mon corps enfiévré. Soudain, je me sens extraordinairement chérie et adorée.

La position est étrange, inconfortable. J'ai mal, mes mains sont coincées entre nous, et je ne peux pas me caresser alors que j'en meurs d'envie. Mais malgré tout le plaisir que j'éprouve est immense.

— Oh ! mon amour, mon amour..., soupire-t-il encore.

Puis, comme s'il avait lu dans mes pensées, je le sens saisir le nœud de la corde de soie pour me délier les mains. Une lumière soudaine m'assaille lorsqu'il arrache mon bandeau.

Malgré ma soudaine liberté, je n'ai pas le loisir de me toucher comme je l'ai tant désiré. Il le fait pour moi.

— Je t'aime, ma chérie, je t'aime, dit-il en caressant mon clitoris exactement comme je l'aurais fait.

La jouissance est immédiate. Une vague de plaisir me submerge, douce, tiède, presque apaisante. De nouvelles larmes inondent mon visage.

— Moi aussi je t'aime, dis-je dans un halètement en le sentant tressaillir et jouir à son tour.

* * *

Un peu plus tard, je suis roulée en boule dans le fauteuil rouge, épuisée mais incroyablement détendue malgré la brûlure qui me transperce depuis les reins jusqu'au milieu des cuisses. Cette douleur n'en est pas vraiment une. La sensation est devenue familière, presque amicale.

Le cuir du fauteuil est délicieusement frais sous ma peau, et je bénis l'impétuosité qui m'a poussée à l'acheter. Il valait largement le moindre centime payé à l'antiquaire. En souriant, je repose mon visage contre le dossier.

Simon revient dans la pièce, toujours nu, une couverture à la main. Il s'avance vers moi. Son beau sexe à présent au repos se balance entre ses cuisses. J'aime son aisance à se mouvoir entièrement nu. Il dégage au moins autant de puissance et de dignité que tout habillé.

Il m'enroule dans la couverture en prenant garde à ne pas toucher mes fesses endolories, puis me sert un verre du whisky qu'il buvait un peu plus tôt. Je suis déjà assez enivrée sans alcool, mais la saveur du single malt est un véritable bonheur.

— Merci, mon chéri.

— Ce n'est que du whisky, dit-il en s'asseyant en tailleur sur le parquet avant de passer une main caressante sur ma jambe.

— Non, merci pour ce soir. Pour les sous-vêtements victoriens, pour le scénario... pour t'être servi du fauteuil de cette façon.

Je pose ma main sur la sienne et la serre un instant entre mes doigts.

— Tu mérites ce qu'il y a de mieux..., déclare-t-il avec un sourire. J'aurais voulu avoir un peu plus de temps pour me procurer quelques objets d'époque authentiques... mais je trouve qu'on s'est

bien débrouillés.

— C'est le meilleur cadeau d'anniversaire que j'ai jamais reçu. Merci, mon amour.

Simon éclate de rire et se relève d'un mouvement gracieux.

— Ce n'était pas ça, ton cadeau, annonce-t-il d'un air étrangement fier de lui. Ton vrai cadeau... le voilà !

Avec aplomb, il s'avance vers l'un des meubles couverts d'une housse de protection et arrache le tissu d'un geste théâtral.

Sans me soucier de mes fesses endolories, je pivote dans le fauteuil rouge et me retrouve face à... un *autre* fauteuil rouge !

Il est identique à celui que j'occupe, et semble même en meilleur état. Il est magnifique.

— C'est... splendide.

Enroulée dans ma couverture, je me lève pour m'en approcher. Simon semble extraordinairement content de lui, comme s'il présentait notre nouvelle acquisition dans une vente aux enchères et que son prix atteignait une petite fortune.

Et à propos de fortune...

Une fois encore, il lit dans mes pensées.

— Ne t'en fais pas pour l'argent, ma chérie. J'ai découvert hier le montant dont je vais hériter, et il y en a un peu plus que prévu.

Il se penche sur moi, me prend dans ses bras et me murmure la somme à l'oreille.

— Incroyable !

Toutes mes inquiétudes au sujet de nos dépenses inconsidérées et du coût des rénovations de notre chère maison victorienne s'évaporent, tout comme la douleur d'une fessée disparaît dans le plaisir divin d'un orgasme.

Je serre Simon dans mes bras. Même sans cette somme, nous nous en serions sortis, mais ne plus être obligés de faire attention est une nouvelle formidable !

— Mais tu as dû acheter le fauteuil bien avant de savoir pour l'argent...

Je lui adresse un regard malicieux. Il est encore moins raisonnable que moi.

Son sourire me fait fondre. Il est enfantin, penaud, adorable.

— Bon... j'avoue que j'ai pris un risque. Mais ça valait le coup, non ?

Des pensées étranges me traversent l'esprit. Étranges et délicieusement excitantes. Je suis trop fatiguée pour faire quoi que ce soit à ce sujet pour le moment, mais un jour... Oui, peut-être... Un jour.

— Tu es n'es pas raisonnable, Simon Whittingtry.

Je fais mine de froncer les sourcils, puis éclate de rire.

— J'adore mon cadeau, mon amour, vraiment ! Il est parfait !

Je marque une pause et passe ma langue sur ma lèvre inférieure, comme pour goûter une saveur nouvelle et acidulée, puis ajoute :

— Mais méfie-toi... Un jour, je vais finir par être obligée de te donner une bonne leçon.

Je jette un regard éloquent au dossier du nouveau fauteuil, puis à Simon.

Il éclate de rire, mais ses yeux bleus sont grands ouverts. Emplis de feu, d'attente et de désir.

TITRE ORIGINAL : RITUAL OF THE RED CHAIR

Traduction française : ALIX PAUPY

© 2012, Portia Da Costa. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

GEORGIA E. JONES

I comme Irrésistible

Sexy

 HARLEQUIN

LONDRES, 1801

Qui pourrait croire que Penelope Montague, l'honorable dame de compagnie, est l'auteur du scandaleux Recueil à destination des femmes ? Tout le monde pense qu'elle a grandi dans un couvent, sans savoir qu'elle a passé la moitié de sa vie en compagnie des dames du Black Swan, la célèbre maison close.

Seul Robin Sackville Tufton, comte de Thanet — et débauché notoire — devine que, derrière les sages apparences, se cache une femme d'une grande sensualité. Dès le premier regard, il se surprend à la désirer plus que tout au monde. Mais, malgré la passion avec laquelle elle répond à ses caresses, il sait qu'il ne peut épouser une femme comme elle... mais il ne peut se contenter non plus de la prendre. Robin et Pen pourront-ils étouffer leur désir... ou trouveront-ils un moyen de le satisfaire ?

Londres, 1801

Tandis que les danseurs évoluaient au milieu de la salle de bal surchauffée, Pen Montague agitait nerveusement son éventail. Elle adorait danser. Ces dames du Black Swan — un établissement prétendument « Réservé aux gentlemen distingués » mais qui, dans la pratique, n'était rien d'autre qu'un bordel — lui avaient appris à danser quand elle était enfant. Pourtant, ce soir, personne ne l'inviterait. Si elle assistait au bal, ce n'était qu'en qualité de dame de compagnie de la comtesse douairière Prudence Dalrymple. Or, personne n'aurait songé à proposer une danse à une simple domestique.

Poussant un soupir discret, elle s'efforça de chasser cette pensée de son esprit, préférant se concentrer sur la chance qu'était pour elle cet emploi auprès de Prudence. Non seulement il lui assurait le gîte et le couvert, mais Pen éprouvait par ailleurs une véritable affection pour cette femme qui, en dépit de ses soixante-dix ans, ne manquait pas d'humour. Sans compter que le livre dont Pen était l'auteur — cette seule pensée suffisait à la faire frémir — allait bientôt nécessiter un deuxième tirage. Tout le monde ignorait bien sûr qui l'avait écrit, et Pen priait chaque jour pour que nul ne le découvre. Son titre banal, *Recueil à destination des femmes*, d'un auteur anonyme, dissimulait un contenu si scandaleux que, si jamais quelqu'un la démasquait, Pen finirait à coup sûr recouverte de goudron et de plumes. A cette idée, elle fronça involontairement les sourcils et cessa soudain d'agiter frénétiquement son éventail pour le refermer d'un geste brusque.

* * *

Robin Sackville Tufton, comte de Thanet, s'appuya négligemment contre une colonne en marbre. Il était animé par la furieuse envie d'être ailleurs. Son père venant de mourir, il était devenu comte et, dans fort peu de temps, il allait devoir assurer la descendance de sa lignée. En d'autres termes, engendrer un héritier.

Il lui fallait donc trouver une comtesse susceptible de porter cette progéniture. Et, pour y parvenir, il était contraint d'assister à ces insupportables bals, à la recherche d'une légitime épouse. C'est pourquoi il se retrouvait là, planté contre une colonne, résistant à l'envie de se gratter le cou — qui le démangeait terriblement sous sa lavallière ! De plus, il était contrarié de ne pas pouvoir danser, alors qu'il brûlait de le faire : depuis peu, il était devenu un trop beau parti pour se permettre d'inviter n'importe quelle cavalière. Laisant vagabonder son esprit, son regard se posa sur lady Dalrymple. Elle n'était plus en âge de danser, mais elle avait gardé un esprit vif et alerte. Soudain,

son attention fut attirée par une femme, assise au côté de la douairière, qui agitait son éventail. Presque tout, dans son visage, évoquait la rondeur : elle avait de grands yeux, des joues pleines et un nez légèrement retroussé. Mais le plus étonnant était ses yeux : étirés en amande, ils lui rappelaient ceux d'un chat. Il aperçut également son menton lorsqu'elle abaissa son éventail dans un froncement de sourcils : un ravissant petit menton qui, lui, n'était pas rond du tout. Le cœur de Robin cessa de battre un bref instant. Il ignorait qui était cette femme. Mais il lui fallait le découvrir au plus vite.

* * *

— Qui regardez-vous avec autant d'insistance ? demanda lady Dalrymple, interrompant la rêverie de Pen.

— Personne, s'empressa de répondre Pen, en ouvrant de nouveau son éventail. J'étais plongée dans mes pensées, je vous prie de m'en excuser.

— Lorsque j'avais votre âge, commença Prudence sans s'attarder sur les propos de sa dame de compagnie, je n'adressais la parole qu'aux gentlemen convenables, ceux qui pouvaient faire les meilleurs maris. Mais, à mon âge, je préfère les débauchés : leur conversation est bien plus intéressante ! Et converser avec un homme, ajouta-t-elle avec un profond soupir, c'est bien la chose que je puisse encore faire...

Tandis que Pen riait, la comtesse marqua une courte pause, avant de reprendre sur le ton de la confiance :

— C'en est un, vous savez.

— Je vous demande pardon ? s'enquit Pen d'un air absent.

— L'homme que vous regardez. C'en est un... Un débauché, précisa Prudence en le pointant presque du doigt.

Pen saisit avec douceur l'irrévérencieuse main.

— C'est un séducteur invétéré, poursuivit la douairière. Il a couché avec la majeure partie des femmes qui assistent à ce bal, vous pouvez me croire. Rien à voir avec son père !

Pen savait d'expérience que Prudence Dalrymple était capable de continuer sur sa lancée indéfiniment. Prenant une profonde inspiration, elle l'interrompit brutalement.

— Vous faites erreur, je n'étais pas en train de le regarder.

La comtesse lui décocha un regard éloquent, preuve — s'il en était besoin — qu'elle n'en croyait pas un mot.

— Il se peut que j'aie tourné la tête dans sa direction, concéda Pen d'une voix assurée, mais je ne le *regardais* pas.

Pourtant, en observant l'homme avec plus d'attention, Pen se fit la réflexion qu'il était extrêmement beau. Et encore, ce qualificatif banal était bien loin de la vérité !

Cet homme était, en fait, ridiculement, insolemment, déraisonnablement beau. A tel point que, pendant un bref instant, Pen fut incapable de distinguer les uns des autres les différents éléments du tableau qu'elle contemplait : un visage tout en longueur, un noble front barré d'épais sourcils qui mettaient en valeur des yeux d'un bleu étonnamment clair, des cheveux noirs parsemés de fils gris — quoiqu'il ne dût pas avoir plus de trente ans — et un nez fin et droit qui soulignait la parfaite symétrie de ses traits. Il avait un torse large et une taille fine, des hanches étroites et de longues jambes élancées, et il était paré de vêtements de la plus haute élégance. Aux prises avec ces tumultueuses pensées, Pen s'arrêta soudain sur sa bouche : c'était une pure merveille. Elle sentit un désir brûlant irradier son corps, et prit la décision, à cet instant précis, de ne parler à cet homme sous

aucun prétexte.

— Certes, il n'est pas beau au sens classique du terme, continua la douairière qui poursuivait son bavardage comme si Pen n'était jamais intervenue. Ce n'est pas le même genre de beauté que son père, en tout cas et... oh, mon Dieu... vous auriez dû voir son oncle ! Mais le pauvre homme est mort il y a quelques années, emporté par la fièvre...

A cet instant, le débauché en question, qui devait avoir senti qu'il était au centre d'une conversation féminine, abandonna sa colonne pour se diriger vers elles.

— Oh ! malheur, gémit Pen.

— Oh ! bonté divine, jubila Prudence.

* * *

Robin s'arrêta à la hauteur de la comtesse et s'inclina devant elle.

— Lady Dalrymple, salua-t-il respectueusement.

— Robin, répondit simplement la douairière avec un hochement de tête, sans prendre la peine de s'épancher en politesses.

Elle le connaissait depuis le berceau, et le fait qu'il soit récemment devenu comte ne changeait rien. Se tournant vers Pen, elle fit les présentations.

— Vous connaissez ma dame de compagnie, mademoiselle Montague ? demanda-t-elle. Pen, voici le comte de Thanet.

Pen se raidit, guettant dans le regard de Robin l'habituelle lueur de mépris qu'elle ne manquait jamais d'essayer : « Une domestique ne mérite pas que l'on s'intéresse à elle », semblaient dire les yeux de tous les nobles qu'elle avait rencontrés. Pourtant, cette fois, rien de tel ne se produisit.

L'homme se contenta de s'incliner poliment devant elle et lui dit :

— Je n'ai pas encore eu ce plaisir. Voulez-vous danser avec moi, mademoiselle Montague ?

— Ma dame de compagnie réside à la campagne, à mes côtés, intervint Prudence Dalrymple. Elle ne m'accompagne jamais en ville. Elle ne sait pas danser.

— En effet, fit mine d'avouer Pen, je ne sais pas danser.

Elle se leva et posa sa main sur celle du comte.

— Mais vous me guiderez, et je vous suivrai, ajouta-t-elle.

— Quel heureux hasard, répliqua-t-il en saisissant ses doigts délicats. C'est exactement ainsi que l'on m'a élevé.

* * *

Oh ! mon Dieu ! ne cessait de se répéter Pen.

Ils dansaient à la perfection, glissant sur la piste, s'écartant puis revenant l'un vers l'autre dans un mouvement fluide. Chaque partie de son corps qu'il touchait — sa main sur la sienne, sa main sur son épaule, l'intrusion fugace de sa cuisse entre ses jupes tandis qu'ils évoluaient au rythme de la musique — semblait tout à la fois s'embraser et se liquéfier à son contact. Pen ne trébucha qu'une seule fois, à la fin de la danse, lorsque Robin lui accorda son bras pour la raccompagner auprès de lady Dalrymple. Ils n'échangèrent aucun mot. Elle se sentait complètement désorientée.

La douairière détailla longuement Pen.

— Comme je vous le disais, conclut-elle avec un air satisfait, s'entretenir avec des débauchés est beaucoup plus intéressant...

Pen, qui d'ordinaire était toujours prête à lancer une répartie spirituelle, resta silencieuse. Il lui fallut plusieurs heures pour retrouver son souffle.

* * *

Le nez plongé dans un livre, Pen entendit la cloche sonner depuis la bibliothèque. Les livres étaient pour elle des amis très chers. Eux, au moins, ne l'empêchaient jamais de dormir... alors que certains hommes semblaient capables de priver une femme de sommeil deux semaines durant, sans même avoir levé le petit doigt ! Pen avait renoncé à comprendre ce qui s'était passé exactement entre le comte de Thanet et elle. Le fait qu'il occupe ainsi ses pensées était d'autant plus vexant qu'il n'avait pas eu pour elle une once de considération. Ce qui, étant donné leurs positions respectives dans ce bas monde, n'avait au fond rien d'étonnant. Si quelqu'un était venu dire à Pen : « Au bal des Mortimer, vous danserez avec un homme et, dès cet instant, vous n'aurez de cesse que de le revoir », elle n'aurait pas été plus surprise ni plus décontenancée que si un petit homme s'était présenté sur le pas de sa porte pour lui annoncer qu'il était fait de fromage et venait de la Lune.

Jamais je ne dois le revoir, pria-t-elle dans un élan d'amertume dû au manque de sommeil. Au même instant, comme sous l'effet d'un mauvais sort, Robin Tufton en personne se présenta sur le seuil de la bibliothèque, précédé par Lucy vêtue de sa robe d'intérieur grise.

— Je vous demande pardon, madame, dit la servante en faisant une courte révérence, mais lady Prudence est dans le jardin et...

Elle semblait si inquiète que Pen lui sourit en refermant son livre. Se levant, elle s'adressa à elle d'une voix rassurante :

— Mais oui, vous avez bien fait, Lucy. Apportez-nous du thé, je vous prie.

Pen ne parvenait pas à comprendre pourquoi le comte n'était pas resté dans le salon — place réservée aux visiteurs — en attendant l'arrivée de Prudence. Ce détail resterait pour toujours un mystère. Troublée, elle tenta de maîtriser les battements désordonnés de son cœur. Elle ne pouvait ignorer à quel point elle était heureuse de le voir.

— Je suis ravi de constater que je ne vous dérange pas, dit Robin en souriant.

Le comte devait parfaitement savoir que c'était faux, songea Pen aussitôt.

— Lucy a bien essayé de me faire attendre dans le salon, poursuivit-il, mais j'ai demandé à vous voir.

Devant une telle arrogance, Pen fut tentée de lui lancer son livre à la tête. Tout comme elle brûlait de poser ses lèvres sur les siennes. Mais elle ne fit rien de tout cela, se contentant de le regarder parcourir la pièce d'un pas nonchalant. Il lançait des regards furtifs vers les étagères, les doubles portes qui s'ouvraient sur l'allée menant au jardin et les vases garnis de roses que Prudence avait cueillies la veille. Il semblait avoir une idée derrière la tête. Rares étaient les choses qui échappaient à Pen, elle qui avait passé la moitié de sa vie dans un bordel et l'autre, dans un couvent. Or cet homme était pour elle un mystère, et la violence de ce qu'elle ressentait en sa présence l'empêchait d'avoir avec lui le genre de conversation futile qui lui servait souvent de refuge. Le silence de Pen ne sembla pas le rebuter.

— On dit que vous avez grandi dans un couvent, est-ce bien vrai ? demanda-t-il en effleurant du bout du doigt un pétale de rose fané.

Songeant au Swan, elle balbutia :

— Non, ce n'est pas... Enfin, oui..., tâcha-t-elle de se rattraper.

Elle voulut lui répondre plus fermement : « Oui, j'ai grandi dans un couvent. » Mais les paroles

indignes qui fusèrent de sa bouche furent :

— Vous me faites perdre mes moyens, mais cela m'est complètement égal.

Le comte leva la tête, l'air intrigué. Il se rapprocha d'elle, la pressant un peu plus à chaque pas, jusqu'à l'acculer contre la bibliothèque. Puis il s'appuya d'une main contre les rayonnages, juste au niveau de *La République* de Platon, son bras tout contre l'oreille gauche de Pen. De sa main libre, il saisit le livre qu'elle tenait entre ses doigts fébriles. La jeune femme sursauta lorsque l'ouvrage heurta le sol.

— On ne devrait jamais maltraiter les livres, déclara-t-elle d'un ton sentencieux. Le savoir qu'ils contiennent les rend précieux.

Le comte la regarda d'un air surpris.

— Ce n'est pas moi qui lui ai fait subir un mauvais traitement, protesta-t-il. Si ce livre avait été vivant, vous l'auriez étranglé tant vous le serriez fort. Quant à vous faire perdre vos moyens, fit-il en s'approchant dangereusement d'elle jusqu'à ce que leurs corps se touchent, ce n'est que justice, mon chaton, car vous m'avez très certainement fait perdre les miens.

Le comte se tenait si près d'elle qu'elle pouvait sentir son odeur — un mélange de lotion capillaire, de savon, et d'autre chose qui n'appartenait qu'à lui. Pen inspira profondément comme pour s'abreuver de lui. Dans le même temps, le comte s'empara d'une mèche de cheveux à la lisière de ses tempes et l'enroula autour de son index. Pen ferma les yeux et renversa la tête en arrière, incapable de bouger. Mais c'en était trop. Pour éviter qu'il aille plus loin, elle murmura aussi sèchement qu'elle le put :

— Vous me semblez pourtant parfaitement sain d'esprit.

— Décevant, dit-il sans cesser de jouer avec ses cheveux.

Son torse montait et descendait au rythme de son souffle saccadé, et effleurait les seins de Pen à chaque inspiration. Elle était vaguement contrariée que le comte lui ait répondu de manière aussi laconique. C'en était presque déloyal. Mais les caresses légères de Robin vinrent à bout de sa contrariété, et son corps commença à s'embraser et à s'ouvrir au sien. La main de l'homme avait quitté ses cheveux pour jouer avec ses doigts. Dépouillée de son livre, Pen serra vainement les poings jusqu'à ce que le comte les déplie doucement de ses mains. Dans un geste de défense, elle tint son coude serré contre son flanc, mais ce mouvement n'échappa pas au comte, qui maintint fermement sa main dans la sienne. Il caressa sa paume et effleura un à un ses doigts jusqu'à ce qu'elle enlace les siens en frémissant. Le comte arrêta alors de jouer avec ses cheveux et posa la main sur sa tête. Sans cesser de la caresser, il l'étreignit un peu plus. Il pencha la tête vers elle, et ses lèvres murmurèrent à quelques millimètres de son oreille :

— Savez-vous pourquoi j'ai quitté le bal des Mortimer ?

— Non, répondit-elle dans un souffle.

Sentant ses jambes se dérober, elle posa la main encore libre sur son torse, caressa son gilet de soie rayé et remonta le long de son cou jusqu'à sa joue parfaitement lisse.

— J'ai quitté le bal des Mortimer, poursuivit-il en haletant contre son oreille, parce que je ne pouvais plus marcher. Je ne pouvais plus penser. Je suis sorti et j'ai plongé ma tête dans la fontaine la plus proche.

Pen émit un petit rire étonné. Le comte lui sourit à son tour, puis se mit à lui mordiller doucement le cou. Elle frémit, et frissonna encore plus intensément lorsqu'il lécha l'endroit qu'il avait mordu du bout de la langue. Robin continua d'une voix basse et rauque.

— « Prends-la », répétait une voix dans ma tête, comme si j'avais pu trousser sur-le-champ vos jupes, m'enfoncer en vous et continuer à danser avec vous jusqu'à ce que nous jouissions tous les

deux.

Son souffle était irrégulier mais, même ainsi, Pen perçut une pointe d'humour dans sa voix.

— Une idée parfaitement ridicule, je le sais bien, concéda-t-il, mais j'étais en sueur de la tête aux pieds. Jamais je n'avais autant désiré quelqu'un.

Hypnotisée par ses paroles, Pen pencha la tête et écarta les lèvres contre sa peau, dans un élan désespéré pour la goûter et s'en repaître. Les mains du comte se serrèrent avec force autour de sa taille, et il s'inclina pour s'emparer de ses lèvres. Soudain, la voix de Prudence résonna comme un clairon depuis l'allée voisine.

— Non, Lucy, s'exclama-t-elle, le vase bleu !

Pen avait déjà traversé la pièce et se trouvait près de la porte opposée lorsque lady Dalrymple fit son entrée dans la bibliothèque, un panier de roses à la main.

— A vous voilà, Penelope ! Lucy va vous apporter votre pelisse. Nous partons nous promener dans le parc. Nous irons chercher Meredith en chemin.

* * *

Quoique, depuis vingt bonnes minutes, il ne pût qu'apercevoir la pointe de l'ombrelle de Pen, Robin s'amusait follement. Les femmes qui se pâmaient devant lui ne l'intéressaient pas. Celles qui se déshabillaient en échange de quelques coûteux bijoux — mieux connues sous le nom de maîtresses — ne l'amusaient pas non plus, même si elles pouvaient le satisfaire temporairement. Plus généralement, les gens qui ne disaient jamais ce qu'ils pensaient de crainte d'offenser un comte étaient les plus ennuyeux du monde. Assise en face de lui, dans cette voiture qui avançait avec une mortelle lenteur, se tenait une femme qui ne ressemblait en rien à tout cela.

Prudence et Meredith avaient été repérées par Henry Winthrop et avaient condescendu à échanger quelques plaisanteries avec lui.

— Si vous ne me permettez pas de voir votre visage, dit à voix basse le comte en s'adressant à Pen, je vais devoir me concentrer sur autre chose.

Sa remarque fut accueillie par un brusque mouvement d'ombrelle.

Au pli obstiné de sa bouche, Robin comprit que Pen était partagée entre continuer à dissimuler son visage ou bien incliner son ombrelle de sorte que cet homme cesse de regarder fixement ses seins. Elle pouvait également s'en servir pour le frapper. C'était une possibilité qui ne manquait pas d'intérêt.

Mais, avant que l'un de ces événements se produise, Meredith déclara :

— Le roi George est de nouveau pris d'un accès de folie. Ils l'ont conduit au Kew Palace et ont sorti le damas turquoise.

Croisant le regard perplexe de Pen, Robin crut bon d'expliquer :

— Il s'agit d'un gilet spécialement conçu pour pouvoir être facilement enfilé ou enlevé, même avec l'esprit dérangé.

— Dérangé ! s'écria d'un air éloquent sir Winthrop. Notre gouvernement est sans tête !

— Ne vous tourmentez pas pour des broutilles, Henry, répliqua Meredith en fronçant les sourcils. Le prince régent prendra les choses en main. Bien que ce soit triste pour George. Je suppose qu'il essaie de nouveau de serrer la main aux arbres. Le gouvernement ne tombera pas, mais il est affligeant d'avoir un roi qui n'a plus sa tête.

Elle ponctua sa remarque d'un reniflement hautain, et son regard se voila de tristesse. Son émotion était tout autant due au roi George — qui lui inspirait de la pitié — qu'au souvenir de son

défunt mari qui avait l'habitude de prendre du tabac à priser dans une petite boîte en plaqué or et en émail qu'il rangeait dans la poche de son gilet. Renifler lui faisait invariablement penser à lui.

Prudence tapota le genou de son amie.

— Il s'en remettra, la rassura-t-elle. Il l'a déjà fait par le passé.

Pen observait un groupe d'étourneaux dans les hêtres qui bordaient le chemin. Quelque chose dut les effrayer car ils s'envolèrent tous en même temps et s'élancèrent à tire-d'aile vers le ciel. Robin contemplait Pen, et une étrange idée lui traversa l'esprit : s'ils étaient pieds nus tous deux, il aurait pu saisir ses petits pieds entre les siens et les caresser dans un élan de compassion. Il fut tiré de ses rêveries par le sujet que lança Prudence à la cantonade.

— Quand Robin va-t-il donc se marier ?

Puis, s'adressant à l'intéressé :

— Il est grand temps d'y songer, voyez-vous. Vous devez faire votre devoir. Ce n'est pas comme s'il n'y avait aucune jeune fille célibataire à Londres en ce moment.

Cachée derrière son ombrelle, Pen pouvait apercevoir la main gauche de Robin qui tapotait nonchalamment le bord de la portière. Attendant qu'il réponde à lady Dalrymple, la jeune femme se tenait immobile, aux aguets comme si elle s'apprêtait à attraper une mouche. Robin se pinça d'un air las l'arête du nez.

— J'ai vingt-neuf ans, soupira-t-il. J'ai encore le temps.

— Vingt-neuf ans ! aboya Prudence. Beaucoup sont déjà morts à quarante. Vous avez peut-être moins de temps devant vous que ce que vous croyez. Pensez un peu à votre pauvre mère. Elle n'a plus vingt-neuf ans, elle.

Penelope eut pitié de Robin, sans être bien certaine qu'il le mérite.

— Lady Dalrymple, dit-elle en se penchant pour toucher légèrement le bras de Prudence. Ne vouliez-vous pas vous arrêter chez le pharmacien avant de rentrer à la maison ?

— Oh ! mais oui, Penelope. Merci de me le rappeler, ma chère. Cela ne vous ennuie pas ? demanda Prudence à Meredith. J'ai besoin d'une boisson tonique pour les indigestions.

Personne ne consulta Robin, dont l'opinion n'avait, semble-t-il, pas d'importance.

— Chez Hadley ? s'interrogea la vieille dame à voix haute. Non. Allons plutôt chez le Dr Spencer sur Pudding Lane.

Prudence et Meredith entreprirent alors de comparer les mérites des Drs Hadley et Spencer, et toute considération pour d'éventuelles obligations de Robin sombra comme une pierre lancée à la mer.

Le comte rêvait d'embrasser Pen. A la fois pour jouir de ce baiser, bien sûr, mais aussi et surtout pour distraire Prudence de ses idées saugrenues. Car ce sujet de conversation — ses futures noces — l'effrayait particulièrement. Il allait pourtant devoir surmonter sa frayeur pour y songer vraiment, car il n'était pas sûr lui-même de ce qu'il en pensait. Si on l'avait pressé de répondre, il aurait considéré l'idée de se marier comme quelque chose d'inutile, en dépit du problème de futur héritier. Quel intérêt pouvait-il y avoir à réfléchir plus longtemps à une question aussi vaine ? Il décida de revenir à un sujet bien plus intéressant : comment faire pour que cette femme, assise en face de lui, se retrouve nue dans son lit à la première occasion ?

La voiture les ayant conduits chez le pharmacien, Meredith et Prudence en descendirent, laissant Pen seule avec Robin. Le long silence qui s'installa entre eux ne parvint pas à la troubler, accaparée qu'elle était par un lancinant mal de tête.

— Qu'est-ce qui vous chagrine ? demanda enfin Robin.

Semblant revenir à elle, Pen cligna les yeux et répondit de manière évasive.

— J'ai d'affreux maux de tête.

Robin fit signe au valet de pied de remonter la capote de la voiture.

— Merci, soupira Pen, soulagée de sentir les rayons du soleil laisser place à l'ombre. Mon malaise est donc si évident ?

— Cela se voit dans vos yeux, confirma-t-il en effleurant son front. Où avez-vous mal ?

Pen recula brusquement. Les doigts inquisiteurs de Robin suivaient doucement les contours de son visage. L'intimité que leur offrait la capote relevée lui donnait la liberté de faire des gestes qui auraient été impossibles à ciel ouvert.

— S'il vous plaît, ne faites pas cela, l'implora-t-elle. Ce n'est pas décent. Elles vont nous voir. La remarqua amusa Robin.

— Elles ne verront rien, la rassura-t-il. Nous les entendrons venir.

C'était une évidence, en effet, et Pen sourit malgré la douleur.

Robin ressentait un impérieux besoin de la toucher, de la prendre... Mais, à défaut de pouvoir satisfaire son désir intense, il se contenterait de ces quelques caresses. Il vint s'asseoir près d'elle et attira le dos de Pen contre son torse.

— Ne faites pas cela, répéta-t-elle.

Mais sa voix manquait de conviction, autorisant Robin à ignorer ses protestations.

— Fermez les yeux, ordonna-t-il d'une voix douce.

Elle lui obéit sans se rebeller, et il leva les mains vers son visage. Il la caressa doucement, sans arrière-pensées, procurant à Pen un grand réconfort. Il caressa ses joues, frictionna ses tempes, puis frotta délicatement son front de gauche à droite, tout en massant son cou de l'autre main. Le dos de la jeune femme, si raide au départ, s'assouplit et se plia jusqu'à se lover complètement contre le ventre de Robin. Le comte trouvait cette sensation agréable... quoique bien en deçà de celle qu'il aurait voulu éprouver.

Les minutes s'égrenèrent, mais Pen avait perdu toute notion du temps. Robin ne s'arrêta pas, et elle ne s'écarta pas de lui. Comme s'il avait senti que son mal de tête s'était atténué, les doigts du comte glissèrent le long de son cou pour aller s'enrouler plus bas, autour de son épaule. Il aida Pen à trouver une position confortable et commença à masser son dos et ses épaules.

Elle gémit doucement.

— On se croirait au paradis, murmura-t-elle.

Un sourire s'afficha sur le visage de Robin. Ces mots étaient exactement ceux qu'il brûlait d'entendre dans la bouche de la jeune femme, même s'il aurait préféré qu'elle les prononce dans un autre contexte. Qu'importe. Tôt ou tard, il remédierait à ce détail. Et le plus tôt serait le mieux.

Lorsque Prudence et Meredith revinrent vers la voiture, le corps de Pen était aussi souple et détendu que celui d'un chat endormi. Les deux femmes montèrent, chargées de plusieurs paquets soigneusement emballés.

— Vous voyez, dit Prudence, avec le même entrain qu'un coq chantant pour saluer le lever du soleil, Spencer est meilleur que Hadley, je vous l'avais bien dit.

* * *

Lady Dalrymple laissa tomber la feuille du journal qu'elle était en train de lire. Celle-ci voltigea doucement jusqu'au sol, pour s'y poser paisiblement malgré le lot de mauvaises nouvelles qu'elle apportait.

— Eh bien, déclara Prudence, bien qu'il soit peu orthodoxe de quitter Londres en pleine saison,

il semblerait que j'aie eu un pressentiment. L'état de George ne s'améliore guère, et les Londoniens broient du noir... Pen, arrêtez de faire les cent pas, vous allez user prématurément ce beau tapis d'Aubusson !

— Désolée, répondit Pen dans un souffle. Je n'arrive pas à me concentrer.

— Allez donc vous promener, suggéra Prudence, et revenez pour le dîner. Entre-temps, Meredith sera arrivée, de même que les sœurs Cavendish. Peut-être aussi les Payson-March. Elles étaient ravies d'avoir une bonne excuse pour quitter Londres.

Mais Pen l'écoutait à peine. Elle sentit un frisson la parcourir. Prudence n'avait rien dit à propos de Robin... Alors pourquoi avait-elle cru qu'il allait venir ? Elle avait beau se dire que c'était mieux ainsi, elle se sentait un peu mélancolique.

* * *

Ce soir-là, après s'être changée pour rejoindre les invités, Pen s'observa dans la psyché de sa chambre. Elle se voyait comme une femme à qui la chance avait souri. Elle aurait pu devenir une prostituée ; personne n'y aurait trouvé à redire. Sa mère lui avait donné naissance au Black Swan avant de mourir une semaine plus tard, sans révéler à quiconque l'identité de son père. Au lieu de l'abandonner dans un couffin devant un orphelinat, Salamandre et les autres filles l'avaient élevée. Pen avait mené une enfance chaotique, mais qui n'était sans doute pas la plus malheureuse. Alors qu'elle n'avait que onze ans, un client, qui l'avait vue s'engouffrer dans l'escalier, décida de se soulager avec elle plutôt qu'avec Anne qui l'attendait dans la chambre 14. Ce geste attira sur lui les foudres de Salamandre : alertée par les hurlements de Pen, elle le frappa à la tête avec le sac de pièces qu'elle était en train de compter.

Pen s'en sortit indemne. Mais ce qui la traumatisa plus encore que son agression, ce fut d'être emmenée dès le lendemain à 15 heures au couvent St. Mary-le-Bow de Cheapside, avec pour seuls bagages ses maigres possessions.

La mère supérieure refusa d'accepter le moindre sou pour la pension de Pen, mais extorqua à Salamandre — et à plusieurs autres filles du Swan — la promesse de venir à la messe le dimanche pour sauver leur âme. Pen resta au couvent de onze à vingt-deux ans. Lorsqu'elle en sortit, elle était devenue une femme honorable et distinguée à tous égards, et avait été embauchée à Cheyning Court comme dame de compagnie de la comtesse douairière Prudence Dalrymple.

Pen avait un visage rond et des yeux à la forme très particulière — semblables à ceux de sa mère, lui avait-on dit. Ses longs cheveux bruns, raides et épais, allaient à l'encontre de la mode de l'époque qui était aux anglaises. Elle n'avait pas non plus des petits seins, des épaules tombantes et des hanches étroites. Son cou était assez long, et ses épaules, résolument droites, surplombaient une poitrine et des hanches pleines et rondes. Sa taille, elle, était agréablement fine. D'après les canons de l'époque, elle n'avait pas les atouts pour être d'une grande beauté. Mais, à se contempler ainsi dans le miroir, elle se trouvait un aspect plutôt plaisant. Pen finit de nouer un ruban dans ses cheveux et adressa une grimace à son reflet. Pour compléter le tout, elle tira la langue, tourna rapidement les talons et s'élança en courant dans les escaliers.

Elle heurta soudain un torse ferme et puissant, qui n'était autre que celui du comte de Thanet. Tandis que ses sens en ébullition reconnaissaient Robin, sa gorge se serra, elle sentit l'air lui manquer, et son cœur se mit à battre à un rythme effréné. Sous l'effet de cette combinaison d'émotions, sa tête se mit à tourner. Pen ne s'était jamais évanouie de sa vie. Elle ne portait pas de corset. Ses robes, d'inspiration grecque, n'autorisaient pas ces baleines raides, en vogue ces

dernières années. Rien, dans ses vêtements, n'aurait donc pu justifier l'état indécent dans lequel elle se trouvait : à demi évanouie dans les bras solides de Robin.

Une clameur se fit entendre. Les sœurs Cavendish, qui n'agissaient qu'en tandem, libérèrent chacune leur siège, sans pouvoir décider sur lequel il fallait installer Pen. Prudence envoya chercher ses sels. Meredith tapota le bras de la jeune femme, en disant qu'évidemment, à force de descendre les escaliers à cette vitesse, cela devait arriver. Pen s'accrocha à cette idée comme à une bouée de sauvetage au milieu du tumulte. Elle évitait soigneusement de regarder Robin, même si la réciproque était loin d'être vraie. On amena les sels. On amena de l'eau. Le cœur de Pen continuait de marteler sa poitrine à un rythme inquiétant. Finalement, elle parvint à saluer Robin comme cela se devait dans la bonne société. Il accueillit son geste d'un hochement de tête, puis la porte s'ouvrit et Tony annonça que le dîner était servi.

* * *

Il arrivait parfois à Pen d'utiliser l'escalier de service. Il était raide et étroit, et deux personnes ne pouvaient s'y croiser sans se bousculer. Mais, lorsque quelqu'un se trouvait à l'autre bout de la maison, lorsque Pen était en retard pour se rendre à l'église ou lorsqu'elle était, comme aujourd'hui, missionnée par Prudence pour lui rapporter une ombrelle bien précise que les servantes ne pourraient jamais trouver, alors ce chemin était le plus rapide entre tous. Hormis Pen et les domestiques, personne ne l'empruntait. C'est pourquoi elle fut extrêmement surprise de tomber nez à nez avec Robin sur le palier du premier étage. Son cœur, ce piètre compagnon, s'emballa de nouveau. Elle remarqua que le comte lui souriait, ce qui ne contribua pas à calmer les battements dans sa poitrine, mais fit naître en elle une étrange sensation de pesanteur qui s'épanouit dans son bas-ventre comme une fleur qui éclot, un pétale à la fois.

— Lord Tufton, dit-elle en reculant d'un pas.

— Ne me donnez pas du *lord*, protesta-t-il. Vous connaissez mon nom. Utilisez-le, je vous prie.

Pen s'humecta les lèvres, songeuse. Depuis que le comte était arrivé à la campagne, jamais ils ne s'étaient retrouvés seuls tous les deux. A Londres, la saison battait son plein et aurait dû étourdir toute la bonne société de bals et de fêtes. Mais les gens se sentaient gênés : comment se réjouir alors que George passait son temps à se déshabiller et à courir nu dans les jardins de Kew ? Dieu connaissait peut-être le fin mot de l'histoire, mais ses médecins, en tout cas, l'ignoraient. En conséquence, près de la moitié de la population londonienne — la moitié la plus fortunée — s'était retirée à Cheyning Court. Pen pouvait être seule presque chaque fois que Prudence n'avait pas besoin d'elle. Mais Robin, lui, était un comte, et représentait un si beau parti qu'il ne restait jamais sans compagnie. Depuis le jour de leur rencontre, Pen avait appris plusieurs choses sur lui : comment il aimait boire son thé, quel bruit faisait son pas sur le sol en marbre et quelle petite toux discrète il émettait au milieu d'une conversation pour signifier son désaccord, sans le dire ouvertement. Pourtant, ces détails étaient insignifiants. La seule chose essentielle à ses yeux, c'était qu'elle connaissait intimement cet homme, au plus profond de son être : Robin avait élu domicile dans son cœur, il s'était installé au creux de son ventre, et rien de ce qu'elle pouvait apprendre sur sa façon de boire le thé ou ses opinions politiques n'avaient la moindre importance. C'était une sorte d'alchimie. Une alchimie incroyable. Si, quelque temps auparavant, quelqu'un l'avait avertie de ce qui allait se passer, elle lui aurait tout bonnement ri au nez.

— Robin, corrigea-t-elle enfin sans aucune trace d'humour.

Sous l'effet du regard du comte — plus intense que jamais —, sa voix était devenue grave et

rauque.

Cette semaine l'avait peut-être usé, lui aussi. Après tout, il n'était probablement pas très amusant d'être poursuivi par une horde de demoiselles en quête de mari, et dont la conversation était, dans le meilleur des cas, parfaitement ennuyeuse. Pen recula encore, soulevant ses jupes pour faire ce pas en arrière... un peu plus que nécessaire sans doute.

Robin, de son côté, n'avait pas prémédité cette rencontre. Il était en retard pour l'office, et l'escalier de service — que l'on pouvait d'habitude dévaler en toute discrétion — était le chemin le plus court pour se rendre à l'église. Mais voilà que Pen était là, tout près de lui. Il n'allait tout de même pas laisser passer une occasion pareille.

— Cessez de reculer ! ordonna-t-il sans grand succès.

Pen émit un petit rire.

— Je vois que vous êtes plein d'exigences ce matin ! Et, si vous ne vous décidez pas à bouger, nous allons nous faire sermonner par Prudence... Sans parler du révérend !

Mais, en cet instant, l'heure de la messe était bien la dernière des préoccupations de Robin. Malheureusement pour Prudence et pour le révérend, seules deux choses ne faisaient aucun doute pour lui : il voulait embrasser Pen et, sous peu, elle aussi en mourrait envie.

— L'église à tout prix, n'est-ce pas ? dit-il pour plaisanter. Je ne vous empêche pas de passer, ma chère.

Robin plaqua son dos contre le mur pour lui laisser autant de place que possible. *C'est-à-dire vraiment très peu...*, se réjouit-il intérieurement. Depuis leur première rencontre, Pen n'avait cessé de le surprendre. Aussi se demanda-t-il d'où pouvait bien venir son étonnement lorsqu'elle s'arrêta sur la marche au-dessus de lui, sa bouche au niveau de la sienne, puis l'embrassa fougueusement. Son baiser était audacieux. C'était celui d'une femme expérimentée, ce que contredisaient pourtant ses lèvres, hésitantes et avides à la fois. Robin émit un grognement de plaisir et sentit un violent désir s'emparer de lui.

Quatre minutes à peine s'étaient écoulées dans cet escalier et, déjà, Pen voyait voler en éclats tout ce qu'elle avait toujours su des baisers... Ce qu'elle découvrit alors n'avait rien de semblable à ce qu'elle avait pu connaître : la façon dont leurs bouches s'unissaient à la perfection, le merveilleux glissement des lèvres de Robin contre les siennes, suivi de la chaleur de sa langue. Pen sentit son ventre se contracter et des frissons parcourir l'intérieur de ses cuisses. Sous les assauts du jeune homme, elle n'oublia pas seulement l'heure de la messe... Elle oublia son propre nom. Elle oublia toutes ses résolutions, toutes les fermes décisions qu'elle avait prises quant à l'attitude à adopter avec le comte.

Robin, lui, endurait un tourment bien particulier : il venait de découvrir que toutes les femmes ne se valaient pas. Alors que Penelope lui aurait suffi pour toute une vie, elle ne pourrait jamais être son épouse, et n'était pas non plus une prostituée que l'on se contente de prendre pour satisfaire un désir fugace. Souhaitant chasser de son esprit ce constat amer, Robin allongea doucement Pen dans l'escalier et pressa tout son corps contre le sien. Il l'obligea intuitivement à écarter les cuisses pour l'accueillir au creux de ses hanches. Il pressa son sexe contre elle, contrarié tout à la fois par les nombreuses couches de tissus qui le séparaient de Pen, et par le manque de délicatesse dont il faisait preuve en agissant de la sorte. Au fil des années, il avait pourtant appris à être plus subtil avec les femmes, plus fin, mais toute sa retenue venait de s'évanouir en un instant. Pen, qui manquait certainement d'expérience en la matière, ne s'offusqua pas, et l'accueillit même avec ferveur, soulevant ses hanches pour aller à sa rencontre, les mains fermement serrées autour de sa taille pour l'attirer encore plus près d'elle. Son corps puissant était lourd et l'écrasait un peu, mais elle se

moquait éperdument de ne plus pouvoir respirer. Rien n'aurait pu l'empêcher de se délecter de la chaleur de cet homme, de l'humidité de leurs bouches scellées, et des mains fiévreuses de Robin se débattant pour relever la robe verte en mousseline qui dissimulait ses chairs les plus tendres.

Trois marches plus haut, Cedony, la femme de chambre en charge des étages, toussa bruyamment. *Ah, ces aristocrates, songea-t-elle, toujours prêts à faire de l'exercice !* Il était toutefois intéressant de remarquer que la fille qui se tenait sous cet aristocrate était en réalité la dame de compagnie de la maîtresse de maison — fille qui, Tony l'aurait juré, ne supportait pas la vue d'un homme et avait des penchants anormaux pour les personnes de son propre sexe. *Eh bien, se dit Cedony, à en croire l'état de sa robe, elle semble très bien supporter la compagnie de cet homme-là.* Il faudrait qu'elle le raconte à Tony, à la première occasion.

Rouge et haletante, Pen se dégagea maladroitement de l'étreinte de Robin, refusant de croiser son regard, tandis que Cedony continuait tranquillement sa descente. Elle ne manqua pas, d'ailleurs, de lancer un regard appréciateur à la bosse qui déformait le pantalon de Robin.

— Prudence... oublier... ombrelle, bafouilla Pen. Je vais la chercher.

Encore essoufflé, Robin la regarda se relever, fixant la main de la jeune femme qui prenait encore appui sur sa hanche pour garder son équilibre. Alors qu'elle s'éloignait, il s'adossa contre le mur et attendit que son érection disparaisse. Si cette femme de chambre ne les avait pas interrompus, il aurait pris Pen directement dans l'escalier, dans la maison même de lady Dalrymple. Si l'on considérait leurs rangs respectifs, cet acte était un peu vil, même pour lui. Que l'on ne s'y trompe pas : il était bien sûr déjà arrivé à Robin de culbuter des femmes de chambre dans des escaliers de service, sous le toit de leur employeur. Mais avec Pen tout avait changé. Elle était différente, même s'il n'aurait su dire en quoi. Et elle ne l'aurait pas arrêté... C'était bien le pire : elle avait peut-être voulu lui résister, mais le désir brûlant qui était né entre eux était assez fort pour venir à bout des obstacles. Lorsqu'il s'était couché sur elle, il n'avait ressenti ni affectation ni résistance de sa part.

* * *

Assise dans l'église, Pen était sourde au sermon du révérend Dickon, qui avait justement choisi de leur parler des tentations de la chair et de l'importance d'y résister. Elle avait l'impression d'avoir reçu plus que ce qu'elle attendait, mais bien moins que ce qu'elle aurait voulu : l'objet de son désir était resté cruellement hors de sa portée. Et maintenant elle ne savait que faire.

Or, elle n'eut finalement pas à prendre elle-même de décision concernant le comte de Thanet, puisqu'il se mit à l'éviter. En sa présence, il restait parfaitement courtois et s'assurait de ne jamais rester seul avec elle. Pire encore, il la rabrouait brutalement dès qu'elle faisait preuve de la moindre familiarité à son égard. Impénétrable, Robin se comportait comme s'il avait été un parfait étranger. Avoir retenu son attention, pour l'avoir ensuite perdue, ne faisait qu'ajouter à la douleur de Pen. Que s'était-il passé ? Avait-il décelé en elle quelque travers honteux qui l'avait fait fuir aussi sûrement que si elle avait eu la lèpre ? Tout, dans son attitude, portait à le croire.

Depuis plusieurs jours, Robin évitait soigneusement tous les lieux qu'affectionnait Pen. Aussi lui fallut-il une bonne heure pour la trouver : elle était assise sous la gloriette, derrière les chênes, de l'autre côté de la prairie. Il faisait beau, et la journée s'annonçait comme la plus chaude de l'été. Robin gravit d'un bond les quelques marches permettant de rejoindre Pen, et sa simple présence sembla rétrécir l'espace. Il était jeune, beau, épanoui, mais rien de tout cela n'était fait pour apaiser la tension qui habitait Pen.

— J'ai entendu Prudence et Liza dire que vous ne vous sentiez pas au mieux ces derniers temps,

déclara-t-il sans préambule. Seriez-vous souffrante ?

— Je vais très bien, répondit-elle sèchement. Et je vous prierais de bien vouloir quitter ces lieux.

La politesse de sa réponse, son formalisme, comme le ton acerbe sur lequel elle l'avait prononcée arrachèrent un petit rire à Robin. C'était une erreur qu'il n'aurait pas dû faire, une de celles dont il pensait qu'elle ne porterait pas à conséquence et qui s'avéra être la pire qu'il ait commise avec Pen.

— Ecoutez, commença-t-il d'une voix calme, sans se départir de son sourire. Je sais que ça peut paraître...

Elle le coupa aussitôt.

— Non, c'est vous qui allez m'écouter. Je ne veux pas vous voir. Allez-vous-en, maintenant.

Elle le pense vraiment ! Robin comprit soudain, en inclinant légèrement la tête vers elle pour mieux la voir, qu'elle n'était absolument pas malade. Il posa une main sur son bras pour tester sa réaction : elle se dégagea de son étreinte en lui infligeant une tape sèche sur la main. Il se rendit compte — entre autres choses — que Pen était plus forte qu'elle le paraissait.

— Penelope, je vous en prie, tenta-t-il de nouveau.

— Ne prononcez pas mon nom, répondit-elle d'une voix aiguë. Je ne vous le permets pas. Vous ne pouvez pas...

Il l'interrompit de nouveau.

— Je voulais simplement...

— ... m'ignorer durant toute une semaine, puis surgir ainsi devant moi en sautillant et avoir l'outrecuidance de me demander comment je me porte ?

— ... vous expliquer...

— Je me moque complètement de ce que vous avez à me dire. Vous êtes un affreux débauché, insupportable d'arrogance et...

Robin lui imposa le silence en posant brutalement sa bouche sur la sienne. Aussitôt, toute la colère accumulée par Pen depuis quelques jours se mua en une émotion beaucoup plus intense. Elle lui rendit avidement son baiser, avec fougue, à pleine bouche, aiguillonnée par une semaine de frustration contenue qui compensa son manque d'expérience. Sous l'effet de la colère, c'est elle qui devint l'agresseur. Elle lui mordit les lèvres, les aspira, enroula sa langue autour de la sienne en serrant son visage entre ses mains brûlantes. Mais Robin n'avait pas besoin d'être tenu. Il l'embrassa en retour, emporté par un sentiment passionné qui effaçait toutes ses sages résolutions. Il la força à s'adosser contre une colonne et fit passer ses jambes autour de sa taille, tout en se débattant avec sa robe. Sans cesser de l'embrasser frénétiquement, il tenta de relever ses jupes et de faire glisser son corsage vers le bas. Non, Pen n'était vraiment pas souffrante. Elle était immensément, passionnément, violemment et égoïstement en colère, et Robin l'accepta : cette émotion était la seule capable de venir à bout du contrôle qu'il s'était imposé à lui-même pendant cette misérable semaine. Il renonça à rester debout et se laissa glisser avec elle sur le plancher de bois de la gloriette, dans un enchevêtrement de bras et de jambes. Pen profita de ce moment pour prendre une grande inspiration et retrouver son souffle. Robin délaissa sa bouche pour se concentrer sur son cou et ses épaules qu'il lécha et mordilla. Comment avait-il pu songer une seule seconde à se contrôler ? Dès qu'il était avec elle, il ressentait ce même débordement de tous les sens, jusqu'au moment où son sexe se raidissait, lui donnant l'impression d'exploser, l'inondant du violent désir de se perdre en elle et de la faire jouir très vite pour pouvoir s'abandonner à son tour.

Il partit à la recherche d'une surface de peau nue, qu'il trouva sous ses jupons. C'était une petite

bande soyeuse de cuisse, située entre ses bas et ses jarrettières. De la main, Robin se mit à caresser cet endroit, tandis que sa bouche abandonnait le cou de Pen pour descendre vers son corsage. Il libéra un sein et referma aussitôt ses lèvres sur sa pointe dressée qu'il aspira vigoureusement. Pen gémit, s'arc-boutant sous le corps de Robin. Encouragé par cette réaction, il emprisonna le sein de la jeune femme dans sa bouche pour le caresser sans relâche avec la langue. La respiration de Pen devint saccadée. Chaque souffle haletant s'achevait sur une note étouffée et aiguë. L'inéluctable allait se produire. Fallait-il qu'il s'arrête pour réfléchir et qu'il laisse le contrôle reprendre ses droits ? Mais la même joie sauvage l'habitait, elle aussi. Il s'en saisit et profita de cet instant merveilleux pour toucher l'endroit le plus chaud, le plus humide et le plus ouvert du corps de Penelope.

Une explosion retentit soudain, dont ils n'étaient, hélas, pas les auteurs. Pen se figea sous le corps de Robin, puis se dégagea vivement. La voix irritée d'un homme se fit entendre dans la prairie.

— Pour l'amour du ciel, Templeton, vous ne devriez pas chasser si près de la maison. Vous n'êtes pas aussi bon tireur que vous le croyez, et lady Dalrymple serait fort mécontente si jamais vous tuiez l'un de ses cygnes... ou l'un de ses invités !

La réponse du dénommé Templeton se perdit au loin, tandis que la troupe de chasseurs s'éloignait. Robin se leva lentement, s'attendant presque à voir Pen partir en courant. Elle se redressa d'un bond : la passion (la colère peut-être ?) rendait fébrile chacun de ses gestes. Elle fit disparaître ses seins dans son corsage avec une telle rapidité que Robin ne put s'empêcher de montrer sa déception. *Hélas, ils lui appartiennent aussi*, songea-t-il à regret, dans un élan de possessivité.

— Soit vous me laissez tranquille, dit-elle en tremblant, soit vous finissez ce que vous avez commencé. Tout ceci, ajouta-t-elle avec un geste large qui évoquait à lui seul toute la situation, ne peut plus durer.

— Non, en effet, approuva-t-il d'une voix calme.

Il n'était pas loin de se mettre à trembler, lui aussi.

— C'est la raison pour laquelle je ne vous parle plus depuis une semaine, poursuivit-il. La raison pour laquelle nous ne pouvons pas être seuls. Il n'y a rien que je désire plus au monde... et pourtant c'est la seule chose au monde que je ne puisse pas faire.

Sur un hochement de tête, il tourna les talons.

Lorsque Pen descendit pour le dîner ce soir-là, elle apprit que lord Tufton avait dû s'excuser : sa présence à Londres était requise, toutes affaires cessantes. Prudence lui annonça la nouvelle en l'observant d'un regard acéré. Pen ignorait si la comtesse se doutait de quelque chose, mais elle préférerait ne pas y penser. Son corps était en proie à une douleur impitoyable, et son esprit ne se portait guère mieux. Elle parvint néanmoins à faire bonne figure. Joignant les mains sur ses genoux, elle écouta patiemment lord Payson-March dresser la liste exhaustive de toutes les cibles que lord Templeton avait visées — et ratées — durant leur après-midi de chasse.

* * *

Pénétrant dans la maison de ville du comte de Thanet, Pen s'était annoncée et patientait maintenant dans le petit salon du rez-de-chaussée. De deux choses l'une, se dit la jeune femme : soit il viendrait à sa rencontre, soit il refuserait de la recevoir. Pourtant, lorsque le majordome — tout de noir vêtu — revint seul, ce fut pour l'inviter à le suivre dans la bibliothèque, d'une voix étrangement basse et solennelle.

Robin était assis dans un fauteuil près de la cheminée. Depuis des semaines, Pen tentait de se persuader qu'il n'était, après tout, qu'un homme. Certes, il possédait un titre, ce qui le plaçait au-

dessus de bien des gens. Mais, quelle que fût l'élégance de sa redingote en velours et de sa culotte en nankin, quelle que fût la magnificence de ses voitures tirées par des chevaux parfaitement assortis, il n'était *qu'un homme*. Et voilà qu'il se tenait devant elle, vêtu d'une culotte en daim déboutonnée aux genoux et d'une chemise en lin assouplie par les nombreux lavages, et ouverte sur son torse. Il était pieds nus. Ce détail, plus que tous les autres, sembla à Pen douloureusement intime. Il avait de grands pieds osseux et plats qui l'émurent aussitôt. Lorsqu'elle entra dans la pièce, il ne se leva pas, mais, d'un geste, l'invita à prendre un siège.

— Comme vous pouvez le constater, je ne reçois pas aujourd'hui, mais j'étais curieux de connaître l'objet de votre visite. Etes-vous de retour à Londres depuis longtemps ?

— La comtesse réside toujours à Cheyning Court, répondit Pen en secouant légèrement la tête. Je suis allée rendre visite à une amie malade, qui vit à Holborn. Mais si je vous dérange je peux m'en aller.

Elle s'apprêtait à se relever, mais Robin lui fit signe de se rasseoir.

— N'en faites rien, vous ne me dérangez pas. D'autant qu'il pleut à verse. Je vous en prie, restez donc un moment, jusqu'à ce que la pluie cesse.

Il sourit, avant d'ajouter ironiquement :

— Et je promets de ne pas abuser de vous dans l'intervalle.

Pen ne sut que répondre, car elle ne se souvenait pas s'être réellement débattue lors de leurs précédentes étreintes. Mais sous la gloriète, à Cheyning Court, Robin avait été très clair : il ne se passerait plus rien entre eux, et elle pouvait difficilement le faire changer d'avis sous son propre toit. Robin but une gorgée de bière dans la chope en étain posée à côté de lui.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-il d'un air intrigué.

Pen prit une profonde inspiration. Elle ne pouvait plus reculer, maintenant, et n'aurait certainement jamais meilleure occasion. Elle tira lentement de sa robe un exemplaire du *Recueil à destination des femmes*, qu'elle lui tendit.

— Connaissez-vous ceci ?

Il saisit le livre d'un air imperturbable.

— Tout Londres ne l'a-t-il pas déjà ? répondit-il sèchement.

— Je l'ignore. Ce livre est destiné aux femmes. Je pense que ce sont surtout elles qui l'ont lu.

— Vous vous méprenez, riposta-t-il. Il a également suscité un certain... émoi du côté des messieurs.

— C'est moi qui l'ai écrit, lâcha-t-elle en le regardant droit dans les yeux, en proie à une soudaine tension.

— Je le sais, répondit-il d'une voix posée.

Pen sentit le rouge lui monter aux joues.

— Vous le savez ? Mais... personne ne le sait ! Seigneur Jésus Marie...

Elle sentit son pouls s'accélérer sous l'effet de la panique.

— L'avez-vous dit à quelqu'un ? s'enquit-elle.

— Bien sûr que non. A votre façon de me parler, j'ai tout de suite su que vous étiez l'auteur de ce livre. Enfin...

Il haussa les épaules, bien conscient que ses explications étaient pour le moins vagues. Le visage de Pen ne changea pas de couleur.

— Simplement en m'entendant parler ? répéta-t-elle, de plus en plus anxieuse. Vous voulez dire que le premier venu peut le deviner aussi facilement ?

Robin lui tendit sa chope de bière.

— Calmez-vous, dit-il d'une voix rassurante. Personne n'en saura rien. C'est juste une particularité que nous avons, vous et moi. Une manière de nous exprimer qui n'appartient qu'à nous et qui fait que je vous ai reconnue comme ma semblable.

Pen avala une longue gorgée d'alcool, puis ferma les yeux, pressant ses joues en feu contre le métal frais.

— En êtes-vous sûr ? Je perdrais tout si les gens l'apprenaient. Je n'aurais plus ma place dans cette société...

Robin lui ôta la chope de bière des mains.

— Très certainement. Est-ce la raison pour laquelle vous êtes venue ? Votre visite a-t-elle un rapport avec ce livre ? Qui m'a énormément plu, je dois dire, ajouta-t-il d'une voix amusée.

Pen feignit d'ignorer le compliment, tout comme l'ironie qui s'en dégagait.

— Je suis en train d'en écrire un autre, pour compléter celui-ci, déclara-t-elle. Mais, au lieu d'expliquer comment donner du plaisir aux femmes, je souhaiterais montrer aux femmes — aux épouses, plus précisément — comment faire plaisir aux hommes. Mon seul problème, ajouta-t-elle en faisant la moue, c'est que je ne connais aucun homme qui puisse m'aider. Vous êtes le seul.

Il la regarda en silence, si longuement que son mutisme finit par agacer Pen. Puis, se pinçant l'arête du nez d'un air songeur, il répondit :

— Je n'ai jamais rencontré une femme telle que vous, Pen. Et je ne pense pas qu'il en existe d'autres sur cette terre.

Pen se demanda un instant s'il s'agissait d'un compliment ou d'un sarcasme. Sans perdre contenance, elle poursuivit.

— J'ai un éditeur, précisa-t-elle. J'ai juste besoin d'un homme qui accepte de se confier à ce sujet. Ou de plusieurs hommes, ajouta-t-elle en réfléchissant à haute voix. Mais, pour commencer, vous ferez très bien l'affaire.

— Où avez-vous puisé vos informations pour le premier livre ? s'enquit-il.

Pen hésita à lui répondre, mais autant faire les choses jusqu'au bout.

— Ce sont les filles de Salamandre qui m'ont renseignée.

Les yeux du comte s'agrandirent de surprise.

— Salamandre Van Louenhock ? Du Black Swan ?

A l'évidence, il la connaissait. Mais quel homme riche et bien né n'en avait jamais entendu parler ? En observant Robin, elle pouvait presque voir ses pensées tourner à toute vitesse dans sa tête. Elle avait manifestement piqué au vif la curiosité du comte.

— Je vous en prie, la pressa-t-il, dites-moi comment vous avez connu Salamandre !

— Car il est inutile de vous demander à mon tour d'où vous la connaissez, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle sur un ton acerbe.

Robin partit d'un grand éclat de rire.

— Vous n'allez tout de même pas me faire des reproches à ce sujet, n'est-ce pas ? Peu important les circonstances dans lesquelles j'ai rencontré Salamandre, continua-t-il en tentant vainement de contenir son fou rire. Je n'y suis pas allé depuis des années. Je n'ai plus que des maîtresses, à présent, que je paie en bijoux. Et une seule à la fois, je vous rassure...

— Allez-vous m'aider ? insista Pen. Allez-vous me donner les informations dont j'ai besoin ?

— Et vous, allez-vous répondre à ma question ? riposta Robin.

La bouche sensuelle de Pen se serra. Elle se leva.

— Est-ce là votre prix ? Je vous avoue comment j'ai connu Salamandre, et vous me dites ce que je veux savoir ?

Une longue minute s'écoula, dans un profond silence.

— Non, lâcha-t-il enfin. Mais avez-vous jamais songé que, si les prostituées font aux hommes les choses qu'ils aiment, c'est uniquement parce que ces choses mettent du pain dans leur assiette ? Et que, si les épouses ne les font pas, c'est parce qu'elles n'en ont pas besoin ?

Pen le regarda sans aménité, comme s'il était idiot.

— Je saisis parfaitement la nature de la prostitution, si c'est ce que vous voulez savoir.

Elle se dirigea vers la fenêtre, lui tournant le dos, puis fit soudain volte-face.

— Et vous, savez-vous où vont les prostituées lorsqu'elles sont trop vieilles ou trop malades, et qu'elles ne peuvent plus se faire payer en échange de leurs faveurs sexuelles ?

Robin haussa un sourcil, surpris tant par la crudité de son langage que par la question elle-même.

— Non, répondit-il avec franchise. Je n'en sais rien.

Pen croisa les bras sur sa poitrine.

— Si vous avez travaillé au Black Swan, vous pouvez finir vos jours dans une maison de retraite, à Holborn. Si vous êtes en mesure d'apprendre un autre métier, vous l'exercez. Si vous êtes trop malade pour travailler, vous y mourez. Avec un peu de chance, vous avez quelques années devant vous, à condition que la vie soit clémente.

Elle s'était exprimée d'une voix calme, mesurant ses propos. Son ton n'était pas sévère, ne jugeait pas.

— Salamandre paye de sa propre poche pour ses filles, continua Pen. Et ce livre...

Elle lança un regard de côté vers l'ouvrage toujours posé sur les genoux de Robin.

— ... permet de financer tout cela. Comme le prochain. A condition que je puisse l'écrire..., confia-t-elle en soupirant bruyamment.

Le temps anormalement doux dont ils avaient joui à Cheyning Court avait fait place à un printemps typiquement anglais, frais et pluvieux. Une lumière grise filtrait à travers les hautes fenêtres et soulignait le front et les joues de Robin, laissant dans l'ombre les creux de son visage. Il lui répondit d'une voix tout aussi calme.

— Je vous désire plus que tout, Penelope. Mais je ne peux vous offrir que du plaisir. Vous n'êtes pas une prostituée — ce serait une insulte que de vous promettre de l'argent, et une insulte plus grande encore de vous inviter à devenir ma maîtresse. Je ne peux pas vous épouser : la seule chose que je puisse vous proposer, c'est de partager mon lit.

Robin se tut, et Pen sentit le poids de la défaite peser sur ses épaules.

Allons, il n'était plus temps de faire semblant ! Revenant sur ses pas, elle se laissa tomber lourdement dans son fauteuil.

— Après tout, finit-elle par dire, ce n'est pas une si mauvaise proposition, même si... Non, il est inutile que je vous entretienne sur ce point. Disons que, les autres fois... quand c'est arrivé... c'était tellement...

Les paroles moururent sur ces lèvres.

Robin l'observait à présent d'un air très concentré, les sourcils froncés.

— Qu'êtes-vous en train de me dire, Pen ?

Elle le regarda d'un air abattu, comme si elle s'était résignée depuis longtemps à porter un lourd fardeau.

— Le mien ne fonctionne pas correctement, finit-elle par dire sur le ton de l'aveu. Les filles m'ont expliqué comment faire, et je l'ai fait. J'ai partagé leurs informations avec le reste du monde. Mais le mien, lui, ne fonctionne pas. Il n'y a donc pas grand intérêt pour *moi* à vous accompagner

dans votre chambre. Nos ébats n'auront, en ce qui me concerne, qu'un intérêt... scientifique.

Robin cligna les yeux plusieurs fois en entendant cet étonnant discours. Troublé, il saisit sa chope de bière, la reposa, la reprit de nouveau.

— Seriez-vous, par hasard, commença-t-il prudemment, en train de me parler de votre...

— De mon clitoris, dit-elle en venant à son secours. Oui, tout à fait.

Robin renversa de la bière sur sa chemise, le fauteuil et une pile de journaux qui se trouvait à ses pieds. Il posa sa chope et s'adossa contre son siège. Sa bouche ne frémit pas, mais ses yeux se mirent à briller. Il rayonnait.

— Oh ! mais j'ignorais tout de cela, fit-il d'un air nonchalant. Allons, gageons que si je m'approche de vous, que je soulève vos jupes et que je vous caresse à cet endroit-là, il se produira quelque chose. Quelque chose d'agréable.

— Et si vous perdez votre pari ? demanda-t-elle en passant la langue sur ses lèvres devenues sèches. Qu'aurai-je à y gagner ?

Robin croisa les bras et réfléchit un instant.

— Si je perds, je vous fournirai quelques anecdotes pour votre recueil.

Pen ne savait que penser. Elle était venue le trouver dans le but d'obtenir des informations pour son livre, puis la conversation avait dévié sur son clitoris... Une partie de son anatomie qui, songea Penelope, n'était pas l'affaire de Robin.

— Parfait, répondit-elle néanmoins, en redressant le menton d'un air de défi. Essayez, donc !

— Fort bien, répliqua le comte d'une voix tendre en s'approchant d'elle. Voyons voir ce que je peux faire.

Pen sut aussitôt qu'elle allait perdre, car quelque chose était déjà en train de se produire. Elle ressentit un élan suivi d'un gonflement subtil dans le bas de son ventre. Et, pourtant, il ne l'avait pas encore touchée. Elle s'accrocha fermement au cahier de notes qu'elle avait apporté comme à un talisman. Robin vint s'agenouiller devant elle et glissa les mains sous sa jupe. Il les posa doucement sur ses genoux, qu'il écarta amplement. Puis, il s'immobilisa.

— Faut-il vous dire ce que j'ai l'intention de vous faire en premier lieu ? Ou bien dois-je me contenter de le faire ?

— Vous allez m'embrasser ? demanda-t-elle avec un brin de désespoir dans la voix.

— Non, annonça-t-il résolument. Je vais gagner ce pari de manière juste et équitable.

Il commença à la toucher. Il remonta ses mains le long de ses cuisses et franchit la barrière de ses sous-vêtements, de ses bas et de ses jarretières, jusqu'à son sexe.

— Si vous n'êtes pas encore humide, vous le serez bientôt, l'informa-t-il d'un ton docte.

Pen n'était pas en position de discuter. Elle serra les dents, attendant ce qui allait suivre, et s'efforça de ne pas bouger. Mais, bientôt, ses cuisses se mirent à trembler. Robin gémit doucement et pressa délicatement son pouce sur le clitoris de Pen qui se transforma en un être sensible à part entière. Renversant la tête en arrière, elle poussa un petit cri de plaisir. Cette simple caresse, si légère, était déjà très agréable.

Robin aurait aimé voir ce qu'il touchait, mais contempler le visage de Pen lui suffisait amplement. Ses cils projetaient leur ombre légère sur sa peau, et sa bouche entrouverte s'était arrondie dans un cri muet d'extase. Il appuya de nouveau très doucement, et les hanches de Pen bougèrent en retour. Robin sentit des perles de sueur se former au creux de son cou. Il fit glisser son pouce vers le bas, vers une partie plus humide du corps de Pen, puis il le fit remonter et commença à caresser son clitoris avec ferveur. Le comte éprouvait une terrible envie de s'introduire en elle... et avec tout autre chose que son pouce. Pen commença à se mouvoir avec plus de frénésie, et, telle une

percée dans un ciel nuageux, il lui apparut soudain qu'il pouvait très bien la faire jouir ici, maintenant, sans trop d'efforts.

Sa main s'immobilisa, et Pen ouvrit les yeux. Elle avait les paupières lourdes et le regard noyé de plaisir. Il posa délicatement la paume de la main sur son sexe.

— On dirait que ça fonctionne.

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Je vois que les bibliothèques sont pour vous des endroits, hum... très érotiques, ajouta-t-il en souriant, mais si vous acceptiez de monter avec moi dans ma chambre, je pourrais continuer de faire correctement, dans un lit, ce que j'ai entrepris. Dans *mon* lit, pour être plus précis.

Pen hocha de nouveau la tête.

— Allons, levez votre jupe, ordonna-t-il en se redressant.

Il se pencha vers elle et la souleva tout en lui écartant les cuisses. Pen enroula ses jambes autour de sa taille.

— Placez vos mains autour de mon cou, dit-il enfin.

Mais c'était inutile : elle l'avait déjà fait.

Plusieurs fois dans la journée, Robin avait monté et descendu allègrement ces escaliers... Mais, à ce moment, ils lui parurent bien plus hauts et plus difficiles à gravir. Il avait glissé une main sous les fesses de Pen et l'autre, autour de sa taille. Mais, de son côté, Pen avait les mains libres. Elle s'en servit pour prendre en coupe le visage de Robin et poser ses lèvres sur les siennes. Incapable de l'embrasser et d'avancer en même temps, il s'immobilisa. Leurs bouches s'emboîtaient avec une telle perfection qu'il en oubliait ce qui appartenait à qui, et ne se rendait pas compte que ses genoux tremblaient.

— Arrêtez, fit-il en tournant la tête.

Mais les lèvres de Pen suivirent son mouvement, impatientes de poursuivre ce baiser.

— Arrêtez ou bien je risque de vous prendre ici même, dans les escaliers.

— Hmm, gémit-elle comme si elle approuvait cette idée.

— Je suis lourd, protesta-t-il.

Elle tenta de capturer de nouveau sa bouche.

— Et ce n'est pas moi qui serai couché sur le dos. C'est vous, conclut-il.

Il parvint à se ressaisir et continua son ascension.

— Bonté divine ! marmonna-t-il, je suis vraiment trop vieux pour ces escaliers. Ils sont faits pour des hommes plus jeunes.

Accentuant la pression d'une de ses mains, il glissa quelques doigts entre les fesses de Pen. A la grande satisfaction de Robin, elle fit un léger bond qui eut pour effet d'envelopper la saillie de son érection dans le creux humide de ses cuisses. S'il n'avait pas porté de pantalon, il l'aurait pénétrée immédiatement. Remerciant le ciel, il poussa la porte de sa chambre.

— Maintenant, nous pouvons nous embrasser, déclara-t-il.

— Vous appelez cela un lit ? s'exclama-t-elle, bouche bée, en contemplant l'immense baldaquin qui occupait le centre de la pièce.

Il aspira ses lèvres et ne s'interrompit que pour lui répondre :

— Il peut facilement accueillir deux personnes... écoutez, nous pourrions peut-être parler de mon lit plus tard ? Pour l'heure, j'aimerais plutôt l'utiliser.

Sur ces paroles, il l'allongea délicatement sur les couvertures.

— Je vais me déshabiller, annonça-t-il. Vous pouvez me regarder.

Comme Pen était certaine qu'il allait, ensuite, lui ôter ses vêtements, elle accueillit cet interlude

comme un répit. Robin remarqua sa réaction et dit, narquois :

— Inutile de prendre cet air soulagé.

Sa conscience ne le torturait pas trop : savoir d'où venait Pen atténuait ses remords, mais n'apaisait pas son corps, bien au contraire ! Quel que soit le prix à payer pour cette aventure, il serait bien temps d'y penser plus tard. Il ne lui fallut pas longtemps pour se dévêtir. En une seconde, il passa sa chemise par-dessus sa tête, puis ôta avec empressement son pantalon. Bientôt, il fut totalement nu devant elle. Elle lança vers lui quelques coups d'œil furtifs, évitant soigneusement de regarder son sexe, à présent complètement dressé.

— Pen, dit-il doucement, regardez-moi.

Devant cette demande sans détour, elle ne put qu'obéir. Ses yeux s'agrandirent de surprise et elle recula de quelques centimètres sur le lit.

— Oh ! Il est énorme ! s'écria-t-elle.

Voici une phrase qui ne pouvait que faire plaisir à un homme, se dit Robin en songeant furtivement au petit carnet de notes, abandonné sur le tapis de la bibliothèque. Hélas, le ton de Pen n'était pas élogieux, mais plutôt horrifié ! Robin, qui s'en était aperçu, l'étudia attentivement. C'était *lui* le plus expérimenté. Ce n'était qu'une supposition, mais il était presque sûr d'avoir raison : certes, si Pen connaissait Salamandre, elle en savait plus sur la chose que la plupart des jeunes filles de son âge. Mais elle l'avait embrassé comme si c'était la première fois pour elle, ce qui n'avait en rien calmé les ardeurs de Robin. Pen n'avait pas esquissé un seul geste, mais, à voir l'expression de son visage, le comte comprit qu'elle pouvait très bien revenir sur sa proposition. Il s'approcha du lit. Un bon mètre les séparait encore.

— Vous l'avez senti pourtant, n'est-ce pas ? Et cela vous a plu je pense ?

Pen hocha prudemment la tête, et Robin en profita pour monter sur le lit.

— Je vous promets que vous aimerez encore davantage ce qui va suivre.

Il s'agenouilla devant elle et commença à la dévêtir. Elle ne protesta pas. Pendant qu'il s'affairait, il la laissa observer librement son membre dressé.

— Levez les bras, dit-il. Mettez-vous à genoux.

Pendant qu'il retirait un à un ses vêtements, avec une grande douceur et sans précipitation, Pen sentit son anxiété s'apaiser, puis se muer en une joie soudaine et immense. Elle connaissait cet homme. Tout allait bien se passer.

— Que savez-vous exactement de..., commença-t-il, tandis qu'elle enroulait fermement sa petite main autour de son sexe.

Pen avait bien depuis longtemps une idée générale de la chose, mais elle n'était pas préparée à la réalité : à cette peau de satin, coulissant sur un membre incroyablement dur. Robin saisit sa main et la maintint à cet endroit, entre deux soupirs. Il oublia aussitôt ce qu'il voulait lui dire. Faisant glisser Pen sur le dos, il se coucha de tout son long sur elle. Elle lui sourit.

— Vous comprenez vite, dit-il d'une voix douce.

Voyant qu'elle rougissait, Robin ondula des hanches tout contre elle, juste une fois. Mais, comme ils étaient tous les deux nus, leur peau se mit bientôt à chauffer et à glisser, précipitant les choses. A la tension qui vibrait dans le corps de Pen, Robin comprit qu'elle s'attendait à une explosion de ses sens aussi violente que lors de leurs précédentes rencontres. Il décida d'attendre un peu et s'assit sur ses talons.

— J'ai envie de vous regarder, expliqua-t-il en voyant son air perplexe.

Il se mit donc à la contempler et, partout où ses yeux se posaient, il la caressait, pour ensuite l'embrasser et la lécher du bout de la langue. Il connaissait déjà son visage et son cou, mais il les

couvert de nouveau de baisers. Pen avait des épaules droites qui conduisaient à des seins ronds et pleins, complètement exposés à son regard pour la première fois, et qu'il accueillit comme un don du ciel. Elle avait un buste étroit et sensible, et une taille fine, mise en valeur par des hanches voluptueuses. Pen se débattit et tapa des pieds en riant lorsqu'il lui mordilla les côtes. Robin glissa alors une main leste entre les boucles de son sexe. Pen se déhancha. Était-ce pour lui échapper ou pour se rapprocher de lui ? Il l'ignorait, mais cela n'avait pas d'importance. Il se mit à lui mordiller l'intérieur des cuisses, sentant la délicate odeur de son excitation parvenir jusqu'à ses narines. Pen avait de longues jambes. Ses cuisses blanches et fuselées surmontaient de fins genoux, puis des mollets élancés et gracieux, et enfin de tout petits orteils. Robin prit le plus gros dans sa bouche pour le sucer, faisant sursauter Pen comme si elle était étonnée que personne ne lui ait jamais parlé de cela auparavant. Ils s'affrontèrent un peu lorsqu'elle tenta de lui retirer son pied et qu'il s'y accrocha, mais la lutte prit fin quand il s'effondra de nouveau sur son corps brûlant. Elle riait encore lorsqu'il l'embrassa. Puis, tout se passa très vite malgré les efforts de Robin pour freiner leurs ardeurs à tous les deux, et retarder le moment fatidique. Il aimait le corps de Pen et se serait fait une joie de jouer avec lui pendant des heures, mais un besoin plus impérieux, urgent et irréprouvable prit bientôt le dessus. Robin voulait découvrir ce corps comme on ouvre un cadeau, mais il voulait aussi qu'elle sentît profondément que cette intrusion venait de lui, que c'était lui qui allait la prendre.

Percevant ce changement dans l'attitude de Robin, Pen s'en effraya un peu : il était plus déterminé, plus difficile à dissuader. Mais elle était également très excitée, tout autant que lui et, lorsque le bout de son sexe effleura son corps, elle s'arc-bouta pour le sentir encore mieux.

— Doucement, murmura-t-il, même si c'était la dernière chose au monde qu'il souhaitait à cet instant.

Il rêvait de la pénétrer complètement, encore et encore, jusqu'à la jouissance. Mais il sentait en elle une résistance qui le maintenait à distance. Nullement inquiet, il saisit la pointe du sein de Pen dans sa bouche et posa son pouce sur son clitoris. En cadence, il lécha sa poitrine, caressa son sexe de sa main et fit bouger son corps contre elle, jusqu'à ce que Pen, prise de vertige, se mette à tourner la tête de gauche à droite sur les oreillers.

Elle ne pouvait plus réfléchir. Il était entré en elle, et elle avait dépassé l'étape des premières douleurs pour ne plus ressentir que du plaisir. Un plaisir qui n'avait rien de doux, qui devenait presque violent, même si Robin n'était en rien brutal avec elle. Il saisit son autre sein. Le corps de Pen était à la fois ouvert et tendu, car elle s'attendait à avoir mal lorsqu'il la posséderait totalement. Pourtant, la douleur ne vint pas. Les mouvements lents et réguliers de Robin s'étaient transformés en coups de reins forts et profonds.

— Accueillez-moi tout entier, Pen, haleta-t-il dans son oreille d'une voix rauque.

Elle obéit. Des gouttes de sueur se formèrent sur sa gorge et roulèrent entre ses seins. Inclinant la tête, Robin les lécha. Il sentit qu'elle était sur le point d'exploser. Il aurait voulu que sa jouissance dure pour toujours, il aurait aimé la prolonger jusqu'à ce que Pen ne puisse plus en supporter davantage... mais les exigences de son propre plaisir étaient en train de prendre le dessus. Soudain, il s'immobilisa et se cabra, la pénétrant aussi profondément qu'il pouvait. Alors qu'il restait ainsi sans bouger, Pen souleva le bassin pour aller à sa rencontre.

— Non... ne faites pas ça, gémit-il.

Elle se figea. Puis il contempla ses joues roses et son front humide, ses pupilles dilatées et ses lèvres entrouvertes.

— Vous voulez jouir ? demanda-t-il.

— Oh... oui, répondit-elle, à bout de souffle mais ondulant de nouveau.

A peine eut-il entendu sa réponse qu'il se mit à faire bouger son pouce pour caresser d'un geste régulier les chairs tendres, humides et particulièrement sensibles de son clitoris. Elle ouvrit la bouche et renversa la tête en arrière. Sans réfléchir, Robin la mordit à la base du cou, prenant le risque que la morsure soit visible plus tard. Et, soudain, alors que Pen était concentrée sur cette sensation nouvelle, son corps fut comme aspiré dans un tourbillon de plaisir. Son sexe se serra de plus en plus fort autour du membre de Robin, et lui aussi le sentit. Il posa la tête sur la poitrine de Pen en inspirant profondément et, juste au moment où elle explosait, où son plaisir devenait insoutenable, il se retira et la pénétra durement dans la foulée. Tous les muscles de Robin se tendirent, et son corps fut secoué de spasmes tandis qu'il jouissait à son tour.

Ils étaient couchés l'un sur l'autre, immobiles comme deux gisants, même si jamais la mort n'aurait pu être aussi agréable. Lentement, Pen reprenait ses esprits. Robin se laissa tomber sur le côté pour la soulager de son poids. Elle avait sans doute retrouvé également l'usage de la parole, mais à quoi cela aurait-il pu lui servir ? Aucune phrase, aucun mot, aussi éloquent soit-il, n'aurait pu décrire ce qu'elle ressentait. Elle esquissa un mouvement, mais sa lassitude était telle qu'elle fut incapable de bouger. Robin se recroquevilla sur le lit, plaçant son visage tout près du sien. La peau de Pen brillait et, dans ses cheveux habituellement raides, deux boucles s'étaient formées sous l'effet de la transpiration.

— Vous avez gagné, lança-t-elle d'une voix amusée dans laquelle ne perçait aucun reproche.

— Je suis toujours disposé à vous aider, ma chère, répondit-il avec la bienveillance et la condescendance du vainqueur.

Et, lorsqu'il se pencha vers elle pour l'embrasser sur le bout du nez — en profitant au passage pour le lécher d'un coup de langue —, elle émit un petit cri plein de bonheur. Il chatouilla doucement ses côtes dans l'espoir d'entendre de nouveau ce bruit charmant. Il s'aperçut qu'il aimait la faire jouir tout autant que l'entendre rire.

Elle écarta sa main d'une tape et roula loin de lui avant de s'étirer voluptueusement. Revenant ensuite se blottir contre lui, elle resta silencieuse et balaya la pièce du regard. *A quoi peut-elle bien penser ?* s'interrogea Robin. Il se souvint de leur promenade en voiture et de cette impression fugace de n'avoir jamais rencontré auparavant une femme telle que Pen. Certes, il avait bien souvent désiré emmener des femmes dans son lit, mais jamais il n'avait éprouvé un tel bonheur à rester ainsi silencieux après avoir fait l'amour.

— C'est une très belle maison, dit-elle enfin. Bien qu'elle ne soit pas aussi somptueuse que ce à quoi je m'attendais.

Il passa les doigts dans les cheveux de Pen pour les recoiffer.

— Cette demeure n'est pas la résidence d'un comte, en effet, répliqua-t-il sur un ton qui n'était pas dénué d'amertume. Sans quoi elle aurait été aussi somptueuse que vous l'aviez imaginé. Non, vous êtes ici dans *ma* maison. Elle appartenait à ma grand-mère.

Distraite par le plaisir de sentir ses doigts agiles dans ses cheveux, Pen leva les yeux vers Robin.

— Je ne comprends pas : toutes ces maisons ne sont-elles pas à vous ?

Il marqua un temps d'hésitation.

— Tout, jusqu'à la moindre meule de foin, appartient au comté et à quiconque devient comte. En l'occurrence, il s'agit bien de moi, je vous l'accorde.

Sa large paume glissa le long de son épaule et commença à la caresser doucement de haut en bas, jusqu'au coude. Pen se demanda s'il était vraiment conscient de ce geste.

— Mais si je n'étais qu'un homme comme les autres, continua-t-il, si je n'avais rien d'autre, je

ne garderais que cette maison, et tout ce qu'elle contient.

Il fit la grimace.

— Ma grand-mère savait qu'en me léguant cette demeure elle créerait d'inévitables querelles dans la famille. Mais je pense qu'elle s'en moquait, conclut-il.

Pen se redressa et tapota quelques oreillers contre la tête de lit avant de s'y appuyer.

— Que voulez-vous dire ?

Robin saisit l'occasion de l'étudier dans cette nouvelle position : son bras levé qui faisait remonter son sein, la courbe de sa taille, l'inclinaison de ses longues jambes repliées. Il brûlait de regarder entre ses cuisses, mais décida de ne pas être trop gourmand. Se sentant observée, Pen fit un léger mouvement, et Robin ne vit en elle aucun défaut.

Quoiqu'il ne soit pas homme à se livrer à de longs discours sur lui-même, il décida de revenir à leur conversation.

— J'ai un frère et une sœur, poursuivit-il, tous les deux très généreusement dotés. Mais ils ne sont pas comtes. Tout le monde croyait que cette maison leur reviendrait.

Il posa une main sur le genou de Pen, qu'il caressa doucement du bout du pouce. De l'autre, il s'essuya le front, semblant vouloir chasser de son esprit quelque désagréable pensée.

— Disons que la succession a été plutôt compliquée, mais elle s'est finalement réglée dans le calme.

Pen comprenait très bien ce qu'il voulait dire : la manière dont on réglait les conflits dans le monde de Robin ressemblait fort à celle de St. Mary-le-Bow. Une façon de faire bien différente de celle qui avait court au Black Swan.

— Les cris auraient sans doute été préférables, dit-elle fermement.

Il leva les yeux de son genou et approuva d'un signe de tête.

— Oui, c'est bien possible, répondit-il. Et il se trouve que...

Il s'interrompit. Pen resta silencieuse, songeant que Robin devait se demander s'il devait continuer ou non à se livrer ainsi. Sa main se serra autour de son genou.

— ... il se trouve que j'en ai été immensément heureux, même si, de l'avis général, je ne méritais pas cette maison et que je n'en avais nullement besoin.

Il secoua la tête.

— Et, malgré tout, je me réjouis encore aujourd'hui d'avoir reçu ce cadeau, conclut-il.

Pen le comprenait parfaitement.

— Je possède..., commença-t-elle.

Il la contempla sans ciller, et elle éprouva à son tour quelques réticences à poursuivre. Mais Robin s'était lancé le premier.

— Je possède une bague qui me vient de ma mère.

Pen ne se sentait pas capable de croiser son regard.

— C'est la seule chose qui me reste d'elle. Il s'agit d'une chevalière, une améthyste à facettes avec des incrustations de diamants et de rubis formant la lettre H. Cette bague...

Elle fixa le plafond, submergée par le chagrin qui noyait son regard.

— ... Salamandre aurait pu la vendre cent fois pour payer mon éducation, ou en faire don au couvent.

Elle s'essuya les yeux et secoua la tête lorsque Robin s'approcha d'elle pour la consoler.

— Et cela n'aurait été que trop juste. Mais elle l'a gardée. Pour moi. Et je lui en suis vraiment reconnaissante.

Pen lui sourit à travers ses larmes.

— Allons, ne soyez pas triste, dit-elle avec une assurance retrouvée. Je ne le suis pas moi-même.

— Vraiment ? répliqua-t-il simplement, en passant ses doigts dans les cheveux de Pen.

Ainsi, conclut-il, elle avait dû vivre avec Salamandre une partie de sa vie... Il n'était pas sûr qu'elle fût consciente de ce qu'elle venait de lui avouer.

Pen observa Robin. Son superbe membre gisait paresseusement sur sa cuisse, et ne lui paraissait plus du tout aussi intimidant.

— Vous êtes si joli.

— Vous voulez dire viril ? s'exclama-t-il. Beau ? Masculin ?

— Oui, aussi, fit-elle d'un ton rassurant.

Il avait meilleure allure sans ses vêtements, songea Pen. Tout comme sa maison, les proportions de son corps étaient harmonieuses. Mieux encore, Robin était chaud, il sentait bon, il avait de charmantes petites rides au coin des yeux. Et il la faisait rire.

— Continuez à me regarder ainsi, dit-il avec douceur, et vous verrez un certain changement se produire.

— Sérieusement ?

Cette idée sembla la fasciner.

— Si je le regarde comment ça, et que je pense à... des choses, lâcha-t-elle d'un air suggestif, alors... oh ! mon Dieu, mais c'est bien vrai !

Cette fois, elle ne battit pas en retraite, constata-t-il avec satisfaction.

— Ils réagissent tous comme cela ? demanda-t-elle, curieuse. Ou bien le vôtre est-il différent ?

Il éclata de rire.

— Qu'y a-t-il ? protesta-t-elle d'un air offensé.

Mais le fou rire le gagna plus encore.

— Ce sont de bonnes questions, se défendit-elle. Si j'arrête de le regarder, croyez-vous qu'il va rétrécir ?

Robin était allongé sur le lit, s'offrant totalement au regard de la jeune femme. A la grande surprise de Pen, il bâilla.

— Parfois, en effet, mais en ce moment précis, assura-t-il d'un air rêveur, non, ce ne sera pas le cas.

Comme il ne se donna pas la peine de le cacher, elle put lire le désir dans ses yeux. Pen sentit une chaleur envahir son bas-ventre. Elle vint se placer tout contre lui.

— Et maintenant ? s'enquit-elle d'une voix ingénue.

Le cœur de Robin s'emballa en même temps que son pouls, mais il s'efforça de se montrer courtois.

— Vous risquez d'avoir de nouveau mal.

Pen plissa les yeux, suscitant la curiosité de Robin : qu'avait-elle donc derrière la tête ?

— Très bien, murmura-t-elle.

— Vous aurez même encore plus mal, précisa-t-il. C'est comme si...

Il chercha une image appropriée.

— C'est comme si vous chevauchiez un cheval pour la première fois.

Il retint son souffle lorsqu'elle glissa une main vers son ventre.

— Les muscles sont là, sauf que vous ne les avez jamais utilisés de cette façon auparavant, continua-t-il.

Il grogna de plaisir en sentant les doigts de Pen se fermer autour de son sexe. Il sentit les

battements s'intensifier jusqu'à devenir insistants. Il lutta pour garder le fil de ses pensées. Elle riait à présent, pour une raison qui lui échappait, mais qui devait certainement être bonne.

— Est-ce l'impression que vous avez eue, vous aussi ? demanda-t-elle en se moquant de lui. De monter un cheval ?

Mais elle avait enfoui son visage dans son torse, et la main posée sur son sexe cherchait lentement un rythme. Robin avait du mal à réfléchir. Il saisit soudain le sens de ses propos.

— Non ! s'indigna-t-il. Bien sûr que non ! Je n'ai jamais voulu dire que vous...

— Entendu, dit-elle en l'interrompant d'un baiser.

Elle tira doucement, mais fermement sur son sexe.

Il roula sur elle si brusquement qu'elle étouffa un cri, et la pénétra très vite. Les chairs de Pen étaient humides, mais la taille de l'érection de Robin pouvait poser problème.

— Est-ce que je vous fais mal ? demanda-t-il en contemplant son visage.

— Ne vous arrêtez pas, répondit-elle dans un souffle. Je vous veux.

A cet instant, il comprit que Pen était pour lui bien plus importante que n'importe quelle autre femme. Il avait l'impression de flotter, d'être emporté par une sorte de folie qui le poussait vers elle. Même s'il ne l'aurait pas qualifié ainsi, ce qu'il vivait avec elle était un bonheur sans mélange.

Il lui imposa un rythme puissant et régulier, qu'il garda assez longtemps. Les gémissements de plaisir de Pen devinrent désespérés, elle était en nage. Robin la maintint sous lui.

— Vous n'allez pas jouir aussi rapidement cette fois, prévint-il.

Et il s'employa à le lui prouver avec une minutie qui lui fit perdre la tête.

Il ne se retenait pas : il donnait tout ce qu'il avait à donner, avec une générosité que Pen tenait pour acquise car elle n'avait jamais rien connu d'autre. Il ne lui refusait rien et se sentait prêt à répondre à toutes ses demandes. C'était comme si leurs corps s'étaient entendus pour se mouvoir à l'unisson. Le corps de Pen se pliait à sa volonté, comme le sien se pliait à la sienne. Ils ondulaient d'un même mouvement. Cette fois, Pen ne fut pas emportée par un tourbillon de volupté incontrôlable. Son plaisir atteignit un seuil, et elle lutta pour s'y maintenir. Puis, d'un coup, elle s'abandonna à un orgasme convulsif, et Robin eut juste le temps de la rattraper pour jouir avec elle. Ce fut comme si une grande vague avait déferlé violemment sur lui.

Haletant comme après une course effrénée, il contempla Pen avec une émotion teintée d'étonnement. S'il considérait avec complaisance ses prouesses sexuelles depuis qu'il était en âge de coucher avec une femme, il pouvait aisément se targuer d'avoir tout vu. Avec un brin de cynisme, il pouvait même se dire qu'il était aujourd'hui relativement blasé des choses de l'amour. Pourtant, jamais encore il n'avait vu une femme s'abandonner de cette façon avec lui, sans même un murmure. Cela rendait Pen unique à ses yeux, et l'acte lui-même lui semblait presque douloureusement nouveau. Pen s'étira, manifestement prête à se lever. Il enroula un bras autour de sa taille et la retint contre lui.

— Où allez-vous ainsi ? Restez avec moi, ajouta-t-il d'une voix plus douce.

Pen ne pouvait pas savoir qu'il n'avait jamais fait cette demande à une femme avant elle. Elle répondit calmement :

— Je ne peux pas. J'ai dit au personnel de la maison de Londres que j'allais à Holborn, et à Holborn ils pensent que je suis en route pour rentrer à Londres.

Robin fronça les sourcils et remonta le couvre-lit sur ses épaules. Il sentait chez elle une certaine résistance à présent. Il voyait dans son regard qu'elle était déjà ailleurs, projetant de se lever, de rentrer à Londres, puis à Cheyning Court. Son estomac se contracta douloureusement.

— Quand devez-vous être de retour ?

— A la nuit tombée, au plus tard.

Il coinça une mèche de cheveux derrière son oreille et lissa les pointes qui tombaient sur ses seins.

— Vous avez encore le temps. Reposez-vous. Dormez un peu, si vous le voulez. Je vous réveillerai. La nuit ne tombera pas avant plusieurs heures. Et...

Il fit une pause en tendant l'oreille.

— ... il pleut toujours, constata-t-il.

Pen le dévisagea quelques instants, et Robin sentit qu'elle se détendait un peu. Tirant sur le couvre-lit, il l'attira contre lui. Elle se laissa faire et l'observa.

Grave et pensif, son visage n'avait plus rien de celui de l'amant passionné qu'il avait été quelques instants auparavant. Elle se laissa aller contre lui.

— Bien, dit-il en enlaçant ses épaules et en calant son menton sur la tête de Pen. Merci.

Elle s'apaisa alors totalement, nageant dans un océan de paix, alanguie, insouciante, débarrassée de toute inquiétude, pour la première fois peut-être de sa vie d'adulte.

— Comment vous sentez-vous ? s'enquit-il.

Elle bâilla, la bouche grande ouverte.

— Comme si le soleil était entré dans mon corps, qu'il venait de se lever et qu'il brillait de mille feux. Le tout en une heure à peine.

Elle ferma les yeux, ce qui dispensa Robin de cacher l'expression de son visage : il était stupéfait. Il bougea légèrement, et elle bougea avec lui. Puis elle s'endormit.

Le silence tomba sur la maison. Le secrétaire de Robin s'était discrètement éclipsé, ainsi que son valet. Mme Hobson était sans aucun doute occupée à donner de la voix en cuisine mais, de sa chambre, il ne l'entendait pas. Des rayons de lumière obliques s'infiltraient à travers les volets et quadrillaient le sol, marquant l'heure en silence. La pluie s'était arrêtée. Robin ne dormait pas. Il n'avait pas sommeil. Allongé sur le dos, il avait l'impression que tous ses désirs avaient été satisfaits, sentiment qu'il pensait jusqu'alors presque impossible à éprouver sur cette terre. Il n'avait pas besoin de penser à Pen : elle était là, bien au chaud dans le creux de son bras. Dans la paix de cet instant, il laissa son esprit vagabonder au-delà des montagnes et des océans, rêvant à ce pays qu'on appelait l'Amérique et qu'il avait toujours eu envie de voir. Quand il avait quatre ans, ce pays s'était battu pour se libérer de la tyrannie, du roi, d'aristocrates comme lui. L'Amérique était vaste, ce que n'était pas l'Angleterre, et elle était sauvage, comme l'Angleterre l'avait été autrefois. La poitrine de Pen se soulevait au rythme de sa respiration régulière, semblant orienter les pensées de Robin vers tout ce qui, sur cette terre, était mouvant, changeant : la lune et les marées, les nations et les armées, les rois et les comtes...

Quand l'heure fut venue, il réveilla Pen qui s'assit au milieu du lit et commença à se rhabiller. Robin, lui, parcourait la chambre, nu comme un ver, à la recherche de ses propres vêtements. Il la regarda attacher ses bas à ses jarretières en remontant ses jupes. A ce spectacle, il sentit sa bouche s'assécher et le sang affluer dans ses reins. Puis Pen lui tourna le dos.

— Où sont mes chaussures ? demanda-t-elle.

— Elles sont en bas, je pense, répondit-il en enfilant une botte.

Lorsqu'il croisa son regard, il vit qu'elle lui souriait d'un air amusé.

— Vous devriez voir vos cheveux, expliqua-t-elle.

— Vous devriez voir les vôtres, répliqua-t-il.

Sa remarque aurait fait bondir toute autre femme vers le miroir le plus proche, mais Pen n'en fit rien, se contentant de partir à la recherche de ses épingles à cheveux. En soulevant les couvertures et

les oreillers, elle en trouva suffisamment pour parvenir à se coiffer. Le temps que Robin mette sa seconde botte, passe sa chemise et se peigne, et Pen était de nouveau présentable.

Les talons de bois de ses chaussures cliquetèrent bientôt sur le sol en marbre de l'entrée.

— Je vous ai fait préparer ma voiture, l'informa-t-il sur le seuil de la porte. Elle vous attend.

Elle tordit un peu le nez.

— Je vais plutôt passer par Green Park, annonça-t-elle.

— Il risque de pleuvoir de nouveau. Prenez ma voiture, je vous en prie.

En prononçant ces mots, il tendit une main à l'extérieur de la maison et sentit une goutte de pluie heurter sa paume.

— Tout le monde fait-il exactement ce que vous lui demandez ? riposta-t-elle. N'est-ce pas terriblement ennuyeux à la longue ?

— Si, avoua-t-il. Ça l'est.

— Bien. Je vais donc partir à pied, et cela nous fera à tous les deux le plus grand bien.

Le sourire qu'elle lui décocha le fit vaciller.

Robin fit signe à son valet, qui sauta aussitôt sur son perchoir à l'arrière de la voiture, tel un oiseau maladroit.

— Je vais envoyer ma voiture vous attendre de l'autre côté du parc, au cas où vous en auriez besoin.

Il était l'heure de partir, mais Pen s'attarda encore sur le perron. Le jour déclinant de l'après-midi laissait peu à peu place à la nuit.

— Toute votre vie, vous essayez d'être une gentille fille et puis...

— Et puis... ?

Elle se contenta de secouer la tête comme pour s'excuser.

— Je suis un peu perdue, conclut-elle.

Mais son corps chantait un hymne qui lui appartenait, aussi léger que l'air. Elle tourna les talons, et Robin lui lança :

— Qui êtes-vous, Pen Montague ?

Elle lui jeta un dernier regard en haussant les épaules.

— Un peu de ma mère et un peu de mon père.

Puis s'en alla, descendit les marches.

Il la regarda partir. Une légère bruine avait commencé à tomber, mais Pen avait relevé le capuchon de son manteau en laine. Elle n'avait pas trouvé assez d'épingles, et Robin vit ses cheveux se défaire tandis qu'elle marchait. Il se souvint alors d'une vieille histoire que sa nourrice lui racontait lorsqu'il était enfant. L'histoire d'une fille perdue dans la forêt et d'un loup. Il avait beau chercher, il ne se souvenait pas de la fin, après que le loup eut attrapé la fille. Parce que les loups finissent toujours par le faire, n'est-ce pas ? Et lui, allait-il garder Pen, allait-il la laisser partir ? Allait-il rester ainsi pétrifié sur le seuil de la maison de sa grand-mère, un mardi après-midi, à regarder la femme la plus incroyable qu'il ait jamais rencontrée disparaître derrière les arbres ?

* * *

Alors que Pen avançait à pas vifs, ses cheveux tombèrent sur son visage. Des larmes roulèrent sur sa joue, sans qu'elle cherche à les retenir. Personne ne pouvait la voir. La nuit tombait rapidement. Devant elle, sur le chemin, un homme lui fit signe.

Debout sur le perron, face à la voiture qui attendait ses instructions, Robin sentit son ventre se

nouer violemment et un étau enserrer sa poitrine. Il venait de perdre Penelope de vue. La peur qui avait commencé à s'installer dans son cœur se mua en panique.

— Attendez ! lança-t-il au cocher.

Il tapota les poches de son gilet, comme un homme à la recherche de quelque chose qu'il n'a pas. Il ne portait ni cravate, ni manteau, ni chapeau.

— Faites le tour du parc, ordonna-t-il en dévalant les marches.

Il s'assit à l'arrière de la voiture, les poings serrés. Une petite voix dans sa tête lui soufflait : « Ne t'inquiète pas, il ne se passe rien dans un parc en plein jour. » Mais, à dire vrai, il ne faisait plus vraiment jour. Une autre voix insinuait : « Il fait sombre derrière les arbres, des voleurs sont tapis le long des chemins, attendant les promeneurs isolés qui s'aventurent à la nuit tombée. » Allons, il ne faisait pas encore tout à fait nuit... *S'il vous plaît*, pria-t-il en silence, *faites que je me trompe*. La peur le faisait transpirer. A l'ouest du parc, à l'angle du chemin, là où la route devenait plus étroite, un chariot mal chargé s'était renversé. Les chevaux, débarrassés de leurs harnais et imperturbables face à ce désastre, attendaient patiemment. Robin descendit de la voiture. Une pluie légère s'était mise à tomber. Les gouttes s'écrasèrent mollement sur sa tête nue.

— Je continue à pied, faites le tour dès que vous pourrez, indiqua-t-il à son cocher, qui effleura le bord de son chapeau en signe d'assentiment.

Robin s'arrêta quelques secondes pour réfléchir : par où était-elle entrée dans le parc et par où allait-elle en sortir ? Il se mit à courir. Quittant le chemin, il traversa une étendue d'herbe et plongea au milieu d'une rangée d'arbres. La pluie, qui martelait les feuilles, faisait écho aux battements de son cœur. Pen se tenait de l'autre côté des arbres, son capuchon relevé. Elle s'entretenait avec un marchand qui avait lâché ses rênes et désignait quelque chose dans son chariot.

— Pen ! cria Robin, comme pour la prévenir d'un danger.

Elle pivota en entendant sa voix et rejeta son capuchon en arrière, l'air inquiet.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles ? demanda-t-elle dès qu'il l'eut rejointe.

Robin comprit alors qu'elle s'inquiétait pour Prudence.

— Que vous veut cet homme ? dit-il sur un ton menaçant.

Le marchand n'était rien de plus qu'un vieil homme qui gagnait chichement sa vie en vendant des légumes et d'autres articles dans sa charrette. Voyant l'air farouche de Robin, il recula prudemment. Pen étudia le visage du comte dans la pénombre : il paraissait complètement défait. Elle posa une main sur son bras, à la fois pour le rassurer et le calmer.

— Ce n'est qu'un panier de chatons, expliqua-t-elle. Cet homme ne peut pas les nourrir. S'il ne parvient pas à les donner, il va devoir les noyer.

— Pen, il commence à pleuvoir à torrent, fit Robin pour toute réponse.

Il regardait toujours l'homme comme s'il allait le mettre en pièces.

— Vous les voulez ? s'enquit-il en désignant les chatons qui miaulaient et tentaient de se glisser les uns sous les autres pour échapper à la pluie battante.

La jeune femme hocha la tête, et Robin tira de sa poche une poignée de pièces. Puis il remit le capuchon de Pen sur sa tête et se pencha pour prendre les chatons. Le marchand sourit largement, révélant une bouche édentée et des gencives en piteux état. Mais Pen lui rendit chaleureusement son sourire et le remercia. Le valet de Robin, qui attendait avec la voiture, avait passé ses vêtements cirés. Le comte lui donna l'adresse de la maison de Prudence.

— Vous allez y dormir cette nuit ? demanda-t-il à Pen dès qu'ils furent en route. Vous me promettez de ne pas partir ce soir ?

Bien sûr, aucune personne sensée n'aurait entrepris un voyage de deux jours en partant de nuit,

et sous la pluie. Pen lui assura pour la deuxième fois qu'elle n'irait nulle part et qu'elle ne partirait qu'au petit matin si la pluie avait cessé. Robin alluma la lanterne pour éclairer l'intérieur de la voiture et chercha une couverture permettant de couvrir les jambes de Pen. Elle le regardait d'un air intrigué, elle était étonnée, apparemment, de le voir là.

— Je m'inquiétais pour vous, finit-il par expliquer.

Robin se sentait mieux, mais ce soulagement lui-même lui donnait la nausée. Pen caressait les chatons en leur expliquant qu'elle avait du lait et un endroit chaud qui les attendaient chez elle, près de la cheminée.

— Je ne veux pas vous perdre, avoua Robin brusquement.

Pen était en sécurité. Il l'avait crue en danger et s'était trompé.

— J'ai peur de vous perdre, précisa-t-il, avant d'ajouter : S'il vous plaît, ne partez pas. Je vais faire le nécessaire... pour nous deux. Dites-moi simplement ce que vous voulez.

Les yeux de Pen s'agrandirent démesurément, mais elle gardait toujours le silence.

— Pen, dites quelque chose, l'implora-t-il.

La roue droite de la voiture s'enfonça dans une ornière, et le véhicule fit un bond. Robin jura. Le panier de chatons se renversa, provoquant un grand désordre jusqu'à ce que Pen les retrouve tous et les remette dans leur abri de fortune.

— Tout va bien se passer, Robin, assura-t-elle en haussant la voix pour se faire entendre malgré la pluie qui martelait le toit de la voiture.

Robin se pencha, saisit Pen par la taille et l'assit sur ses genoux.

— Vraiment ? murmura-t-il d'une voix entrecoupée dans ses cheveux. Parce que je n'irai bien que si je peux vous voir, vous parler, vous toucher et partager avec vous mon lit.

Pen venait tout juste de le quitter, mais elle avait l'impression que la vie lui donnait une seconde chance de pouvoir prendre Robin dans ses bras. Elle pouvait *l'avoir*. Elle ne pensait pas au mariage : elle disposait de ses propres revenus, et personne ne pouvait la contraindre à prendre un époux. Cela ne lui paraissait pas être une grande perte. Mais, comme n'importe quelle femme, elle avait ses conditions.

— Cette relation doit rester entre nous. Personne ne doit être au courant, dit-elle.

Et surtout pas Prudence, songea-t-elle.

— C'est d'accord, répondit-il aussitôt.

Pen tendit la main et cala les chatons dans un coin afin de prévenir les prochains soubresauts de la voiture.

— Et je ne veux pas d'argent, ajouta-t-elle.

C'était une question de fierté.

— Très bien, répliqua-t-il prestement.

Il n'aurait jamais dû lui parler des bijoux qu'il offrait à ses maîtresses.

— Je ne veux aucune autre femme. Je ne veux pas vous partager.

Elle s'était exprimée avec détermination, signifiant à Robin que ce point n'était pas négociable.

— Que vous pouvez être sotté, fit-il en l'embrassant. Je ne veux aucune autre femme. C'est d'ailleurs là tout le problème.

C'était une insulte dont Pen n'était que trop heureuse de pouvoir prendre ombrage.

— Si jamais vous prenez une épouse, ou si vous osez en courtiser une autre, ce sera terminé.

— Je n'en ferai rien, dit-il avec une telle assurance que Pen éclata de rire.

— Un jour ou l'autre, il faudra bien que vous le fassiez, rétorqua-t-elle d'une voix résignée

Cette pensée lui était douloureuse, mais ainsi allait le monde, celui dans lequel vivait Robin du

moins. Le comte secoua la tête, comme si le fait de le nier pouvait changer plusieurs centaines d'années de lois et de coutumes. La pluie martelait encore plus fort le toit de la voiture. Malgré ce mauvais temps, Pen ne trouvait aucun réconfort à l'idée d'atteindre enfin sa maison. Le fait de savoir qu'elle allait revoir Robin ne l'aidait pas plus à accepter la séparation. Elle respira son odeur.

— Je sais que vous devez partir, murmura-t-elle. Mais ne le faites pas, s'il vous plaît.

Robin l'embrassa à pleine bouche, et Pen répondit par un gémissement de désir mêlé de désespoir qui se perdit dans le vacarme de la route.

— Tout va bien se passer, chuchota-t-il contre sa bouche.

Sa réponse se perdit elle aussi. La voiture fit une grande embardée, ses roues bondissant sur les accotements irréguliers de la route. Ils arrivèrent devant la maison, et un palefrenier sortit de l'étable pour les accueillir. Il commença à défaire les harnais des chevaux sans poser aucune question. Robin et Pen traversèrent la cour à toutes jambes pour échapper à la pluie. Faisant comme toujours preuve d'un don surnaturel pour sentir les arrivées, Lucy ouvrit la porte de la maison. Ils s'y engouffrèrent, dégoulinants.

— Oh ! mademoiselle ! s'exclama Lucy. Nous étions tellement inquiets de vous savoir dehors par ce temps ! Et ce beau gentleman vous a raccompagnée !

Elle s'inclina devant le comte.

— Elle était seule dans le parc, expliqua Robin en essuyant la pluie qui coulait sur ses yeux. C'est là-bas que je l'ai trouvée.

— Oh ! Les chatons ! s'écria Pen.

Robin la retint par le bras et alla lui-même les chercher. Il serra le panier contre son torse pour garder au sec son précieux contenu. Le visage de Lucy s'illumina lorsqu'elle aperçut les petites boules duveteuses.

— Il est toujours bon d'avoir des dératiseurs dans une maison, dit-elle avec bonheur.

Mme Elder, la gouvernante, attirée par ce vacarme inhabituel, fit soudain son apparition. Elle se mit à donner à tout le monde des ordres qui n'en finissaient plus, et dont la liste s'allongeait de seconde en seconde. Robin sauta sur l'occasion.

— Il est trop risqué pour mon cocher et mes chevaux de repartir par ce temps. Si vous pouviez nous offrir l'hospitalité pour la nuit, je vous en serais très reconnaissant.

Mme Elder, employée dans cette demeure depuis près de vingt-sept ans, répondit sèchement :

— N'ayez crainte. Je vais faire préparer vos chambres.

A l'idée de pouvoir rester encore cette nuit auprès de Pen, l'angoisse de Robin s'apaisa. Et, sans même la regarder, il sut qu'elle ressentait le même soulagement. Ils ne seraient pas idiots au point de susciter les commérages. Ils ne partageraient pas le même lit ce soir. Mais ils seraient sous le même toit, et cela leur suffisait. La pièce, qui bruissait d'agitation quelques instants plus tôt, fut soudain plongée dans le silence lorsque chacun fut parti obéir aux ordres de Mme Elder. Robin se leva, laissant autour de lui une flaque d'eau se répandre sur le sol en pierre.

— Approchez-vous, proposa Pen en souriant. Les chatons semblent aimer cet endroit, près de la cheminée.

Malgré la faim qui les tenaillait, la chaleur semblait bercer les petits chats. Ils clignèrent les yeux, posèrent délicatement leurs têtes et sombrèrent peu à peu dans le sommeil.

— Oh ! non, s'excusa-t-il, vous vous tenez près du feu, , et moi je ne peux pas être près de vous sans vous toucher.

— Il fait nuit, répondit Pen avec des étoiles dans les yeux. Et il pleut. Mais avec vous tout me paraît nouveau.

Bientôt, la pièce allait se remplir de nouveau. Le personnel de maison allait leur apporter des vêtements secs, du lait pour les chatons et un repas chaud pour le cocher. Ils dîneraient dans le salon, avant de déguster un verre de xérès. Durant cette soirée, ils ne seraient jamais seuls. Puis Robin irait se coucher en rêvant que Pen était dans ses bras... Mais, pour l'heure, il s'avança vers la cheminée et tendit la main vers Pen pour la toucher.

TITRE ORIGINAL : THE EARL TAKES A LOVER

Traduction française : EMMANUELLE SANDER

© 2011, Katharine O'Neill McDevitt. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

MEGAN HART

J comme Joue avec moi

Sexy

 HARLEQUIN

Il était magnifique.

La ligne élancée de sa colonne vertébrale, sa nuque légèrement courbée, ses mains dans le dos. Elle ne l'avait pas attaché même s'il se serait plié à sa volonté si elle l'avait voulu. Mais Leah n'avait pas besoin d'entraver Brandon pour qu'il soit à sa merci.

Et puis, ses mains lui seraient très utiles dans un petit moment.

Les cheveux de Brandon tombaient en désordre sur son front, cachant ses yeux. Mais elle apercevait la courbe de son sourire. Il retint son souffle quand elle croisa les jambes sur la chaise recouverte de satin, face à lui.

Des flammes dansaient dans la cheminée, mais la température de la pièce n'était pas trop chaude. Une gouttelette de sueur mouilla pourtant la lèvre supérieure de Brandon. Si elle l'embrassait, elle aurait sa saveur salée sur la langue.

Au lieu de ça, elle décroisa les jambes puis les recroisa d'un mouvement sensuel.

— Brandon.

— Mmm ?

Elle s'accorda encore quelques secondes pour l'admirer, le mettant presque au défi de se pencher pour rendre la position moins inconfortable. Mais il resta parfaitement immobile, à genoux, le dos droit, la tête inclinée, les mains dans le dos.

— Regarde-moi.

Il obéit, avec un petit mouvement du menton pour rejeter ses cheveux en arrière. Elle sourit. Lui aussi, mais il ne bougea pas parce qu'elle ne lui en avait pas donné l'autorisation.

En revanche, son sexe grossit encore, montrant qu'il était prêt. Affamé. Il fit glisser sa langue sur ses lèvres, et elle sentit son clitoris palpiter d'anticipation.

Si Brandon était nu, Leah, elle, portait ce qu'elle appelait « son ensemble rêve mouillé ». De la lingerie fine mais pas le style qu'elle affectionnait, en satin tout simple. Non, aujourd'hui, elle avait un soutien-gorge noir en dentelle transparente qui exposait ses mamelons, une culotte fendue, des porte-jarretelles et des bas noirs à couture. Et aussi des escarpins avec des talons ridiculement hauts qu'elle avait glissés dans sa valise même s'ils prenaient de la place et qu'elle ne les porterait que dans des moments comme celui-là.

Brandon lui avait avoué qu'en plus des mots salaces il était très excité par le concept FHHN : femme habillée, homme nu. Rien de pervers là-dedans — d'ailleurs ce mot avait une connotation sombre et négative qui ne leur ressemblait pas du tout. Leur vie sexuelle était joyeuse et positive même si elle n'était pas tout à fait conventionnelle. Dévergondage était sans doute le mot qui la définissait le mieux.

Voilà quelques mois, Leah lui avait remis une liste d'activités coquines avec pour mission de

cocher celles qui l'excitaient le plus. Ils avaient passé une soirée délicieuse à tester différentes variantes. Elle ne lui en avait plus reparlé par la suite et elle était quasiment sûre qu'il avait oublié la fameuse liste jusqu'à ce qu'il pousse la porte de la chambre cet après-midi et la trouve dans cette tenue affriolante. Personnellement, elle n'aimait trop pas ce genre, mais l'expression de son mari — bouche ouverte et œil étincelant — l'avait récompensée de ses efforts.

Le satin de la chaise caressa ses cuisses quand elle se cambra contre le dossier et décroisa les jambes. D'un mouvement calculé, elle fit glisser sa main jusqu'à ses seins, caressant du pouce ses mamelons durcis, puis descendit vers son ventre et son entrejambe. Elle fauffila un doigt à l'intérieur de la fine culotte de dentelle et dessina des petits cercles sur son clitoris, laissant échapper un soupir qui n'était pas de la comédie. Les muscles de ses cuisses et de son ventre se contractèrent voluptueusement.

Brandon observait chaque frémissement, chaque ondulation, le souffle rapide. Sa pomme d'Adam tressauta et ses lèvres s'entrouvrirent comme s'il allait dire quelque chose, mais il resta silencieux.

Il avait interdiction de parler jusqu'à ce qu'elle lui en donne l'autorisation. Pas parce qu'elle n'aimait pas le timbre chaud de sa voix ni sa conversation — au contraire. Brandon savait parler, c'était même l'un de ses atouts charme.

Mais il savait aussi écouter.

Magnifique, songea-t-elle une fois encore en constatant qu'il attendait ses ordres. Voilà à quoi ressemblait le pouvoir. Et l'amour véritable.

— Ça fait bien deux jours que tu n'as pas dévoré ma chatte, dit-elle avec un sourire lascif — et elle vit une flamme brûler dans ses yeux sombres.

Malgré ses airs innocents, Brandon n'avait rien d'un enfant de cœur. Il suffisait de quelques mots crus pour que le tigre se réveille. Elle continua à se caresser, ouvrant plus largement les jambes afin de lui laisser entrevoir son clitoris gonflé.

— Je pense que ce sera ta première mission.

Il émit un son étouffé, une entorse au règlement mais tolérée dans les quelques exceptions figurant au bas de sa liste. Elle avait affiché ses directives sur la porte de l'appartement afin qu'il les découvre quand il rentrerait du magasin où il était descendu faire de menus achats pour ce soir. Leah connaissait bien ce petit bruit de gorge : c'était l'expression d'un désir frustré. Elle rit tout bas en le voyant serrer les lèvres avec un soupir.

Otant ses escarpins, elle rapprocha ses fesses du bord de la chaise et étendit une jambe gainée de soie noire afin de poser son pied sur son épaule nue. Les orteils qu'il avait peints lui-même en rouge vif ce matin brillaient contre la peau pâle de son cou. Elle descendit vers son cœur. Les pulsations sourdes et régulières firent battre son pouls plus vite.

— Je veux ta bouche sur moi. Attention, l'avertit-elle comme il obéissait d'un mouvement impatient. Seulement ta bouche.

Il ferma les yeux avec un gémissement puis les rouvrit. Leah continua à se caresser, veillant à rester au bord de l'orgasme sans jamais basculer. Allait-il désobéir ?

Non. Avec un soupir de soumission, il avança à genoux en gardant les mains dans le dos.

Une fois devant elle, il lui demanda d'un geste la permission de se tenir à la chaise, mimant quelqu'un qui perd l'équilibre et s'écroule par terre.

Leah s'amusa de le voir tenter de contourner le règlement et prit un air sévère, même s'ils savaient l'un comme l'autre que ce n'était qu'un jeu.

— Très bien. Je t'autorise à te tenir à la chaise. Mais tu n'as pas le droit de me toucher... pour

l'instant.

Il battit des cils et la remercia d'un sourire ingénu qui la fit craquer. Empoignant la chaise de chaque côté, il s'inclina pour déposer un baiser sur sa cuisse, la tête tournée vers elle pour l'observer. Il avait l'air très sage, mais elle n'était pas dupe.

— Sers-toi uniquement de ta bouche, ordonna-t-elle d'une voix enrouée par le désir. Et défense de te caresser pendant ce temps.

Elle vit son regard virer au noir avant qu'il ne ferme les yeux et presse un autre baiser à l'intérieur de sa cuisse, juste au-dessus de son bas. Elle sentit le contact humide et chaud de sa langue sur la petite zone sensible. Il s'inclina vers son entrejambe, le frôlement de sa respiration enflammant son désir. Il n'explora pas son sexe, il posa directement les lèvres sur son clitoris et l'embrassa exactement comme elle aimait : un baiser ferme, sous lequel on sentait affleurer les dents. Puis une longue pression appuyée de la langue.

C'était le genre de situation où elle en arrivait à se demander si ce n'était pas elle qui pâtissait le plus des règles qu'elle lui imposait. Si elle ne lui avait pas interdit de la toucher, Brandon aurait déjà glissé un doigt en elle. Peut-être deux. Mais, même si cette seule idée la faisait haleter et soulever les hanches pour se rapprocher de sa bouche affamée, elle savait que c'était cette discipline qui les excitait tous les deux.

— Dieu, je t'aime, souffla-t-elle.

Elle enfonça les doigts dans ses cheveux sombres pour l'immobiliser contre elle, même s'il ne manifestait aucune envie de s'éloigner.

Il gronda contre son sexe, encore un de ces petits murmures familiers que Leah adorait. Ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, mais elle savait aussi que, si elle l'avait réduit au silence, l'un des fantasmes de Brandon était de l'entendre parler pendant l'amour, alors elle lui donna satisfaction.

— J'aime que tu lèches mon clitoris. Continue. Suce-le.

Elle reprit son souffle quand il obéit.

— Oh, Dieu. Brandon ! C'est trop bon...

Il gronda de nouveau, et la caresse de sa langue sur son clitoris se suspendit l'espace d'une seconde. Elle aurait voulu observer son expression mais ne vit que ses yeux fermés et l'arête de son nez. Sa langue et ses lèvres continuaient à opérer leur magie, et c'était si exquis qu'elle ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle glissait de la chaise. Si elle ne réagissait pas, elle allait se retrouver par terre. Elle avait choisi un siège sans accoudoirs pour leur laisser une plus grande liberté de mouvements, mais maintenant elle n'avait rien pour se rattraper. L'arête du siège s'enfonçait désagréablement au bas de ses reins. Elle remua les hanches pour essayer de remonter un peu, frissonnant de plaisir quand le mouvement accentua la pression de son sexe sur le visage de Brandon, mais buta de nouveau très vite sur l'épineuse question de sa chute annoncée...

Elle avait tort de s'inquiéter : Brandon referma ses grandes mains sur ses hanches, la souleva d'un mouvement irrésistible et la reposa plus haut, là où elle était en sécurité. Sans détacher sa bouche de son sexe, il leva vers elle un regard interrogateur.

Elle lâcha ses cheveux en souriant.

— J'aurais dû savoir que tu ne me laisserais pas tomber.

Il éloigna sa bouche de sa chair brûlante.

— J'ai l'autorisation de parler ?

Elle secoua la tête avec un rire étouffé.

— Non. Utilise ta bouche pour autre chose.

— Mais je peux me servir de mes mains ?

Il leva vers elle un regard suppliant, complètement craquant.

— S'il te plaît ?

— Puisque tu le demandes gentiment... oh, putain, c'est trop bon !

Il n'avait pas attendu la fin de sa phrase pour lui soulever les hanches, l'amenant exactement là où il le voulait pour écraser sa bouche sur son clitoris, l'excitant de la langue tout en enfouissant deux doigts en elle. La perfection du geste, à la fois doux et impérieux, fit monter sa fièvre. Elle entendit la chaise craquer sous elle et réprima un sourire nerveux à l'idée qu'elle allait peut-être finir malgré tout par terre, cette fois au milieu d'un amas de bois éclaté.

— Arrête, haleta-t-elle, excitée de voir qu'il obéissait instantanément.

C'était magique. Un seul mot d'elle, et il se pliait à son désir. Elle le repoussa doucement, et il se laissa faire sans protester. La flamme amusée dans ses yeux s'assombrit quand elle se leva.

— Mets-toi sur le dos.

Le sol était recouvert d'une moquette douce et confortable. C'était pour cette raison qu'elle n'avait pas eu de scrupules à le maintenir à genoux aussi longtemps malgré une vieille blessure au foot qui ne lui rendait pas la position forcément agréable. Mais elle aimait tout autant l'avoir ainsi à sa merci, allongé sur le dos, son sexe fièrement dressé, si dur et appétissant qu'elle faillit le prendre dans sa bouche sur-le-champ. Elle résista à la tentation, néanmoins. Chaque chose en son temps.

On aurait pu penser que cette mise en scène n'était conçue que pour son propre plaisir, mais en réalité elle mettait en pratique l'un des fantasmes de Brandon. Un de ceux qui figuraient sur la liste. Elle se plaça au-dessus de lui, jambes écartées de chaque côté de sa taille, et il lui enserra doucement les chevilles de ses mains. Il y avait tant d'amour dans ses yeux qu'elle perdit momentanément le fil de ses idées. Il s'humecta les lèvres, posa brièvement son regard sur son triangle de boucles humides, puis le leva de nouveau vers elle. Il attendait les ordres.

Elle le contempla lentement de la tête aux pieds, le laissant s'interroger sur ce qu'elle allait lui faire. Soulevant un pied, elle le posa sur son cœur, assez fort pour sentir ses pulsations mais pas trop pour ne pas lui faire mal.

— Brandon.

En deux ans, elle avait appris à connaître ses petites faiblesses et elle avait découvert qu'il adorait l'entendre prononcer son prénom d'une voix de gorge.

— Brandon...

Il déglutit. Elle sentit ses doigts se contracter brièvement autour de sa cheville. Il ouvrit la bouche, mais elle secoua la tête. Il serra les lèvres en souriant, les yeux étincelants.

— Je t'ai dit que je voulais que tu utilises ta bouche pour d'autres choses, lui rappela-t-elle en dessinant des petits cercles sur son torse avec ses orteils.

Elle posa son pied près de son épaule, sous son bras. La position l'obligea à écarter les jambes, dévoilant son sexe aux yeux affamés de son mari. Puis elle se mit à califourchon au-dessus son visage, glissa les doigts dans ses cheveux pour lui tirer légèrement la tête en arrière et appuya ses paumes de mains sur la moquette. Elle était si près de sa bouche qu'elle sentit son souffle la frôler, mais juste assez loin pour qu'il ne puisse pas la toucher. Parfait. Maintenant, elle pouvait onduler dans toutes les directions, contrôler le rythme, l'intensité... une autoroute vers l'orgasme. Elle ne voulait pas perdre le contrôle trop vite, cependant. Il n'y avait rien de plus délicieux que de faire durer le plaisir encore et encore...

A présent, elle pouvait l'autoriser à s'exprimer.

— Parle-moi, Brandon.

— J'adore dévorer ta chatte, murmura-t-il contre son sexe, levant la tête pour suivre le mouvement quand elle se déplaça d'un demi-centimètre. Je voudrais m'y noyer.

Elle rit doucement de ces petits mots ridicules et sexy à la fois — comme souvent pendant l'amour.

— C'est vrai ?

Il devait avoir décidé qu'en lui rendant l'usage de la parole elle lui rendait aussi celui de ses mains parce qu'il lui saisit les hanches pour l'immobiliser.

— Oui.

Il la lécha doucement en terminant par une petite vrille d'une lenteur voluptueuse sur son clitoris.

— Je pourrais te déguster toute la journée.

— Toute la journée ?

Elle respira pour empêcher sa voix de déraiper, mais elle avait de plus en plus de mal à retenir ses gémissements.

— C'est... beaucoup...

— Toute la journée, affirma-t-il d'une voix étouffée.

Il la lécha encore, puis la suçà, lui arrachant comme une victoire ce gémissement qu'elle tentait d'étouffer.

— Je te ferais tellement jouir que tu n'arriverais même plus à compter tes orgasmes.

— A ce point ?

Les yeux fermés, elle enfonça les doigts dans la moquette et resta immobile, laissant le mouvement de ses lèvres à chaque parole l'amener au bord du précipice. Elle y était presque. Encore quelques mots. Une simple demi-phrase et elle allait jouir.

— On pourrait commencer tout de suite, proposa-t-il obligeamment.

Et il fit ce truc magique avec ses lèvres et sa langue, ce petit mouvement qu'elle ne parvenait jamais à analyser parce qu'il la faisait décoller instantanément, avec la violence d'un cataclysme.

L'orgasme la fit trembler de la tête aux pieds sans qu'elle cherche à retenir ses cris. Elle s'abandonna totalement au plaisir, et cette liberté décupla encore sa jouissance. Se donner, lâcher prise... cela aussi c'était le bonheur.

Elle battit des cils, encore flageolante, puis recula pour capturer les lèvres de Brandon entre les siennes. Pour l'instant, elle ne parvenait à se concentrer que sur son sexe dur et brûlant pressé entre eux et sur la chaleur de sa bouche sur la sienne. Elle glissa la main sous sa nuque pour l'enfouir dans ses cheveux si doux à cet endroit. Frottant son sexe contre le sien, elle sentit monter un nouvel orgasme et se demanda si elle allait y céder maintenant ou l'enfourcher d'abord.

Et pourquoi pas les deux ? Ce serait peut-être un peu trop gourmand. Quoique...

Elle se pencha pour lui butiner le lobe de l'oreille.

— J'ai envie de te baiser, maintenant.

— Excellente idée, répliqua-t-il d'une voix rauque. Besoin d'aide ?

Elle adorait cette complicité, cette faculté de rire ensemble.

— Tu ne me crois pas capable d'y arriver toute seule ?

— Si on s'associe, je serai plus vite en toi, répondit-il en bougeant sous elle, son sexe immobilisé entre eux.

— Là, tu marques un point, dit-elle en se soulevant pour lui rendre sa liberté.

Mais, avant qu'il ait pu prendre l'initiative, elle l'enfourcha et le guida en elle.

— Bon sang, lâcha-t-il comme elle se laissait glisser sur lui.

Elle laissa échapper un gémissement quand il entra en elle. C'était presque trop, mais elle inspira, ondula doucement pour apprivoiser la douleur et la brûlure s'apaisa. Il voulut soulever les hanches, mais elle lui enserra la taille de ses genoux pour l'obliger à se tenir tranquille.

Les mains sur ses épaules, elle s'inclina pour l'embrasser sur la bouche.

— Maintenant, souffla-t-elle tandis que cheveux cascadaient sur son visage. Brandon, baise-moi maintenant.

Il obéit. Oh Dieu, c'était la perfection. Son clitoris s'écrasait contre son ventre à chaque coup de reins. Elle contracta ses muscles pour contrôler la pression de son sexe en elle. Le plaisir monta irrésistiblement. Impossible de l'arrêter. Elle allait jouir de nouveau.

Leurs deux corps bougeaient à l'unisson. Leah le laissa prendre les commandes. Après l'avoir fait languir aussi longtemps, elle pensait qu'il lui imposerait un rythme exigeant et rapide. Mais Brandon avait décidément le don de la surprendre. Au lieu d'accélérer, il ralentit.

Il captura son cri de volupté sur ses lèvres.

— Je veux que tu jouisses encore, bébé.

— Je...

Elle fut incapable de finir la phrase. Elle n'arrivait pas à se concentrer sur autre chose que l'immense houle de plaisir qui grandissait en elle.

Il augmenta la force de ses coups de reins, mais toujours en se contrôlant. Pas trop fort, pas trop vite. Elle l'aimait aussi pour ça, pour ce calme qu'il lui imposait malgré elle, alors que l'orgasme montait irrésistiblement.

— Plus vite, haleta-t-elle contre sa bouche et elle lui empoigna les cheveux à pleines mains pour lui basculer la tête en arrière et dévorer la douceur de son cou.

Le gémissement qu'il laissa échapper projeta des éclairs de plaisir dans tout son corps. Quand elle lui mordilla le cou, elle aurait pu jurer qu'elle sentait son sexe palpiter en elle et, même si ce n'était qu'un effet de son imagination, la seule idée qu'il était au bord de la jouissance suffit à la faire basculer. Elle se laissa emporter par la vague, son prénom sur les lèvres.

Ils laissèrent s'écouler une heure ou quelques minutes — elle n'aurait su le dire, elle était complètement vidée. Elle finit par trouver la force de se redresser. Brandon avait les yeux fermés, mais un sourire flottait sur sa bouche sensuelle. Elle l'embrassa tendrement.

— Hé.

Il n'ouvrit pas les yeux.

— Hé.

— Je t'ai tué ?

— Je suis un petit peu mort, oui.

Il souleva une paupière pour l'observer.

— Mais ça me va.

Elle sentit son sexe débander en elle mais ne voulait pas se détacher de lui, pas encore. Elle aimait ces moments, juste après l'amour, où elle pouvait le contempler, alangui, rassasié, et s'émerveiller d'avoir un mari aussi sexy et merveilleux.

— Quoi ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

— Rien. Pourquoi ?

— Tu as l'air...

Il l'observa avec inquiétude.

— Tu allais pleurer ?

Elle cilla, surprise de découvrir qu'elle avait les yeux humides. Brandon remarquait toujours

tout.

— Non. Enfin, peut-être un peu. Mais ce n'était pas des larmes de tristesse.

Il s'assit et se rapprocha plus près d'elle.

— Je n'aime pas ça.

Elle se mit à rire.

— Je ne suis pas triste, je t'assure.

— Tu jures ?

Son regard était grave.

Elle l'embrassa.

— Je jure.

Il sourit.

— OK. Bon. Alors... on dîne ?

— Si prévisible, murmura Leah.

Elle glissa la main dans ses cheveux avant de l'embrasser une fois encore et appuya son front contre le sien pendant une seconde.

— Oui. On dîne.

Louer un appartement au pied des pistes était pratique à tous points de vue. Ils pouvaient skier jusqu'à plus d'heure et ils avaient la possibilité de se faire livrer à la maison pour ne pas avoir à s'occuper des courses en rentrant. Mais Leah n'avait pas envie de cuisiner ce soir et, même si Brandon n'hésiterait pas à se mettre aux fourneaux si elle le lui demandait, elle se doutait que l'idée ne l'enchanterait pas non plus.

Un dernier baiser et elle se leva pour passer dans la salle de bains en lançant par-dessus son épaule :

— Mexicain ?

Il la suivit.

— Je croyais qu'on devait s'en tenir strictement au budget ?

— Je sais mais...

Elle haussa les épaules tout en ouvrant les robinets de la douche.

— A quoi bon gagner de l'argent si c'est pour ne pas le dépenser ?

Il lui lança regard ironique dont elle comprit aisément la raison. Ils avaient connu des jours difficiles quand elle avait perdu son travail suite à une réduction d'effectifs et ils avaient dû économiser sou à sou pour organiser malgré tout leur mariage. Heureusement Leah venait de retrouver un emploi, et l'horizon commençait à s'éclaircir de nouveau, suffisamment en tout cas pour leur permettre cette petite escapade à la neige — leur premier Noël en amoureux depuis qu'ils étaient mari et femme. Ce n'était pas un restaurant ou deux qui allaient les mettre sur la paille.

— D'accord pour un mexicain, acquiesça-t-il comme elle se déshabillait et entra dans la douche.

La sonnerie familière de son téléphone portable retentit dans la chambre.

— C'est sûrement maman. Je l'expédie et je te rejoins dans une minute.

Leah secoua la tête avec un sourire. Expédier Caroline relevait de l'impossible. Si sa belle-mère était d'humeur bavarde, rien ne pouvait l'arrêter. Les parents de Brandon pouvaient sembler un peu envahissants pour quelqu'un qui avait grandi comme elle dans une famille farouchement indépendante. Mais Caroline avait été adorable quand elle avait eu besoin de soutien, et puis il y avait de la place pour toutes les deux dans la vie de Brandon — même si cela impliquait qu'ils dînent un peu tard.

— Prends ton temps, dit-elle en se glissant sous l'eau chaude. Et transmets-lui toute mon affection.

* * *

Voilà à quoi ressemblait le bonheur. Une assiette de tortillas, un peu de sauce salsa, une Corona bien fraîche, de la musique endiablée et sa femme près de lui, ondulant en rythme sur sa chaise.

Le restaurant était plein à craquer, ce qui obligeait tout le monde à cohabiter plus ou moins avec son voisin de table. Malheureusement pour Brandon, la blonde à sa gauche avait l'agaçante manie de secouer son opulente chevelure chaque fois qu'elle riait. Impossible de reculer, il était déjà cuisse contre cuisse avec Leah et il ne pouvait pas lui demander de se décaler sans la pousser contre le groupe d'étudiants installés à sa droite. La table face à eux était occupée par un couple avec un petit garçon boudeur et un bébé brailleux. Des gamins coléreux qui n'appréciaient visiblement pas la cuisine mexicaine.

— Je me régale, cria Leah en plongeant une chips dans la sauce épicée. Excellent choix, monsieur Long.

Brandon inclina sa bouteille de bière vers elle.

— C'est ton choix, madame Long.

Elle se pencha pour l'embrasser, de la sauce pimentée sur les lèvres, et il capta dans ses yeux une lueur coquine qui réveilla instantanément son désir malgré la séance de sexe torride de tout à l'heure. D'un geste suggestif, elle fit glisser sa main le long de sa cuisse sous la nappe.

— Vais-je être récompensée plus tard ?

Brandon releva la tête à la seconde où la blonde secouait sa crinière. Il recula pour éviter de recevoir une nouvelle fois ses cheveux dans la figure.

— C'est bien possible.

Leah le caressa à travers son jean, le pressa doucement puis s'éloigna.

— Mmm... En ce cas, je me passerai de dessert.

A la table en face, le bébé renversa un verre plein et se mit à hurler. Les parents, visiblement à bout de nerfs, firent signe à la serveuse de leur apporter des serviettes en papier pendant que le marmot tapait sur le plateau de sa chaise haute en hurlant de plus belle. Leah lança aux parents un regard dont Brandon se félicita de ne pas être le destinataire.

— Moi aussi je pleurerais si on m'emmenait dans un endroit bruyant et surpeuplé alors que je devrais être au lit, grommela-t-elle tout bas.

— Les enfants n'ont rien à faire au restaurant.

Leah se tourna vers lui.

— Je n'irais pas jusque-là.

— Ils sont bruyants, instables, ils n'aiment rien en dehors des nuggets de poulet ou du bifteak haché et ils veulent toujours aller aux toilettes au plus mauvais moment.

— Ce n'est pas faux, mais...

Elle regarda la famille qui s'était calmée même si les parents marmonnaient tout bas en se foudroyant du regard.

— Tu trouves qu'ils ont l'air de passer une bonne soirée ? demanda-t-il.

— Je croyais que tu aimais les enfants ?

— Bien sûr, je les aime.

Ce serait différent avec les siens. Il avait très envie de fonder une famille, le plus vite possible

même, mais il avait le sentiment que Leah n'était pas prête à sauter le pas. Pas alors qu'elle venait juste de retrouver du travail. Et puis ils n'étaient mariés que depuis quelques mois.

Elle observait la table d'en face, sourcils froncés.

— Je suppose que c'est facile d'affirmer qu'on ferait mieux avec ses propres enfants.

Un serveur leur apporta leur commande. Leah coupa un morceau de son steak aux poivrons et l'offrit à Brandon au bout de sa fourchette.

— Comment est ta quesadilla ?

Il mangea une bouchée avant de répondre.

— Délicieuse. Tu en veux ?

Elle sourit.

— Bien sûr.

Ils partagèrent leur dîner. La musique rendait toute conversation impossible, mais cela n'avait pas d'importance. Au moins, ils n'entendaient plus les gamins bruyants à la table d'en face et puis ils n'avaient pas forcément besoin de parler pour communiquer.

— Je me suis régalée.

Leah quitta le restaurant en se tapotant l'estomac avec un soupir satisfait. La porte qu'ils venaient de franchir se rouvrit dans leur dos sur le groupe d'étudiants.

— Maintenant, il va falloir brûler toutes ces calories.

— Cette idée me plaît, dit Brandon avec un sourire coquin en l'attirant à lui.

Elle secoua la tête en riant.

— Pas de cette façon. A quoi bon avoir loué un appartement au pied des pistes si on n'en profite pas ?

Il pivota vers les pentes éclairées par des projecteurs, derrière eux.

— Je croyais que tu n'aimais pas skier la nuit ?

— Moi non, mais toi, si.

Elle ne se débrouillait pas trop mal à ski, assez en tout cas pour suivre Brandon s'il ne descendait pas trop vite. Mais elle ne se sentait pas assez sûre d'elle pour se lancer sur une piste noire et elle détestait skier de nuit parce que la lumière des projecteurs faussait les perspectives et masquait les reliefs.

— C'est ton deuxième margarita qui t'inspire cette soudaine témérité, avoue !

Il l'embrassa sur le bout du nez et regarda de nouveau la montagne. Il adorait skier la nuit. Il y avait renoncé pour Leah, mais si elle était partante...

— Je veux que tu t'amuses et que tu profites de ce séjour, c'est tout.

Elle montra les pistes.

— C'est l'occasion de rentabiliser nos forfaits. Et puis, j'aime te voir sur les pentes. Ça m'excite.

Il l'enlaça en souriant.

— Ah oui ?

— Tu es si athlétique, si souple.

Elle souriait, mais son admiration n'était pas feinte.

— On dirait que tu danses sur la neige. Et, comme je reste toujours derrière toi, j'ai une vue imprenable sur ton magnifique petit cul.

Il éclata de rire.

— Dans ce cas, allons-y. Les pistes ne ferment que dans deux heures. On a largement le temps de faire quelques remontées. Et de prendre une douche brûlante à notre retour. Je te savonnerai le

dos...

Sa femme se hissa sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres d'un baiser.

— Ce programme me convient parfaitement.

* * *

Leah avait toujours pensé qu'il valait mieux s'arrêter trop tôt que trop tard. Mais dans le cas présent il aurait mieux valu ne pas commencer du tout. Ça lui avait pourtant semblé une bonne idée à la sortie du restaurant — son enthousiasme dopé, il est vrai, par deux délicieux margaritas. Mais ce n'était pas l'unique raison. En fait, elle adorait regarder Brandon skier. Avec ses longues jambes musclées, ses larges épaules et ses grandes mains puissantes, il était la perfection en mouvement.

— Ça va ?

La perfection planta son bâton dans la neige dure, ses skis formant un angle parfait, et se tourna vers elle.

— On n'est pas obligés d'emprunter cette voie, tu sais. On peut très bien aller sur la piste bleue.

— Non. Tu as dit que qu'elle n'était pas si difficile une fois passé le virage.

Leah lança un regard méfiant à la pente étroite. Elle préférait des pistes plus larges où on pouvait slalomer pour ralentir. Mais, avant d'atteindre une zone plus confortable pour elle, il lui fallait en passer par ce couloir très raide. Elle en était capable, mais elle n'était pas enthousiaste.

— Empruntons l'autre versant, insista Brandon. Ça m'est égal, franchement.

Ils n'étaient en vacances que depuis trois jours, mais elle avait l'impression de regarder un cheval de course bridé par son jockey. Bien sûr, il s'amusait aussi sur des pistes plus faciles et il était heureux simplement parce qu'ils étaient ensemble... mais elle savait qu'il mourait d'envie de se confronter à ce type de défi.

— Non, bébé. Faisons cette dernière descente. Et ensuite... à la douche !

— D'accord.

Il ne l'embrassa pas, un baiser aurait été trop acrobatique sur des skis, mais il lui décocha un sourire magnifique et pivota vers la pente.

— C'est parti !

Il s'élança.

Leah le suivit quelques secondes plus tard, le cœur au milieu de la gorge, les joues glacées par le vent. Ce n'était pas si terrible. Elle avait pris des cours, il n'y avait aucune raison qu'elle ne s'en sorte pas. La neige étincelait, sa blancheur accrue par la lumière des projecteurs. La piste aurait eu besoin d'un bon toilettage. Elle plissa les yeux, consciente qu'un skieur arrivait derrière elle puis la dépassait, et que Brandon avait ralenti pour lui permettre de le rattraper. Si elle n'avait pas eu peur de se couvrir de honte, elle aurait pointé ses skis en position de chasse-neige pour ralentir. Au lieu de ça, elle inspira à fond et se concentra.

Elle s'en sortait bien jusqu'à ce que la lumière blafarde masque le relief d'une saillie de glace. Elle décolla trop haut, trop vite...

Une douleur aiguë lui transperça brutalement la cheville, et elle se retrouva à plat ventre, le visage dans la poudreuse, sans même avoir compris ce qui s'était passé. Elle releva la tête en toussant, battit des cils. Ses skis arrachés s'étaient immobilisés au milieu de la pente, à plusieurs mètres de là. Elle avait de la chance de ne pas s'être empalée sur un de ses bâtons !

— Leah ! Est-ce que ça va ?

Brandon devait l'avoir vue chuter. Il s'était arrêté une trentaine de mètres plus bas. Il planta ses

bâtons dans la neige, enleva ses skis et escalada à toute vitesse la pente raide.

Leah grimaça autant du ridicule de sa posture que de douleur — un lancinement sourd et insistant.

— C'est officiel : je déteste skier la nuit.

— Tu peux te lever ?

— Je crois...

Mais non, impossible. Ils s'en rendirent compte quand il lui tendit la main et qu'elle voulut prendre appui sur sa cheville blessée. Elle retomba assise avec un cri.

— Zut, zut, zut !

— Ce n'est pas grave, je vais aller chercher les secouristes et...

Il s'interrompit.

— Non, je ne veux pas te laisser. Tu penses pouvoir descendre en tandem avec moi ? La piste noire s'arrête juste après le virage. Il y a une grande descente mais pas aussi raide qu'au sommet. Ensuite, tu pourras glisser en bas sur les fesses.

— Bien sûr, je peux.

Elle n'avait aucune envie de rester seule en attendant que quelqu'un vienne la secourir même si elle n'avait aucune idée de ce que Brandon entendait par descendre en tandem.

Elle le comprit quelques instants plus tard quand il l'aida à se relever et à chausser ses skis puis se plaça derrière elle et positionna ses bâtons à l'horizontale devant elle pour qu'elle s'y agrippe.

— On apprend parfois aux petits à skier de cette façon, lui expliqua-t-il. Ce n'est pas élégant mais c'est un moyen sûr de descendre la piste sans risques.

Non, ce n'était vraiment pas élégant, et elle souffrait terriblement même si Brandon lui avait donné la consigne de bouger les chevilles le moins possible et de le laisser faire tout le travail dans les courbes. Mais c'était la solution la plus rapide même si Leah n'était plus qu'un masque de douleur lorsqu'ils arrivèrent en bas.

* * *

Le médecin diagnostiqua une entorse et lui banda la cheville. Après avoir reçu des consignes de repos, elle sauta à cloche-pied jusqu'à leur appartement avec l'aide de Brandon. Installée devant la cheminée, le pied sur un tabouret, une tasse de chocolat chaud dans les mains, elle se sentit enfin un peu mieux.

— Je suis désolée. J'ai gâché le séjour.

Il s'assit près d'elle.

— C'est ma faute. Je savais que tu détestais skier de nuit et que tu redoutais les pistes noires. J'ai été égoïste.

Elle posa la tête sur son épaule.

— Je ne voulais pas t'empêcher d'être heureux.

Il la regarda.

— Ce n'est pas le cas ! Jamais !

Elle sourit et suivit le contour de sa joue du bout du doigt.

— En matière de ski, si.

— Je me moque bien du ski. Tout ce que je veux, c'est être avec toi.

— Je sais, dit-elle avec un soupir. Mais parfois, moi, ça m'ennuie. Je veux dire, tu es venu ici uniquement pour me faire plaisir. Nous pourrions être chez tes parents en ce moment et...

— Et dormir sur un matelas plein de bosses qui grince chaque fois qu'on fait l'amour ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas comme ça que je veux passer notre premier Noël de couple marié.

— Mais tu as toujours passé Noël avec tes parents. Jusqu'à ce que j'entre dans ta vie, tout au moins. Je ne veux pas être celle qui brise les traditions familiales.

— Tu plaisantes ?

Il éclata de rire.

— Je passais Noël à la maison parce que je n'avais aucune raison de ne pas le faire. Mais maintenant ma famille c'est toi. J'adore mes parents, mais je t'aime. Et ils t'aiment aussi. Tout est parfait. Nous n'avons pas eu de voyage de noces : j'ai dit à maman que nous avions besoin de nous retrouver un peu seuls tous les deux, elle a très bien compris.

— Mais ça ne lui plaît sûrement pas.

Brandon sourit.

— Si c'est le cas, elle ne m'en a rien dit. Elle envisage d'aller chez mon frère le soir de Noël. Elle m'a expliqué qu'elle était ravie parce que pour une fois elle n'aurait pas à cuisiner.

— Et tu l'as crue ?

Il rit de nouveau et la serra plus fort.

— Non. Mais ce n'est pas grave. Ils prennent l'avion pour venir nous voir dans quelques semaines, nous fêterons Noël avec eux à ce moment-là.

Leah garda le silence. Pourvu qu'il ait raison.

— Ça ne change rien au fait qu'à cause de ça...

Elle montra sa cheville.

— J'ai gâché le séjour.

— La ferme ! Je suis là avec toi, c'est tout ce qui compte.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Tu viens de me dire de la fermer ?

— Ouais.

— Oh vraiment ?

Elle l'évalua du regard puis saisit son menton dans sa main, immobilisant son visage.

— C'est avec cette bouche insolente que tu embrasses ta femme ?

— Aussi souvent que je peux.

— Et pourquoi pas maintenant ? demanda-t-elle.

Elle retira sa bouche à la dernière seconde avec un sourire effronté.

— Pourquoi devrais-je embrasser un homme qui me parle aussi mal ?

— Parce que tu as envie que je t'embrasse. Partout, partout...

— Ah, soupira Leah, il se pourrait que tu aies raison.

C'était même une certitude.

* * *

Des œufs brouillés et des toasts. Le menu n'avait rien de sophistiqué, mais Leah adorait ça. L'assiette dans une main, une spatule dans l'autre, Brandon entra dans la chambre en pantalon de pyjama, torse nu.

— Le petit déjeuner de madame est servi !

Leah reposa le magazine qu'elle feuilletait au lit, adossée à une montagne de coussins. Elle se

tourna sur le côté pour se lever et grimaça dès que son pied entra en contact avec le sol. Brandon posa rapidement l'assiette sur la table de nuit.

— Non. Recouche-toi.

— Si j'étais soupçonneuse, je penserais qu'il s'agit d'un complot pour m'avoir à ta merci.

— Je ne serais pas contre. Mais d'abord tu dois manger ton petit déjeuner.

Elle rit mais se remit docilement au lit.

— Ça sent super bon !

Il s'assit à côté d'elle sur le lit et plongea la fourchette dans les œufs moelleux.

— Ouvre la bouche.

— Oh... tu vas me donner la becquée ? Génial !

Il y avait de l'amusement dans sa voix, mais aussi cette petite note basse qui faisait toujours passer un frisson le long de son dos.

— Je suis à ton service.

Il la regarda savourer sa bouchée d'œufs, les paupières closes dans une expression de pur plaisir.

— Mmm... trop bon. Je mourais de faim. Merci.

Elle ouvrit les yeux et, quand elle le surprit en train de l'observer, ses prunelles étincelèrent.

Il aimait qu'elle le connaisse si bien.

— Ils sont parfaits.

Elle ouvrit la bouche pour avoir une autre bouchée. Cette fois, les œufs glissèrent de la fourchette, et elle dut les rattraper du bout de la langue. Elle rit en s'essuyant les lèvres et lui donna une tape.

— Fais attention !

Il prit une bouchée à son tour, et à eux deux ils finirent l'assiette en un rien de temps. Leah saisit un toast et le brisa en plusieurs morceaux qu'elle partagea entre eux, lui donnant à son tour la becquée. C'était le genre de choses que font les jeunes mariés, s'amusa Brandon en capturant un morceau de toast entre ses doigts. Un peu ridicule mais charmant. Et il aimait la voir sourire.

— Et voilà, maintenant le lit est plein de miettes.

Elle soupira et lécha le beurre sur ses doigts.

— Et j'ai besoin d'une douche.

— Je vais t'aider.

Il glissa un bras sous ses fesses, l'autre sous ses épaules.

Elle pouffa quand il la souleva dans ses bras mais ne protesta pas. Au contraire : elle se blottit contre son torse, toute douce et chaude et déposa des petits baisers juste au-dessus de son mamelon, troublant sa concentration.

— J'adore quand tu joues les hommes des cavernes avec moi.

— Tu voudrais que je te laisse sauter à cloche-pied jusqu'à la salle de bains ? Quel genre de mari ferait ça ?

— Un mauvais mari, déclara Leah d'une voix solennelle.

— Je ne suis pas un mauvais mari.

— Non. Tu es le meilleur que j'aie jamais eu.

Elle enroula ses bras autour de son cou tandis qu'il la posait doucement sur un pied, l'autre levé juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne s'appuie pas dessus.

— Très drôle.

Il lui pinça les fesses.

— Tu n’as jamais été mariée avant moi. A moins que tu me caches quelque chose ?

— Qui sait ?

Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Ça pourrait être amusant.

— Attends, ne pose pas ton pied, déclara-t-il en ouvrant les robinets pour régler la température de l’eau comme elle aimait.

Il lui enleva son pyjama avec tellement de précautions qu’elle éclata de rire.

— Je ne suis pas invalide, Brandon !

Il haussa les épaules.

— A la maison, tu aimes que je te déshabille. Je ne vois pas pourquoi je m’abstiendrais ici alors que tu as vraiment besoin de mon aide.

Elle reprit son sérieux, posa doucement la main sur son cœur puis sur sa joue. Il tourna la tête pour embrasser sa paume.

— Je sais que ça te plaît, fit-elle d’une voix sourde. Je le ressens différemment parce que tu es obligé de le faire, voilà tout.

Ils avaient traversé des moments difficiles quand elle avait perdu son travail et qu’ils avaient dû vivre sur son seul salaire. Personnellement, il ne voyait pas où était le problème : ils allaient se marier, et c’était son rôle de l’épauler dans les moments difficiles. Mais Leah avait eu du mal à l’accepter. Elle était terriblement indépendante. Il aimait aussi cette facette de sa personnalité.

Même si c’était parfois un peu frustrant.

— Obligé ou pas, ça m’excite, affirma-t-il.

Son ton détaché aurait pu faire croire qu’il plaisantait, mais ce n’était pas le cas.

Elle jeta un coup d’œil à son entrejambe et sourit.

— Mmm... je vois ça.

— Bon, si tu me promets de faire très attention, je veux bien te laisser prendre ta douche seule. Même s’il m’en coûte, ajouta-t-il juste pour qu’elle sache qu’il était sérieux.

— Ça ira. Je t’appellerai si j’ai vraiment besoin d’aide.

— Tu es sûre ? Je pourrais te savonner le dos.

Elle sourit.

— L’offre est tentante, mais... non.

Il la connaissait assez pour savoir qu’il était inutile d’insister. Mais il l’embrassa longuement et très amoureusement, pour bien lui montrer à côté de quoi elle allait passer.

— File, dit-elle doucement en lui pinçant les fesses.

Il obéit à regret. Pour passer le temps, il fit un peu de rangement dans la cuisine, nettoya la poêle où il avait fait cuire les œufs. Il l’entendit entrer et se retourna avec un sourire.

— Tu es un extraterrestre, soupira-t-elle en regardant la vaisselle en train de sécher.

— C’est plutôt positif ?

— C’est méga-positif.

Elle sautilla jusqu’à une chaise et poussa un soupir agacé quand il vint l’aider.

— Tu prends trop soin de moi.

— Mais j’aime ça. C’est si difficile à comprendre ?

Elle esquissa un demi-sourire et se pencha pour enlever avec son doigt une petite miette au coin de ses lèvres.

— Non. J’ai juste un peu de mal à admettre que ça me plaît d’être dorlotée.

— Il faudra t’y habituer parce que je ne suis pas près d’arrêter.

Il retourna vers l'évier pour finir de nettoyer la poêle. Quand il revint vers elle, elle avait une petite flamme familière au fond des yeux.

Elle essayait parfois de refréner le plaisir qu'elle prenait à avoir le contrôle, mais c'était plus fort qu'elle. Et c'était tant mieux parce qu'il adorait ça.

— Quoi ? fit-il avec ce regard innocent qui l'excitait. J'ai quelque chose sur mon pantalon ?

— Tu as un très très beau cul, répondit-elle d'un air faussement détaché. Tu ne veux pas continuer à t'occuper de la vaisselle que je puisse te reluquer de façon indécente ?

Oh oui, il pouvait, et plus encore.

— Je crois que je vais remettre un peu d'ordre.

Il ouvrit un placard et rangea un verre à vin sur l'étagère du haut. Elle était si haute qu'il dut s'étirer pour l'atteindre.

Il entendit le soupir étranglé de Leah.

— Tu n'as aucune honte.

Il se retourna et contracta ses abdominaux en souriant. S'il se déhanchait légèrement, son pantalon de pyjama fermé par un nœud souple glisserait de quelques centimètres. Leah aimait ça.

— Autre chose pour ton service ? demanda-t-il insolemment.

Son sexe était tendu sous son pantalon de pyjama, et il vit à son regard que ça ne lui avait pas échappé.

— Il me semble avoir aperçu une serpillère dans le placard sous l'évier. Je pourrais laver par terre. Qu'en penses-tu ?

Il lui lança un regard candide.

— Oh... tu aimerais que je me mette à quatre pattes ?

Leah lâcha un éclat de rire rauque. Il adorait la voir rire ainsi, en se cachant les yeux comme si cette idée l'embarrassait alors que c'était tout le contraire. Il n'y avait rien qui l'excitait autant que de le voir à genoux devant elle et ce, depuis la toute première fois qu'ils étaient sortis ensemble même si, bien sûr, il l'ignorait à l'époque.

Il plissa les yeux.

— Ça te plairait, avoue.

— Veux-tu te taire, insolent ?

Il éclata de rire.

— Tu en salives à l'avance !

— Attention ou tu vas récurer le sol pour de vrai, et je ne pense pas que tu apprécieras !

— Bébé, tout ce qui te fait partir au quart de tour me va.

Elle rit de nouveau.

— Je me moque du nettoyage, tu le sais bien.

Evidemment. Ce n'était pas ce qui la faisait vibrer. Ni le fait qu'il se plie à tous ses désirs ou qu'il se charge de la lessive parce qu'elle détestait ça. Non, ce qui l'excitait, c'était qu'il accepte de le faire pour lui plaire.

— J'aime te rendre heureuse, dit-il avec un haussement d'épaules.

Pour lui, c'était naturel même si bon nombre de ses congénères auraient préféré mourir sur place plutôt que de prononcer ces mots.

Oh ! merde. Elle avait de nouveau les larmes aux yeux. Il tira une chaise pour s'asseoir près d'elle et lui prit la main d'un geste inquiet.

— Leah, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle secoua la tête.

— Rien.

Il chercha ce qui pourrait la perturber. Ils étaient toujours sur le fil financièrement, mais leurs comptes commençaient à revenir dans le vert. Et elle aimait beaucoup son nouveau travail. Il lui avait peut-être fait de la peine sans le vouloir ? Mais Leah n'était pas du genre à se laisser marcher sur les pieds sans rien dire et elle n'hésitait jamais à le rembarrer vertement quand il se comportait comme un macho. Alors quoi ?

— Tu es déçue par le séjour, c'est ça ?

Il ne voyait pas d'autre explication possible.

— J'aurais dû t'emmener aux Bahamas. Dans un de ces hôtels avec formule tout compris, buffet à volonté, cocktails de fruits et...

— Non, non, j'aime bien faire du ski. Enfin... quand je ne pique pas une tête dans la poudreuse. Sincèrement, chéri, tout va bien. Ce n'est rien.

Elle se pencha pour l'embrasser dans une douce tentative de diversion. Il essaya de résister, mais elle se hissa sur ses genoux pour se mettre à califourchon sur lui et il ne pensa plus à rien. Elle enfouit les doigts dans ses cheveux tandis que leur baiser se faisait plus passionné. Quand elle chercha sa langue avec la sienne, il sentit son sexe se tendre.

— Mmm..., murmura-t-elle en se frottant sensuellement contre lui. Qu'est-ce que nous avons là ?

— Tu devrais peut-être essayer de le découvrir, suggéra-t-il d'une voix rauque.

Il voulut l'embrasser encore, mais elle recula par jeu et il laissa échapper un soupir de frustration.

— Peut-être bien, dit-elle en revenant sur sa propre chaise.

Elle s'appuya involontairement sur son pied blessé et réprima une grimace.

— Debout, monsieur Long.

Il se leva et garda une immobilité de statue pendant qu'elle le dévorait des yeux comme s'il était un gâteau dans une vitrine. Une pâtisserie terriblement appétissante qu'elle voulait déguster tout de suite. Dieu, il n'attendait que ça !

— Déshabille-toi.

Il fit descendre son pantalon de pyjama, l'écarta du pied. Son sexe devint aussi dur que la pierre. Elle se mouilla les lèvres en le regardant. Elle était torride sans même s'en rendre compte. Il était sorti avec des filles qui croyaient que pour être sexy il fallait prendre des mines de star de porno. Alors qu'il fallait rester soi-même, tout simplement.

Elle s'assit plus droite sur sa chaise et plongea son regard dans le sien.

— Viens là.

Il obéit. Elle enserra de ses doigts la base de son sexe et le tint fermement tout en le guidant vers ses lèvres. Il sentit son souffle chaud le caresser mais, au lieu de le prendre dans sa bouche, elle le butina tout doucement, le frotta contre sa joue, sur ses lèvres fermées, sur la courbe de sa mâchoire. Elle faisait l'amour à son sexe avec une tendresse incroyable.

— J'aime ta queue, souffla-t-elle si bas qu'il ne l'aurait peut-être pas entendue s'il n'avait pas retenu sa propre respiration.

Elle fit glisser sa main entre ses jambes pour prendre ses testicules dans sa paume pendant qu'elle déposait une pluie de baisers légers sur son sexe.

— Dis-moi de quoi tu as envie.

— Prends-moi dans ta bouche, réussit-il à articuler, la gorge sèche. Euh... s'il te plaît ?

Elle rit doucement contre lui, lèvres fermées.

— Oh ! Brandon. Je t'aime si fort que j'en ai mal. Et je meurs d'envie de te goûter.

Il posa la main sur ses cheveux rassemblés en chignon sur le sommet de sa tête. Tirant sur l'élastique, il laissa sa chevelure cascader sur ses épaules.

— J'aime quand tes cheveux sont lâchés.

Elle pressa ses lèvres sur son ventre puis leva les yeux vers lui. Son regard voilé, ses cheveux répandus sur ses épaules dans un délicieux fouillis, sa bouche à quelques centimètres de son sexe dressé, c'était un spectacle qui ne manquait jamais de lui couper le souffle. Il mourait d'envie de sentir sa bouche sur lui, mais une partie de lui, une partie importante, voulait savourer l'exquise torture de l'attente.

Elle ne le fit pas languir trop longtemps. Elle le butina encore quelques instants puis lécha l'extrémité de son sexe et descendit jusqu'à ses bourses qu'elle happa délicatement entre ses lèvres, lui tirant un gémissement.

Cette fois, quand elle releva la tête, elle le prit dans sa bouche. Elle le suçait voluptueusement, utilisant le plat de sa langue pour décupler les sensations. Il se poussa en elle par réflexe, mais elle s'y attendait, sa main enserrant fermement la base de son sexe pour le contrôler.

La position était parfaite. La chaise la plaçait à la hauteur idéale, et il pouvait se tenir à la table, derrière elle. Parfois, elle le faisait mourir de désir à petit feu, mais aujourd'hui, apparemment, elle en avait décidé autrement. Elle faisait appel à tout son talent pour vaincre ses défenses, et il s'abandonna au plaisir sans plus résister. Baissant les yeux, il vit qu'elle abandonnait ses testicules pour faufiler sa main entre ses propres cuisses et chercher son clitoris. Tandis qu'elle le suçait tout en se caressant, deux évidences s'imposèrent à lui : il était un homme vraiment chanceux et il allait jouir à une vitesse record.

Il murmura son prénom. Quand elle leva les yeux vers lui, il frissonna de volupté. Il pensait qu'elle allait lui demander de la prendre ici, sur la table, ou de la porter dans la chambre. Au lieu de ça, elle se remit à le sucer avec une ardeur accrue. Il voyait sa main bouger de plus en plus vite entre ses cuisses, les mouvements saccadés de sa langue indiquant qu'elle était distraite par son propre plaisir.

C'était torride.

Souvent, il ne parvenait pas à savoir si elle était proche ou non de l'orgasme, mais en cet instant il savait : sa respiration altérée, le gémissement sourd qui vibra contre son sexe, la façon dont ses épaules furent agitées de frissons — elle était en train de jouir. Elle se figea, haletante, et leva vers lui un regard chaviré. Puis elle se concentra sur lui, accélérant le rythme, utilisant sa main libre pour le caresser pendant qu'elle cherchait de nouveau son clitoris. Elle jouit une deuxième fois avec un petit cri et faillit basculer sur lui.

— Dieu, haleta-t-elle en remplaçant brièvement sa langue par sa main. C'était bon.

Même s'il avait voulu répondre, il en aurait été incapable. Son cerveau était un tumulte de sensations. Quand elle le reprit dans sa bouche, une main autour de son sexe, l'autre caressant ses testicules, un flash de lumière aveuglante passa devant ses yeux, disloquant ses pensées.

Il balbutia son prénom pour l'avertir mais, loin de s'arrêter, elle accéléra le rythme. C'était si bon qu'il s'entendit gémir de plus en plus fort. Impossible de se contrôler. Seuls comptaient les mouvements ensorcelants de sa bouche et de ses mains, la pression soudaine de ses doigts sous ses bourses.

Il jouit dans un cri, avec une telle violence qu'il chancela. Il ne s'était pas rendu compte qu'il lui agrippait les cheveux pour la maintenir contre lui jusqu'à ce qu'il sente le mouvement saccadé de sa tête contre sa paume. Les spasmes du plaisir n'en finissaient pas, intenses, vibrants.

Quand il reprit ses esprits et rouvrit les yeux, il n'y avait plus aucune trace de larmes sur le visage de Leah. Elle déposa un tendre baiser sur son ventre et s'adossa à sa chaise avec un regard si canaille qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Très spectaculaire, affirma-t-elle.

Il n'allait sûrement pas argumenter sur ce point. Il lança un coup d'œil à l'horloge tout en remettant son pantalon de pyjama. Ils s'étaient levés tard, et il était déjà presque midi.

— Tu vois ? C'est le genre de chose qu'on n'aurait pas pu faire chez mes parents.

— En tout cas pas depuis qu'ils ont mis un lit king size dans ton ancienne chambre au lieu de nous installer au sous-sol comme avant. C'était dix fois mieux.

— Tu parles, avec mes neveux qui braillent en permanence et qui passent leur temps à taper à la porte en demandant quand oncle Brandon et tante Leah vont se lever. Tu sais quoi ? C'est une chance qu'on ne soit que nous deux. Une fois qu'il y a des enfants, fini les petites gâteries dans la cuisine.

Elle lui lança un regard étrange.

— Les couples qui ont des enfants continuent à coucher ensemble, Brandon.

— Mais plus comme avant. Je veux dire... les trucs qu'on fait ensemble...

Elle leva un sourcil interrogateur.

— Quels trucs ?

Machinalement, il fit glisser un doigt sur le tatouage qu'il avait sur le biceps. On aurait dit un ruban de couleur mais, en regardant bien, on apercevait la boucle qui transformait le ruban innocent en ceinture. Un petit code coquin qu'ils étaient les seuls à comprendre : l'une des toutes premières fois où ils avaient couché ensemble, Leah lui avait attaché les mains avec sa propre ceinture. Elle avait le même tatouage sur le ventre, très bas, là où il était le seul à pouvoir le voir.

— Ce genre de trucs, dit-il.

— Les trucs SM ?

Il hésita.

— Euh... oui.

Elle se mordilla la lèvre pendant une seconde.

— Effectivement. J'imagine que ce n'est plus pareil quand on a des enfants.

Voilà. Il le savait. Elle n'était pas encore prête à fonder une famille. Il changea de sujet.

— Qu'est-ce que tu as envie de faire aujourd'hui ? Je pourrais descendre à l'accueil louer des films.

— Toi, tu vas aller skier, dit-elle fermement. Je veux que tu profites de tes vacances. Je serai très bien ici, et tu t'éclateras beaucoup plus sur les pistes si je ne suis pas là.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Va t'amuser.

Il renonça à protester en croisant son regard. Elle ne plaisantait pas.

— Bon. Je... Je peux aller te chercher quelque chose avant de partir ? Un livre, un DVD ? J'en ai pour deux minutes...

— Brandon.

Elle fronça les sourcils.

Oups. Elle adorait qu'il soit aux petits soins pour elle, mais il devait garder à l'esprit que son épouse était une femme indépendante qui aimait aussi sa liberté. Il se pencha pour l'embrasser, s'attardant jusqu'à ce qu'elle lui donne une petite tape sur l'épaule.

— File. Je veux lire mon roman !

Il lui vola un autre baiser.

— Je pars deux petites heures.

— Non, profite de ta journée et ne rentre pas avant ce soir. Tout ira bien, promis.

Elle leva le visage pour l’embrasser puis lui pinça un téton avec assez de force pour lui montrer qu’elle était sérieuse.

— Disparais.

* * *

Leah était sincère quand elle avait dit à Brandon de profiter de sa journée, mais cela faisait maintenant des heures qu’il était parti et elle avait fini son roman. Persuadée qu’elle passerait ses journées sur les pistes et ses nuits à s’amuser et à faire l’amour, elle n’avait emporté qu’un seul livre dans ses bagages. Et encore, il était déjà bien entamé. Il ne lui avait fallu qu’une heure et demie pour le terminer, et maintenant elle n’avait plus rien à se mettre sous la dent. Elle alluma la télé, zappa d’une chaîne à l’autre.

Elle s’ennuyait.

Elle jeta un coup d’œil à son téléphone mais s’interdit d’envoyer un message à Brandon. Il se croirait obligé de rentrer, et elle ne voulait pas lui gâcher sa journée de ski. Il n’était que 15 heures.

Elle regarda par la fenêtre, côté cour. Il y avait un petit salon de thé dans la résidence, l’accueil et une boutique qui vendait de la presse, des livres, et louait des DVD. Voilà ce qu’il lui fallait.

Elle se leva, testa sa cheville. La douleur était supportable. En boitillant et en multipliant les pauses, elle devrait y arriver. Ce n’était qu’un minuscule aller-retour. Elle allait s’acheter un bouquin, louer un film ou deux pour ce soir et rentrer tranquillement.

Dans son beau scénario, elle n’avait malheureusement pas prévu l’épisode où elle posait son pied blessé sur une plaque de glace en traversant la cour et se tordait de nouveau la cheville. Elle réussit à ne pas crier malgré une douleur aussi violente qu’un coup de poignard et se réfugia non sans mal à l’accueil. Dents serrées, elle se laissa tomber sur une chaise près de la grande cheminée. Gagné. Elle n’avait toujours rien à lire mais en plus, maintenant, elle était coincée ici !

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche et vit s’afficher un numéro familial.

— C’est moi.

Leah sourit. La mère de Brandon se présentait toujours de cette façon.

— Comment allez-vous, Caroline ?

— Très bien. Et toi ? Comment se passent les vacances ?

Leah regarda les décorations de Noël autour d’elle, le sapin scintillant, les paquets sans doute factices à son pied. Une vague de mélancolie aussi soudaine qu’inattendue l’envahit. Elle n’avait passé qu’un seul Noël dans la famille de Brandon, mais elle en gardait un souvenir inoubliable. Ce ne serait pas le cas de ce séjour au ski. Ils s’étaient offert ce voyage en guise de cadeau, ce qui signifiait qu’il n’y aurait pas de paquet à ouvrir le jour de Noël. Pas de sapin non plus, ni de chaussettes remplies de babioles...

— Bien.

— Juste « bien » ? demanda Caroline d’un ton inquiet. Il y a un problème ?

Brandon avait hérité du sixième sens de sa mère : l’un comme l’autre, ils sentaient immédiatement si quelque chose n’allait pas. Leah fit de son mieux pour ne pas s’irriter.

— Rien de grave. Je me suis tordu la cheville, du coup je suis bloquée dans l’appartement et je ne peux pas skier. Je m’ennuie.

— Où est Bingo ?

Elle secoua la tête avec un sourire indulgent en entendant le surnom ridicule dont Caroline affublait son fils.

— Il est parti skier.

— Oh.

Caroline ne semblait pas trop savoir que répondre.

— Il n'est pas resté avec toi ?

— C'est moi qui lui ai dit d'aller s'amuser. Mais tout va bien, vraiment. Je m'ennuie un peu, c'est tout. Et vous, quelles nouvelles ?

Leah savait que Caroline était incapable de résister à une telle perche. Sa belle-mère se lança dans un long monologue, passant en revue ses quatre petits-enfants, les deux frères de Brandon et leurs épouses respectives, ce qu'elle allait préparer pour le dîner, ce qu'ils comptaient regarder à la télé ce soir. Elle parla sans interruption pendant dix bonnes minutes, puis le flot s'arrêta aussi subitement qu'il avait commencé.

— J'appelais juste pour prendre des nouvelles, chérie. M'assurer que vous alliez bien tous les deux et que vous vous amusiez.

Un sentiment de culpabilité envahit Leah même si elle était certaine que sa belle-mère n'avait pas voulu la mettre mal à l'aise.

— Je suis désolée que nous ne soyons pas avec vous pour Noël.

Il y eut une pause assez longue pour prouver que Caroline, quoi qu'elle en dise, en était désolée elle aussi. Puis elle murmura d'un ton enjoué :

— Allons, allons. Vous aviez besoin de vacances tous les deux, et c'était le seul moment où tu pouvais en prendre puisque ton entreprise ferme toute la semaine.

C'était vrai. Et l'idée lui avait paru géniale sur le moment. Mais maintenant cette décision lui paraissait égoïste et mesquine.

— Et puis nous nous rattraperons quand nous viendrons vous voir dans quelques semaines. C'est toujours d'accord ?

— Nous attendons votre visite avec joie.

— Tu es sûre que tout va bien, chérie ?

Leah lui assura que oui, et il s'écoula encore cinq minutes pendant lesquelles Caroline lui dit au revoir un bon million de fois avant de raccrocher. Leah regarda son téléphone et résista une nouvelle fois à l'envie d'envoyer un texto à Brandon pour savoir où il était. Après une hésitation, elle composa le numéro de sa meilleure amie.

— Hé, je croyais que tu étais en vacances ! s'écria Kate.

Leah lui raconta rapidement sa mésaventure.

— Du coup, je suis coincée comme une idiote à l'accueil.

— Appelle ton beau mari à la rescousse. Il viendra te sauver sur son fringant destrier, et tu pourras passer le reste de l'après-midi à le récompenser de sa bravoure.

— Non, je ne veux pas qu'il perde sa journée de ski à cause de moi.

Kate éclata de rire.

— Tu plaisantes ? Entre une séance de ski et un après-midi de sexe, son choix sera vite fait.

Leah ne put s'empêcher de sourire.

— C'est sûr. Mais ce n'est pas une raison pour me montrer égoïste.

— Pfff, égoïste ! Tu...

Kate s'interrompit, et sa voix se réduisit à un lointain murmure comme si elle avait mis sa main sur le récepteur.

— Non, je ne lui dirai pas que j'ai envie d'une soirée pyjama et d'une bataille de polochons. Elle reprit le fil de la conversation d'une voix normale.

— Charles te fait ses amitiés.

Leah avait travaillé avec le mari de Kate, Charles Dixon, pendant plusieurs années avant de perdre son emploi.

— Dis à Dix qu'il a intérêt à être super gentil avec toi sinon il aura affaire à moi.

— Oh, il est adorable. Il ne le sait pas, mais j'ai scruté de près les paquets sous le sapin. Il y en a un qui a la forme d'un écrin à bijou !

A ces mots, un nouveau sentiment de culpabilité mêlé de regret la saisit. Parce qu'elle avait tellement insisté pour partir en vacances, ils n'auraient pas de cadeaux à ouvrir le jour de Noël...

— Tu as les filles cette année ?

— Oui. Le 25. Et je ne te raconte pas tout ce nous avons dû faire pour que Pickles consente à nous les laisser, dit Kate en faisant allusion à l'ex-femme de son mari. Si je pouvais l'inscrire sur Meetic et lui trouver un mec qui l'emmènerait à des milliers de kilomètres, je te jure que je n'hésiterais pas !

Leah regarda par la fenêtre. La neige s'était remise à tomber doucement.

— Mais avoir les filles pour Noël, ce sera génial. Non ?

Il y eut un petit silence.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Leah soupira et souleva la jambe pour poser son pied blessé sur la table basse. Un petit groupe passa près d'elle en riant. Elle reconnut au loin la famille qu'elle avait vue au restaurant mexicain. Le bébé était emmitoufflé dans une grosse doudoune, une écharpe autour du cou, un bonnet sur la tête. Il semblait de bien meilleure humeur aujourd'hui. Sa maman le tenait sur sa hanche et regardait un tourniquet de cartes postales. De toute évidence, le papa avait emmené l'aîné faire du ski pendant que la maman gardait le petit. Leah se demanda si le père skiait en tandem avec son fils, et une vision de Brandon, apprenant à skier à leur enfant, s'imposa à elle avec une telle soudaineté qu'elle eut du mal à la chasser de son esprit.

— Tu es la troisième personne à me poser cette question, répondit-elle.

— Ça doit vouloir dire quelque chose. Raconte.

— Tu crois que Dix et toi vous aurez des enfants ?

Le silence fut plus long cette fois.

— Oh, ça y est. Tu as le spleen du bébé ?

— Non.

Leah regarda la maman s'amuser à croquer le bout du nez de son bébé pour le faire rire.

— Enfin, peut-être.

Kate éclata de rire.

— Qu'en pense Boy Bande ?

— C'est le problème. Je croyais qu'il avait envie de fonder une famille, mais il a fait plusieurs réflexions ces derniers jours qui laissent penser le contraire. Il dit que notre vie de couple en pâtira.

— C'est évident. Mais ce n'est pas une raison.

— Non, bien sûr. Bon, d'un autre côté nous venons de nous marier il n'y a pas d'urgence, mais... je ne sais pas. C'est cet endroit qui me donne du vague à l'âme, je crois. L'esprit de Noël n'est pas là.

— Tu n'as pas apporté ton bonnet rouge avec des loupiotes qui scintillent partout dans tes bagages ?

— Je pensais que ce serait excitant et romantique de passer notre premier Noël à la neige, seuls tous les deux. Mais en fait je... ça ne me plaît pas autant que je l'aurais cru.

Quand elle était enfant, elle avait droit à des cadeaux et à un bon dîner, le plus souvent au restaurant. Ses parents aimaient passer Noël à l'étranger. Cette année, ils s'étaient envolés pour le Japon. Ils leur avaient proposé de venir, mais le voyage était trop long et beaucoup trop cher. Chez les parents de Brandon, Noël était un moment magique. Il y avait l'immense sapin décoré de guirlandes de pop-corn et de sucres d'orge, on chantait des chants de Noël en buvant du chocolat chaud parfumé à la liqueur Godiva en attendant minuit.

Elle fléchit les orteils et ressentit un éclair de douleur dans sa cheville.

— Note que mon accident oblige Brandon à être aux petits soins pour moi. C'est le bon côté de la chose.

— Grande nouvelle. Il est tout le temps aux petits soins pour toi !

Leah sourit.

— C'est vrai.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? Envoie-lui un texto et dis-lui de rappliquer illico !

Après avoir raccroché, Leah hésita seulement quelques secondes avant de suivre les conseils de Kate. Il ne s'était pas écoulé trente secondes que sa réponse lui parvint. Brandon n'avait écrit qu'une ligne, mais elle ressentit un frisson de plaisir en la lisant.

J'ARRIVE TOUT DE SUITE.

* * *

Le dépliant vantait le charme exquis d'une « promenade romantique au clair de lune », et promettait une inoubliable « féerie dans des décors de Noël magnifiquement illuminés ». Le rédacteur oubliait de mentionner qu'il fallait compter quarante minutes d'attente dans un froid glacial pour avoir l'insigne honneur de monter dans un traîneau pour deux au lieu de la charrette à foin prévue pour une trentaine de touristes. Et, si le vin chaud et le chocolat étaient servis à volonté, il n'était pas non plus précisé que les toilettes publiques se trouvaient à des années-lumière de la file d'attente et que les chevaux exprimaient leur mauvaise humeur en déversant des montagnes de crottin odorant sur le parcours.

— Tu n'as pas froid ?

Brandon frotta les mains de Leah dans les siennes.

Elle s'appuya contre lui, la tête sur son épaule, son pied blessé posé sur le petit monticule de neige qu'il avait amassé pour former un tabouret.

— Non. Ce vin chaud sent délicieusement bon.

— Tu en veux encore ?

Elle s'esclaffa.

— Non merci. Une expédition jusqu'à ces toilettes portatives m'a suffi.

— C'est notre tour, de toute façon, dit-il juste comme le lourd traîneau décoré de bouquets de houx, de guirlandes et de boules de Noël s'arrêtait devant eux dans un tintement de grelots.

Il l'aida à se lever.

Marcher jusqu'au traîneau se révéla à peine moins compliqué que leur équipée aux toilettes, et ils étaient tous les deux pris de fou rire quand Brandon l'aida enfin à se hisser sur le siège capitonné. Le cocher leur lança un regard éteint par-dessus son épaule, son écharpe remontée jusqu'au nez, son

chapeau baissé sur ses yeux.

— Vous êtes prêts ?

Leah s'installa sur la banquette et poussa les plaids sur le côté pour faire de la place à Brandon.

— Bonsoir.

L'homme lui adressa un vague signe de tête pendant que le cheval piaffait avec impatience, soufflant un nuage de vapeur dans l'air froid.

Brandon prit place à côté d'elle et rabattit les couvertures sur leurs jambes.

— Brrr... il ne fait pas chaud.

— La promenade dure quarante-cinq minutes, récita le cocher d'une voix morne. Parfois un peu plus si on est ralenti par la foule. Préparez-vous à être émerveillés par la magie des paysages et des jeux de lumière.

— Je suis émerveillée par son enthousiasme, souffla Leah à l'oreille de Brandon comme leur guide se détournait et faisait claquer les rênes.

— Il a peut-être besoin de prendre des vacances à la neige, répondit-il sur le même ton amusé.

Le traîneau démarra au ralenti. Le cocher fit de nouveau claquer les rênes, et le cheval trotta pendant trois petites foulées avant de se remettre au pas. Leah pouffa dans sa main pendant qu'ils laissaient derrière eux la longue file d'attente et traversaient un champ immaculé. Les lumières d'une attraction, au bas de la colline, formaient un pâle halo bleuté. Mais ici l'obscurité était totale. Une nuée d'étoiles brillantes criblait le ciel d'encre.

— Pour le clair de lune c'est raté, murmura Brandon.

— Tant mieux. Je préfère une nuit bien noire.

Elle faufila sa main sous le plaid, et il la sentit presser son entrejambe d'un geste sensuel.

— Et les étoiles sont si jolies.

Il écarta les jambes pour qu'elle puisse prolonger sa caresse même s'il était certain qu'elle n'irait pas plus loin.

— Tu as raison.

La chaleur douillette des couvertures rendait l'air encore plus glacé par contraste. Les grelots tintaient. C'était ringard, hors de prix, mais aussi romantique que le promettait la brochure.

Leah pressa une dernière fois brièvement son sexe puis retira sa main tandis que le traîneau descendait la colline. Le cheval accéléra l'allure, et des lumières colorées éclairèrent la nuit. De la musique leur parvint, encore lointaine mais aisément reconnaissable : *Jingle Bells*.

Le cocher tira sur les rênes. Ils avaient rattrapé la charrette de touristes et devaient attendre que la voie se libère pour continuer à avancer. Les décors reproduisaient des scènes traditionnelles — un sapin, un chalet, un traîneau, des rennes bougeant la tête de haut en bas. Le tout accompagné par des chants de Noël.

— C'est joli.

Les jeux de lumière se reflétaient sur le visage de Leah, verts, bleus, rouges

— Tu es bien plus jolie, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle le regarda.

— Oh ! c'est vrai ?

Il glissa la main sous les couvertures et lui serra doucement la cuisse avant de remonter plus haut.

— Cent fois vrai.

Il pensait qu'elle se déroberait mais, pour son plus grand bonheur, elle ouvrit un peu plus les jambes.

— Oh ! des elfes, murmura-t-elle en contemplant le décor devant lequel ils s'arrêtaient. Mais elle ondula des hanches pour lui faire comprendre qu'elle se moquait bien des elfes.

— Regarde, Brandon.

Il obéit. Pas pour donner le change au cocher, mais parce que Leah le lui demandait. Le jeu était improvisé, un peu canaille, et il sentait au timbre voilé de sa voix que ça l'excitait.

L'attraction suivante représentait une maison en rondins avec un traîneau sur le toit et un Père Noël bien dodu devant la porte qui agitait la main avec la régularité d'un métronome pendant qu'une chorale enregistrée entonnait *Mon beau sapin* d'une voix de fausset. Brandon pressa la paume de sa main entre les jambes de Leah et appuya son pouce à l'emplacement approximatif de son clitoris. Elle garda les yeux rivés sur les lumières mais prit une lente inspiration.

Quand il lui faisait l'amour, il scrutait ses moindres réactions pour l'amener vers le plaisir. Mais ce soir, avec la barrière des vêtements et l'impossibilité dans laquelle il était d'enfourer ses doigts en elle, il n'avait que les frémissements imperceptibles de son visage pour se guider.

Faire jouir Leah était toujours un défi, pas parce qu'elle atteignait difficilement l'orgasme mais parce qu'il suffisait d'un rien pour la déconcentrer. S'il allait un peu trop vite, si le téléphone sonnait ou si le son de la télé des voisins était trop fort, elle se déconnectait. C'est dire si la tâche s'avérait ardue ce soir. Entre le traîneau qui cahotait sur les bosses et cette chorale qui miaulait *Mon beau sapin* comme une armée de chats faméliques, il allait devoir réaliser des prouesses.

Son propre sexe se pressait douloureusement contre la fermeture Eclair de son jean, mais c'était sans importance. Tout ce qui comptait c'était Leah. Il voulait tellement lui faire perdre un peu de ce contrôle qu'elle était si fière de garder en toutes circonstances.

Elle ne résistait pas, mais elle ne l'aidait pas non plus. Elle n'avait pas déboutonné son jean pour lui permettre d'y faufler sa main. Même sans parler, elle lui imposait des règles auxquelles il devait se plier. Il réprima un sourire. D'accord. Il acceptait le défi.

Le traîneau était de nouveau arrêté par la charrette de touristes. Les passagers applaudissaient et prenaient des photos. Leur cocher regardait toujours devant lui, soit parce qu'il était de mauvaise humeur, soit par discrétion. La musique flottait autour d'eux et le Père Noël continuait à agiter la main dans un mouvement d'horloge. Tic, tac. Tic, tac.

Brandon régla son tempo sur celui de la marionnette et appuya sur le clitoris de Leah en cadence. Presser, relâcher. Presser, relâcher.

Elle entrouvrit les lèvres. Juste un peu. Elle ne dit rien, ne tourna pas les yeux vers lui. Mais c'était inutile. Il était sur la bonne voie.

Elle laissa échapper un petit cri quand le traîneau démarra de nouveau. On aurait pensé que c'était l'effet de surprise, mais il n'était pas dupe. Il garda le même rythme tandis qu'ils avançaient vers l'attraction suivante.

Comme l'avait prédit leur cocher, le circuit dura un peu plus longtemps que prévu. Il s'était écoulé près d'une heure quand ils regagnèrent leur point de départ. Les cils de Leah frémisssaient, et elle avait ce regard troublé qu'il adorait. Elle trébucha en descendant du traîneau, mais il aurait pu jurer que ce n'était pas à cause de sa cheville.

— Ramène-moi à la maison, lui chuchota-t-elle à l'oreille comme il l'aidait à reprendre son équilibre. Aussi vite que possible !

Vingt minutes plus tard, ils claquaient la porte de l'appartement et se jetaient l'un sur l'autre sans même prendre le temps de se déshabiller. Son pantalon sur les chevilles, celui de Leah à mi-cuisses, il la souleva et la plaqua contre le mur de l'entrée pour se stabiliser tandis qu'il la pénétrait d'un coup de reins. Cela paraissait toujours facile dans les films mais, à cet instant et durant trois

minutes extraordinairement intenses, ce fut tout simplement magique.

— A partir de maintenant, je vais t'appeler Machine à baiser, souffla-t-elle dans un rire après qu'ils eurent joui tous les deux à quelques secondes d'intervalle.

Il la reposa doucement sur le sol sans toutefois la lâcher. Ils avaient tous les deux les jambes flageolantes.

— Machine à baiser ? Pourquoi pas. Je préfère ça à Bingo.

Ou à Boy Bande comme s'amusait à le surnommer Kate, la meilleure amie de Leah.

Elle se souleva sur la pointe de son pied valide pour l'embrasser sur la bouche.

— Très chère Machine à baiser, n'oublie pas de passer au pressing prendre ma robe en sortant du travail... Oui, ça sonne bien.

— Si je suis Machine à baiser, comment vais-je t'appeler ?

Il restait habituellement dans un registre classique : *chérie*, *bébé*, parfois *ma douce* quand il était d'humeur câline.

— Mmm...

Elle l'embrassa de nouveau puis remonta sa culotte et son jean avant de se diriger en boitillant vers la cuisine.

— Que dirais-tu de Jambe de bois ?

— Machine à baiser et Jambe de bois. On dirait un très mauvais film porno.

Il l'entendit rire dans la cuisine puis il y eut le bruit de la porte du miniréfrigérateur qu'on ouvre et le craquement d'une boîte de soda qu'on décapsule. Quand il la rejoignit, elle versait du Coca dans deux verres. Elle jeta aussi un paquet de chips sur la table.

— Les films pornos sont tous mauvais, non ?

— Je l'ignore, répondit-il dignement, une main sur le cœur. Je n'en regarde jamais.

— Ha ! Seulement ceux qui sont gratuits sur Youporn. Je connais ton code secret, Machine à baiser, et je vois ton historique sur Internet. Inutile de me raconter des bobards.

Elle lui tendit un verre et lui vola un autre baiser.

— Sauf si tu veux que j'installe un contrôle parental sur ton accès Internet par mesure de rétorsion.

— Tu ne ferais pas ça ? demanda-t-il avec ce regard innocent qu'elle aimait.

Elle lui pinça le bout du nez puis l'embrassa encore, avant de l'étreindre avec une force inattendue.

— Dieu, je t'aime.

Il la serra contre lui et l'attira sur ses genoux.

— Je t'aime aussi.

Elle enfouit son visage dans son épaule, et il sentit son souffle chaud dans son cou. Il crut qu'elle allait dire quelque chose, mais elle garda le silence. Ils étaient si bien, l'un contre l'autre, qu'il la garda serrée contre lui sans parler. Il aurait pu rester ainsi toute la vie.

* * *

Au quatrième jour de leurs vacances, ils avaient écumé tous les restaurants proches de l'appartement et testé à peu près toutes les activités locales. La neige tombait sans discontinuer depuis la nuit dernière et, bien que Leah soit quasiment sûre que la petite station rêvait de soleil et de ciel bleu, les gens regardaient tomber les flocons comme s'il s'agissait d'une sorte de phénomène magique.

C'était joli, bien sûr, mais il n'y avait pas non plus de quoi s'extasier. En fait, il n'y avait rien de réellement exceptionnel ici. A part son mari. Ce séjour avait dopé leur vie sexuelle qui, pour être honnête, avait fini par tomber dans une certaine routine ces derniers mois.

— Ce jeu est ridicule.

Brandon regardait d'un air maussade les cases bleues et rouges sur lesquelles cheminaient leurs pions. Ils avaient découvert la boîte dans le buffet de la salle à manger. Sur le couvercle noir on pouvait lire en caractères rose fluo, façon rouge à lèvres mouillé :

« Intermède sexy pour couples coquins ».

Brandon avait ri, mais Leah avait voulu tenter une partie pour s'amuser.

— Tu dis ça parce que tu perds.

— Non. Je dis ça parce que c'est vrai.

Il lança les dés sur le plateau et avança son pion de quatre cases. Action.

Leah tira une carte dans la pile bleue avec un sourire narquois. Les cartes Action valaient dix points, mais jusqu'ici elles avaient toutes été soit humiliantes soit grotesques.

— Soufflez dans votre trompe, lut-elle.

Elle retourna la carte pour lui montrer le dessin d'une silhouette asexuée, les jambes par-dessus la tête, le visage enfoui dans son entrejambe.

— Si tu arrives à faire ça, Machine à baiser, je divorce.

Il secoua la tête en riant.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'auras plus besoin de moi.

Elle reposa la carte.

— Voyons cela, monsieur caoutchouc ?

— Même pas en rêve !

— Bon.

Elle lança les dés, obtint un six et atterrit sur une case Vérité.

— Cinq points pour moi !

— Tu dois d'abord répondre à la question.

Il tira une carte rouge et lut : « Quel fantasme sexuel n'avez-vous jamais réalisé ? »

Tiens, pour une fois, la question n'était pas bêtement vulgaire.

Elle réfléchit brièvement.

— Aucun. Donne-moi mes points.

— Arrête. Tout le monde a au moins un fantasme secret.

Elle repensa à ses expériences passées. Elle avait eu une vie sexuelle plutôt agréable. Bien sûr, il y avait eu des hauts et des bas, notamment avec Mike, son ex. Mais, depuis qu'elle avait rencontré Brandon, tout était parfait.

— Sincèrement, bébé, tout ce que j'avais envie de faire, je l'ai fait avec toi. Je suis comblée.

Il eut l'air dubitatif.

— Vraiment ?

Elle se pencha par-dessus la table basse pour lui donner une tape, mais il attrapa sa main au vol et la porta à ses lèvres.

— C'est vrai, Brandon.

Elle le dévisagea.

— Et toi ?

Il lui lâcha la main et nota ses cinq points sur le petit bloc trouvé dans la boîte avec une

application suspecte.

— Regarde-moi.

Il obéit, mais cette fois elle ne se laissa pas attendrir par son regard faussement innocent.

— Quel est le fantasme que tu voudrais voir se réaliser ?

Il haussa les épaules.

— Aucun.

— Mon œil !

Elle fixa sur lui un regard sévère, sans concession.

— Dis-le.

— Deux femmes en même temps ? suggéra-t-il.

— C'est une question, pas une réponse. Tu peux parler tu sais. Moi je n'ai pas de secrets pour toi.

Brandon était loin d'être aussi innocent et sage qu'il voulait le faire croire. Il était curieux de tout, audacieux, et il passait trois fois plus de temps qu'elle sur Internet. Qu'avait-il découvert ?

Elle déglutit, subitement mal à l'aise.

Mettre de la lingerie osée, lui imposer des règles, tout cela n'était pas méchant, juste des petits jeux érotiques qui pimentaient leur relation. Ils y prenaient plaisir tous les deux mais, pour elle, c'était plus complexe, plus profond. Leur entente était parfaite sur le plan sexuel, mais il la comblait tout autant quand il se chargeait de faire la lessive parce qu'il savait combien elle détestait ça. Le vrai défi pour elle était là. Accepter de lâcher prise, de s'en remettre complètement à lui. De le laisser s'insinuer dans chaque recoin de sa vie jusqu'à ce qu'ils ne fassent réellement plus qu'un. En était-elle capable ?

— Tous les hommes rêvent de coucher avec deux femmes en même temps, lui rappela-t-il.

— Justement. Ta réponse est trop évidente pour être crédible. Ça ne te déplairait pas, bien sûr, mais je doute que ce soit ce genre de fantasme auquel tu penses quand tu te caresses sous la douche.

Il lui lança un sourire insolent.

— Parfois, si.

Elle ne rit pas.

— Et les autres fois ?

Il prit une courte respiration.

— J'aimerais t'attacher et te masquer les yeux avec un bandeau, avoua-t-il d'une traite.

Sa requête n'avait rien de choquant, et pourtant elle eut un mouvement de recul.

Il fit aussitôt marche arrière.

— Leah, je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Chuuut, l'interrompit-elle, les sourcils froncés.

Avant lui, elle avait vécu longtemps avec Mike — beaucoup trop longtemps. Dans leur relation, c'était elle la dominée, et pour lui plaire elle s'était soumise à tous ses désirs. Mais, contrairement à la relation faite de désir mutuel et de respect qu'elle avait construite avec Brandon, Mike s'était servi de la situation à son seul avantage. Il lui attachait les mains aux montants du lit non pas parce qu'elle aimait ça, mais parce qu'il avait lu dans un magazine de machos débiles que les femmes aimaient être brusquées. En fait, Mike n'était rien d'autre qu'un connard arrogant et brutal, et elle avait fini par le quitter, résolue à ne plus jamais laisser un homme la manipuler.

C'était seulement après sa rencontre avec Brandon que sa fibre dominatrice avait vu le jour. Aujourd'hui, il voulait y goûter à son tour. Elle ne pouvait pas le lui reprocher.

— Ce n'est pas pour te contrôler ou t'imposer quoi que ce soit, dit-il en lui prenant la main avec

tendresse. Mais parce que je suis certain que tu aimeras ça.

— J'ai déjà été attachée et je n'aime pas ça, répondit-elle abruptement.

Elle n'avait pas envie de lui rappeler qu'elle avait eu d'autres partenaires avant lui, mais elle n'en faisait pas non plus un mystère.

— Je suis convaincu que tu y prendrais du plaisir si tu acceptais juste de... de te laisser aller.

Elle le regarda dans les yeux.

— J'aime être avec toi. J'aime notre relation telle qu'elle est.

Il sourit.

— Je sais. Mais tu es toujours dans le contrôle.

Il avait vu juste, bien sûr. Elle déglutit, cherchant vainement les mots capables de lui faire comprendre son appréhension.

— Je pensais que tu aimais que je te dirige.

— J'adore ça. Mais, quand tu me donnes des ordres, c'est presque trop facile pour moi de me laisser porter. Je n'ai pas besoin de me demander si je vais réussir à te donner du plaisir parce que tu me dis exactement comment y parvenir.

— Et tu y parviens génialement, souffla-t-elle tout bas.

— Je voudrais que tu connaisses toi aussi cette sensation. Que tu t'abandonnes à moi, que tu me laisses prendre les commandes.

Elle dégagea sa main de la sienne pour réfléchir à ce qu'il venait de dire. Elle était un peu déstabilisée par sa requête mais pas totalement fermée.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

Il hocha la tête. Il n'y avait plus aucune hésitation dans ses yeux.

Elle prit une respiration.

— D'accord.

Elle ne put s'empêcher de rire en voyant son expression ébahie. Il cilla puis lui décocha un de ces sourires auxquels elle était incapable de résister. Il se pencha par-dessus la table pour l'embrasser.

— Je t'aime. Tu es fantastique.

— Et toi, tu es obsédé.

— Oui.

Il l'embrassa plus lentement.

— Mais tu es fantastique quand même.

Elle prit son visage entre ses mains.

— Tu veux maintenant ?

— Je peux attendre.

Elle glissa la main sous la table et la posa sur son sexe bandé.

— Lui, il dit maintenant.

— Je ne veux pas te brusquer.

Elle l'observa pensivement.

— Quand nous jouons à un de mes jeux, il suffit que tu dises stop pour que j'arrête. J'ai confiance en toi, je sais que tu me respecteras.

Il enjamba la table pour la soulever dans ses bras. Elle s'agrippa à lui avec un rire nerveux. Il était si fort. Elle se faisait toujours l'effet d'une petite porcelaine dans ses bras.

— Fais-moi ce que tu veux, chuchota-t-elle, et elle fut récompensée par un éclair de désir dans ses yeux sombres.

Une fois dans la chambre, il la déposa sur la chaise où elle s'était installée pour lui faire perdre la tête quelques jours plus tôt. Il fit glisser son T-shirt par-dessus sa tête, dégrafa son soutien-gorge. Chacun de ses gestes était calme et précis. Il déboutonna son jean, le fit glisser sur ses hanches jusqu'au sol. Puis ce fut le tour de sa petite culotte. Lorsqu'elle fut complètement nue, il la contempla, mains sur ses hanches, et d'un petit mouvement sec, déboucla sa ceinture.

— Oh ! souffla-t-elle.

L'une des toutes premières fois où ils avaient fait l'amour, elle lui avait attaché les mains avec cette même ceinture. Le bruit excitant du cuir glissant dans les passants suffit à durcir la pointe de ses seins.

Elle croisa les mains dans son dos, et il serra la ceinture autour de ses poignets. Pas assez pour lui faire mal ni même pour la contraindre — elle pouvait se dégager à tout moment si elle le souhaitait.

Mais elle ne le fit pas.

Il s'approcha de la penderie et prit un foulard de soie qu'il lui avait acheté un jour dans une exposition. Elle aimait le porter dans les cheveux ou drapé doucement autour du cou. Il le plia en deux pour en faire un bandeau et le noua doucement sur ses yeux. L'obscurité n'était pas complète, et en trichant elle pouvait voir par en dessous mais elle joua le jeu : elle ferma les yeux.

Et elle attendit.

Elle pensait qu'il allait lui imposer une fellation ou lui caresser les seins. Mais elle aurait dû savoir que son Brandon était au-dessus de ça.

Elle sentit sa respiration. Un souffle léger et chaud qui glissa sur son visage, sur sa joue, le long de son cou jusqu'à ce qu'elle bascule la tête en arrière pour réclamer inconsciemment qu'il pose sa bouche sur sa peau. Il lui donna satisfaction mais brièvement, ses lèvres douces et paresseuses folâtrant sans jamais s'attarder. Elles effleurèrent son épaule nue, son bras, sa main, ses doigts... Il les embrassa un à un, les suçant sensuellement, mordillant la dernière phalange.

Les yeux bandés, les sensations étaient décuplées. Brandon avait raison, il y avait quelque chose d'incroyablement excitant à se laisser séduire, surprendre, à s'abandonner à une autre volonté que la sienne.

Il prit tout son temps. La touchant avec délicatesse puis avec plus d'insistance jusqu'à ce qu'elle halète de frustration. Il lui murmurait des mots tendres tout en lui faisant l'amour avec sa bouche et ses mains.

Quand il frotta enfin son sexe contre sa bouche, elle était prête à l'accueillir. Elle frissonna au contact de sa chair brûlante et le prit entre ses lèvres. Sans les mains il lui était impossible de contrôler ses mouvements, mais elle avait confiance en lui. Il ne la trahit pas et se poussa doucement en elle. Elle le suçait avec ardeur, et le gémissement qui la récompensa diffusa un éclair de plaisir entre ses jambes.

Il aimait sentir sa bouche sur lui, tout comme elle aimait qu'il se mette à genoux et la dévore sans utiliser ses mains. Elle savait exactement ce qu'il ressentait en cet instant, et cela ajoutait encore à son plaisir.

Elle n'était pas novice, elle avait longtemps été la soumise avant d'inverser les rôles. Mais c'était sa première fois avec Brandon, et c'était très différent de ce qu'elle avait vécu avant lui. Il ne s'imposait pas, il ne la forçait pas, il prenait le temps nécessaire pour amener son désir au diapason du sien.

Le sexe de Brandon glissa de sa bouche et lui échappa. Elle tourna la tête à l'aveuglette pour le happer de nouveau, et laissa échapper un éclat de rire quand elle le sentit heurter sa joue. La scène

était ridicule, mais elle devait être très excitante à regarder.

— Tu es merveilleuse, chuchota-t-il, et il y avait une telle révérence dans sa voix qu'elle eut envie de pleurer.

Elle perdit la notion du temps tandis qu'elle se laissait enivrer par les sensations. Un baiser dans le cou. Une caresse toute douce à l'intérieur de sa cuisse. L'intrusion fugitive des doigts de Brandon en elle, l'odeur de sa propre excitation tandis qu'il faisait glisser ses doigts sur ses lèvres. Le désir montait irrésistiblement. Elle avait le vertige.

C'était magnifique.

Elle n'avait jamais imaginé que ce serait aussi merveilleux de se livrer complètement à lui. Cette découverte était un cadeau que Brandon lui faisait. Elle se sentait neuve, offerte. Révélée.

Lorsqu'il détacha ses poignets et la souleva dans ses bras pour la porter sur le lit, tout son corps tremblait de plaisir. Il dénoua le foulard qui l'aveuglait, et elle faillit jouir rien qu'en croisant son regard brûlant.

Elle s'agrippa à lui pendant qu'il la pénétrait d'un long coup de reins et enfouissait son visage au creux de son cou.

L'orgasme la souleva avec une telle force qu'elle en ressentit les spasmes jusqu'aux tréfonds de son être. Elle planta ses ongles dans le dos de Brandon et enroula ses jambes autour de ses reins pour le prendre plus profondément encore en elle. Plus vite, plus fort. Les vagues du plaisir l'emportaient toujours plus haut.

Il n'y avait pas de mots pour décrire la perfection de ces minutes — ou peut-être y en avait-il trop. Elle s'entendit crier et retomba dans les bras de Brandon, épuisée et tremblante. Elle l'entendit crier à son tour et se laissa couler à pic dans le sommeil. Vidée, heureuse.

* * *

— Allons-nous-en.

Brandon souleva une paupière, encore à moitié endormi.

— Mmm ?

Leah roula vers lui.

— Quittons cet endroit. C'était une super idée, chéri, je ne veux pas que tu penses le contraire. Mais ce n'est pas Noël. Allons chez tes parents.

Il la dévisagea.

— Tu plaisantes.

— Non.

Il se redressa, sourcils froncés.

— Tu es sérieuse ?

Elle s'assit aussi et hocha la tête.

— Je veux un sapin avec des paquets enrubannés et des décorations en pain d'épices. Je veux boire du chocolat chaud parfumé à la liqueur. Et je veux être réveillée à 6 heures du matin par des enfants surexcités à l'idée de découvrir les jouets que le Père Noël leur a apportés.

Il resta silencieux un moment.

— Tu ne parles pas seulement pour cette année, exact ?

— Non. Je veux que nous fondions une famille. Le plus rapidement possible.

— Mais... je croyais que tu voulais préserver notre couple ?

Elle sourit.

— Je sais que tu seras très déçu de devoir renoncer à nos galipettes dans la cuisine, mais je suis sûre que les bénéfiques surpasseront les pertes.

Traversé par un élan d'amour, il l'embrassa.

— J'adore quand tu parles comme une pro.

— Je suis sérieuse. Allons nous renseigner sur les horaires des avions. Rentrons dans l'Iowa et, qui sait, l'année prochaine c'est peut-être nous qui mettrons des petits chaussons au pied du sapin ?

Décidément, c'était la journée des surprises. Leah avait accepté de se laisser attacher et maintenant elle s'apprêtait à combler son souhait le plus cher en lui donnant un enfant.

Il lui caressa tendrement la joue.

— D'accord.

Elle se mit à califourchon sur lui et lui ramena les mains au-dessus de la tête.

— Pas d'inquiétude, Machine à baiser. Ça ne m'empêchera pas de te séduire dans toutes les pièces de la maison.

— C'est une promesse ?

— Mmm. Et je te laisserai même m'attacher de temps à autre.

Il sourit jusqu'aux oreilles.

— Vraiment ?

— Ouais.

Elle lâcha ses poignets et se redressa, si belle qu'il sentit son cœur s'emballer.

— Les choses changeront peut-être, mais pas nous.

— Je suppose que nous ferons de nouvelles expériences, murmura-t-il.

Elle sourit et s'inclina pour l'embrasser de nouveau.

— J'en suis certaine, souffla-t-elle.

* * *

Des décorations en pain d'épices, une tasse de chocolat parfumé dans les mains, un bon feu de cheminée et des enfants surexcités qui déballaient leurs cadeaux sur le tapis. Voilà à quoi devraient ressembler tous les Noël de sa vie, décida Leah, blottie contre son mari. C'était la perfection.

Bien sûr, le matelas de l'ancienne chambre de Brandon était tout cabossé, et ils ne pouvaient pas faire l'amour non-stop comme pendant leur séjour au ski. Et bien sûr aussi les enfants étaient épuisants. Mais rien ne pourrait effacer de sa mémoire les cris émerveillés de Caroline quand ils avaient sonné à la porte. Leah n'avait jamais reçu un accueil aussi fantastique de toute sa vie. Sa cheville commençait même à aller mieux.

Tout en bavardant avec son frère aîné, Brandon se pencha pour effleurer sa tempe d'un baiser. Un geste absent, presque automatique, et pourtant cette marque de tendresse l'émut autant que s'il s'était levé pour hurler devant tout le monde qu'il l'aimait.

Elle regarda la cheminée où étaient suspendus les petits chaussons destinés aux parents du plus jeune bébé de la famille. L'année prochaine, ce serait peut-être eux. Ou peut-être pas.

Tout en riant d'une réflexion de son frère, Brandon lui prit la tasse des mains.

— Je vais te resservir.

A la seconde où il disparut dans la cuisine, elle tapa rapidement un texto sur son téléphone.

A son retour, il avait une expression impassible sur le visage, mais il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Dès qu'on sera dans ma chambre.

Ils rirent le plus discrètement possible. Cette nuit-là, Brandon mit en pratique les instructions qu'elle lui avait envoyées par texto, tout en essayant de ne pas faire grincer le lit, déclenchant un nouveau fou rire.

La vie était magnifique, décida-t-elle beaucoup plus tard en se blottissant dans la chaleur de son mari endormi.

Et l'amour aussi.

Et cela ne changeait jamais.

TITRE ORIGINAL : UNWRAPPED

Traduction française : EVELYNE JOUVE

© 2010, Megan Hart. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

ALISON TYLER

K comme Kamasutra

Sexy

 HARLEQUIN

Le monde ne s'est pas arrêté de tourner lorsqu'il est entré dans la salle de cours. Je n'ai pas entendu de violons et, pour autant que je m'en souviens, ma vision est restée parfaitement nette. Si son corps semblait plus élancé ou attirant que celui des autres élèves dans son pantalon de yoga noir et son T-shirt gris basiques, eh bien, je n'ai rien remarqué. Il n'était qu'un homme de plus dans une pièce surchauffée.

Non, je n'ai pas fantasmé qu'il me baise sur-le-champ contre la tapisserie de la déesse Kali devant les autres élèves. Je ne l'ai pas imaginé en train de déchirer mon pantalon de yoga turquoise et de baisser ma culotte parme avant de s'agenouiller devant moi pour presser sa joue contre mon bas-ventre. Je n'ai pas songé un instant à empoigner ses boucles jais pour qu'il plaque son visage contre ma chatte jusqu'à ce que je jouisse, si intensément et avec tant de force que j'en oublierais mon prénom.

Je vous prie de croire que je ne l'ai pas imaginé me touchant-me-touchant-me touchant jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter, jusqu'à ce que je lui dise que, s'il continuait à me lécher comme ça alors que je venais de jouir deux fois, j'allais devenir folle. Et, je vous assure, je n'ai pas fantasmé sur l'expression de ses yeux chocolat, cette étincelle qui fuserait en eux, quand il me dirait : « Vas-y, ma belle, donne-moi tout. ».

Il faudrait une imagination plus perverse que la mienne pour décrire toutes les façons qu'il aurait de me baiser auxquelles je n'ai pas songées ce jour-là.

Ce n'était qu'un gars. Un gars qui avait choisi une place dans un coin au fond, le dos près du mur, un gars qui, après avoir déroulé son tapis bleu marine comme n'importe quel autre élève, m'avait regardée attentivement.

Je lui ai adressé un hochement de tête comme celui que j'adresse à tous les élèves de ma classe de yoga pour débutants, et puis j'ai fermé la porte coulissante pour commencer le cours. C'est à peine si j'ai regardé ce gars au fond de la classe une demi-douzaine de fois alors que je guidais le groupe à travers l'enchaînement de postures.

Bon, peut-être que je l'ai regardé sept fois.

Mais quand on pratique le yoga on ne compte pas, n'est-ce pas ?

Je ne vais pas vous mentir : je ne passerai pas à la postérité comme quelqu'un de serein. J'ai toujours été tendue comme la peau d'un tambour, nerveuse comme un lion en cage. Si j'ai commencé à faire du yoga, c'était avant tout pour apprendre à détendre mes chakras intérieurs. Mais la plupart du temps j'avais envie de pouffer. Rien que les noms des postures sont comiques — le scorpion, la vache, le bébé heureux, le chameau.

Et puis, j'ai assisté à un cours que donnait Andrew et j'ai soudain décidé de prendre tout ça au sérieux. J'ai voulu croire qu'un jour, peut-être, une infime partie de la paix qui émanait de lui

viendrait en moi... Ou, tout du moins, qu'une certaine partie de lui entrerait en moi.

Je pensais à Andrew tout le temps. Andrew en train de me masser, de me toucher, de me caresser, de me plier des mille et une façons que lui seul connaissait. En cours, alors que je faisais le chien, je pouvais imaginer Andrew empoigner mes cheveux, me prendre en levrette. Et ensuite il y avait la pose de l'otarie dont je n'avais jamais entendu parler. En tant que posture de yoga, elle étirait superbement les muscles. En tant que posture érotique... Je l'aurais inventée ! Je nous voyais déjà en train de taper des palmes en poussant des *onk onk*.

Mes fantaisies ne me quittaient pas, ruisselantes et humides comme la sueur qui s'accumulait à la base de mon cou et glissait le long de mon dos. Les autres élèves devinaient-ils que, sous cette application, c'était d'autres désirs qui m'habitaient ? Je m'en fichais pas mal. A l'époque, seul Andrew m'importait.

J'aurais été son arbre et je l'aurais laissé me couper.

J'aurais été n'importe qui, n'importe quoi, ce qu'il aurait voulu.

Andrew finissait chaque cours en disant : « Ne respirez pas le souffle, laissez le souffle vous respirer. »

Moi, je pensais : *Ne baisez pas le prof, laissez le prof vous baiser.*

* * *

Mais tout ça, c'était dans une autre vie. J'étais alors une parfaite débutante. Je peux à présent me plier dans les postures les plus difficiles. Après des années d'études, des voyages chaque printemps en Inde avec Andrew pour apprendre directement de la bouche des plus grands maîtres, après avoir réalisé des CD et des DVD, et même donné nos noms à une ligne de vêtements, mon corps et mon esprit ont atteint une souplesse incroyable.

Pourtant les débutants m'attendrissent toujours. Leur raideur les met au défi, leurs articulations craquent, ils rougissent quand on leur demande de toucher le sol les mains à plat et qu'ils découvrent qu'ils arrivent à peine à leurs genoux. Mais, si j'ai remarqué quelque chose à propos de ce nouvel élève, c'était qu'il faisait partie des moins doués. Dépourvu du minimum de coordination, son corps l'encombrait terriblement. Il se mélangeait bras et jambes comme s'ils n'étaient pas à lui, et je voyais la frustration tordre ce visage que le calme aurait dû détendre.

Très vite, je me suis trouvée au fond de la classe, mes mains sur ses épaules, pour le guider gentiment, jusqu'à ce qu'il trouve la bonne posture. J'ai appuyé ici, étiré là. Je l'ai encouragé.

Si je repense à ce cours et me demande s'il n'y avait pas déjà quelque chose entre nous, dès ce premier jour, la réponse, sans hésiter, est « non ». Je ne faisais que mon job. Je voulais juste l'aider.

— Namasté, j'ai dit quand il est parti.

— A plus, a-t-il répondu.

* * *

Je jure sur tous mes manuels de yoga qu'il n'y a pas eu de cloches ni de violons. Pas de chœur céleste murmurant des « om » séraphiques. Mais peut-être que je n'ai rien vu venir parce que, depuis trop longtemps, je n'avais rien senti.

Même pas un frisson. Pas une palpitation. Pas le moindre putain de balbutiement.

Si Andrew avait été à ma place, aurait-il perçu quelque chose que, moi, j'ai loupé ? Sans doute. Parce que Andrew vit dans un état de surcharge perpétuelle. Il remarque la plus infime des variations

dans la couleur du ciel lorsque la longueur d'onde passe du bleu à l'indigo, il entend la différence entre le gazouillis insouciant d'un oiseau et son chant de parade nuptiale. Il hume l'air et sait que c'est aujourd'hui précisément que les fleurs pâles sur les branches entament leur lente métamorphose en fruits.

C'est pour ça qu'on ne baise jamais.

* * *

— Pardon ?

Ma thérapeute, choquée, a posé la question dans une sorte de toussotement rauque au lieu de son habituel murmure tout en douceur. Elle n'est pas habituée à m'entendre utiliser le mot « baiser » en tant que verbe.

— C'est pour ça qu'on ne *baise* jamais, ai-je répété, lentement, en détachant les mots, les laissant flotter comme une guirlande entre elle et moi.

— Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris. Vous voulez dire que ce que vous faites, Andrew et vous, c'est faire l'amour ?

Elle espérait, je pense, pour moi, pour Andrew et même pour elle, que lui et moi avions un minimum d'échange physique. Elle l'espérait comme les masses espèrent qu'Angelina et Brad ont une vie sexuelle ébouriffante, parce que ça donne des ailes à nos fantasmes de simple humain lambda.

Dans notre petit milieu, les gens ont envie de croire qu'Andrew et moi sommes électriques ensemble. Je le sais. Je peux m'enrouler comme un bretzel. Il peut se tordre comme un churro. Les gens pensent qu'on baise comme de la junk food sous acide. Qu'on passe nos nuits dans un enchaînement d'étreintes transpirantes. Son lingam et mon yoni. Son yin et mon yang. Sa puissante et indéfectible...

— ... Croyance que c'est un gaspillage de Qi, ai-je expliqué à Melinda aussi patiemment que j'ai pu.

Son regard d'incompréhension m'a poussée à devenir plus spécifique.

— Andrew ne veut pas perdre une goutte de son fluide vital...

— Je ne l'avais jamais entendu appeler comme ça.

— Andrew est un adepte d'un type de yoga spécifique.

J'ai développé mon argumentation tout en me demandant pourquoi j'éprouvais ce sentiment d'embarras, comme si c'était ma faute à moi si Andrew ne voulait pas coucher. Comme si je croyais que j'aurais pu changer son attitude si j'avais été plus jolie ou plus sexy, ou si mon aura avait été plus pure.

— Ce n'est pas qu'il pense que le sexe est mauvais pour lui, mais plutôt que s'accoupler n'est pas nécessaire.

Le regard de Melinda disait qu'elle n'avait toujours pas compris.

— Andrew croit que s'il atteint la jouissance physique il éparpillera son précieux...

Ma voix a traîné. Bien. J'étais arrivée à ce point embarrassant où j'étais forcée d'avouer mon sombre secret jalousement gardé. Je n'avais jamais compris tout à fait en quoi Andrew croyait ni les raisons pour lesquelles il ne voulait pas avoir une vie sexuelle normale, ou me sauter, ou qu'on baise jusqu'au nirvana — aller-retour. Quand bien même j'aurais été incapable de traduire son galimatias en une suite de phrases rationnelles, j'aurais dû au moins le comprendre dans mon for intérieur, non ? Je veux dire, pourquoi ferais-je ma vie avec quelqu'un qui ne veut pas aller jusqu'au bout ? Pourquoi accepterais-je de retourner à l'époque invivable du lycée, quand on se frottait jusqu'à-ce que-

presque-mais-non, pour s'arrêter-avant-que, mais déjà après être allé trop loin ?

D'aucuns pourraient penser que c'est parce que je suis de ces filles qui n'aiment pas le sexe. Ils auraient tort. Le sexe a toujours été important pour moi — ou l'était jusqu'à ce que je sorte avec Andrew. Même aux périodes où j'étais célibataire, j'allais dans des sex-shops, lisais des romans érotiques et me caressais sous la douche en utilisant mon incroyable pommeau à intensité réglable.

Qu'est-ce qui avait pu me détourner des joies terrestres ?

Au départ, je crois, j'étais tout simplement charmée par la foi d'Andrew, fascinée comme n'importe quelle néophyte. Son enthousiasme brille comme un halo. On sent qu'il croit dur comme fer que son chemin est le bon. Il a aussi un physique de jeune premier, ce qui ne gâche rien et fait que les cuillères tombent des mains des femmes quand il entre dans un café. J'ai eu, de mon côté, assez d'admirateurs pour savoir que je peux aussi faire tomber les petites cuillères. Ou faire fleurir un arbre. Ou n'importe laquelle de ces métaphores cucul la praline dont Andrew se sert pour provoquer chez les élèves femmes — et quelques-uns des mâles aussi — des tremblements qui leur font perdre l'équilibre de sorte qu'il doit s'approcher pour redresser un dos, étirer un muscle contracté ou caresser un...

Comment se fait-il, vous demandez-vous, que je connaisse si bien ses techniques ?

C'est que j'ai été une de ces femmes qui s'offraient une pédicure avant le cours afin de montrer que je m'étais pomponnée pour lui jusqu'au bout de mes orteils vernis d'un rouge cerise pailleté. J'avais même ajouté à ma panoplie une bague d'orteil dorée sertie d'un grenat et un bracelet de cheville en pierres semi-précieuses. Par ailleurs, je portais des vêtements en Lycra rose poudre qui moulaient ma svelte silhouette. J'étais consciente qu'ils devenaient presque transparents quand je transpirais, comme tout le monde dans l'ambiance surchauffée des cours. Si Andrew me regardait en passant, il risquait d'avoir l'impression que j'étais nue.

Je voulais qu'il pense à moi nue, comme je pensais à lui. A nous deux enchaînant les postures ensemble — postures devenues des techniques de sexe torrides dans mon imagination surchauffée.

Après la classe, je me réfugiais dans ma voiture pour me caresser en fantasmant sur lui. Je me garais toujours dans le coin le plus éloigné du parking et priais pour que personne ne devine ce que je faisais, pour qu'on déduise tout simplement que je m'accordais un instant namasté en tête à tête avec moi-même.

C'était le cas. Enfin, si on décide que namasté est le mot de code pour « orgasme éblouissant ».

Andrew, certes, était le plus beau mec que j'avais jamais vu, mais ce n'était pas que pour ça que je le désirais. Je veux dire, je ne suis peut-être pas aussi profonde que lui, mais je ne suis pas non plus superficielle comme l'étang artificiel devant le studio. Il y avait une véritable connexion entre nous, il faut que je le dise, et je n'y peux rien si ça fait pub pour e-Harmony-point-com. Si son regard croisait le mien, je sentais mon ventre se nouer. Quand il passait parmi les élèves et posait ses yeux sur moi, je me sentais défaillir.

C'est cette chaleur de sauna, me disais-je.

Car le yoga dont Andrew est adepte se pratique dans des pièces où l'on cuit à l'étuvée.

Mais je savais que je me voilais la face.

Et j'ai très vite compris qu'Andrew sentait les mêmes choses que moi.

Le premier signe a été qu'il ne me touchait jamais. Pas une seule fois. Comme quand un garçon en CP te tirait les cheveux ou te poussait, mais à l'envers. Andrew ne posait jamais un doigt sur moi. Il papillonnait d'élève en élève mais ne me touchait qu'avec les yeux. J'avais fait des progrès et je réussissais plutôt bien les postures, mais pas au point de pouvoir faire l'impasse sur un peu de critique constructive. C'était étrange qu'il ne se serve pas de ses mains pour m'aider à m'améliorer.

Ses mains n'étaient pas comme je les aurais imaginées. Pas grandes et fortes, donc, mais effilées et élégantes. Des mains de pianiste. D'artiste. Je me trouvais à fantasmer sur ses doigts, sur les bouts de ses doigts, sur l'effet qu'ils auraient en glissant sur ma colonne, en se promenant sur mes clavicules, ou furetant dans ma culotte. Et là, ils danseraient, les bouts de ses doigts, en dessinant des cercles sans fin. Andrew ferait preuve de cette souplesse qu'il nous enseignait en cours, sauf qu'il n'utiliserait que son majeur, lequel entrerait en moi, loin et encore plus loin, au rythme parfait qu'il me fallait et que j'attendais depuis toujours. Andrew commanderait mon corps rien qu'avec ce doigt, comme il le faisait avec les étudiants. Il dirigerait mes mouvements, ma respiration. Suspendue au bout de ce seul doigt, je jouirais, dans ce nirvana d'orgasmes renversants qui est l'apanage des plus dévoués militants de l'art de la baise.

Le fait qu'il ne me touche jamais, du tout — alors même que j'aurais payé le double s'il l'avait fait —, me poussait à croire que je l'avais décontenancé. Comme si je l'avais secoué. Je pouvais dire, à la façon dont il me regardait, que j'avais un — tout petit — peu de pouvoir sur lui. Ça me réchauffait le cœur bien plus encore qu'une conjonction céleste entre Vénus et Jupiter.

Je brûlais pour lui.

Quand nous avons commencé à nous fréquenter, la façon dont il me regardait me suffisait. Je pouvais sentir qu'il me désirait.

Nous sortions, nous allions aux endroits où les yogis vont. Nous avons mangé le menu « sans cuisson » du restaurant bio le plus coté de la ville. Nous avons ramassé des bouts de verre polis par la mer et sommes convenus qu'on préférerait le tofu ferme au soyeux, trop visqueux à notre goût.

Pendant des semaines, je me suis demandé quand il allait faire le premier pas.

Il ne l'a jamais fait.

Le temps passant, nous en sommes venus à partager un lit — je dis lit, mais c'était un futon traditionnel commandé directement au Japon — sans pour autant nous toucher. Au bout d'un moment, j'ai réalisé que nous avions franchi un seuil, dépassé un stade, accédé à une intimité supérieure — sans passer par la case extase.

J'ai commencé à me dire que j'étais trop sexuelle. Qu'il avait senti ce que je faisais sous la douche, toute seule, et qu'en dépit des bains brûlants que je prenais je n'étais pas encore assez pure pour lui. Pour une raison quelconque, la peur d'entendre sa réponse m'empêchait de lui poser directement la question. J'ai laissé notre relation progresser, d'amis à colocataires, en espérant que le moment arrivé il me toucherait. Il tendrait sa main et laisserait ses doigts expressifs et éloquents glisser sur mes seins, vers le bas de mon ventre, jusqu'à la jointure de mes jambes. Il dessinerait des spirales avec son majeur — cela me suffirait —, et je jouirais, tremblante et mouillée et finalement purifiée.

Ou, à défaut de me purifier, peut-être qu'il voudrait devenir un petit peu plus sensuel. Nous trouverions notre équilibre. Yin et yang et tout ça. Echange de bons procédés, je me mettrai à genoux devant lui, au diable le tapis de yoga, direct sur le plancher de bois. Je baisserais son pantalon à cordon en coton bio pour libérer son membre dressé. J'ouvrirais mes lèvres et l'accueillerais dans ma bouche, tout entier, pour qu'il sache tout le bien que je pouvais lui faire. Nous atteindrions ce stade ensemble. Le stade de transcendance.

S'il pouvait me mettre dans cet état, rien qu'avec ses yeux, je ne pouvais qu'à peine imaginer ce qui arriverait quand nos peaux se toucheraient.

Nous avons emménagé ensemble avant qu'il m'ait donné une véritable explication. Pendant que je faisais mes cartons et les apportais chez Andrew, je me posais toutes sortes de questions.

Pourquoi accorde-t-on autant d'importance au sexe ?

Étais-je superficielle au point de ne pas comprendre le lien qui nous unissait, Andrew et moi ? Nous étions le meilleur ami l'un de l'autre — le plus proche de ses complices. Il savait ce que je pensais avant que j'ouvre la bouche, ce que j'avais envie de commander dans notre restaurant végétarien préféré avant que j'aie même ouvert le menu.

Quand j'ai emménagé chez lui, il m'a aidée à débarrasser mes affaires et a soigneusement rangé dans son placard mes vêtements, tous 100 % coton — aucun animal n'avait été blessé dans la fabrication de mes tenues. Il a porté ma trousse de toilette dans la salle de bains. Je ne pensais à rien de sexuel quand j'ai entendu ce bourdonnement si familier.

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

Il se tenait, sur le pas de la porte, mon vibromasseur violet à la main, comme une baguette de sourcier, sauf qu'au lieu de chercher l'eau la chose oscillait à la recherche d'un sexe humide.

J'ai dégluti avec difficulté. Il ne savait vraiment pas à quoi ça servait ? Ou c'était juste un moyen d'aborder le sujet de notre vie sexuelle inexistante ? Peut-être qu'il voulait s'en servir sur moi, ou que je m'en serve sur lui ? J'ai commencé à me sentir rougir et j'ai pris conscience du long temps qui s'était passé depuis la dernière fois où j'avais tiré un coup. Des mois. Des mois de chasteté. Si quelqu'un m'avait dit que ces mois allaient devenir des années, je serais partie en courant de ces lieux de privation.

— Un sex-toy, ai-je répondu, mes joues sans doute aussi violettes que mon jouet.

— Tu ne t'en sers pas, j'espère ?

Ce ton. Il était en train de me juger.

C'est à ce moment qu'Andrew m'a expliqué que bien qu'il ne pense pas que la délivrance sexuelle nuise au corps il ne voyait pas l'intérêt de s'engager dans cette sorte d'activité.

Cette « sorte d'activité » ? Mais quelle sorte ? Classée X, corps emmêlés en nœuds doubles ? Je veux dire, on aurait pu faire beaucoup mieux qu'un film porno si on avait voulu, sa queue au centre de mon chakra de la lune — ou du soleil — enfin, d'un chakra. Je n'ai jamais pigé la théorie des chakras. A sa décharge, je dirai qu'Andrew m'a offert plein de bouquins, mais je n'ai pas eu la patience d'apprendre les méridiens, je n'ai jamais eu le sens de l'orientation.

— Je parle du hatha-yoga, dit-il finalement. De la sublimation des désirs sexuels plutôt que leur assouvissement.

Mes yeux ont commencé sans doute à se vitrifier parce qu'il a conclu, de la façon la plus terre à terre possible :

— Ecoute, c'est juste un gâchis de Qi.

* * *

Donc, quand Cormac Smith est entré dans mon champ de vision, pourquoi je n'ai pas décodé les signes tout de suite ?

Je crois que mon radar, à force, était tombé en désuétude. Comme un alien débarquant d'une autre planète, je ne savais plus reconnaître la différence entre une lumière rouge et une lumière verte. Et puis, surtout, les pensées cochonnes que j'aurais pu nourrir autrefois devant cet intéressant spécimen mâle avaient été annihilées, déprogrammées, coupées à la racine.

Mon aura étincelait, c'est sûr. J'avais éliminé les toxines de mon corps, et mon Qi coulait

comme une source printanière. Non seulement je ne me sentais plus séduisante, je ne me sentais même plus femme. Je n'étais plus que mes rôles : une instructrice, une compagne, une élève. Mais pas une femme. Il n'y avait même pas un soupçon d'excitation entre mes jambes quand je regardais Andrew se doucher. Aucune anticipation en le voyant se déshabiller. Il n'y avait rien entre nous — non pas comme si une flamme s'était éteinte mais plutôt comme si nous étions le rivage et l'océan. Nos mouvements avaient un goût d'éternité, mais l'érosion creusait inexorablement la ligne du littoral.

Je n'étais plus que du sable quand Cormac m'a trouvée.

* * *

Il est revenu le cours d'après. Et le suivant. Au bout de trois semaines à l'observer dans la rangée du fond, je me suis surprise à l'attendre. Donc, amour au premier coup d'œil ? Non, pas pour nous. Pas pour moi. Mais je dirais que je commençais, enfin, à dégeler. Quand il restait après le cours, quand il me demandait des petits conseils extra, à mon grand dam, à ma grande surprise, je rougissais.

Le toucher n'aurait dû me poser aucun problème. J'avais touché un nombre incalculable d'élèves au cours des années. Pour les aider à atteindre leurs buts. Pour les soutenir dans leur envie de progresser. Mais quand j'ai mis mes mains sur Cormac, un soir où nous étions seuls dans le studio, j'ai éprouvé quelque chose d'unique.

Comme si les émotions accumulées en sept ans de calme plat commençaient à remuer en moi. La frustration sexuelle refoulée depuis deux mille cinq cent cinquante-cinq jours s'est mise à bouillonner, les envies insatisfaites empilées pendant soixante et un mille trois cent vingt-trois heures voulaient rejaillir. Les joues en feu, j'ai voulu me détourner, mais il m'a prise par la main.

— Tu vas bien ?

Andrew ne m'aurait pas demandé ça. Andrew aurait fait un diagnostic.

— Tu es pâle, aurait-il dit. Essaie un jeûne au bouillon pendant trois jours.

Mais pas Cormac. Il me regarda dans les yeux et répéta :

— Tu vas bien ?

J'ai pensé aux sept années qui venaient de s'écouler — tout ça parce qu'à un moment j'avais voulu qu'Andrew me baise jusqu'à l'épuisement. Qu'il me plaque contre la voiture. La porte. Le mur. Par terre. Qu'il me baise sur toutes les coutures. A m'en rendre idiote.

— Non, ai-je répondu, surprise d'être au bord des larmes. Ça ne va pas.

— Viens, a-t-il dit. On sort d'ici.

Andrew m'aurait emmenée dans un bar à jus. Un endroit bien éclairé et aseptisé, avec des serveurs ultra-propres. Un endroit qui aurait senti la luzerne et les cœurs de palmier. Cormac m'a emmenée dans un véritable boui-boui. Sale. Non : crade. Et sombre. Des murs tatoués de tags. Cap vers la banquette du fond, commande de deux shots faite en passant à la serveuse.

Un shot ? On allait boire des shots ? Je n'en avais pas bu depuis...

— Sept ans, c'est long, a-t-il dit en trinquant avec moi.

Je ne lui ai pas demandé comment il avait deviné, ni de quoi il parlait au juste. J'ai descendu le liquide ambré et attendu en silence pendant qu'il hélait la serveuse pour demander une deuxième tournée.

— Il t'a niquée de toutes les façons possibles, n'est-ce pas ?

Je l'ai fixé, choquée par ses propos. Choquée qu'il sache sur moi quoi que ce soit de plus que le fait que j'étais la prof du cours de yoga niveau débutant le mercredi et le jeudi au Yoga Tree Center.

Il a ajouté :

— Enfin, sauf littéralement.

Mon cœur battait la chamade. Alcool. Le goût unique de l'alcool — du whiskey, peut-être. Oh ! que ce goût m'avait manqué, que cette saveur, ce bouquet, rendait ma tête légère. J'ai humecté mes lèvres. Et puis, les yeux rivés à ceux de Cormac, j'ai avoué.

— Je n'ai pas fait l'amour depuis sept ans.

Les mots, dits à voix haute, m'ont enfin laissée voir sans fard la triste réalité.

J'ai failli éclater en sanglots.

— Oh ! pauvre chérie, a-t-il dit doucement, tout près de mon oreille. Tu ne sais plus où tu en es, hein ?

Alors, il s'est penché et m'a embrassée. Quand ses lèvres ont touché les miennes, je savais qu'il fallait que je ferme les yeux. On est censé fermer les yeux quand quelqu'un vous embrasse. Mais je ne pouvais pas. Il fallait que je voie. Il fallait que je garde les yeux ouverts aussi longtemps que possible pour voir ses yeux fermés, les petites lignes qui striaient leurs coins, les fils argentés dans ses cheveux. Il fallait que je me convainque que c'était réel. Que je n'étais pas en plein délire fantasmagorique ou perdue dans un rêve éveillé. Ses lèvres semblaient, oui, elles semblaient fort réelles. Comme ses cheveux et ses yeux et sa voix quand il s'est écarté et a dit :

— On y va. Il faut que je te baise sur-le-champ.

Pourquoi je n'ai pas pris mes jambes à mon cou tout de suite ? Je ne parle pas de fuir Cormac, mais Andrew. Pourquoi n'ai-je pas remballé mes affaires quand il a balancé mon vibreur — sans même vérifier s'il y avait un moyen de le recycler, preuve de sa détestation extrême de mon jouet. Pourquoi je n'ai pas, tout simplement, sauvé ma peau ?

Eh bien, d'abord, parce que j'étais sidérée. Ensuite, parce que je suis obstinée. Si Andrew disait qu'en suivant ses préceptes de vie j'atteindrais l'illumination, j'étais tout ouïe. Jusque-là, le moment où j'avais le plus approché l'illumination avait été la période où je partageais un appart avec une fille qui voulait rejoindre les Casques bleus. Donc, au départ, j'étais prête à tout essayer. Ensuite, j'étais coincée. J'avais une relation très sérieuse avec Andrew. Nous vivions ensemble. Nous formions une équipe.

Ai-je triché ?

Au tout début, oui. Je me suis caressée sous la douche. C'est arrivé quelques jours après avoir emménagé avec lui. Je n'en ai pas pipé mot, mais Andrew a deviné. Peut-être que j'avais l'air différente. Ses sourcils se sont plissés, il a secoué la tête. Je ne m'attendais pas à être victime de son mépris. Quand il parlait en cours, dans son rôle de guide spirituel, il n'émettait aucun jugement. Avec moi, il avait une personnalité différente. Il n'était plus le maître compréhensif, mais un éducateur sévère dont j'étais la seule disciple.

Il me punissait de façon subtile : silence indifférent, regard froid.

Je me suis rendu compte que j'avais envie d'être punie autrement. Mes fantasmes, au cours de cette première année, étaient de plus en plus intenses. Andrew me surprenait en train de me masturber et m'attachait les mains derrière la tête pour que je ne puisse pas toucher mon sexe. Il me fessait, et les coups atterrissaient entre mes jambes, ses longs doigts magnifiques obligeant mon corps à se tordre sous leur exquise torture.

Mais Andrew ne m'offrait que son silence.

Peu à peu, mes besoins ont commencé à s'estomper. J'ai fini par oublier que j'aimais ces plaisirs-là. J'avais si longtemps marché le long de la ligne de l'abstinence que, la nuit où j'ai joui dans mon sommeil, j'avais déjà complètement oublié à quoi ressemblait un orgasme.

Au lieu de célébrer la renaissance de ma sexualité, j'ai pris rendez-vous avec une thérapeute — voilà pourquoi je voyais ma psy.

J'aurais dû, en fait, confronter Andrew.

A la place, j'ai laissé Cormac me baiser.

* * *

Il a payé au bar, m'a conduite chez lui, m'a guidée jusqu'à sa chambre. Ma tête bourdonnait, j'étais très consciente que je m'écartais du chemin que je suivais depuis si longtemps. Le long et tortueux chemin de l'illumination. Mais, où m'avait-il menée ? A ce corps si souple et si élancé mais creux comme une coquille vide.

Cormac m'a remplie.

Mais pas tout de suite.

Il a commencé par m'enlever mes vêtements, d'abord le sweat à capuche, ensuite le débardeur dos nageur, enfin mon pantalon de yogi.

— Tu serais sexy en jean, m'a-t-il dit, et j'ai rougi.

Ma peau n'avait pas touché le denim depuis des années. Dans ma garde-robe il n'y avait que des tenues de yoga.

— Tu sais, une paire de Levi's avec un T-shirt blanc basique.

Quand je n'avais sur moi plus que ma culotte, il m'a fait pivoter pour que je me retrouve face à mon reflet dans le miroir accroché à la porte d'entrée.

— Tu vois ? Tu vois comme tu es belle ? Tu es une...

J'ai cru qu'il allait dire « déesse », et alors je me serais barrée. « Déesse » était un mot qu'Andrew m'appliquait les rares fois où il était d'humeur flatteuse.

— ... Bombe, a-t-il conclu. Une putain de bombe. Ce mec doit être un néandertal pour ne pas le voir.

Avant que je n'aie pu répondre, il m'a attirée vers lui, mais pas de la façon que j'avais prévue. Cormac était plein de surprises, et j'étais si lente, si confuse.

— Il faut que tu te réveilles, a-t-il ajouté. Que tu reviennes à ton corps.

Plus facile à dire qu'à faire. Pendant sept ans je m'étais évertuée à me concentrer, à méditer, à me débarrasser de mes besoins primaires. La surprise m'a encore une fois prise au dépourvu quand il m'a guidée vers une chauffeuse, s'y est assis et m'a allongée à plat ventre sur ses cuisses. L'instant d'après, sa grande main est tombée de plein fouet sur mes fesses. La culotte qui les couvrait, vous vous en doutez, n'a rien amorti.

Il me donnait la fessée. La fessée ? C'était ça, son plan pour me faire revenir sur terre ?

— Un peu de douleur pour aller avec ton plaisir, a-t-il dit d'une voix vibrante comme un éclat de rire.

Il a descendu la main plus bas, et j'ai senti sa paume sur mon sexe. Il a frappé une fois, et une autre. Ne croyez pas que je sois restée immobile comme une poupée en chiffon. J'étais sidérée, mais je pouvais tout de même sentir la douleur. J'ai remué et tortillé, mais Cormac ne m'a pas lâchée.

— J'ai envie de fesser ce joli cul depuis des semaines, a-t-il déclaré. De te fesser et te baiser et mettre ton monde sens dessus dessous.

J'étais hors d'haleine et pantelante, mais je ne perdais pas un mot de ce qu'il disait.

— J'aurai pu te traîner jusqu'à ma voiture, te pousser contre le coffre et fouetter ce cul superbe et hautain que tu as, jusqu'à ce que tu m'implores de t'enculer.

— Oh ! mon Dieu, ai-je murmuré d'une voix qui ne ressemblait pas à la mienne.

Je rêvais depuis toujours que quelqu'un me dise ces choses-là.

— Tu veux savoir comment je comptais te baiser ?

J'ai acquiescé, mes longs cheveux balayant le plancher. En riant de nouveau, Cormac m'a assené en rafale cinq coups cuisants.

Mais j'avais compris les règles du jeu, et j'ai répondu sans hésiter.

— Oui. S'il te plaît, dis-moi.

— J'allais baiser ta chatte, bien baiser ton petit con humide et serré et après j'allais te faire me supplier de te prendre par-derrière. Sur-le-champ. Carrément sur le parking, où n'importe qui aurait pu nous voir.

Je tremblais comme une feuille. De la tête aux pieds. Cormac m'a soulevée dans ses bras pour m'étaler sur le lit.

— Quand je t'ai vue en cours, devant le groupe, tu étais exactement telle que Andrew t'avait décrite.

— Andrew, ai-je murmuré, choquée mais sans chercher une seconde à partir.

Pas même quand Cormac a sorti une paire de menottes et qu'il m'a attaché les mains au-dessus de la tête. Ni quand il m'a dit, ses lèvres caressant mon oreille :

— Je vais te faire jouir tellement de fois que tu ne sauras plus comment t'arrêter de jouir. Tu vas me supplier d'arrêter. Et je ne vais pas t'écouter.

Mes yeux lui ont envoyé une supplique muette. Oh ! je ne voulais pas qu'il me laisse partir, non, je voulais qu'il fasse tout, absolument tout ce qu'il avait promis.

Le regard qu'il a posé sur moi était tellement intense — insoutenable dans son intensité — que j'ai tourné le visage vers le mur. C'est alors que j'ai vu les photos. Cormac en Inde. Cormac dans la position du lotus au sommet d'une montagne.

Cormac n'était pas un débutant.

Je l'ai de nouveau regardé quand il a commencé à déposer une ligne de baisers sur ma peau, direction mon ventre, destination le centre brûlant de mon corps. Comment était-ce possible qu'il soit, lui, professeur de yoga ? Comment pouvait-il, si différent d'Andrew, être capable de se contorsionner dans ces postures improbables ? Et pourquoi, alors, avait-il feint d'être le plus maladroit de mes élèves ?

Il a posé la bouche sur mon sexe, et j'ai oublié de poser la question. Mais il l'a apparemment sentie. Il a levé les yeux vers moi, ses lèvres luisantes de mon excitation, et j'ai alors pensé, une fois de plus, qu'Andrew n'avait pas voulu me baiser parce que j'étais trop lubrique, trop facile à exciter.

— Parce que je te désirais, a-t-il répondu, tout simplement.

— Mais tu aurais pu m'avoir.

— Non, tu étais avec lui. Et je savais ce qu'il était en train de faire avec toi : il te transformait en zombie. Il a parlé de votre relation au cours d'une retraite à laquelle j'assistais. Si tu savais comme il était fier, quand il décrivait comment il était parvenu à te changer, à changer ce que tu étais. Comment il était parvenu à te dresser, alors que tu étais au départ une telle bête de sexe. C'était écœurant.

Cormac a recommencé à me lécher et ensuite il a glissé le pouce le long de mon sexe.

— Donc tu as joué la maladresse pour me tromper.

— Pas si maladroit que ça.

Il a glissé sa main sous moi, un de ses doigts s'est faufilé entre mes fesses pour se presser sur l'accès à mon corps. J'ai recommencé à trembler. Je vous jure que la première fois que j'ai vu

Cormac je ne l'ai pas imaginé capable de trucs aussi osés — mais à présent qu'il les faisait je ne voulais pas qu'il s'arrête.

— Quand je t'aurais fait jouir avec ma bouche, je vais soulever tes jambes et te prendre par derrière. Qu'en dis-tu, beauté ?

— Oh ! Seigneur.

Ma voix n'était qu'un soupir, et mes mains liées ont fait trembler la tête du lit, mais pas parce que je voulais m'échapper.

— Tu vas être comblée, a-t-il dit, et ensuite je vais apporter des jouets pour nous deux. Un gode pour ta chatte et un autre pour ta bouche, comme ça, tu pourras sucer une bite pendant que je serai en toi. Ça te plairait ?

Je pouvais à peine parler. Mais j'ai fait un effort :

— Tu ne crois pas que si tu répands ta force vitale...

— Tous les profs de yoga ne sont pas persuadés que le célibat est le meilleur choix, a-t-il répondu avec un sourire éclatant.

Et, sans me laisser le temps de l'interroger plus longtemps, il m'a dévorée avec délice. Je le regardais, comme hypnotisée, quand il a commencé à tracer des cercles paresseux autour de mon clitoris avec le bout de sa langue. J'avais remarqué les mains d'Andrew dès que je l'avais rencontré, ces mains parfaitement sculptées, tellement belles. Et j'avais aussi remarqué celles de Cormac : les mains d'un travailleur. Pas belles, ou pas à première vue. Mais ces crevasses aux articulations des doigts, ces paumes tannées, leur fermeté quand elles écartaient les lèvres de mon sexe alors que son pouce me pénétrait. Quelque chose de très puissant se dégageait de la façon dont Cormac bougeait, dont il me pliait et me retournait.

L'orgasme m'a surprise. Oh ! que j'ai joui fort, et oh, que j'étais prête à me laisser retourner par Cormac : la chaîne des menottes a dessiné un X, mes fesses s'offraient à lui.

Il avait du lubrifiant, il en avait beaucoup. Il en a enduit sa queue et a fait couler le liquide entre mes fesses. Il a commencé doucement, puis il s'est enhardi, et moi j'ai crié mon plaisir en jouissant pour la deuxième fois. Et j'ai pleuré quand il a dit :

— Je savais que tu étais belle quand je t'ai vue — tirée à quatre épingles, si parfaite face à ta classe. Mais je savais que tu serais encore plus que belle et plus que parfaite lorsque tu serais défaite.

* * *

— Un gaspillage de quoi, déjà ?

C'est la question que Melinda a posée au cours de notre rendez-vous suivant. Elle devait y penser depuis notre échange de la séance précédente.

— Qi, ai-je répété encore une fois.

Je me souvenais des explications d'Andrew concernant ses théories, et aussi de cette amie qui avait ricané quand j'avais évoqué les fondements de notre relation et notre conviction profonde d'être des jumeaux tantriques destinés à atteindre des plaisirs orgasmiques sur le plan spirituel.

Il y avait de quoi ricaner, je vous l'accorde. Mais je ne le sais que maintenant, après les plaisirs orgasmiques — là, oui, pour de bon — que Cormac m'a offerts avant que je quitte sa camionnette, pressée contre la portière, mon petit haut en Lycra froissé dans sa grosse paluche, et tout ce que je possède de matériel sur cette Terre dans des cartons à l'arrière de sa Ford.

— Je venais juste vous dire au revoir, ai-je dit à Melinda avec un grand sourire.

— Namasté.

Elle a prononcé le mot de ce petit ton triste que je connaissais si bien.

— A plus, lui ai-je répondu.

TITRE ORIGINAL : A TASTE OF CHI

Traduction française : ALBA NERI

© 2012, Alison Tyler. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

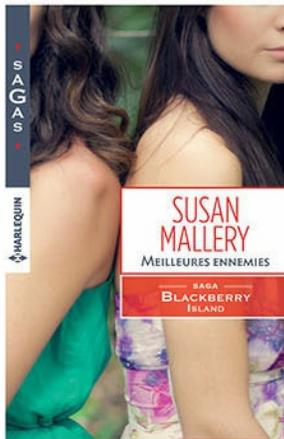


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



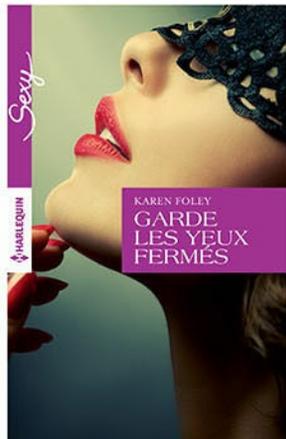
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN

Le désir de A à Z

- VOLUME 2 -

Un lourd rideau de neige blanche et ouatée, un froid glacial qui mord la peau et rosit les joues, une paire de bas sous un trench très sage... et si l'hiver était la plus érotique des saisons ? Au côté des sulfureuses héroïnes de ce recueil de nouvelles, laissez-vous frissonner de froid et de désir mêlés.

ANNE CALHOUN

G COMME UN GOÛT D'INTERDIT

PORTIA DA COSTA

H COMME HOT (TRÈS HOT)

GEORGIA E. JONES

I COMME IRRÉSISTIBLE

MEGAN HART

J COMME JOUE AVEC MOI

ALISON TYLER

K COMME KAMASUTRA

Cinq nouvelles inédites pour cinq nuits sans sommeil...